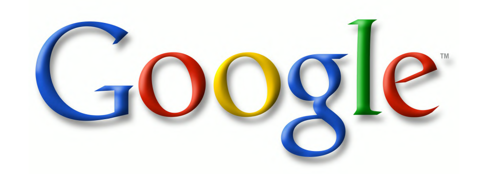
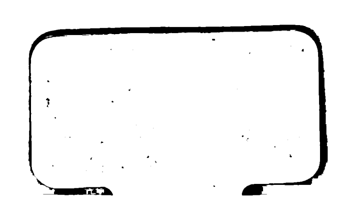





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

VII

Corbeil, typ. et stéréotyp. de Crété.

THÉATRE

DE

J. F. BAYARD

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE

PAR M. EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

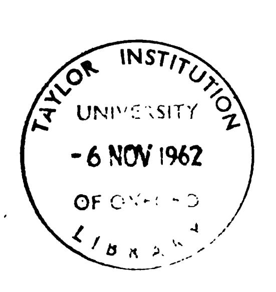
TOME SEPTIÈME

PARIS,

L. HACHETTE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 14.

1856


TAYLOR INSTITUTION
-6 NOV 1962

MATHIAS L'INVALIDE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois sur le théâtre des Variétés, le 5 juin 1838.

En société avec son frère, M. Antoine Bayard.

Personnages :

MATHIAS, invalide [1].
ARTHUR DE CÉSANNE [2].
THIERRY [3].
Mme DE SÉRIGNY [4].
CÉLINE, sa fille [5].
MARTIGNÉ, invalide [6].
LAURIOL, invalide [7].
GIMBLET [8].
ROSE [9].
UN DOMESTIQUE [10].
Mme DUBREUIL, gouvernante, personnage muet.

La scène est à Paris.

ACTEURS :

[1] M. Vernet. — [2] M. Brindeau. — [3] M. Bressant. — [4] Mademoiselle Flore. — [5] Mademoiselle Olivier. — [6] M. Rébart. — [7] M. Édouard. — [8] M. Adrien. — [9] Mademoiselle Berger. — [10] M. Émile.

MATHIAS L'INVALIDE

ACTE PREMIER

Un jardin de guinguette à la barrière; l'entrée est à droite de l'acteur. A gauche, la maison; çà et là plusieurs bosquets.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTIGNÉ, LAURIOL, GIMBLET, ROSE, GENS DE LA NOCE.

MARTIGNÉ.

C'est ça ! embrassez la mariée et vive la gaîté !

LAURIOL, à Rose.

Vous permettez ?...

ROSE, se laissant embrasser.

Dame ! si ça vous fait plaisir, je me résigne.

GIMBLET, entrant par la gauche.

Eh bien ! eh bien ! dites donc, ne vous gênez pas !

TOUS.

Ah ! le marié !

GIMBLET.

Si vous embrassez ma femme comme ça, qu'est-ce qui me restera donc à moi ?

MARTIGNÉ.

AIR *de l'Écu de six francs.*

Gimblet, ce n'est pas militaire
De crier, de fair' le jaloux.

GIMBLET.

Mais, puisque j' suis civil, beau-père!...
Et puis c'est ma femm', voyez-vous,
C'est ma femme à c'tt' heur', voyez-vous.
Je ne veux pas qu'ell' soit trop tendre.

MARTIGNÉ.

Et sa vertu !...

GIMBLET.

Connu ! connu !
Mais la belle avanc' qu' la vertu
Quand ell' ne sait pas se défendre.

ROSE.

Tiens, je me défends bien aussi... on se défend toujours, mais ça n'empêche pas.

LAURIOL.

Ça n'empêche jamais !

(Il l'embrasse.)

GIMBLET.

Allez, allez ! les hommes d'âge, ça m'est égal ! moi, je viens de faire un tour à la cuisine, ça tourne, ça fume, ça embaume la gibelotte. Les musiciens viennent d'arriver, une clarinette et un tambour, en même temps qu'un panier de vin que madame la baronne, notre maîtresse, dont l'hôtel donne ici près, sur le boulevard, nous envoie par son cocher... cachet jaune ! c'est du chenu !

MARTIGNÉ.

Voilà une baronne que j'estime !

GIMBLET.

Écoutez donc ! elle ne pouvait pas faire moins pour moi qui va-z-être de ses gens, comme ils disent, et surtout pour la mariée qui est la sœur de lait de sa fille.

ROSE.

Et vous n'avez qu'à bien vous tenir : mademoiselle Céline a

obtenu de sa mère qu'elle viendrait faire un tour à ma noce, avec sa gouvernante et son cousin M. Arthur.

LAURIOL.

Fameux honneur, tout de même !

MARTIGNÉ.

C'est bon ! on se tiendra sur le quarante-huit; salut militaire !

GIMBLET.

Certainement qu'elle viendra, avec accompagnement de cadeau, car elle nous a promis un cadeau de sa part.

LAURIOL.

C'est d'une demoiselle bien élevée.

MARTIGNÉ.

Qu'elle vienne, les poches et les mains pleines, on la débarrassera du quibus ! en avez-vous reçu des cadeaux ! sans compter le repas de noce que M. Gadichon fournit gratis !

ROSE.

Tiens ! mon oncle, je crois bien !

LAURIOL.

A propos de cadeaux, dites donc, le père Mathias n'est-il pas prié à la noce ?

MARTIGNÉ.

Pardieu ! je ne l'ai pas trouvé à l'hôtel tout à l'heure, il était sorti ; mais on m'a remis cette lettre pressée à son adresse, car je l'attends, je l'ai-z-invité... c'est l'individu le plus boute-en-train ! il est de toutes les fêtes, de tous les écots ! il n'y a pas de rigodon et de partie de boules sans lui, avec ça qu'il a toujours quelque victoire à raconter.

LAURIOL.

Eh bien ! tant mieux, il fera un cadeau à la mariée.

GIMBLET.

Le père Mathias ! ah bien, oui !

1.

ROSE.

Il me donnera une prise de tabac.

LAURIOL.

Mieux que ça ! mieux que ça ! il a des écus, le père Mathias... demandez à Martigné.

MARTIGNÉ.

Cette bêtise ! est-ce que j'en sais quelque chose ? le père Mathias est un cachottier qui est serré sur le secret. C'est vrai qu'un jour que j'entrais chez lui, à pas de loup, je l'ai trouvé qui comptait des billets de papier joseph dans un portefeuille vert qui était enflé, enflé !

LAURIOL.

Et l'autre jour encore qu'un jeune homme est venu de chez un banquier, un argent de change, qu'il disait, pour recevoir ses ordres...

GIMBLET.

Ah bah ! ah bah ! ce vieux grigou !

MARTIGNÉ.

Le fait est qu'il y a quelque chose de drôle... avec ça qu'il se refuse tout.

GIMBLET.

C'est un avare !

LAURIOL.

Il prend du tabac dans la boîte des autres.

ROSE.

Oui ; mais il a toujours un petit air coquet, quand je le vois chez mon père.

MARTIGNÉ.

Je crois bien, il connaît des gens-z-huppés, témoin ce gentil jeune homme qui vient le voir de temps en temps à l'hôtel. Quand il arrive, le père Mathias lui tend la main... et puis, ils s'en vont tous les deux, au fond de son petit jardin, où ils

chuchotent, et même que le portefeuille en question, vous savez...

LAURIOL.

Le portefeuille vert.

GIMBLET.

Enflé de papier joseph !

MARTIGNÉ.

Je l'ai vu passer dans les mains du jeune homme.

GIMBLET.

Tiens ! tiens ! tiens !

ROSE.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

MARTIGNÉ.

Ça veut dire que le père Mathias n'est pas aussi gueux qu'il le paraît ; il cache son opulence.

GIMBLET.

C'est un riche honteux !

AIR : *Voulant, par ses œuvres complètes.*

C'est tout d' même un' drôle d'aventure !
C't invalide avec ses écus
Aurait l' moyen d' rouler voiture !

GIMBLET.

Et de vivre comme un Crésus !

LAURIOL.

En v'là-z-une des plus solides !
La fortun' chez nous !

MARTIGNÉ.

Pourquoi pas ?
On dit qu'elle est aveugle... en c' cas
Ell' peut bien v'nir aux Invalides.

(On entend fredonner dans la coulisse.)

LAURIOL.

Chut ! qu'est-ce que j'entends ?

MARTIGNÉ.

Eh ! parbleu, c'est lui, le père Mathias !

TOUS.

Le père Mathias !

SCÈNE II.

LES MÊMES, MATHIAS, entrant par la droite.

MATHIAS, chantant.

A la Monaco,
L'on chasse, l'on déchasse,
A la Monaco,
L'on chasse.........

Ah ! vous voilà, les autres ! Vivent la joie et le jeu de boules !

MARTIGNÉ.

Eh ! arrive donc, lambin !

MATHIAS.

Oui, lambin ! je voudrais bien t'y voir, si tu avais comme moi une roue qui refuse le service ! (Montrant sa jambe.) La glorieuse ne va plus ! Salut à la jeunesse ! Cré coquin, c'est une belle invention, la jeunesse !

ROSE, à part.

Il n'apporte rien !

GIMBLET, montrant sa jambe.

Il y a donc du tirage, père Mathias ?

MATHIAS.

Dame ! il n'y a guère que vingt-quatre ans que ça dure... bataille de Montereau, mon gros... en voilà une fameuse ! ô mes enfants, quelle bataille ! (Élevant la voix.) Monsieur. . les

Prussiens étaient dans la ville, comme qui dirait ici ; nous étions là, sur le plateau, de fiers lapins qui ne boudaient pas, et la rivière nous séparait, comme ça. (Faisant les indications avec sa canne.) Voilà une canonnade qui commence, pan ! pan ! tout à coup, vlan ! du côté des Prussiens, arrive un obus dont les éclats me couvrent de terre et me démolissent le membre en question... Cré coquins de choucroûtes ! Depuis vingt-quatre ans, je n'éprouve pas une douleur que ça ne leur vaille une bénédiction de ma part. Que les vingt-cinq cent mille millions de tonnerres ! ! !...

GIMBLET.

Bah ! on dit que ça ne vous empêche pas d'être gai ?

MATHIAS.

Je crois bien ! et de danser au besoin, et de jouer ma partie de boules. (Apercevant Rose.) A propos de boules, en voici une qui n'est pas indifférente ! Voulez-vous permettre, madame..... comment qu'il s'appelle, le monsieur ?

MARTIGNÉ.

Mon gendre !... Gimblet.

MATHIAS.

Vrai, Gimblet !... C'est un nom distingué ! alors, madame Gimblette... j'ai là mon petit cadeau.

LAURIOL, bas.

Voyez-vous ! voyez-vous !...

ROSE, se laissant embrasser.

Avec plaisir, monsieur Mathias...

GIMBLET.

Vous êtes trop bon, monsieur Mathias !... On vous aime bien sans ça...

MATHIAS, tirant un paquet de sa poche.

Eh ! eh !... les petits cadeaux entretiennent l'amitié, comme dit l'ancien... Et puis, on n'a pas des millions, mais on peut

faire quelque chose pour la beauté !... Eh ! eh ! n'est-ce pas donc ?

(Il déroule son mouchoir et un papier.)

MARTIGNÉ.

Eh ! le vieux renard !

LAURIOL.

C'est quelque pièce d'argenterie.

GIMBLET.

Bah ! vous croyez ?...

MATHIAS, développant un bouquet de violettes.

Ça embaume !... tenez, petite mère.

ROSE.

Hein ?

GIMBLET.

Ça ?

MARTIGNÉ.

AIR *du Partage de la richesse.*

Quoi ! c'est un bouquet de violette !

GIMBLET.

Ça m'asphyxie !

MATHIAS.

Hein ! je crois qu'il est beau !
C'est pour vous qu' j'en ai fait l'emplette,
Madam' Gimblet r'cevez mon p'tit cadeau.
Sous votr' fichu, s'il y a d' la place,
Mettez-le pour le conserver.
J' voudrais bien êtr', pardon d' l'audace !
Celui qui c' soir ira l'y retrouver,
Oui, je voudrais aller l'y retrouver.

MARTIGNÉ.

V'là ton cadeau... t'as fait cet effort-là !...

MATHIAS.

Tiens, deux sous !... juste ma provision de tabac, je n'en ai

pas acheté aujourd'hui et ça me gêne. (A Lauriol.) Donne-moi un peu de tabac, toi... (Lauriol présente sa boîte.) Mets-en donc un peu dans ma tabatière.

(Quand sa boîte est garnie, il prend une prise dans la tabatière de Lauriol.)

LAURIOL.

Oh ! tu ne te ruineras pas, toi !

MATHIAS.

Cette bêtise !... comme si j'en avais le moyen ! Ah çà ! dites donc, les autres, est-ce qu'on ne rit pas, est-ce qu'on ne chante pas ?... et la danse ! un jour de noce !...

A la Monaco, *etc.*

Me v'là !... Dieu ! les noces ! j'aime ça, les noces... des autres !

GIMBLET.

Oui, pour le repas.

MARTIGNÉ.

Tu n'as donc jamais pensé à te marier... pour ton propre compte ?

MATHIAS.

Par exemple ! j'y ai pensé un nombre illimité de fois, et d'abord dans mon village... avant d'être soldat, bien malgré moi !... Et pour ce que j'y ai gagné, je n'avais pas tort !... et depuis, à l'armée... oh ! oui ! c'est comme si j'y étais... je me souviens que j'ai manqué de sauter le pas avec une certaine vivandière... un fameux brin de femme !... qui avait l'œil agaçant, les joues cramoisies... et une taille ! oh ! une taille... (Ouvrant peu à peu les bras.) elle n'aurait pas tenu là dedans... quatre pieds de circonférence ; avec ça, le cœur sur la main, et le cassis excellent ! (Élevant la voix.) Monsieur !... c'était en 1809, à Wagram, je m'y vois encore, j'étais beau, en grenadier de la Garde, avec mes mollets... j'avais des mollets alors... et ma queue.... j'avais aussi une queue alors !... Louison, elle s'appelait Louison... se mettait toujours sur la ligne pour me voir défiler ; et moi, j'étais moins souvent au bivouac qu'à la cantine, où mon objet soignait mes rhumatismes avec du fil en quatre et des ba-

varoises au rhum ; aussi tout le monde disait : Il l'épousera...

GIMBLET.

Eh bien ! pourquoi que vous ne l'avez pas épousée ?

MATHIAS, bas à Lauriol en montrant Gimblet.

Il est bien jeune !

MARTIGNÉ.

Hein ? vieux coquin !

MATHIAS.

Eh bien, non ! eh bien, non ! ma parole d'honneur !... une seule fois que je m'étais permis un geste inconsidéré, elle me gratifia d'une giroflée à cinq feuilles qui me rendit plus circonspect à l'avenir.

AIR : *Soldats, voilà Catin.*

Elle avait des princip' connus
Qu'on respectait sans cesse ;
Elle était à cheval dessus !
Mais, malgré sa sagesse,
Ell' nous chantait soir et matin,
Tin, tin, tin, tin, tin, r'lintintin,
Donnant la goutte au fantassin,
Soldats ! voilà Catin !

GIMBLET.

Je connais la romance.

MATHIAS.

C'est alors que nous entrâmes à Vienne, Napoléon et moi... j'avais reçu un coup de feu à cette épaule, et une balle dans le côté... j'ai comme ça une foule de petits souvenirs qui m'ont métamorphosé en baromètre ; bref, Louison partit sans moi, elle fila sur Sarragosse, en Espagne... cré coquin de pays qui a aussi reçu ma bénédiction ! que le tonnerre !...

ROSE.

Eh bien ! votre Louison ?

MATHIAS.

Je la rejoignai, ou plutôt, j'espérais la rejoindre sous le drapeau, avec sa vertu, son rhum et son amour; mais quand j'arrivai au poste, plus vue, ni connue... son rhum, son amour et sa vertu... (Soufflant.) disparus !

TOUS.

Ah bah !

MATHIAS, élevant la voix.

Monsieur... la vivandière est un être caressant, qui vend à crédit et manque de mémoire ; j'appris qu'un certain apprenti fournisseur, qui prenait notre pain pour mettre du foin dans ses bottes, avait fait un trou à la lune et enlevé du même coup la vivandière et la paye du régiment ; je fus vexé !

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah !... pauvre Mathias !

MARTIGNÉ.

Et tu n'as plus revu la cantinière de la grande armée ?

MATHIAS.

Non... si fait... c'est-à-dire, un jour que j'étais de planton dans l'église Notre-Dame... c'était en 1824... 23... 25... enfin, je ne me rappelle pas au juste, un jour de Te Deum, sous la restauration...

GIMBLET.

Pour une victoire ?

MATHIAS.

Eh ! non, pour un baptême ! une belle cérémonie, ma foi... c'était superbe... je regardais tout ça... tout à coup, je reste de là... comme un imbécile, immobile et la bouche ouverte... c'était comme une vision, quoi ! je crois reconnaître...

ROSE.

Bah ! votre Louison ?

MATHIAS.

Juste ! malgré une patte d'oie très-prononcée, et un boisseau

de diamants... Oh ! comme je lui aurais donné deux bons gros baisers !... mais, quand je revins à moi, impossible de remettre la main dessus... oh ! je m'étais trompé, ça n'était pas elle.

GIMBLET.

Tiens, pourquoi pas ? on dit qu'il y a plus d'une vivandière qui est passée grande dame.

MARTIGNÉ.

C'est comme les soldats qui sont montés en graine, pour être semés en généraux, en maréchaux, en pairs de France, et une foule de choses dans le même genre !

MATHIAS.

Pardine ! témoin mon camarade de lit, le pauvre Jacques, qui est mort avec un titre, un crachat, et autres enjolivements... et moi, moi qui vous parle, je serais un gros matador comme tant d'autres, si j'avais su seulement lire et écrire !... et au lieu de ça... voilà ! (Montrant sa jambe.) invalide à perpétuité.

MARTIGNÉ, passant près de Mathias.

Dis donc, pour un pauvre homme qui ne sait pas lire, tu as une fameuse correspondance... et tiens, encore une lettre...

(Il tire une lettre de sa poche.)

MATHIAS, la prenant.

Pour moi ?

MARTIGNÉ, mystérieusement.

C'est peut-être de ton *argent* de change.

MATHIAS.

Hein ?

MARTIGNÉ, de même.

Ou de ton banquiste ? tu sais, ce monsieur qui te parlait en secret l'autre jour.

LAURIOL.

Ou de ce petit jeune homme...

MATHIAS.

Ah bah! quelques badauds de province qui viennent visiter les Invalides et à qui je montrais notre réfectoire, notre horloge et notre grande marmite où il tient, à ce qu'on leur dit, un bœuf, trois moutons et une charretée de légumes... ils avalent tout ça !

LAURIOL.

Eh bien! cette lettre, faut la lire.

MATHIAS, vivement, en la mettant dans sa poche.

Mais non, c'est inutile... j'ai le temps... des bêtises... A la noce, morbleu! au jeu de boules!

MARTIGNÉ et LAURIOL.

Au jeu de boules!

(Tous les invités qui étaient au fond se rapprochent.)

CHŒUR.

AIR : *Marche du Chalet.*

En avant! l' plaisir nous rassemble,
Qu' la noc' nous mette tous en train,
Il faut, puisque nous somm's ensemble,
Rire et danser jusqu'à demain.

MATHIAS.

Viv' le festin et la bamboche,
Je n' suis v'nu qu'à cette intention !
Et l' marié!...

GIMBLET.

Je r'tourne à la broche...

MATHIAS.

Pour arroser l'autre dindon.

(A Martigné.) Il est bien gentil, ton gendre; je l'aime beaucoup...

REPRISE DU CHŒUR.

En avant, l' plaisir nous rassemble, *etc.*

Ils sortent par la gauche excepté Mathias qui s'arrête dans le fond, quand les autres sont sortis.)

SCÈNE III.

MATHIAS, ROSE.

MATHIAS, à Rose qui va rentrer dans la maison.

Pst ! pst ! pst !...

ROSE.

Tiens ! père Mathias ?... et les boules ?

MATHIAS.

J'y vas !... j'ôte mon habit... vous, pendant ce temps-là, faites-moi donc le plaisir de me lire cette lettre... tout bas !...

ROSE.

Cette lettre ? je veux bien. (Il ôte son habit ; Rose lit.) « Monsieur « Mathias, j'ai placé selon votre ordre les 60,000 francs en « 5 pour 100, à 109. »

MATHIAS.

Bien ! bien !

ROSE.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

MATHIAS.

Je n'en sais rien... ce n'est pas pour moi, bien sûr !... après ?

ROSE, riant.

« Je vous enverrai demain les fonds... »

MARTIGNÉ, en dehors.

Eh ! Mathias ! Mathias !

ROSE.

Quels fonds ?

MATHIAS, reprenant la lettre.

Chut !... (Criant.) Voilà ! voilà !... Merci, madame Gimblet, la lettre n'est pas pour moi, et je ne connais pas...

(Il sort par le bosquet de gauche.)

SCÈNE IV.

ROSE, THIERRY.

ROSE, seule.

Cette drôle de lettre !... Et puis on dirait qu'il a peur... ils ont raison les autres... il y a quelque chose !

THIERRY, entrant par la droite.

Oui, c'est bien ici... près de la barrière... un air de fête... une noce... ah ! cette jeune fille !

(Il vient à Rose.)

ROSE, se retournant.

Tiens, monsieur Thierry !

THIERRY.

Ah ! mademoiselle, c'est vous ?

ROSE.

Mademoiselle, non... c'est-à-dire... je suis madame Gimblet, à présent... et je m'attendais si peu à vous voir ici... à ma noce...

THIERRY.

Votre noce... c'est donc bien cela, je ne me trompais pas... ah ! je n'avais garde d'y manquer !

ROSE.

Vous êtes bien honnête ; mais comme vous dites ça... Je crois que ce n'est pas pour moi que vous êtes venu.

THIERRY.

Eh ! non, c'est pour elle...

ROSE.

Mademoiselle Céline ! allons donc ! j'avais deviné ! mais comment avez-vous su ?...

THIERRY.

Hier soir, aux Italiens, où j'étais allé pour la voir encore...

je saluai madame la baronne qui a été si bonne pour moi et qui m'a si bien accueilli à mon arrivée de Saumur, quand j'allai lui porter une lettre du gouverneur de l'école... chez qui je l'avais vue l'année dernière avec sa fille.

ROSE.

Oui, il paraît que c'est là que ça a commencé; aussi, quand madame vous a invité à venir la voir, vous ne vous l'êtes pas fait dire deux fois!... Dieu! avez-vous abusé de la permission!

THIERRY.

Vous croyez! c'est pour cela peut-être que madame la baronne a eu pour moi, hier, un air plus froid, plus sévère... mais c'est alors que j'entendis mademoiselle Céline dire à son cousin: Demain, j'irai un instant à la noce de Rose... et elle me regardait, en disant cela, comme si elle eût ajouté: Est-ce que je ne vous verrai plus?

ROSE.

Tiens, tiens, les amoureux, comme ça s'entend sans rien dire!...

THIERRY.

Je devais partir ce matin pour Saumur; mais je ne sais comment cela s'est fait, j'ai manqué la voiture.

AIR: *C'est en pleurant que j'ai lu cette lettre* (Fille de Dominique).

Puisqu'elle reste à Paris, je demeure:
Triste loin d'elle, heureux de la revoir,
A son hôtel encore tout à l'heure
Je me trouvais presque sans le savoir.
Ainsi mon cœur, à son culte fidèle,
D'elle toujours me rapproche... et voilà
Comme toujours je me trouve près d'elle;
J'y suis encor quand elle n'est plus là.

ROSE.

Comme ça vous étiez près de l'hôtel de madame la baronne?

THIERRY.

J'ai demandé où se faisait la noce, et je suis venu.

ROSE.

Eh bien! il n'y a pas de mal, et, quoique ce ne soit pas à mon intention, je danserai tout de même avec vous.

THIERRY.

Certainement ; mais est-elle arrivée? puis-je la voir? lui parler? un instant, un seul instant!

ROSE.

D'abord, apaisez-vous, il n'y a encore personne, et puis faut être prudent... M. Arthur doit venir avec elle... vous savez, M. Arthur de Césanne, son cousin, son frère presque.

THIERRY.

Bien! bien! que m'importe! je passe près d'ici, par hasard... J'entre en curieux, voilà tout.

ROSE.

Comme c'est naturel! ils ne doutent de rien, ces amoureux! et vous l'êtes, vous, vous l'êtes ferme! ça vous étouffe, quoi!

THIERRY.

Oui, je l'aime! et l'idée seule de la voir passer dans les bras d'un autre!...

ROSE.

Dame! le moyen que vous soyez son mari... si c'est vrai, ce qu'on disait hier matin chez madame...

THIERRY.

Quoi donc? que disait-on?

ROSE.

Qu'on ne connaissait pas votre famille, que vous ne la connaissiez peut-être pas vous-même.

THIERRY.

Eh! que leur importe?

ROSE.

Qu'on ne savait pas comment vous viviez à Paris, et même

qu'il y a un pauvre bonhomme qui vous suit partout, un homme de rien, un vrai rabat-joie...

THIERRY.

Quelle folie!

ROSE.

Si bien qu'il y a quelques jours, comme vous étiez à déjeuner avec des amis, et un peu échauffé par le vin de Champagne, le vieux est arrivé tout juste pour jeter les bouteilles vides par la fenêtre.

THIERRY.

Allons donc! ils ne savent ce qu'ils disent, je suis mon maître, je ne dépends de personne, et si un insolent se permettait...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MATHIAS, GIMBLET.

MATHIAS, deux boules dans les mains.

C'est bien! c'est bien! jouez toujours, je vas remettre mon habit.

THIERRY.

Qu'entends-je? cette voix!

GIMBLET, sortant de la maison.

Madame Gimblet!

MATHIAS, apercevant Thierry.

Ah! Thierry!

THIERRY.

Mathias!

MATHIAS.

Ah bah!

(Il laisse tomber dans les jambes de Gimblet les deux boules qu'il portait.)

GIMBLET.

Bon! dites donc, vous, avec vos boules, pour qu'est-ce que vous prenez mes jambes?

MATHIAS.

Vous ici, monsieur Thierry ! je vous croyais à Saumur, pourquoi que vous n'y êtes pas ?

THIERRY, interdit.

C'est que... père Mathias... je ne sais...

ROSE, les observant.

Tiens ! tiens ! tiens !

(Mathias va remettre son habit qu'il a laissé sous un bosquet à droite.)

GIMBLET.

Je venais vous chercher, madame Gimblet.

ROSE.

Me voilà ! me voilà ! (A part.) c'est drôle tout de même.

GIMBLET, se frottant les jambes, à Mathias.

C'est égal, dites donc, vous, une autre fois, tenez donc mieux vos... par rapport à mes... entendez-vous, père...

(Il sort avec Rose par la droite.)

SCÈNE VI.

MATHIAS, THIERRY.

THIERRY, à part.

Toujours lui ! à cette noce, qui aurait pensé ?...

MATHIAS, s'approchant de Thierry.

Après m'avoir promis de partir, quand je te croyais en route... ce n'est pas bien.

THIERRY.

Dame ! père Mathias, j'ai eu des raisons.

MATHIAS.

Quelles raisons ? est-ce que tu es de la noce ? est-ce qu'on t'a invité ? hein ? tu connais peut-être la mariée ?

THIERRY.

Oui... c'est-à-dire non, père Mathias.

MATHIAS.

Oui et non, ce n'est pas la même chose.

THIERRY.

Je passais par hasard, et... la vue d'une noce... j'ai voulu savoir... j'ai demandé...

MATHIAS.

Tu barbottes, tu barbottes... le fait est que c'est un fier hasard ! on devrait être à Saumur et on reste à Paris ; on se croit bien caché pour s'amuser et peut-être... qui sait ! pour faire des bamboches ! on se fiche du père Mathias, on lui fait une aune de queue à ce vieux rococo de père Mathias ! et pas du tout, v'là que le père Mathias se trouve face à face... (Riant.) Ah ! ah ! (Le regardant.) Comme il a l'air penaud ! pauvre Thierry ! je devrais te gronder ; mais je ne peux pas, je n'en ai jamais le courage ! parce que je t'aime, vois-tu, je t'aime comme... enfin, n'en parlons plus, donne-moi la main.

THIERRY, à part, lui donnant la main.

Dieu ! si elle venait !

MATHIAS.

Je tenais à ce départ, parce que ça me fait de la peine de te voir à Paris, mêlé à des fainéants en breloques et en gants jaunes, qui absorbent du vin de Champagne et des carottes de mille francs. Ce n'est pas que ça me gêne, au moins, je veux que tu sois élégant... dame ! t'es beau garçon, ça te va ! mais surtout faut pas devenir faraud comme tous ces grugeurs de famille qui mangent leur bien en herbe ; faut pas devenir fier, et avec moi, donc ! ce serait d'un mauvais cœur ! allons, allons, pourquoi que tu as l'air triste ?

THIERRY.

Ah ! père Mathias, c'est que j'ai du chagrin.

MATHIAS.

Du chagrin, toi ! et pourquoi ça ? est-ce que c'est ton état qui te fait de la peine ? dame ! c'est toi qui as voulu être militaire... ce n'était pas mon avis, car à moins d'y être forcé, comme moi... Cré coquin d'état !

THIERRY.

Oh ! je le choisirais encore.

MATHIAS.

Alors, je vois ce que c'est... tu n'as plus d'argent !

THIERRY.

Oh ! l'argent !

MATHIAS.

Tu as mangé le magot que je t'avais remis pour ton voyage... eh bien ! voyons, voyons, il ne faut pas se chagriner pour ça... Dame ! les magots, ça se mange... (Baissant la voix.) et si c'est ce qui te retient à Paris, parle, j'en ai encore.

THIERRY.

Ah ! je le sais; mais quand ce serait là le motif, puis-je accepter toujours, sans connaître la source...

MATHIAS, l'interrompant.

Qu'est-ce que ça te fait ?

THIERRY.

Si c'est un inconnu ?

MATHIAS.

Ça ne te regarde pas.

THIERRY.

Si c'est vous ?...

MATHIAS.

Ah ! oui, parlons de ça : me voilà capitaliste, moi ; sur mes quatre sous par jour, j'ai peut-être amassé quelques centaines de mille livres de rente... eh ! eh ! ça s'est vu !

THIERRY.

Ah! vous plaisantez encore; mais croirai-je que depuis quinze ans, vous, pauvre invalide, vous ayez pu veiller à mon éducation, fournir à tous mes besoins, à mes caprices même, comme le père le plus généreux, sans qu'une main cachée, une main à laquelle je dois tout...

MATHIAS.

Tu ne veux donc rien me devoir à moi?... Tu rougis donc de me devoir quelque chose?

THIERRY.

Oh! pouvez-vous le penser?

MATHIAS.

Oui, tu rougis de moi... quelquefois j'en ai peur! ah! si je le croyais, si... oh! non, je t'en voudrais trop!

THIERRY.

Et vous auriez raison; mais il y a des moments où il faut connaître son sort, et si j'avais une famille!...

(Il observe Mathias.)

MATHIAS.

Tu n'en as pas!

THIERRY.

Un père?

MATHIAS.

Tu n'en as plus.

THIERRY.

Mais...

MATHIAS.

Ah! qu'est-ce que c'est que ça donc?... Tu m'as promis de ne plus m'en parler, d'être toujours content; et te voilà revenu avec tes questions et ton air sentimental... Allons donc! de la gaieté, morbleu! et pour commencer je vais te présenter à la noce, tu feras danser la mariée.

THIERRY.

Merci, merci!

MATHIAS.

Tiens, il ne faut pas faire fi de la mariée, c'est un joli brin de fille, pas déchirée du tout ; c'est frais, c'est gentil, il n'y en a pas de plus jolie.

THIERRY.

Bah ! laissez donc !

MATHIAS, vivement.

Hein ? il y en a ? tu es-t-amoureux, tu es-t-amoureux ! je m'y connais. (Sérieusement.) Comment, drôle !...

THIERRY, embarrassé.

Père Mathias...

MATHIAS, gaiement.

Eh bien ! il n'y a pas de mal, mon garçon, c'est de ton âge ; Dieu ! à vingt ans, comme j'en tenais pour les particulières ; rien que d'y penser, ça me... Dieu de Dieu !... Et tu dis donc que t'es-t-amoureux de mamselle... qui ?

THIERRY, vivement.

Oh ! père Mathias !...

AIR : *Un page aimait Adèle.*

Surtout de cette confidence
Ne parlez jamais !... je le veux !...

MATHIAS.

Pourquoi ?

THIERRY.

J'ai si peu d'espérance !

MATHIAS.

Mais moi, j' voudrais te voir heureux.

THIERRY.

Vous n'y pouvez rien.

MATHIAS.

Et la cause ?...

Ah ! tu vas trop me chagriner,
Si ton bonheur dépend d'un' chose
Que je ne puiss' pas te donner.

THIERRY.

Adieu, père Mathias, adieu.

(Mathias le retient.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GIMBLET, ensuite CÉLINE, ARTHUR, Mme DUBREUIL, ROSE, MARTIGNÉ, LAURIOL, LA NOCE.

GIMBLET, accourant par la droite.

Les voilà ! les voilà !

MATHIAS.

Qui donc ? qu'est-ce qu'il y a ?

GIMBLET.

Hein ! quel événement !... On est aux portes, on regarde, on jabotte... un carrosse superbe et deux chevaux magnifiques... ils viennent danser à ma noce !

MATHIAS.

Les deux chevaux ?

GIMBLET.

Eh ! non... la maîtresse de ma femme... sa sœur de lait, mademoiselle Céline.

THIERRY, à part.

Grand Dieu !

(Il dégage son bras de celui de Mathias et remonte au fond.)

GIMBLET.

Avec sa gouvernante, une vieille, suivie de deux grands laquais dorés sur tranche, et son cousin donc, M. Arthur, un noble, rien que ça !

MATHIAS.

Eh bien ! qu'est-ce que ça nous fait à nous ?

GIMBLET.

A vous, bon ! mais à moi, à madame Gimblet, à l'oncle Gadichon, dont la guinguette n'a jamais vu de noce comme ça... tenez, tenez, tout le monde est allé au-devant d'eux.

THIERRY, regardant, à part.

Oh ! oui, c'est elle !

MATHIAS, allant à Thierry,

Qu'est-ce que tu as donc, toi ?

THIERRY.

Moi ? rien, rien ! je n'ai rien, ne vous occupez pas de moi. (Il se place sur le second plan à droite ; il est caché par Mathias.)

CHŒUR.

AIR : *Hardi coureur* (du Lorgnon).

Ah ! quel honneur !
Ah ! quel bonheur !
Pour notre fête
Qui s'apprête !
Pour les époux,
Comme pour nous !
Dans l' quartier ça f'ra des jaloux !

ARTHUR.

Oui, quoique noble, on peut sans déroger,
Faire danser la fille qu'on marie,
Et l'embrasser... ce n'est guère exiger,
Lorsque surtout elle est jeune et jolie !

CHŒUR.

Ah ! quel honneur ! *etc.*

ROSE.

Oh ! mamselle, que je suis contente !... que vous êtes bonne !

CÉLINE.

Et pourquoi ?... Ne t'ai-je pas promis de venir ? (A sa gouvernante.) Ne me quittez pas, madame Dubreuil.

GIMBLET, aux autres, en montrant madame Dubreuil.

C'est la gouvernante.

ARTHUR.

Bonjour, bonnes gens ; vous voyez qu'on n'est pas fier.

GIMBLET.

Oh ! non, monsieur Arthur. (Aux autres.) C'est M. Arthur, le cousin.

ROSE.

Ça nous portera bonheur, et à vous aussi, mamselle. (Bas.) Le voilà !

CÉLINE, apercevant Thierry, et étouffant un cri.

Ah !

MATHIAS.

Elle me regarde !

THIERRY, à part.

Elle m'a vu !

MATHIAS.

Elle est fort gentille !

ARTHUR.

Eh bien ? Gimblet, mon garçon, tu vois que je tiens ma parole, et ma cousine aussi ; elle a voulu apporter elle-même son cadeau à la mariée ; et moi, je me fais suivre d'un panier de vin de Champagne, dont vous ferez sauter les bouchons à notre santé.

MARTIGNÉ.

Certainement, vous pouvez compter...

LAURIOL, montrant Thierry à Martigné, à part.

Dis donc, le jeune homme en question, tu sais ?

MARTIGNÉ.

Ah ! bah ! c'est juste ça !

CÉLINE, donnant une montre à Rose.

Tiens, Rose, je l'ai choisie moi-même.

ROSE.

Une montre !

CÉLINE, lui remettant une bourse.

Et voici le cadeau de maman qui n'a pu m'accompagner... elle n'est pas à l'hôtel...

ARTHUR.

C'est un plaisir qu'elle m'a cédé... j'allais partir pour le bois de Boulogne ; mais j'ai mieux aimé ouvrir le bal avec la mariée... si le marié le permet ?...

GIMBLET.

Comment donc, monsieur le comte, trop flatté...

ARTHUR.

Il n'y a pas de quoi... (A part.) Ce pauvre Gimblet, il a une figure à ça !...

GIMBLET.

Et puis, un fameux honneur, tout de même, d'avoir à ma noce un des élégants les plus... les plus... élégants de Paris... M. Arthur de Césanne !...

(Mathias cherchait à retenir Thierry qui voulait s'éloigner ; tout à coup il se rapproche avec émotion et vivement.)

MATHIAS.

Césanne !... le comte de Césanne ?... Lapierre de Césanne ?...

ARTHUR.

Eh bien ! après !... qu'est-ce qu'il a donc ce brave homme ?...

GIMBLET.

Ne faites pas attention... c'est le père Mathias... un invalide... un vieux !...

MATHIAS, regardant Arthur.

Oui, c'est bien cela !... ses regards... ses traits... Arthur... le fils de ce pauvre Jacques !...

ARTHUR, allant à lui.

Jacques de Lapierre... général sous l'Empire !...

MATHIAS.

Mais autrefois soldat... oh... j'éprouve un battement de cœur !... c'est que, voyez-vous, je l'ai connu votre père !... c'était un brave homme... mon camarade à moi... nous avons été blessés ensemble... et ces souvenirs-là, ça reste...

(Il montre sa jambe. Thierry s'est éloigné peu à peu et a disparu.)

ARTHUR.

Ah !... vous ?...

MATHIAS.

J'étais son confident... son ami... quand il était gradé, décoré... et que je n'étais toujours qu'un pauvre soldat... et lui, pas fier... il me serrait toujours la main... cette main que je tends à son fils...

ARTHUR, lui donnant la main.

Bien... brave homme !... bien ! mais...

MATHIAS, cherchant Thierry qui est sorti.

Eh ! mais... où donc est-il ?... je ne le vois plus ?...

ARTHUR.

Eh bien !... qu'est-ce que c'est encore ?

MATHIAS.

Rien... rien... c'est que je suis tout ému !

ARTHUR.

Oh ! parbleu !... moi aussi !... et ma cousine aussi... Allons, allons, c'est bien, brave homme... vous viendrez me voir... et si je puis vous rendre service... mais ici, c'est de la gaieté qu'il nous faut !... nous n'avons qu'un instant à vous donner. Venez-vous, Céline ? (Elle hésite.) ah ! j'en suis fâché, vous m'avez amené ici, et je n'en sors pas sans ma contredanse avec la mariée... (A Gimblet.) Toujours avec la permission...

GIMBLET.

Allez donc ! allez donc !

ARTHUR.

Justement j'entends un orchestre, là-bas.

MATHIAS.

Mais lui !... lui !... ah ! ils ne partiront pas comme ça !...

REPRISE DU CHŒUR.

Ah! quel honneur! *etc.*

(Ils sortent tous par le fond à gauche, excepté Martigné et Lauriol.)

SCÈNE VIII.

MARTIGNÉ, LAURIOL.

MARTIGNÉ, à Mathias qui sort le dernier en cherchant Thierry.

Eh bien ! tu ne viens pas, toi ? mais viens donc.

(Mathias disparaît par la droite, sans répondre.)

MARTIGNÉ, rappelant Lauriol.

Lauriol !

LAURIOL.

Eh bien ?...

MARTIGNÉ.

Ce grand garçon qui était là tout à l'heure ? c'est bien celui qui vient le voir... avec qui il se renferme !

LAURIOL.

Qui reçoit les billets de papier joseph.

MARTIGNÉ.

Et puis, cette lettre que je lui ai apportée, il l'a fait lire à ma fille... ça vient au moins d'un ministre !...

LAURIOL.

Ah ! bah !...

MARTIGNÉ.

On lui parle de 60,000 fr. comme de rien... on lui annonce des fonds.

LAURIOL.

De l'argent?...

MARTIGNÉ.

Tiens!... à moins que ce ne soient des fonds de culotte!...

LAURIOL.

C'est juste!... il y a quelque chose!...

MARTIGNÉ.

Il faut savoir ce que tout ça veut dire.

LAURIOL.

Il ne demande pas mieux, le vieux cachottier!... avec des amis!...

MARTIGNÉ.

Dis donc, pour le faire parler... si nous le grisissions?...

LAURIOL.

Ça y est!...

MARTIGNÉ.

Avec du vin de Champagne!

LAURIOL.

Fameux!... il n'y est pas habitué!

MARTIGNÉ.

Ce n'est pas sûr!... Tu crois peut-être qu'il se contente, comme nous, de l'ordinaire de l'hôtel, la soupe, le bœuf et les haricots, avec accompagnement d'abondance?... Ah bien, oui!... je parierais que lorsqu'il sort, le vieux richard, il donne dans le luxe et la bombance, et qu'il fait des dîners à 22 sous!

LAURIOL.

Il faut qu'il parle!

MARTIGNÉ.

Il faut le griser!

SCÈNE IX.

Les Mêmes, MATHIAS, GIMBLET.

GIMBLET, entrant avec une bouteille à la main.

Eh bien!... eh bien!... est-ce que vous n'allez pas ici près?... M. Arthur fait sauter les bouchons!

MATHIAS, rentrant et cherchant toujours Thierry.

Par où diable est-il passé?

MARTIGNÉ.

C'est ça, morbleu! viens, Mathias! viens avec nous boire à la santé des mariés.

LAURIOL.

De ce bon vin de Champagne!...

(Martigné et Lauriol se font des signes d'intelligence.)

MATHIAS.

Moi!... ah! bien, oui!... pour que ça m'étourdisse, comme le canon des Invalides!... et puis ça me fait bavarder! bavarder!...

MARTIGNÉ.

Raison de plus!... un jour de noce!

LAURIOL.

Viens donc!... viens donc!...

MATHIAS.

Eh non! je cherche quelqu'un... mon jeune homme...

(Thierry paraît en ce moment, et se glisse dans une charmille à droite.)

MARTIGNÉ.

Tu refuses un coup de cidre aux amis!

MATHIAS.

Oh! pour un coup de cidre!...

LAURIOL, à part.

Nous le tenons!

MARTIGNÉ, de même.

Il est dedans!

CHŒUR.

AIR : *Marche de Sara.*

Amis, buvons
Et dansons!
Pinçons
Les rigodons.
Pour fêter la noce,
Donnons-nous un' bosse,
Et que not' gai refrain
Mette ici tout le monde en train!

MATHIAS.

A présent, nous n' somm's plus solides :
On se soutient en se donnant le bras;
Tous les trois, joyeux invalides,
Comme autrefois marchons, marchons au pas!

REPRISE DU CHŒUR.

Amis, buvons, *etc.*

(Sur la reprise de l'ensemble, ils sortent par la gauche en sautillant, les trois invalides se tiennent par le bras et Gimblet marche devant eux, en prenant, avec sa bouteille, des poses de tambour-major.)

SCÈNE X.

THIERRY, caché, ROSE, CÉLINE, Mme DUBREUIL.

CÉLINE, sortant de la maison avec Mme Dubreuil.

Allez, madame Dubreuil, allez dire qu'on fasse avancer la voiture. (La gouvernante sort par la droite.) Et toi, Rose!... va vite, va prévenir mon cousin... dis-lui que je veux partir!

ROSE.

Oui, mamselle, oui!

(Elle sort par la gauche.)

CÉLINE.

Je ne veux pas revoir M. Thierry !... je ne le puis pas !... et... (L'apercevant.) ciel !

THIERRY.

Oh ! mademoiselle, ne me fuyez pas !

CÉLINE.

Laissez-moi !

THIERRY.

Oh ! ne craignez rien, je ne vous parlerai pas d'un amour qui vous offense !

CÉLINE.

Monsieur... cet amour... est-ce à moi de l'approuver ?

THIERRY.

Et si je l'avouais à votre famille... à votre mère ?

CÉLINE.

Eh ! croyez-vous qu'elle l'approuve ?... Elle a des idées, de grandes idées pour moi ; et si ce qu'on disait hier chez elle est vrai... que vous, monsieur, vous êtes d'un rang obscur... (Mouvement de Thierry.) Oh ! ce n'est pas pour moi... je ne suis pas fière... mais enfin on prétendait...

THIERRY.

On prétendait ?...

CÉLINE.

Oui, c'était un de ces jeunes gens de la société de mon cousin... il disait que vous étiez sans fortune, sans famille, et qu'on ne vous connaissait pour unique parent qu'un pauvre homme... un ancien soldat... oh ! je vous le répète, je ne suis pas fière ! mais il y a d'autres personnes qui sont plus difficiles... et Arthur riait comme un fou de votre soumission à cet homme... à votre père, peut-être ?

THIERRY.

N'en croyez rien, mademoiselle ! je ne le connais pas, je ne sais ce que vous voulez dire !

CÉLINE.

Comment !...

THIERRY.

Je suis libre, indépendant ; j'ai une fortune, sans doute, dont on me rendra compte.

CÉLINE.

Et ce pauvre homme qui vous gouverne comme son enfant ?

THIERRY.

Mais non ! mais non !... et je suis étonné que votre cousin Arthur, qui m'a souvent témoigné de l'amitié, ait pu ajouter foi à de pareils propos... à moins qu'une jalousie !...

CÉLINE.

Ah ! ne parlez pas ainsi !

THIERRY.

Vous l'aimez, lui !

CÉLINE.

Je l'aime... comme un ami d'enfance !

THIERRY.

Qui doit être votre époux !

CÉLINE, vivement.

Si ma mère l'exige...

THIERRY, d'un ton de reproche.

Vous consentiriez sans regret ?

CÉLINE, fâchée.

Moi, monsieur !

THIERRY.

Oh ! alors, avouez donc que ce mariage vous serait odieux... que c'est moi, moi seul que vous aimez !

CÉLINE.

Je n'ai pas dit cela !... laissez-moi.

THIERRY.

AIR : *Hélas! elle a fui comme une ombre* (de Guido).

Si je n'emporte une espérance,
Quand loin de vous je vais partir,
M'éloigner, hélas! c'est mourir :
A quoi me sert une existence
Que rien ne doit plus embellir?
Adieu, mon sort va s'accomplir!
Oui, s'il faut que je vous oublie,
Pour moi, mourir sera plus doux...
Adieu! cette mort que j'envie
A jamais se place entre nous.

CÉLINE, faisant un geste pour le retenir.

Restez, ou je sens que la vie
Me quitte au même instant que vous.

THIERRY.

Céline! oh! je vous en supplie,
Redites cet aveu si doux.

CÉLINE.

Restez, ou je sens que la vie
Me quitte au même instant que vous.

THIERRY.

Ah! vous m'aimez!... vous m'aimez!

(Il lui presse la main et tombe à ses pieds.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ARTHUR, au fond.

ARTHUR, riant.

Ah! ah! ah!... il chancelle!... (Il aperçoit Thierry et s'arrête.) Ah!

(Céline et Thierry s'éloignent l'un de l'autre.)

CÉLINE.

Arthur!

THIERRY.

Ciel!

ARTHUR, s'avançant entre eux.

Excusez, ne vous dérangez pas...

THIERRY, avec un rire contraint.

Je suis enchanté, monsieur Arthur, d'avoir le plaisir...

ARTHUR.

Enchanté aussi, certainement... je m'attendais si peu à vous rencontrer... (A part.) Ah ! voilà qui est clair enfin !

THIERRY.

Votre livrée que j'ai vue... la voiture de mademoiselle... et le hasard...

CÉLINE, très-émue.

Oui... oui... le hasard...

ARTHUR.

Oh ! je ne veux pas savoir les raisons, on ne peut supposer que vous vous soyez introduit ici pour vous attacher aux pas d'une personne que son rang et sa fortune devraient peut-être protéger !... Non, vous êtes sans doute de la noce... parent des mariés...

THIERRY.

Monsieur !...

CÉLINE.

Mon cousin, si nous partions?...

ARTHUR.

A l'instant, ma chère Céline. (A Thierry.) Un ami d'une des familles peut-être... ce sont de braves gens, qui dansent gaiement, et qui boivent sec.

THIERRY.

Monsieur?... est-ce pour m'insulter !

CÉLINE.

Arthur !

ARTHUR.

Pourquoi donc ! Mais quand vos parents seraient ce qu'on suppose...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Et ne peut-on nous les faire connaître?
Je rougirais d'être en ce cas trop fier...
Car tout le monde est-il forcé de naître
Fils d'un comte ou d'un duc et pair?

THIERRY, très-vivement.

Tout le monde est forcé sans doute
D'être poli !...

ARTHUR.

Monsieur !

CÉLINE, entre eux, à demi-voix.

Ah ! par pitié !...

THIERRY, se calmant.

Devant madame qui m'écoute,
Je rougirais de l'avoir oublié.
Devant celle qui nous écoute,
Je rougirais de l'avoir oublié.

ARTHUR.

Une leçon !... est-ce parce que je trouve votre famille...

THIERRY, l'interrompant.

Ma famille vaut sans doute la vôtre... et je vous prouverai...

ARTHUR.

Que vous êtes de haute et bonne maison... soit, je ne demande pas mieux ; cela ne suffirait pas pour justifier certaines prétentions ; mais alors, on vous recevrait avec plaisir.

CÉLINE, d'un air suppliant.

Oh ! oui, alors on vous recevrait.

(On entend des éclats de rire en dehors ; l'orchestre joue piano.)

THIERRY, à part.

Ah ! quel air insolent !... mais elle !...

ARTHUR, reconduisant Céline.

En attendant, je suis votre serviteur, monsieur.

THIERRY, entre les dents.

Monsieur... je ne suis pas le vôtre.

(Céline sort avec sa gouvernante, Arthur qui allait sortir se retourne en entendant rire.)

SCÈNE XII.

ARTHUR, THIERRY, MATHIAS, MARTIGNÉ, LAURIOL, ROSE, GIMBLET, LA NOCE.

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah ! père Mathias !

GIMBLET.

Prenez donc garde, vous allez tomber.

MATHIAS, ivre.

Veux-tu bien me laisser... (Chancelant.) je suis ferme et solide.

THIERRY, allant pour sortir.

Oh ! sortons !

MATHIAS, apercevant Thierry.

Eh !... Thierry !... c'est toi !... ohé ! Thierry !

ARTHUR, se rapprochant.

Hein ?...

(L'orchestre s'arrête.)

MARTIGNÉ, à Lauriol.

C'est le petit ! attention !

THIERRY.

Permettez... je sors...

MATHIAS.

Eh ! non... donc !... eh ! non, donc !... j'ai à te parler, mon garçon.

ARTHUR.

Que dit-il ?

THIERRY.

De grâce, je ne puis rester. (A part.) Quel supplice!

MATHIAS.

Tu resteras, tu resteras!... je veux que tu restes.

ARTHUR, d'un air moqueur.

Eh! laissez donc, monsieur veut s'échapper... monsieur craint sans doute...

THIERRY, fièrement.

Quoi donc, monsieur!

GIMBLET.

Mais, père Mathias, vous tomberez.

MATHIAS.

A bas les mains, Gimblet, gringalet, paltoquet! (Retenant Thierry de force.) Quand je te dis, mon fils! tu resteras...

THIERRY, vivement, et repoussant Mathias.

Laissez-moi!... je ne vous connais pas!

MATHIAS.

Hein? tu ne me connais pas!

CÉLINE, rentrant.

Mon cousin... oh! venez!

ARTHUR.

Non, non, voilà qui devient piquant.

MATHIAS.

Tu ne me connais pas? il ne me... tu ne me... tu es donc un faquin comme les autres?... ah! tu me renies... moi... le père Mathias!

THIERRY.

De grâce, laissez-vous conduire... dans l'état où vous êtes...

(Il cherche à éviter Mathias et passe à droite, comme pour sortir; mais il rencontre le regard d'Arthur, et il reste.)

MATHIAS.

Qu'est-ce qu'il a donc, mon état?... il est beau, mon état, je n'en rougis pas de mon état; mais toi, tu es un ingrat!... ah! tu ne me connais pas... (Se tournant vers les invités.) Attendez, je vas le pincer. (A Thierry.) Et qu'est-ce qui t'a donné cet habit-là, et ces beaux gants?... et qu'est-ce qui paie les pensions, les loyers, les chevaux... et tout le tremblement?

THIERRY, à part.

Et ils sont là!

MATHIAS, aux gens de la noce.

Je vas encore le repincer. (A Thierry.) Et où c' qu'elle est, ta famille?... c'est moi!

THIERRY, à part.

Et ne pouvoir sortir, sans me trahir!

(Arthur rit aux éclats, et les autres l'imitent.)

MATHIAS.

Qu'est-ce que vous riez, vous? (A Gimblet qui rit plus fort que les autres.) Qu'est-ce que tu ris, mistigri? Oui, je paie les mémoires, parce que j'ai des écus. Monsieur... j'ai deux cent mille francs... j'ai trois cent mille francs... j'ai peut-être plus de vingt cent mille francs!

MARTIGNÉ, à Lauriol.

Vois-tu, vois-tu? j'en étais sûr!

MATHIAS, riant.

Ah! ah! à moi!... à moi!... (A Thierry.) Ah! tu ne me connais pas! Eh bien! je les mangerai... à boire.

GIMBLET.

En voilà un de coup de soleil!

CÉLINE.

Oh! que je souffre, monsieur Thierry!

THIERRY.

Cet homme ne sait ce qu'il dit; emmenez-le!

GIMBLET.

Certainement !

(L'orchestre reprend et joue jusqu'à la fin.)

MATHIAS, se mettant en défense avec sa canne.

Ne touchez pas ! ne touchez pas, ivrognes !... (Faisant des armes avec Gimblet.) Eh ! allez donc !... (Il porte une botte à Gimblet qui se sauve.) Je veux rester ici, moi ; j'ai du chagrin, de grands chagrins ! (S'attendrissant.) Ça rougit de moi... un enfant de troupe, que j'ai élevé, que j'ai nourri de mon propre...

THIERRY, bas, avec émotion.

Père Mathias !...

MATHIAS.

Va-t'en, va-t'en !... je ne te connais pas... est-ce que je te connais, moi ? connais pas ! (Riant.) Je suis gai, moi, je veux rire, je veux danser ; apportez-moi à boire !

(Chantant :)

Tra, la, la...

(Il veut danser, et tombe dans les bras de Lauriol et de Martigné.)

CÉLINE.

Oh ! j'en mourrai !

THIERRY.

Je suis perdu !

ARTHUR, à Céline.

Maintenant, je suis à vos ordres.

(Arthur donne la main à sa cousine, tous deux se disposent à sortir ; Thierry se cache la tête dans ses mains et reste accablé. Lauriol et Martigné soutiennent Mathias qui envoie des baisers à la mariée ; tous les gens de la noce sont sur le deuxième plan et forment des groupes animés.)

(Le rideau tombe.)

ACTE SECOND

Un salon dans l'hôtel de Mme de Sérigny ; une croisée à droite de l'acteur, une table du même côté. A gauche, une causeuse. Une cheminée au fond ; une porte de chaque côté. La porte à droite de l'acteur donne à l'extérieur ; celle de gauche, dans les appartements. A gauche de l'acteur, en regard de la croisée, une porte vitrée donnant sur le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE SÉRIGNY, CÉLINE, ARTHUR, ensuite GIMBLET et ROSE.

(Arthur est assis sur une causeuse et tient un journal à la main ; Mme de Sérigny entre avec Céline.)

Mme DE SÉRIGNY.

Moi, je te dis que je veux un chapeau jaune avec des plumes rouges.

CÉLINE.

Mais, maman, je t'assure...

Mme DE SÉRIGNY.

Oui, des plumes rouges, c'est plus voyant...

CÉLINE.

Mais, maman, ce n'est pas de bon goût.

Mme DE SÉRIGNY.

Ce n'est pas de bon goût... ce n'est pas de bon goût !... c'est mon goût à moi !...

ARTHUR.

Qu'est-ce que c'est? querelle de famille !

CÉLINE.

Arthur !...

Mme DE SÉRIGNY.

Ah ! mon neveu, tu étais là ?...

ARTHUR.

Oui, je viens de me lever, et je recommençais mon somme

sur le journal ; mais je me réveille pour prononcer entre vous et Céline... De quoi s'agit-il donc, belle tante?

Mme DE SÉRIGNY.

Juge-nous... je viens de commander un chapeau jaune, avec des plumes rouges, pour aller à la Cour, et mademoiselle se permet de me dire que c'est mauvais goût... Allez donc à votre piano, péronnelle!...

ARTHUR, à part.

Bon ! ma tante est en train, nous allons rire!... (Haut.) Oh ! oh!... ne nous fâchons pas, chacun son goût, jaune et rouge, c'est le vôtre, c'est gentil!

CÉLINE.

Et puis avec ça, une robe verte !

ARTHUR.

Bah ! vous avez une robe verte ?

Mme DE SÉRIGNY.

Vert-pomme.

ARTHUR.

Bravo ! jaune, rouge et vert... vous serez magnifique! (A part.) Elle aura l'air d'une perruche.

CÉLINE, à part.

Oui, pour qu'on se moque encore de nous!

ROSE, à Gimblet.

Mais viens donc, nigaud... viens donc !

Mme DE SÉRIGNY.

Qu'est-ce que c'est ?

CÉLINE.

Les mariés!...

ROSE.

Oui, madame la baronne, c'est nous, je viens vous présenter mon mari.

ARTHUR.

Ah ! ah !... madame Gimblet !... (A part.) Les yeux baissés !... délicieux !

Mme DE SÉRIGNY.

Bonjour, mon garçon, bonjour...

GIMBLET, riant bêtement.

Je ne suis plus garçon, madame la baronne.

Mme DE SÉRIGNY.

Hein ?... ah ! qu'il a l'air janot !

GIMBLET.

Elle a joliment l'air distingué, cette baronne !

Mme DE SÉRIGNY.

C'est bien ! il remplacera cet autre magot que j'ai mis dehors... (A Arthur et à Céline.) Je gagne au change, celui-là est encore plus laid !

GIMBLET.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Merci, vous me fait's bien d' l'honneur.

Mme DE SÉRIGNY.

Il n'a pas l'air fort.

GIMBLET.

Ah ! madame,
L'ouvrage ne me fait pas peur...
Demandez plutôt à ma femme.

ROSE.

Oh ! soyez tranquille, il faudra
Qu' du service il prenn' l'habitude...

ARTHUR.

Et puis madame sera là
Pour lui montrer l'exactitude.

(Se levant.) A propos, et notre invalide ?... je n'y pensais plus, moi... Comment va-t-il, ce matin ?

GIMBLET.

Dame! il dort toujours et ferme.

Mme DE SÉRIGNY.

Qu'est-ce que c'est?... un invalide?

ARTHUR.

Oui, un brave homme... Vous savez, Céline, celui d'hier... mon bon génie...

CÉLINE, à part.

Oh! le vilain homme qui m'a fait tant de chagrin!...

Mme DE SÉRIGNY.

Plaît-il!

ARTHUR.

Je vous conterai ça... Comme je rentrais en cabriolet, un peu tard, j'ai rencontré la noce qui reconduisait les mariés jusqu'ici, et ce brave homme, qui ne pouvait plus se tenir sur ses jambes; il n'y avait pas moyen qu'il regagnât les Invalides... ivre mort!... (Riant.) Il prenait votre hôtel pour une auberge... le moyen de lui refuser un lit!

Mme DE SÉRIGNY.

Comment! il a couché ici... chez moi!...

ROSE.

Moi, je ne voulais pas...

GIMBLET.

C'est M. Arthur qui l'a fait porter là-haut!

ARTHUR.

Ne vous fâchez pas, ma bonne tante... vouliez-vous qu'il couchât sur le boulevard... l'ancien camarade de mon père... à ce qu'il dit!...

Mme DE SÉRIGNY.

Un ivrogne!... fi donc!... qu'on l'éveille, et qu'il sorte!

CÉLINE.

Maman a raison, je ne veux pas le voir!...

ARTHUR, riant.

Dame ! c'est un service que j'ai cru rendre à M. Thierry, dont il est le parent, je crois.

(Il regarde Céline qui baisse les yeux.)

Mme DE SÉRIGNY.

Une jolie parenté en ce cas !

CÉLINE.

Eh! non !... mais M. Thierry, autrefois vous l'aimiez... vous le disiez, du moins...

ARTHUR.

Oui, c'est vrai, je ne m'en défends pas ; mais je crois que nous allions trop loin, ma cousine.

Mme DE SÉRIGNY.

Et moi aussi !... (A Gimblet et à Rose.) Allons, qu'il sorte !

ARTHUR, les retenant.

Eh ! non !... je veux qu'on respecte son sommeil ; il y aurait de la barbarie !... Ce pauvre homme !... il s'est couché si riche !... du train dont il allait, il doit être au moins millionnaire !... si vous l'aviez entendu !... (Imitant Mathias.) J'ai trois cent mille francs !... je les mangerai à boire, mes trois cent mille francs !

GIMBLET.

C'est vrai qu'il est immensément opulent.

Mme DE SÉRIGNY.

Vous allez voir qu'il est invalide pour son plaisir !

ARTHUR.

Ah ! ah ! ah ! au fait, c'est original.

Mme DE SÉRIGNY.

Et un homme qui se livre à la boisson encore !... qu'il parte dès qu'il sera levé !

ARTHUR.

Quand il sera levé... à la bonne heure !

Mme DE SÉRIGNY, à Céline.

Mon enfant, va faire préparer ma toilette, je vais sortir... Eh bien! qu'as-tu donc à rêver?....

CÉLINE.

Rien, maman, rien... j'y vais... (A part.) Son parent !... oh ! non, cela ne se peut pas !...

(Elle rentre dans l'appartement.)

Mme DE SÉRIGNY, à Rose.

Et toi, dis qu'on mette mes chevaux.

ROSE.

Oui, madame.

(Elle va pour sortir avec Gimblet.)

ARTHUR.

Ah ! Gimblet, que mon tilbury soit prêt !... je vais déjeuner.

Mme DE SÉRIGNY.

Déjeunez ici... Gimblet, qu'on serve mon neveu dans ce salon.

(Gimblet et Rose sortent.)

SCÈNE II.

Mme DE SÉRIGNY, ARTHUR, ensuite GIMBLET.

ARTHUR.

Pardon, ma tante, c'est que j'ai promis...

Mme DE SÉRIGNY.

Hein?... qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que tu as promis?... N'as-tu pas ton couvert ici?...

ARTHUR.

Ce sont des amis qui m'attendent.

Mme DE SÉRIGNY.

Qui ça ?... des tas de flâneurs, en gants beurre frais... figures idem...

ARTHUR, riant.

Ah! ma tante!... soyez tranquille, il n'y en a pas un qui soit mon ami de cœur... celui-là, je le cherche encore!

Mme DE SÉRIGNY.

Cherche-le ailleurs... des bourreaux d'argent, qui jettent par la fenêtre ce qu'ils ont, et même ce qu'ils n'ont pas!... des grugeurs qui mangeraient jusqu'aux titres de leurs familles!... oh! je sais que tu fais comme eux... tu fais des dettes, et ça va si vite quand on n'a que ça à faire!...

ARTHUR.

Dame! c'est que, voyez-vous, ma petite tante, c'est cher en diable!

Air : *Que d'établissements nouveaux!*

Raouts, soupers et cætera!

Mme DE SÉRIGNY.

Et les danseuses!

ARTHUR.

Ah! ma tante,
C'est hors de prix... car l'Opéra
Est en hausse comme la rente.
Puis les paris... autre plaisir!
On spécule comme à la Bourse
Sur les chevaux qui vont courir...

Mme DE SÉRIGNY.

Et l'on se ruine à la course.

ARTHUR.

Dame! quelquefois...

Mme DE SÉRIGNY.

Prends garde! je ne suis pas bégueule, on le sait bien... moi, je pense comme je parle... j'ai promis à ta brave femme de mère, la sœur de mon second, de te donner ma fille... tu as ma parole, c'est comme si le notaire y avait passé!... mais à une condition, c'est que ta conduite...

ARTHUR.

Soyez donc tranquille, ma petite tante ; que diable voulez-vous?... On a un titre, un rang, on ne peut pas vivre comme un clerc de notaire; mais quand je serai marié...

Mme DE SÉRIGNY.

Oui ; en attendant, monsieur court les plaisirs ; on abuse de tout ; et quand on est ruiné, râpé et essoufflé comme un cheval d'omnibus, on se marie... comme c'est régalant pour une jeunesse !

ARTHUR.

Eh bien ! il ne faut pas attendre ; mariez-nous tout de suite. Allons, ma petite tante, je serais si heureux d'être votre fils !

Mme DE SÉRIGNY.

Et de palper les cent mille écus de dot, câlin!... Eh bien ! j'y pousse au mariage, il faut en finir ; c'est pour ça que je vais ce matin chez le ministre... ce n'est guère amusant... mais je veux qu'il tienne sa promesse : dès qu'il t'aura attaché à une ambassade, en Suède ou en Russie... quelque part, ça m'est égal...

ARTHUR.

Comment, vous voulez toujours ?...

Mme DE SÉRIGNY.

Oui, t'éloigner de Paris, des prêteurs d'argent ; j'en ai assez payé comme ça !

ARTHUR.

Mais c'est fini !

GIMBLET, apportant le déjeuner.

Il y a là un monsieur, un avoué, qui demande à parler à madame. (Cherchant.) Monsieur... monsieur...

ARTHUR.

Un avoué !

Mme DE SÉRIGNY.

Qu'est-ce que c'est que ça ? (Regardant Arthur.) Un avoué ! est-ce qu'il y a encore quelque chose ?

ARTHUR.

Vous croyez? oh! à moins que ce ne soient des anciennes!

Mme DE SÉRIGNY.

Par exemple! viens avec moi!

ARTHUR.

Merci, ma tante, merci! J'ai une faim de loup.

Mme DE SÉRIGNY.

Un avoué!... oh! tu iras en Suède avec ta femme.

(Elle sort par la porte du fond à gauche de l'acteur.)

ARTHUR.

Oh! en Suède! en Suède! c'est ce que nous verrons... on peut se ranger à Paris aussi bien qu'ailleurs, et je me range...

GIMBLET, qui a servi le déjeuner sur le guéridon à droite.

Quel vin monsieur prendra-t-il? De l'ordinaire, v'là le verre... du Bordeaux, v'là le verre...

ARTHUR, à la table.

Oui, je me range! Hein? quel vin? du vin de Champagne!...

GIMBLET.

V'là encore le verre...

ARTHUR.

Oui, je me range... mais l'essentiel, c'est d'épouser... (A Gimblet qui allait sortir.) Ah! Gimblet, cet avoué qui demande ma tante, sais-tu son nom?

GIMBLET.

C'est un grand sec et laid, qui a un nez rouge et des lunettes vertes; monsieur... monsieur...

ARTHUR.

Durville?

GIMBLET.

C'est ça.

(Il sort.)

ARTHUR.

Durville ! juste ; ma tante va payer ; oui, mais elle criera... Décidément, je ne déjeune pas ici ; avec ça, on m'attend au café Anglais, je reviendrai quand la bourrasque sera passée... cette bonne tante !... (On entend une sonnette.) Sa sonnette ! elle me fait appeler... Eh ! vite !...

(Il court au fond prendre son chapeau, sa canne et ses gants, qui sont sur un fauteuil à gauche.)

SCÈNE III.

MATHIAS, ARTHUR.

MATHIAS, entr'ouvrant la porte et passant la tête.

Hein ? y a-t-il quelqu'un ? (Entrant sans voir Arthur.) Ah çà ! ah çà ! Mathias, mon garçon, ce n'est pas ici l'hôtel des Invalides ; c'est au moins un domicile de pair de France. (Arthur, qui allait sortir, s'arrête et le regarde.) Comment que j'y suis ? je ne me rappelle pas...

ARTHUR.

Il est dégrisé !

MATHIAS.

Mais alors tu as donc découché, malheureux ! tu vas être mis aux arrêts renforcés... (Se trouvant en face de la table.) Tiens ! un déjeuner !... ah ! bien ! ah ! bien ! rien n'y manque... un lit moelleux, où j'enfonçais, j'enfonçais... et v'là le déjeuner à présent !... excusez, si c'est pour moi...

ARTHUR, lui frappant sur l'épaule.

Pourquoi pas ?

MATHIAS, se retournant.

Ah ! quelqu'un ! (Il ôte vivement son chapeau.) Tiens, monsieur Arthur !

ARTHUR.

Bonjour, mon brave !

MATHIAS.

Monsieur Arthur Lapierre ! de plus fort en plus fort... cette maison ?...

ARTHUR.

C'est l'hôtel Sérigny.

MATHIAS.

Un hôtel... garni peut-être ?... C'est ça, je vais en être pour une fameuse somme ; moi qui faisais tranquillement mon trou dans ce lit, et j'allais encore m'enfoncer d'un déjeuner à la fourchette... pas gêné !...

ARTHUR.

Eh ! non, ne vous gênez pas, faites comme chez vous, c'est mon hôtel, ou à peu près...

MATHIAS.

Ah ! c'est un hôtel... qui n'est pas garni ? c'est-à-dire, si, il est très-bien garni, mais on ne paie pas... bon ! ça me va... Mais comment se fait-il ?...

ARTHUR.

Ah ! voilà, brave homme, je vais... (On entend sonner.) Ah ! diable ! vous reviendrez me voir, j'ai à vous parler... vos confidences d'hier.....

MATHIAS.

Quelles confidences ?

ARTHUR, à part.

On vient ! je me sauve par le jardin.

MATHIAS, regardant la table.

Ah çà ! le déjeuner ?

ARTHUR.

A vous, à vous !

(Il sort vivement par la gauche.)

MATHIAS, se mettant à table.

A moi ! bien, je n'y manquerai pas, j'ai une faim d'enragé.

SCÈNE IV.

MATHIAS, GIMBLET.

GIMBLET, portant un panier de quatre bouteilles de vin.

Voilà le vin de Champagne demandé !

MATHIAS.

Du vin de Champa...

GIMBLET.

Tiens ! le vieux !

MATHIAS.

C'est cet imbécile de marié !

GIMBLET.

Oui, c'est vrai ! Mais vous, malheureux, qu'est-ce que vous faites là ?

MATHIAS.

Pas si malheureux : je déjeune !

GIMBLET, voulant lui arracher le plat sur lequel est une volaille qu'il veut découper.

Eh bien ! voulez-vous laisser ça !

MATHIAS, tirant le plat.

Veux-tu me rendre mon poulet, toi !

GIMBLET.

Je vous dis de respecter cette volaille !

MATHIAS.

Je te dis que je veux la démolir.

GIMBLET.

Je vous dis...

MATHIAS, enlevant le poulet par la patte et lâchant le plat.

Va te promener ! (Gimblet va tomber de l'autre côté avec le plat.) Repose-toi, mon garçon.

GIMBLET.

Vous m'avez blessé, père Mathias !

(Il se relève.)

MATHIAS.

Pourquoi que tu t'opposes à ma nourriture ?

GIMBLET.

Vous m'avez cruellement blessé, père Mathias !

MATHIAS.

Pourquoi que tu viens m'enlever mon repas, mes aliments ? On m'a dit de déjeuner ! je suis dans l'exercice de mes fonctions, voilà !

(Gimblet veut reprendre le poulet ; Mathias y pique sa fourchette ; Gimblet retire vivement sa main.)

GIMBLET, avec rage.

Voulez-vous laisser cette volaille ! voulez-vous laisser cette volaille ! Attendez, je vais le dire à madame.

(Il court à la porte du fond.)

MATHIAS.

Va le dire à Rome, si tu veux !

GIMBLET, appelant du jardin.

Eh ! Pierre ! venez donc ! aidez-moi à mettre ce vieux-ci à la porte !

(Le domestique entre.)

MATHIAS, se levant vivement.

A la porte ! Le premier qui me touche, je le jette par la fenêtre, moi !

(Il ouvre vivement la fenêtre qui est derrière lui.)

GIMBLET, au domestique, qu'il pousse en avant.

A la porte donc !

LE DOMESTIQUE.

M. Arthur l'a défendu.

GIMBLET.

M. Arthur !

MATHIAS.

Il veut que je déjeune !

GIMBLET.

Mais madame...

MATHIAS, regardant par la fenêtre.

Eh ! mais je ne me trompe pas... là-bas, appuyé contre ce mur, en extase devant cette maison... (Faisant des signes avec sa serviette.) C'est lui ! Il regarde à une autre fenêtre.

GIMBLET.

Là ! qu'est-ce qu'il y a encore ?

MATHIAS, venant à Gimblet.

Gimblet !

GIMBLET, reculant.

Ne me touchez pas, invalide !

MATHIAS, au domestique.

Non, vous, vous. Tenez, là-bas, en face, ce jeune homme... allez lui dire de venir, de monter, qu'on l'attend. Allez donc !

(Le domestique sort.)

GIMBLET.

Bon ! il invite quelqu'un !

MATHIAS.

Juste ! il n'a peut-être pas déjeuné.

GIMBLET.

Mais, malheureux, vous ne savez donc pas comment vous êtes ici ?

MATHIAS.

Mais voilà ce que je demande depuis une heure.

GIMBLET.

Vous ne savez donc pas qu'hier, à ma noce, vous étiez dans des états...

MATHIAS.

Ah bah ! ils m'ont grisé, les autres, j'étais...

GIMBLET.

Vous étiez joliment pochard ! ivre mort, quoi ! et sans M. Arthur, qui vous a fait ramasser dans la rue, pour vous faire porter ici, chez sa tante...

MATHIAS.

Chez sa tante !

GIMBLET.

Oui ; et je vas la prévenir.

MATHIAS, le retenant.

Mais non, écoute donc !

(Gimblet sort par la gauche.)

THIERRY, entrant.

On me fait appeler ! c'est elle sans doute !

MATHIAS.

Ah ! Thierry !

SCÈNE V.

MATHIAS, THIERRY.

THIERRY.

Comment ! encore vous ! toujours lui !

MATHIAS.

Comme tu vois, je viens de te faire appeler.

THIERRY, à part.

Et moi qui croyais que c'était Céline ! Ah ! j'étais fou ! (A Mathias, avec étonnement.) Comment vous trouvez-vous dans cet hôtel ?...

MATHIAS.

Mais pas mal ! (Montrant la table.) As-tu déjeuné, mon garçon ?

THIERRY.

Mais c'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

MATHIAS.

Eh ! non, parole d'honneur !

THIERRY.

Vous êtes venu ici pour m'humilier, pour me perdre, comme hier... à cette noce !

MATHIAS, se levant.

Hein ? à cette noce !

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Ah ! oui, c'est vrai ! j'avais là comme un nuage,
Mais il s' dissip' : j'étais un malheureux !
Oui, j' m'en souviens, j'étais bu, c'est l'usage !
Mais qu'ai-j' donc fait? tu détournes les yeux !...
Ah! j' devin' tout... j'aurai dit quelqu' bêtise...
Mais c' n'est pas moi l' coupable, je t' le dis :
C'est c' vin que j'aime et qui toujours me grise !...
On n'est jamais trahi qu' par ses amis.

Et tu as vu ça !

THIERRY.

Père Mathias ! ah ! vous vous êtes cruellement vengé !

MATHIAS.

Vengé ! Et pourquoi donc ?

THIERRY.

Parce que j'ai été un ingrat, parce que la vanité, l'amour m'ont fait perdre la tête ! J'ai refusé de vous reconnaître, vous, mon bienfaiteur ! je vous ai repoussé !

MATHIAS.

J'entends, j'étais casquette, et tu as rougi de moi. Eh bien ! c'est bien fait, j'ai mérité ça, je suis un gueux !

THIERRY.

Non, c'est moi qui ai eu tort !

MATHIAS.

Non, c'est moi ! ou plutôt, c'est les ceux qui m'ont mis dedans! Oh! les traîtres, si je les tiens jamais! Ah çà! et qu'est-ce que j'ai donc fait? J'ai dit quelque chose? j'ai parlé?

THIERRY.

Oui, pour m'accabler! pour me rappeler que je vous devais tout, à vous, à vous seul !

MATHIAS.

Ah! bavard!

THIERRY.

Que vous m'aviez adopté comme enfant de troupe, élevé par pitié !

MATHIAS.

Ah! scélérat !

THIERRY.

Que cette fortune était la vôtre, que je n'avais rien! que je n'étais rien !

MATHIAS.

Ah! je voudrais me battre !

THIERRY.

Que vous m'abandonniez comme un ingrat!

MATHIAS.

J'ai dit ça ! Oh! tu ne l'as pas cru, n'est-ce pas, mon petit Thierry, tu ne l'as pas cru? Écoute donc, mon enfant, il faut pardonner quelque chose à l'ancien en ribotte!

THIERRY.

Oh! je méritais vos reproches!

MATHIAS.

Et toute la noce était là !

THIERRY.

Eh! que m'importe!... mais elle... Céline... et Arthur!...

MATHIAS.

Bon! mademoiselle Céline et M. Arthur! (Avec inquiétude.) Je ne lui ai rien dit, à lui?

THIERRY.

Et que lui auriez-vous dit de plus? c'était trop déjà! Il vous écoutait avec joie, il jouissait de mon humiliation?

MATHIAS.

Lui!... le fils de Jacques!... le... oh!

THIERRY.

Et Céline!... je voyais des larmes dans ses yeux! tout était fini pour moi... pour mon amour!

MATHIAS.

Ton amour!... comment... cette jeune fille que tu aimes!... c'est... Oh! j'y suis!... et c'est devant elle?... Oh! bats-moi!... chasse-moi!... je suis un vieux... rien du tout! Ah! mon pauvre Thierry, je te demande pardon! je me mettrais à genoux... si je pouvais... (Thierry le retient.) Comme tu devais être malheureux!

THIERRY.

Oh! oui, bien malheureux!... accablé de votre malédiction, perdu sans espoir, j'allais comme un fou, comme un insensé!... je voulais me tuer!

MATHIAS.

Toi?... ah! pas de bêtise!... pas de bêtise comme ça! Qu'est-ce que ça signifie? te tuer!... Allons donc! nous serions deux!... Je ne veux pas que tu te tues!

THIERRY.

Tout à l'heure... là... devant sa fenêtre où je ne pouvais la revoir... je jurais de ne pas survivre à mes espérances!...

MATHIAS.

Par exemple!

THIERRY.

Oh! c'est que vous ne savez pas combien il est affreux d'ai-

mer ainsi ! sans avoir un rang, une fortune, un nom même à offrir !

MATHIAS.

Un nom !... non !

THIERRY.

Ah! plutôt que de me donner par des bienfaits, que je ne comprends pas... des idées, des espérances qui devaient faire mon malheur, il valait mieux faire de moi un artisan, un simple soldat, comme vous !

MATHIAS.

Oui, tu serais gentil !

THIERRY.

Toujours obscur, toujours loin de ce monde où j'ai connu Céline, mes vœux du moins ne se seraient pas élevés jusqu'à elle... pour mon malheur !

MATHIAS.

Laisse-moi faire !... c'est moi qui ai tout gâté : eh bien ! je la verrai cette jeunesse... elle est jolie... elle doit être bonne !... je lui parlerai... je lui dirai...

THIERRY.

Oh ! silence ! silence ! vous êtes ici chez elle ! chez sa mère !

MATHIAS.

Ah ! bah ! tant mieux !... je vais voir la vieille !... quelque vieille duchesse, n'est-ce pas ?... des grands airs ! Je m'en fiche !... j'en ai bien vu d'autres !

THIERRY.

Oh ! de grâce ! sortez plutôt !

MATHIAS.

Du tout ! du tout !... attends, je vais boire un coup.

(Il va pour se verser à boire.)

THIERRY.

On vient !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROSE, ensuite GIMBLET, Mme DE SÉRIGNY, LE DOMESTIQUE.

ROSE, entrant vivement, à Mathias qui est près de la table.

Sauvez-vous ! sauvez-vous ! voilà madame. (Se trouvant en face de Thierry.) Ah ! monsieur Thierry !

MATHIAS.

Ça se trouve bien, je vais lui parler à ta madame!

ROSE, à Thierry.

Emmenez le père Mathias ! emmenez-le ! madame est furieuse !

THIERRY.

Venez ! sortons !

MATHIAS.

Eh non !... elle ne m'avalera pas peut-être, ta madame; je me mettrais en travers, et je ne serais pas commode à digérer !

GIMBLET, entrant.

Le v'là, madame la baronne ! le v'là !

Mme DE SÉRIGNY, entrant vivement.

Qu'est-ce que c'est ?... qu'est-ce que cela signifie ?... S'installer chez moi ! dans mon hôtel !

GIMBLET.

Et à table, encore !

MATHIAS, déconcerté, posant la bouteille et le verre.

Oh ! une grande dame !

THIERRY.

Madame la baronne, de grâce !

Mme DE SÉRIGNY.

Ah ! c'est vous, monsieur ? Qu'on emmène cet homme, ou je vais le faire mettre à la porte !

MATHIAS, entre ses dents.

Merci !... c'est les caniches qu'on met à la porte !

Mme DE SÉRIGNY.

Eh bien ! voyons, m'avez-vous entendue ?

MATHIAS, venant à elle.

Excusez, madame la baronne ; j'aurais désiré vous... parler... vous par... vous... Oh ! Louison !

Mme DE SÉRIGNY.

Hein ?... qu'est-ce que vous dites ?... Qu'est-ce que... qu'on le mette dehors !

GIMBLET, s'approchant.

Allons ! allons !

THIERRY, vivement.

Venez, Mathias, venez !

MATHIAS.

Laissez donc, monsieur Thierry, je n'ai pas peur ! (Appuyant en regardant Mme de Sérigny.) Le père Mathias ne boude pas !

Mme DE SÉRIGNY, faisant un mouvement.

Ah !

MATHIAS.

Oui, le père Mathias !... de la garde... 1er de grenadiers !

GIMBLET.

Faut-il, madame ?

Mme DE SÉRIGNY, se remettant.

Eh bien ! qu'est-ce que vous me demandez ? qu'avez-vous à me dire ? dépêchez-vous ! (A Gimblet.) S'il faut la force pour le jeter à la porte, je vous sonnerai !

THIERRY, à demi-voix.

Qu'allez-vous faire?

MATHIAS, de même.

Va-t'en! va-t'en!

Mme DE SÉRIGNY, saluant.

Monsieur Thierry!...

MATHIAS, bas, à Thierry.

Dans le jardin.

Mme DE SÉRIGNY.

AIR : *Échos de Musard.*

Sortez, je vous l'ordonne,
Surtout empêchez bien
Qu'il entre ici personne
Pendant notre entretien!

GIMBLET et ROSE.

Sortons, elle l'ordonne,
Surtout empêchons bien
Qu'il entre ici personne
Pendant leur entretien.

MATHIAS, à Thierry.

Va, sors, je te l'ordonne;
Je veux, c'est pour ton bien,
Avec cett' gross' baronne
Avoir un entretien.

THIERRY.

Je sors, puisqu'il l'ordonne,
Mais je n'y comprends rien.
Auprès de la baronne
Quel espoir est le sien?

(Thierry sort par le jardin; Gimblet et Rose par le fond à droite. Pendant que Mme de Sérigny veille à ce que tout le monde soit sorti :)

MATHIAS, à part.

Oh! oh!... c'est une grande dame!... j'ai presque peur!

(Les portes sont fermées, Mme de Sérigny redescend vivement.)

SCÈNE VII.

MATHIAS, Mme DE SÉRIGNY.

Mme DE SÉRIGNY.

Mathias!...

MATHIAS, se retournant avec hésitation.

Madame... la baronne...

Mme DE SÉRIGNY, avec effusion.

Comment, c'est toi, mon vieux!

MATHIAS.

Ah! bah!

Mme DE SÉRIGNY.

Est-ce qu'on ne reconnaît plus ses amis?... ses vieux amis?

MATHIAS.

Vrai! Louison!... madame la baronne!... c'est toi?... c'est vous!... pardon!...

Mme DE SÉRIGNY.

Eh bien!... quand tu me regarderas comme un être de faïence!... viens donc!

(Elle lui tend la main; il tape dedans.)

MATHIAS.

C'est que je n'y suis plus... je bats la breloque!... avec ça, tes grands airs de tout à l'heure... (Riant.) madame la baronne!...

Mme DE SÉRIGNY.

Allons donc!... c'est que tout à l'heure il fallait garder ma dignité, mon quant-à-moi, devant cette valetaille.

MATHIAS.

Ils ne savent pas que tu es Louison?

Mme DE SÉRIGNY.

Eh! non; faut poser, faut faire des phrases... comme dans le

monde, où je m'ennuie tant, mais à présent... entre nous... il n'y a plus de baronne ! (Ils se donnent le bras.) Rien que d'entendre ton nom, ça m'a remuée... mon cœur battait la grosse caisse... je n'y étais plus ! mon pauvre Mathias !

MATHIAS.

Tu ne m'avais pas oublié ?

Mme DE SÉRIGNY.

Oh ! jamais !

MATHIAS.

Louison !... Dieu de Dieu ! que ça fait de bien de se retrouver comme ça !

Mme DE SÉRIGNY.

Il semble que ça rajeunisse de vingt ans !... tiens... embrasse-moi !

MATHIAS.

T'embras... vous embras... ça va !... vive l'empereur !
(Il l'embrasse.)

Mme DE SÉRIGNY.

Et la vieille garde donc !... que c'est bête !... j'en pleure !

MATHIAS.

Et moi donc ? mes yeux s'emplissent comme des gouttières !... (Ils se regardent en silence, et partent d'un grand éclat de rire.) Madame la baronne !...

Mme DE SÉRIGNY, riant.

Invalide !

MATHIAS.

Hein ?... quel déchet !... ce n'est pas comme toi qui es montée en grade ! Le fantassin, toujours fixe et immobile ! Comme j'avais eu le bonheur d'attraper une quantité suffisante de contusions... et autres agréments, j'ai été nommé d'emblée... invalide !

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Aux Invalid's, à pou de frais,
La patrie est très-r'connaissante !

Ell' m' loge, ell' m' nourrit... à peu près,
Ell' m' donn' quat' sous par jour de rente.
Dans un magnifique hôpital,
Je jouis d' la gloir' qu'on nous décerne...
Et voilà l' bâton d' maréchal
Qu'on avait mis dans ma giberne.

Mme DE SÉRIGNY, à part.

Et dire que cet être-là était un des plus beaux grenadiers de la garde !

MATHIAS, de même.

Quand on pense que cette femme-là a été une des plus belles cantinières ! (Il exprime par un geste qu'elle est bien changée. Haut.) Ah ! attention au commandement ! que je passe une revue.

Mme DE SÉRIGNY, riant.

Qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il dit ?

MATHIAS.

Je suis sûr que tu ne te rappelles plus le commandement.

Mme DE SÉRIGNY, de même.

Laisse-moi donc tranquille !

MATHIAS.

Eh bien ! voyons, attention !

Mme DE SÉRIGNY.

Moi !

MATHIAS.

Tu vois bien que tu ne te rappelles pas...

Mme DE SÉRIGNY.

Oh ! par exemple !

(Elle prend la position du soldat sans armes.)

MATHIAS.

Allons ! fixe ! bien ou mal, comme vous êtes... le port d'armes est toujours bon... mais tu dépasses un tant soit peu l'alignement. Demi-tour... droite ! (Elle exécute le mouvement.) Le second rang est soigné !

Mme DE SÉRIGNY.

Ce n'est pas comme toi, mon vieux ; tu es fièrement déjeté !

MATHIAS.

Dame ! je n'ai pas été mis dans du coton comme Louison, chez un baron. Ah çà ! où que tu l'as pris, ton baron ?

Mme DE SÉRIGNY, qui s'est assise sur le canapé à gauche de l'acteur.

Mon baron ? il m'a coûté cher ! Tu sais, le petit Durand, l'apprenti fournisseur, qui me faisait la cour en Espagne... avant de m'épouser, il s'était livré à des spéculations hasardeuses.

MATHIAS.

Oui, il avait emporté la caisse du régiment... elle appelle ça des spéculations hasardeuses ! (Il s'assied près d'elle.) Excusez ! plus que ça de duvet.

Mme DE SERIGNY.

J'ignorais le cas, parole d'honneur ! Trois ans après, en Portugal, où il s'était réfugié...

MATHIAS, passant la main à sa cravate.

Oui, pour raison !

Mme DE SÉRIGNY.

Il me laissa veuve avec une grosse fortune qu'il s'était faite, le diable sait comment ! moi, j'en fis un bon usage, je m'en vante ! il y avait là des pauvres Français prisonniers, des camarades à moi, à toi ! je vins à leur secours, j'attendris pour eux ces coquins d'Anglais qui n'haïssent pas l'argent...

MATHIAS.

Je te reconnais bien là ! Bonne Louison ! elle n'a jamais rien eu à elle. (Il lui frappe sur l'épaule, puis se reprenant :) Oh ! pardon !

Mme DE SÉRIGNY.

Il y en avait un surtout, un Français, je veux dire, un général, un baron de l'Empire...

MATHIAS.

Ah ! v'là le baron qui arrive !

Mme DE SÉRIGNY.

Je parvins à le faire échapper, et nous rentrâmes tous deux en France où il m'épousa.

MATHIAS.

Le général ! par reconnaissance ?...

Mme DE SÉRIGNY.

Oui, et pour avoir mon reste, mes écus, le grigou ! c'était un butor qui m'en a fait voir des dures, sous prétexte que je n'avais pas bon ton et que je faisais des pataquesses.

MATHIAS.

Bah ! qu'est-ce qui n'en fait pas des pataquesses ? on dit ben que j'en fais, moi !

Mme DE SÉRIGNY.

Eh bien ! mon cher, il me laissa de côté, et il mangeait mon bien avec des créatures ! et quand je me plaignais, quand je criais, il avait des procédés... ah !

MATHIAS.

J'entends, il battait la générale !

(Il fait le geste avec sa canne.)

Mme DE SÉRIGNY.

Enfin, Dieu le rappela à lui... (Mathias ôte son chapeau.) et je suis restée heureuse et pas fière avec ma fille, un bijou !

MATHIAS.

Ah ! oui, je la connais ; à propos...

Mme DE SÉRIGNY.

Hein ! tu la connais !

MATHIAS.

Et je viens te la demander en mariage.

Mme DE SÉRIGNY, riant et se levant.

Toi ! ah ! ah ! ah !

MATHIAS, la contrefaisant.

Ah ! ah ! ah ! pourquoi pas ?

(Il se lève.)

SCENE VIII.

LES MÊMES, GIMBLET.

GIMBLET, passant la tête.

Pardon, excuse, madame la baronne !

Mme DE SÉRIGNY, à Mathias.

Chut !

MATHIAS, bas.

Sois donc tranquille ! devant le monde, ni vue ni connue !

Mme DE SÉRIGNY, à Gimblet.

Qu'est-ce que c'est ?

GIMBLET.

Madame la baronne, c'est deux invalides qui viennent, le sabre en main, chercher le père Mathias pour le mener aux arrêts où c' qu'il est condamné.

MATHIAS.

Sapristi, m'y v'là !

Mme DE SÉRIGNY, retenant un éclat de rire et reprenant ses grands airs.

Voyez, brave homme !

MATHIAS, à part.

Oh ! oh ! ce ton !

GIMBLET.

Le père Martigné dit qu'ils sont pressés.

MATHIAS.

Oh ! Martigné, vieux gueux qui m'a mis dedans ! En ce cas, dis-leur que j'y vas, et fais-leur boire un coup en attendant.

GIMBLET, regardant la baronne.

Ah bien ! oui ; mais...

MATHIAS.

Avec la permission de madame la baronne.

AIR : *Soldats ! voilà Catin !*

Mam' la baronne à deux anciens
Ne r'fus'ra pas sans doute,
(A demi-voix.)
Comme autrefois, je m'en souviens...
D' donner gratis la goutte.

Mme DE SÉRIGNY.

Hein ! plaît-il ?

MATHIAS, bas, en se rapprochant.

Eh ! oui, comme à Vienne, à Berlin,
Tin, tin, tin, tin, tin, r'lintintin,
Quand tu chantais ton gai refrain,
Soldats ! voilà...

(Gimblet s'est rapproché; Mme de Sérigny pousse vivement Mathias et l'empêche de finir l'air que l'orchestre achève seul.)

Mme DE SÉRIGNY, toussant pour couvrir la voix de Mathias.

Hum ! hum !

MATHIAS, se reprenant.

Hum ! hum ! vous permettez, madame la baronne ?

GIMBLET.

Comme si ça se pouvait !

Mme DE SÉRIGNY.

Faites ce que ce brave homme vous dit.

GIMBLET, étonné.

Ah ! ah !

MATHIAS, à Gimblet.

Hein ? ça te la coupe.

(Gimblet sort en emportant le service du déjeuner. Mathias et Mme de Sérigny se rapprochent.)

Mme DE SÉRIGNY.

Ils vont te mettre aux arrêts.

MATHIAS.

Oui, à la porte du réfectoire, avec une pique et un bas à l'envers.

Mme DE SÉRIGNY.

Tu dois être gentil comme ça ! mais je connais ton gouverneur, un vieux, un ami !

MATHIAS.

Bon! ça me servira. Mais je ne sors pas d'ici que tu ne m'aies accordé la main de ta fille pour mon protégé, un garçon joliment ficelé, va! un enfant de troupe que j'ai élevé...

Mme DE SÉRIGNY, riant.

Allons donc ! tu es fou !

MATHIAS.

Je ne suis pas fou !

Mme DE SÉRIGNY, de même.

Un enfant qui n'a pas de père.

MATHIAS.

Quelle bêtise! comme si ça se pouvait !

Mme DE SÉRIGNY, de même.

Qui n'a pas le sou.

MATHIAS.

Voilà ce qui vous trompe !

Mme DE SÉRIGNY.

Et puis, quand ça se pourrait, c'est trop tard... ma fille est promise.

MATHIAS.

Tu la dépromettras !

Mme DE SÉRIGNY.

Impossible ! promise à son cousin, Arthur de Lapierre.

MATHIAS.

De Lapierre? Ce jeune homme que j'ai vu hier?

Mme DE SÉRIGNY.

Le fils d'une sœur de mon mari.

MATHIAS.

Et d'un camarade à moi... camarade d'Austerlitz... rien que ça c'est un joli garçon, ma foi!

Mme DE SÉRIGNY.

Un joli garçon qui me fait tourner la tête... c'est un dépensier, un mange-tout! qui ne veut rien faire; mais une fois marié!...

MATHIAS.

Laisse-moi donc! ça ne te convient pas; il a l'air bon enfant, je ne dis pas, mais j'aime mieux le mien, et je vas te le chercher.

Mme DE SÉRIGNY.

Mais non.

MATHIAS.

Mais si fait.

Mme DE SÉRIGNY.

Mathias!

MATHIAS.

Il est là, dans le jardin.

Mme DE SÉRIGNY.

Mais je ne veux pas le voir.

MATHIAS.

Tu es bien dégoûtée!

(Il sort par le jardin.)

Mme DE SÉRIGNY.

Mais je ne veux pas... Toujours entêté; mais c'est égal, je suis bien aise de l'avoir revu.

SCÈNE IX.

Mme DE SÉRIGNY, ARTHUR.

ARTHUR, entrant par le fond, en riant.

Ah! ah! ah! c'est délicieux!... il paraît, ma belle tante que, votre hôtel est devenu une succursale des Invalides... ah! ah! ah!

Mme DE SÉRIGNY, qui a repris ses grands airs.

Pourquoi ça, mon neveu? (A part.) Dieu! s'il se doutait!...

ARTHUR.

C'est qu'il y en a deux dans l'antichambre qui se rafraîchissent, et d'une singulière façon... ah! ah! ah!

Mme DE SÉRIGNY.

Comment! qu'est-ce qui s'est permis... de leur permettre!...

ARTHUR.

Où est donc l'autre, le père Mathias? Il faut l'envoyer là-bas, ce sera amusant.

Mme DE SÉRIGNY.

Amusant!... vous trouvez?... mais ce qui ne l'est pas, mon neveu, c'est une lettre que cet avoué m'a remise.

ARTHUR, cessant de rire.

Une lettre!

Mme DE SÉRIGNY.

Ah! vous ne riez plus! (Tirant la lettre de sa ceinture.) Oui, mon neveu, une lettre d'un usurier de votre connaissance.

ARTHUR.

Ah! bah! ma tante, est-ce qu'on parle encore de ça?

Mme DE SÉRIGNY.

Si on en parle! un peu, mon neveu... voyez, il vous menace de Clichy, si on ne paie pas.

ARTHUR, prenant la lettre.

Ah! l'insolent!

(Il s'approche de la fenêtre pour lire la lettre.)

Mme DE SÉRIGNY.

Dame! ce qui est dû est dû, et...

SCÈNE X.

LES MÊMES, MATHIAS, THIERRY, et ensuite CÉLINE.

(Mathias et Thierry entrent sans voir Arthur qui est à la fenêtre et qui lit la lettre.)

MATHIAS, amenant Thierry.

Eh! viens donc, n'aie pas peur, madame la baronne est une bonne femme qui ne se fâchera pas, au contraire.

Mme DE SÉRIGNY, avec inquiétude.

Ah! M. Thierry!

THIERRY.

Madame, il se pourrait...

ARTHUR, regardant, et sans être vu.

Hein?

MATHIAS.

Oui, Thierry qui aime votre fille... et réciproquement.

Mme DE SÉRIGNY, un peu troublée.

Plaît-il! qu'est-ce que c'est?

THIERRY, à demi-voix à Mathias.

Oh! de grâce! vous voyez bien...

(Arthur se rapproche un peu.)

MATHIAS.

Laisse donc, pour la frime!... Faut les marier, madame la baronne.

ARTHUR, gaiement.

En effet, ma tante, le parti est excellent.

THIERRY, étonné.

Monsieur Arthur !

MATHIAS, de même.

L'autre !

Mme DE SÉRIGNY, riant pour cacher son embarras.

Ah ! ça n'a pas le sens commun ; cet homme est fou ! je ne sais ce qu'il veut dire.

MATHIAS, à part.

Ah ! ah ! a-t-elle une platine !

THIERRY.

Sortons, Mathias.

Mme DE SÉRIGNY.

Oui, sortez.

MATHIAS, le retenant.

Non, reste, le vin est versé, il faut le boire.

ARTHUR.

Ah ! il paraît que la paix est faite entre ces messieurs... Il a raison, le père Mathias, il faut s'expliquer ; et puisque vous vous élevez jusqu'à la fille de madame la baronne...

THIERRY, vivement.

Monsieur !...

MATHIAS, le retenant.

La baronne ! la baronne !... eh bien ! quand cela serait ; est-ce qu'on ne peut pas s'élever jusqu'à la fille d'une baronne ? Faut pas être fier ; ce n'est peut-être pas si haut.

Mme DE SÉRIGNY, d'un air hautain.

Bonhomme ! bonhomme !

MATHIAS.

Eh bien ! oui, madame la baronne, il vous demande votre fille, et il n'y a pas d'affront : c'est un bon garçon, fils d'un soldat !

ARTHUR.

Tout cela...

MATHIAS.

Tiens, ce n'est peut-être pas assez pour la fille d'une viv... !

Mme DE SÉRIGNY, vivement.

Bonhomme, sortez donc!

THIERRY.

En effet, madame, je ne suis qu'un jeune homme sans naissance, sans fortune!

MATHIAS.

Ce n'est pas vrai... et d'abord, sa naissance... si je n'avais pas juré de me taire, il y a des gens qui rougiraient! Pour ce qui est de la fortune, il en a une, oui, une fortune qui ne doit rien à personne, parce qu'il n'est pas un grugeur, un viveur, un coureur, lui! comme tant d'autres.

ARTHUR.

Plaît-il?

Mme DE SÉRIGNY, à part.

Oh! le vieux bavard!

MATHIAS.

Il a un état; il sera officier comme son père... (A Arthur.) comme le vôtre; oui, le vôtre... vous avez beau dire, vous n'êtes que le fils du pauvre Jacques Lapierre.

ARTHUR, avec hauteur.

Du comte de Lapierre!

MATHIAS.

Laissez-moi donc tranquille avec votre *de*... c'est un zéro qu'on a mis devant le chiffre, ça ne compte pas.

ARTHUR, vivement, en s'avançant vers lui.

Insolent!

THIERRY, s'élançant entre Mathias et Arthur, avec colère.

Monsieur Arthur!

Mme DE SÉRIGNY.

Mon neveu !

CÉLINE, entrant effrayée.

Qu'est-ce donc ?... ce bruit, ma mère ?... (Apercevant Thierry et s'arrêtant.) Ah !

ARTHUR.

Ce n'est rien, ma cousine ; mais il paraît que M. Thierry connaît aujourd'hui M. Mathias, qu'il ne connaissait pas hier.

THIERRY, vivement.

Hier ! vous avez raison, je n'ai pas eu le courage d'avouer que je n'étais rien qu'un pauvre orphelin, élevé par ce vieux soldat, c'est la vérité pourtant ; il m'a servi de père, c'est à lui que je dois tout ; mais en m'élevant au-dessus de lui, j'en étais venu à rougir de mon bienfaiteur ; j'étais un fou et un ingrat !... (Prenant la main de Mathias.) c'est mon ami, c'est mon père, j'en suis fier, voyez-vous ; et tant que je vivrai, on ne l'outragera pas impunément.

AIR NOUVEAU de *M. Masset.*

Je veux, tant que je serai là,
Que de respect on l'environne !
J'eus des torts, et c'est peu déjà
Qu'en secret il me les pardonne ;
Plein de regrets et sûr de moi,
Je veux qu'ici mon cœur s'épanche !
(Se tournant vers Arthur.)
Merci, monsieur, car je vous doi
L'honneur d'avoir pris ma revanche !

MATHIAS, ému.

T'es un brave garçon.

Mme DE SÉRIGNY, essuyant des larmes.

C'est bien, ça ! (A part.) Fichtre ! que c'est bien !

CÉLINE, pleurant.

C'est d'un bon et noble cœur.

ARTHUR.

A la bonne heure, c'est pathétique, c'est d'un honnête homme... j'aime mieux ça.

MATHIAS.

Ainsi, nous disons...

Mme DE SÉRIGNY, passant entre Arthur et Thierry.

Nous disons... que tout est fini, chacun a fait son devoir. Adieu, messieurs; quant à vous, brave homme, venez nous voir quelquefois, pour mon neveu, dont vous avez connu le père... adieu!

MATHIAS, interdit.

Certainement, madame la baronne... (A part.) Je te repincerai, toi, Louison!

Mme DE SÉRIGNY.

Viens, ma fille; suivez-nous, Arthur.

(Elle sort avec Céline par la gauche.)

ARTHUR.

Me voici. (Bas à Thierry.) Vous me devez une explication, j'y compte.

THIERRY, bas à Arthur.

Moi aussi.

ARTHUR, bas à Thierry.

Dans le jardin.

THIERRY, bas à Arthur.

J'y vais.

ARTHUR, bas à Thierry.

Je vous rejoins.

MATHIAS, qui est remonté en suivant la baronne, redescend sur ces derniers mots qu'il n'a pas entendus, et se place entre les deux jeunes gens.

Vous dites?

THIERRY.

Rien, je rentre chez moi.

MATHIAS, suivant Arthur.

Mais, monsieur Arthur, écoutez-moi donc... si vous saviez... il faut que je vous parle, il le faut !

ARTHUR.

Bonjour, bonjour !

(Il sort par la gauche. Thierry, qui est remonté, comme pour sortir par la droite, s'arrête, voit que Mathias ne le regarde pas, et s'échappe vivement par le jardin, à gauche.)

MATHIAS, se retournant.

Eh bien ! Thierry ! Où est-il donc ? Oh ! je le rejoins, je le ramène pendant que c'est chaud ! et s'il le faut, oh ! ma foi !...

(Il va pour sortir et trouve à la porte du fond Gimblet et les deux invalides.)

SCÈNE XI.

MATHIAS, MARTIGNÉ, LAURIOL, GIMBLET.

GIMBLET.

Le voilà, votre jeune homme !

MARTIGNÉ et LAURIOL, un peu avinés.

Halte-là !

MATHIAS.

Bon ! les autres ! Laissez-moi donc passer.

MARTIGNÉ.

Pas d'émeute, vieux ! arrêté, par l'ordre du gouverneur !

LAURIOL.

Oui, il te veut mort-z-ou vif !

GIMBLET, riant.

Ils viennent vous empoigner, rien que ça !

MATHIAS.

Comme si j'avais le temps ! (A part.) Et Thierry, et Arthur... si je perds cette occasion !... (Haut.) Tout à l'heure, les amis ; on m'attend !

MARTIGNÉ, prenant Mathias au collet.

C'est les arrêts qui t'attendent ! désolés de te déranger ! Ah ! tu découches ! ah ! t'as des allures dans les hôtels !

GIMBLET, faisant signe aux invalides de l'emmener.

Allez donc ! allez donc !

LAURIOL, prenant Mathias de l'autre côté.

Il faut nous suivre !

MATHIAS.

Un moment, que diable ! (A part.) C'est ce que nous allons voir ! (Haut.) Est-ce qu'on traite comme ça un ami? On lui laisse au moins le temps de s'humecter un peu, pour se donner du courage !

(Il montre la table et le vin.)

MARTIGNÉ, le lâchant.

Respect aux bonnes intentions ! Mais dis donc, dans cette belle chambre ?...

MATHIAS.

C'est permis !

GIMBLET.

Hein ? plaît-il ? il veut boire !

MATHIAS.

Pourquoi pas ? et si je veux offrir du cidre aux camarades, comme hier. (A part.) Oh ! mes gaillards ! Vous m'avez mis dedans ! si vous m'emmenez, vous serez bien habiles !

MARTIGNÉ.

Va pour le cidre ! les camarades acceptent !

LAURIOL.

Présent !

GIMBLET.

Encore ! Ah çà ! c'est donc des éponges, les camarades !

MARTIGNÉ.

Oh ! les drôles de verres ! on dirait qu'ils sont de trois paroisses différentes ! à moi, le grand.

(Il prend le verre de vin ordinaire.)

LAURIOL, prenant le verre de vin de Champagne.

A moi, le long !

MATHIAS, débouchant la bouteille.

A moi, le petit ! je boirai double ! Soldats ! à vos pièces !

GIMBLET, voulant retenir la bouteille.

Mais non, mais non, ils en ont assez comme ça. Ils sont à moitié bus !

MATHIAS.

Gimblet ! Gimblet ! gare la bombe !

GIMBLET.

Ne faites pas boire mon beau-père ! (Mathias lui fait partir le bouchon de la bouteille dans le nez. Criant.) Ah ! bien ! merci !

(Il sort en courant.)

MARTIGNÉ.

C'est bien fait ! De quoi qu'il se mêle ?

MATHIAS.

Hein ? comme ça mousse ! A votre santé, les anciens !

MARTIGNÉ, buvant.

C'est toi qui es le malade !

AIR *de la Marche de Sarah.*

A ta santé !
D' la gaîté !
Mettons l' chagrin d' côté ;
A force de boire,
Chassons l'humeur noire,
Et pour ta prison
De gaîté faisons provision.

(L'orchestre continue en sourdine jusqu'à la reprise.)

LAURIOL.

Ah ! tu appelles ça du cidre, toi ? C'est un petit vin du cru bien gentil !

MARTIGNÉ.

Fameux ! Et tu nous en fais part, à nous qui t'avons mis hier dans les brind-zingues !

MATHIAS.

Bah ! c'est vous ? parole d'honneur ! (A part.) Aussi, vous me le paierez !

MARTIGNÉ.

Oui, pour faire évaporer le secret de ton opulence, cachottier que tu es ! et nous savons tout, et le gouverneur aussi !

MATHIAS, effrayé.

Le gouverneur ! ô ciel ! le gouverneur ! Vous lui avez dit...

MARTIGNÉ.

Non ; c'est ton petit *argent de change* qui est venu, à c'matin, à l'hôtel.

MATHIAS, à part.

Le moyen de me taire, à présent ! faut que je parle !

MARTIGNÉ, après avoir bu.

C'est-à-dire que si ça dure, je quitte le vin pour me mettre à ce cidre-là, moi ! mais tu ne bois pas, vieux !

MATHIAS, feignant de chanceler comme eux.

Si fait, si fait, je vous tiendrai tête, morbleu !

MARTIGNÉ.

Je t'en défie ! Tiens ! comme ça passe !

(Il boit.)

MATHIAS, à part.

V'là que ça mord !

REPRISE DU CHŒUR.

A ta santé !
D' la gaîté ! *etc.*

(Martigné et Lauriol s'attablent et boivent. Céline paraît vivement.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CÉLINE, à la porte de gauche, au fond.

CÉLINE.

O ciel! tout est perdu! (Apercevant Mathias.) Ah! monsieur Mathias ?

MATHIAS, remontant vers elle.

Mademoiselle ?

CÉLINE, très-émue.

Ah! courez! empêchez! ils veulent se battre!

MATHIAS.

Qui? se battre? Thierry!

CÉLINE.

De ma fenêtre, je les ai vus dans le jardin ; ils se parlaient vivement, à demi-voix ; et puis ils se sont donné rendez-vous ici!

MATHIAS.

Ici! Ah! diable! et les autres.

CÉLINE.

M. Thierry a voulu écrire une lettre avant que de partir, et M. Arthur lui a dit : « C'est bien, monsieur, montez à la bibliothèque : moi, je vais prendre des pistolets, et je vous attendrai dans le salon que nous quittons. » Ils vont sortir ensemble! ils vont se battre!

MATHIAS.

Rassurez-vous; ils me tueront plutôt! je les attends.

(Céline sort, Mathias, tout en la rassurant, remonte avec elle jusqu'à la porte. L'orchestre reprend en sourdine.)

MARTIGNÉ et LAURIOL, chantant.

Allons, enfants de la patrie!
Allons, Mathias, mon garçon... en avant!

MARTIGNÉ, ivre.

Allons, Mathias, à notre santé, jusqu'à extinction de la bouteille! Gueuse de bouteille! il n'y a pas de fond!

MATHIAS, à part.

Tâchons de les faire partir. (Haut.) Eh! vite! la baronne! Si elle vous voit, elle vous fera jeter par la fenêtre!

MARTIGNÉ, ivre.

Par la fenêtre! sauve qui peut!

(Il trébuche.)

LAURIOL, ivre.

Faut partir!

MARTIGNÉ.

En prison!

LAURIOL, passant à son bras le panier de bouteilles.

Oui, en prison!

(Martigné et Lauriol se sauvent par la droite; Mathias les pousse dans le jardin, et referme la porte sur eux. L'orchestre joue *forte* pendant cette sortie jusqu'à la fin de la scène.)

MATHIAS.

C'est cela, casse-cou! Allez prendre l'air au jardin! (On entend du bruit.) Patatra! ils dégringolent tous les deux! Maintenant les autres!

SCÈNE XIII.

MATHIAS, Mme DE SÉRIGNY, CÉLINE, ensuite ARTHUR.

Mme DE SÉRIGNY, en grande toilette, robe verte, chapeau jaune avec des plumes rouges.

Eh bien! oui... la voiture est prête, je sors!... mais qu'est-ce que tu as?... Te voilà toute pâle, toute tremblante!...

CÉLINE.

Je n'ai rien!... maman, je n'ai rien!...

MATHIAS.

Oh! quel plumet!

Mme DE SÉRIGNY.

Hein?... Mathias, encore ici!

MATHIAS, passant près de la baronne.

Oui, Louis... (Se reprenant.) madame la baronne, il y a quelque chose qui me retient chez vous...

Mme DE SÉRIGNY.

Quoi donc?

CÉLINE, bas.

Oh! ne lui dites pas!... si elle savait que M. Thierry a provoqué!

MATHIAS, bas.

Oui, faut l'éloigner!... (Haut.) C'est que, voyez-vous, on m'attend à l'hôtel, pour me mettre aux arrêts, et comme vous m'avez dit que vous connaissiez notre gouverneur, je pensais que vous pourriez lui écrire, pour lui demander ma grâce.

Mme DE SÉRIGNY.

Écrire? non!... je n'écris jamais.

MATHIAS, baissant la voix.

Nous avons de bonnes raisons pour ça? (Mouvement de madame de Sérigny.) Mais alors, puisque vous sortez, vous pourriez...

Mme DE SÉRIGNY.

Y aller? c'est possible!... je ne dis pas non!... (Bas.) puisque j'y pensais!

MATHIAS, bas.

Vrai!...

Mme DE SÉRIGNY, de même.

J'y allais!

MATHIAS, de même.

Tu es toujours une bonne femme!

GIMBLET, entrant.

La voiture de madame!

(Il sort.)

CÉLINE, vivement et à demi-voix à Mathias.

Voilà mon cousin avec ses pistolets !...

ARTHUR, entrant vivement par le jardin.

Ah ! du monde !... encore cet homme !

Mme DE SÉRIGNY.

Arthur, tu viens à propos pour me donner la main jusqu'à ma voiture.

ARTHUR, embarrassé, cachant sa boîte de pistolets.

Avec plaisir, ma tante, je sors aussi.

MATHIAS.

Non, si madame la baronne veut bien le permettre, vous resterez, j'ai un service à vous demander.

Mme DE SÉRIGNY, passant devant Mathias, à Arthur.

C'est bien !... reste, reste !... je sors pour toi... (A Mathias, bas.) et pour toi...

MATHIAS.

AIR *du Serment.*

Dans ce salon il va se rendre,
Je reste pour veiller sur eux ;
Rentrez... et moi, je vais l'attendre,
Je vous réponds de tous les deux.

CÉLINE.

Dans ce salon il va se rendre,
Songez qu'il faut veiller sur eux.
Je sors ; mais il faut les attendre
Et les retenir tous les deux.

ARTHUR.

Dans ce salon il va se rendre,
Si Mathias reste en ces lieux,
Quel moyen, comment nous y prendre
Pour nous échapper tous les deux ?

Mme DE SÉRIGNY.

Au gouverneur je vais apprendre
Qu'on le retenait en ces lieux...

Mais ici, puisqu'il va m'attendre,
Nous nous reverrons tous les deux.

Mme DE SÉRIGNY, bas à Mathias.

Adieu ; mais surtout prends bien garde !
Du passé, pas un mot ici !

MATHIAS, bas.

Oui, qu'on n' sache pas qu' dans la vieill' garde
Ensemble nous avons servi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Dans ce salon, *etc.*

(La baronne sort par le fond, Céline par la gauche.)

SCÈNE XIV.

MATHIAS, ARTHUR, ensuite THIERRY.

ARTHUR, à part.

Mais il faut qu'il sorte !

MATHIAS.

Vous attendez quelqu'un, n'est-ce pas quelqu'un pour vous battre !...

ARTHUR.

Me battre ?... allons donc !... qui vous a dit !...

MATHIAS, montrant la boîte de pistolets.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

ARTHUR.

Eh ! que vous importe !

MATHIAS.

Il m'importe !... il m'importe !... que vous ne vous battrez pas !... ça ne se peut pas, voyez-vous !... ce serait un... (Se retenant.) ce serait horrible, ça !

ARTHUR, s'efforçant de rire.

Ah ! ah ! ah !... me battre ! Ah ! ah !... et avec qui ?

MATHIAS.

Ah ! ah !... avec Thierry !

ARTHUR.

Thierry, je ne sais ce que vous voulez dire ? il est parti ! je ne l'ai pas revu !

MATHIAS.

Ah ! vous ne l'avez pas...

THIERRY, entrant vivement par le jardin.

Me voici, monsieur, je suis prêt.

MATHIAS.

Hein ?

THIERRY, à part.

Il est encore ici !

ARTHUR.

Eh bien ! quand ça serait... quand nous voudrions nous battre... pour notre agrément particulier !

MATHIAS.

Et moi, je ne le veux pas !

THIERRY.

Si fait !... j'ai insulté monsieur, je lui dois réparation !... vous êtes militaire, vous savez...

MATHIAS.

Laissez-moi donc tranquille !... Deux blancs-becs !... restez !...

THIERRY.

L'honneur me fait un devoir de vous désobéir !... Oh ! mon Dieu ! ne me plaignez pas, j'ai si peu à perdre !... Adieu !... (A Arthur.) Sortons, monsieur !

ARTHUR.

J'attends !... sortons !

(Ils remontent.)

MATHIAS, courant à la porte.

Non ! vous ne sortirez pas ! je sais ce que c'est que l'honneur ! je me suis aligné dans mon temps, comme un autre ; mais vous ! vous !... (S'attachant à la porte.) Ah ! vous m'écraserez plutôt !

ARTHUR.

Oh ! mais c'est une scène arrangée !

THIERRY.

Monsieur ! monsieur ! c'est une insulte de plus !

ARTHUR.

Ce n'est pas mon intention, monsieur, ce que j'ai dit, ce que j'ai fait, c'est que vous m'y avez forcé, j'en suis fâché... suivez-moi donc !

MATHIAS, repoussant Arthur et lui prenant le bras.

Mais, vous ne savez donc pas que c'est impossible !.. que si vous vous battiez !...

THIERRY et ARTHUR.

Eh bien ?

MATHIAS.

Eh bien ! j'avais juré que mon secret mourrait là, avec moi... mais c'est vous qui m'y forcez ! après tout, faut bien que ça éclate !

THIERRY.

Mathias !

ARTHUR.

Parlez !

MATHIAS.

Mais vous êtes de braves jeunes gens ; ce secret, vous me le garderez ! vous me le jurez ! (A Thierry.) Au nom de votre père, Thierry !

THIERRY.

Mon père !

MATHIAS.

Au nom du vôtre, monsieur Arthur... le vôtre était un brave homme, voyez-vous, un bon soldat ; notre empereur, qui s'y

connaissait, l'avait gradé, enrichi, titré; on avait allongé son nom... c'était une petitesse du temps. (Frappant sur son cœur.) Mais là, voyez-vous, rien de changé : il me parlait toujours comme autrefois, quand nous n'étions rien tous les deux, dans le bon temps! il n'y avait qu'un secret qu'il ne me disait pas, un secret qui lui pesait là, sur le cœur, comme un boulet de quarante-huit. (Après une pause.) On l'avait marié à une grande dame, riche, un peu malgré lui... (Mouvement d'Arthur.) il avait un fils! vous, monsieur Arthur! l'héritier de son titre, de sa fortune, vous veniez de naître ; il était heureux, je le croyais du moins, quand, à Montereau, il fut blessé par la même batterie que moi... elle nous avait traités en frères. On nous porta tous les deux à l'hôpital; il voulut, ce bon Jacques, que mon lit fût placé près du sien... ça nous consolait tous les deux ; et une nuit! oh! cette nuit ne sortira jamais de ma mémoire !... je le vois là, ses grands yeux ouverts sur moi, et un sourire sur les lèvres. « Mathias, me dit-il tout bas, voilà le moment de nous quitter : tu vas demeurer, toi, mais écoute-moi bien... je veux mourir en honnête homme, comme j'ai vécu; j'ai une famille à qui tout ce que j'ai va rester, excepté ça, ajouta-t-il, en tirant de dessous son chevet un papier qui lui était arrivé la veille, c'est un dépôt qui te sera remis à toi, l'ami le plus sûr que j'aie au monde, pour faire élever, pour faire doter, en ton nom, un pauvre enfant... à qui je ne puis pas laisser le mien; voilà sa fortune à lui!... Cache-lui-en la source! sa naissance est un secret entre nous! que ma famille n'ait jamais le droit de s'en plaindre; sers-lui de père, toi qui vas rester seul, fais de mon fils un honnête homme. » (Pleurant.) Les larmes nous suffoquaient tous les deux... une heure après, on lui apporta le titre de général, et il mourut en criant : Vive l'empereur !... c'est comme ça qu'on mourait alors !

ARTHUR, fondant en larmes.

Mon père!

THIERRY, haletant d'émotion.

Et cet enfant?

MATHIAS.

Cet enfant, il est devenu le mien à la paix : on l'a élevé comme le fils d'un grand seigneur; sa fortune s'est triplée, en secret, entre mes mains... je serais mort plutôt que d'y toucher pour moi, pauvre invalide. Maintenant il est riche, il est noble de cœur, il est brave... (Regardant Thierry.) et...

ARTHUR.

Thierry !

THIERRY.

Oh! non, non... une famille à moi!... vous vous trompez, ce n'est pas?...

MATHIAS.

Si fait! si fait!

ARTHUR.

Grand Dieu! il se pourrait!

THIERRY.

Moi! achevez... je...

MATHIAS, le poussant dans les bras d'Arthur.

Eh! va donc embrasser ton frère.

THIERRY et ARTHUR, se précipitant dans les bras l'un de l'autre.

Mon frère!

MATHIAS.

Oui, frères... Maintenant, que votre père me pardonne, et vous aussi!

THIERRY, se jetant dans les bras de Mathias.

Mathias !

ARTHUR, à Mathias en lui donnant la main.

Mon ami!

MATHIAS, triomphant.

Allons donc! je disais bien, moi, que vous ne vous battriez pas.

ARTHUR.

Thierry, mon frère, oh! pardonne! j'ai eu des torts!

THIERRY.

Non, non, c'est moi, c'est moi seul !

ARTHUR.

Comment les réparer... comment ?

SCÈNE XV.

LES MÊMES, CÉLINE, puis Mme DE SÉRIGNY, GIMBLET.

CÉLINE, à la porte de gauche.

Eh bien ! monsieur Mathias ?

ARTHUR.

Ah ! Céline, ma cousine... ah ! venez ! venez !

MATHIAS.

Surtout ne dites pas...

ARTHUR, ne pouvant contenir sa joie.

Soyez donc tranquille. (A Céline.) Vous aviez raison d'aimer Thierry, c'est un bon et digne garçon... Si vous saviez !... c'est... c'est mon frère !

MATHIAS.

Bon, voilà un secret bien gardé !

THIERRY.

Céline !

CÉLINE.

Que dites-vous ?

ARTHUR.

Bah ! à elle seule...

Mme DE SÉRIGNY, entrant.

Encore un usurier pour Arthur !

ARTHUR.

Ma tante !

Mme DE SÉRIGNY.

Ah! Mathias, j'ai vu votre gouverneur, tout s'arrangera avec un mot d'explication. (Apercevant Thierry.) Monsieur Thierry! encore!

ARTHUR.

Oui, ma tante, oui, Thierry!... c'est mon frère!...

Mme DE SÉRIGNY.

Et depuis quand?

MATHIAS.

Mais taisez-vous donc, bavard!

THIERRY.

Arthur!

ARTHUR.

Oui, oui, mon frère, c'est dit, tant pis! au fait, pourquoi ne le dirais-je pas ici à tout le monde? ça m'étoufferait plutôt... on a douté de ma joie, de mon bonheur, c'est très-mal... et je veux me venger (A la baronne.) Donnez-lui ma cousine, il vaut mieux que moi. (Mettant la main de Céline dans celle de Thierry.) Tiens, frère, es-tu content?

THIERRY.

Arthur, mon ami!

AIR NOUVEAU de *M. Masset.* (Scène X.)

Ah! comment m'acquitter jamais!
C'est trop peu de ma vie entière!
Mais puis-je être heureux désormais
Au prix du bonheur de mon frère?

ARTHUR.

Eh! oui, j'eus des torts envers toi,
Mais vois, ma joie est pure et franche.
Merci, frère!... car je te doi
L'honneur d'avoir pris ma revanche.

MATHIAS.

Bravo! c'est très-bien!... j'en pleure, sapristi... bravo!

Mme DE SÉRIGNY.

Permettez...

CÉLINE, vivement.

Ma mère, ce n'est pas Arthur que j'aime.

ARTHUR, gaiement.

Hein ! comme c'est franc !

Mme DE SÉRIGNY.

Mais...

ARTHUR.

Oui, c'est convenu, vous les marierez, vous paierez mes dettes, je reste à Paris... Ah bien, oui ! m'en aller à présent !...

Mme DE SÉRIGNY, les observant.

Ah çà ! vous avez tous quelque chose là... vous êtes toqués... vous m'expliquerez...

MATHIAS, entraîné.

Oui, Louison. (Mouvement de madame de Sérigny.) Non, non, madame la baronne, vous saurez... tu sauras... vous êtes si bonne... que tu... oh ! ma foi !...

GIMBLET, entrant par le jardin.

C'est indigne, c'est affreux ! je me plaindrai à madame.

Mme DE SÉRIGNY.

Qu'est-ce qu'il y a encore ? est-ce qu'il est fou comme les autres ?

GIMBLET.

Madame la baronne, c'est les deux camarades du père Mathias, qu'il a grisés, et qui ronflent là-bas dans un carré de tulipes. Il n'est pas Dieu possible de mettre des chrétiens dans un état pareil... mon beau-père surtout... il est plein !

MATHIAS.

C'est bon, imbécile, au réveil il n'y paraîtra plus, et je vas les annoncer là-bas, aux Invalides ; c'est mon hôtel à moi, et

je vous demande la permission de venir quelquefois dans le vôtre.

ARTHUR et THIERRY.

Oh ! toujours ! toujours !

(L'orchestre joue très-piano la retraite.)

MATHIAS.

Merci ! quelquefois !... pour vous revoir tous, tous heureux ; pour donner un coup d'œil et un conseil par là... (Il tend la main aux jeunes gens.) une poignée de main aux jeunes... (Serrant à la dérobée la main de madame de Sérigny.) comme aux anciens... et me rajeunir en parlant du passé.

MATHIAS, au public.

AIR *de la Retraite.*

Ces vieux soldats,
Devenus moins solides,
Aux Invalides
S'en vont, hélas !
Regretter les combats.
Heureux l'acteur
Dont vous doublez l'ardeur!
Toujours jeune de cœur,
Il peut, sans peur,
Vieillir au champ d'honneur.

TOUS.

Heureux l'acteur
Dont vous doublez l'ardeur!
Toujours jeune de cœur,
Il peut, sans peur,
Vieillir au champ d'honneur.

FIN DE MATHIAS L'INVALIDE.

LÉONCE,

OU

PROPOS DE JEUNE HOMME,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 4 août 1838.

En société avec M. Camille Doucet.

Personnages :

M. COURCELLES [1].
FRÉDÉRIC DESGRANGES [2].
LÉONCE BEAUGÉ [3].
OSCAR GIBAUT [4].
MARIE, fille de M. Courcelles [5].
MATHILDE [6].
ÉLISA [7].
DOMESTIQUES.

La scène est à Montpellier.

ACTEURS :

[1] M. CAZOT. — [2] M. LIONNEL. — [3] M. BRESSANT. — [4] M. PROSPER. — [5] Mademoiselle OLIVIER. — [6] Mademoiselle MARIA. — [7] Mademoiselle ERNESTINE.

LÉONCE

OU

PROPOS DE JEUNE HOMME

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon simple, cabinet et appartement à gauche, bureau à droite, une table avec papiers, registres, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. COURCELLES, **seul, sortant de la pièce à droite.**

Allons, c'est une affaire finie, je lui ai offert ma fille ! ma foi, il m'en a coûté ! Moi, Courcelles, un des plus riches propriétaires et manufacturiers du département de l'Hérault, oblige d'aller dire à un jeune homme qui n'a rien : « Voulez-vous me « faire l'honneur d'épouser ma fille unique et d'accepter ma « fortune pour dot ? »

Air *de Julie.*

Sur ma fortune et ma famille,
Quand partout il n'est qu'une voix,
Et que je devrais pour ma fille
N'avoir que l'embarras du choix,
Du gendre à qui je la confie,
Moi, j'ai pris le rôle... en effet,
C'est lui qui reçoit le bienfait,
Et c'est moi qui le remercie !...

SCÈNE II.

M. COURCELLES, OSCAR.

OSCAR, à la cantonade.

Eh! oui... Oscar... Oscar Gibaut... que diable! j'arrive de Paris!

M. COURCELLES.

Eh! mais, c'est Oscar.

OSCAR.

Moi-même, en propre original; cent soixante-dix-neuf lieues en soixante heures dix-sept minutes.

M. COURCELLES.

C'est magnifique.

OSCAR.

C'est pitoyable! c'est indécent! oui, cousin... indécent... j'ai cru que je n'arriverais pas à Montpellier cette année.

M. COURCELLES.

Comment cela?

OSCAR.

On n'a pas idée d'une calamité pareille! scélérats de postillons! j'avais beau jurer, menacer, j'avais beau crier: « Mais, postillon, mon ami, va donc! je risque de manquer le mariage de ma cousine! j'y suis essentiel, mon cher, c'est moi qui tiens le poêle.» Oh! bien oui... absolument comme si je chantais la Parisienne ou Malbrough s'en va-t-en guerre! Le peuple a des cœurs de pierre; ils ne m'ont pas fait grâce d'un cabaret, ni d'une fille d'auberge.

M. COURCELLES.

Enfin, te voilà!

OSCAR.

Comme vous voyez, un peu brisé; et pourvu que je n'arrive pas trop tard... Oh! ça ne m'étonnerait pas, j'ai une étoile à moi, une vraie comète de malheur.

M. COURCELLES.

Allons donc, il faut de la philosophie.

OSCAR.

Hein? vous dites! C'est ça, parce que vous êtes là bien tranquille... le nez dans votre journal... parce que vous êtes heureux, vous haussez les épaules, et vous me dites: « Sois philo« sophe, mon léger ami, » comme vous me diriez : « Et la « vôtre? » Ah! bah! mais je ne suis pas philosophe, je ne veux pas être philosophe; je déteste les philosophes; je me plains parce que je suis malheureux, et je suis malheureux.

M. COURCELLES.

Parce que tu te plains.

OSCAR.

Parce que... parce que j'ai l'étoile fixe du guignon suspendue sur mon front! Au fait, j'ai six mille livres de rente, et je n'ai ni père ni mère; jusqu'ici, c'est bien! Je mange mes six mille livres de rente à Paris, avec tout ce qu'il y a de plus jeune et de plus aimable, ça dure deux mois; je passe le reste de l'année chez vous, à votre table, c'est économique; bien encore. J'ai de l'usage, des manières, un certain ton, ce je ne sais quoi qui séduit, qui entraîne, je plais aux femmes; il n'y a pas encore de mal. Mais toujours la même chose, c'est fastidieux. Je me lève, m'habille, déjeune, vais au bois, dîne au café Anglais, dors à l'Opéra; c'est d'une monotonie désespérante: il n'y a pas moyen d'y tenir; je frise le spleen. Enfin, pour retirer mon être de cet empâtement général, je me jette dans les paris à l'anglaise et dans un amour de roman, avec la femme d'un sous-préfet qui est en congé; j'avance mes affaires, je touche au but, et voilà que votre lettre m'arrive; votre lettre qui m'annonce le mariage de ma cousine et me presse de venir en poste et sans perdre une minute, pour tenir le poêle sur le couple, et détacher la jarretière de la mariée, en ma qualité de plus jeune enfant de la famille. J'étais vexé, car enfin j'avais des espérances pour mon propre compte. Mais le moyen de vous refuser cela, à vous, mon respectable cousin, qui êtes la tête de cette même

famille, et quelle tête ! à vous, qui m'hébergez gratis pendant six mois, et qui me prêtez de l'argent pendant toute l'année. J'hésite, je balance; mais, ma foi ! la nature l'emporte; à la veille d'un rendez-vous avec mon Héloïse... car ma sous-préfète s'appelle Héloïse ! mais moi je ne m'appelle pas Abélard, il ne manquerait plus que cela... à la veille, dis-je, d'un rendez-vous et d'une course au clocher... une poule superbe !... je pars, je m'esquive... tremblant de manquer la noce... et après avoir passé soixante heures dix-sept minutes dans une chaise exécrable qui m'a moulu, éreinté, abîmé, j'arrive trop tard ! il y a de quoi se casser la tête ! Ah ! mon cousin, tenez, vous me prêterez huit mille francs, et nous serons quittes.

M. COURCELLES.

Merci, tu vas trop vite.

OSCAR.

Pas en poste, au moins.

M. COURCELLES.

Je vois que tu es toujours fou, toujours jeune homme.

OSCAR.

AIR : *Vaudeville du Premier Prix.*

Jeune homme ! oui, le temps a beau faire,
Je ne vieillis pas, Dieu merci !
Toutes nos dames vont, j'espère,
Me trouver encor rajeuni.
C'est là mon seul bonheur, je pense.
Mon printemps fut long, mais enfin
Voilà mon été qui commence !...

M. COURCELLES.

Oui, l'été de la Saint-Martin.

OSCAR.

Plaît-il ?... vous dites ?

M. COURCELLES.

Allons, allons, je dis que tu arrives encore à temps, nous t'avons attendu.

OSCAR.

Vrai! ma cousine n'est pas encore madame de Courville?

M. COURCELLES.

De Courville! qu'est-ce que c'est que ça?

OSCAR.

Eh bien! le futur de ma cousine, votre gendre.

M. COURCELLES.

M. de Courville! allons donc, mon cher, tu te trompes.

OSCAR, cherchant.

Moi! bah! je suis pourtant bien sûr que c'est ce nom-là que votre lettre...

M. COURCELLES, inquiet.

Ma lettre! tu l'as sur toi?

OSCAR.

Ah! je l'ai brûlée en route pour allumer mon cigare.

M. COURCELLES, à part.

Heureusement! je respire.

OSCAR.

Mais, c'était bien M. de Courville, jeune lieutenant de hussards; j'aurais parié mes deux oreilles que c'était lui.

M. COURCELLES.

Tu aurais perdu.

OSCAR.

Mes deux oreilles! je serais gentil comme ça!

M. COURCELLES, à part.

Par bonheur, je n'avais confié ce nom-là qu'à lui.

OSCAR.

Mais alors, je ne sais pas le nom de l'heureux mortel qui doit... que ma cousine... en un mot, le nom de mon cousin.

M. COURCELLES.

Eh bien! c'est un parent du côté de ma femme, Frédéric Desgranges.

OSCAR.

Frédéric Desgranges! ah! ce petit Frédéric Desgranges, un arrière-neveu de votre femme, ma respectable cousine. Mais non, cela ne se peut pas, je me rappellerais bien, parbleu! vous ne m'avez jamais dit ce nom-là.

(Marie entre.)

M. COURCELLES.

C'est pourtant lui, Frédéric Desgranges, qui sera l'époux de ma fille, mon gendre.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, vivement.

Frédéric!

OSCAR, effrayé.

Ah! mademoiselle... ma cousine, vous m'avez fait une peur... il n'y a cependant pas de quoi... Dieu! que vous êtes jolie!... savez-vous?

MARIE.

Mon cousin!

OSCAR.

Non, c'est que, si vous ne le savez pas, je vous l'apprends; ah! je m'y connais, j'arrive de Paris.

MARIE, regardant son père.

Votre gendre! Frédéric! c'est décidé?

OSCAR.

Le mariage...

M. COURCELLES, vivement.

Mais puisque nous signons le contrat ce soir.

OSCAR, à Marie.

Eh! mais, on dirait que ça vous étonne?

MARIE.

Moi! pas du tout, mon cousin. (Bas à son père.) Frédéric... vous lui avez parlé... il accepte.

M. COURCELLES, bas.

Je voudrais bien voir qu'il refusât.

OSCAR, à part.

Elle parle de moi, je suis sûr qu'elle parle de moi.

MARIE, à son père.

Il a dû être bien surpris, bien heureux.

M. COURCELLES, bas.

Parbleu! bien troublé surtout, mais on est entré, et il m'a quitté sans avoir proféré une parole.

OSCAR, se glissant entre eux.

Plaît-il? vous parlez de moi, n'est-ce pas? vous faites des remarques. (D'un air de modestie.) Je vous remercie! Dame! quand on arrive de Paris... mais moi, qui oubliais! (Il s'approche pour embrasser Marie.) Vous permettez?...

M. COURCELLES.

C'est juste, embrasse donc ta cousine.

MARIE.

C'est un peu tard.

OSCAR.

Ah! oui! je ne sais pas où j'ai l'esprit... Dame! vous allez vous marier, et ça me fait quelque chose, vous n'êtes plus une petite fille comme l'année dernière; aussi, pendant soixante heures dix-sept minutes que j'ai passées en voiture, je me disais : « Tu vas revoir ta cousine, Oscar, mais tu vas la revoir

« mariée, ou à peu près; pas de bêtise, mon ami, et n'oublie « pas qu'il faut du respect. » Et tout le long du chemin, je m'étudiais à vous dire : « Madame, madame, madame. » Ce qui fait que quand vous êtes entrée, je vous ai dit : « Mademoiselle ! » et au fait il n'y a pas de mal, puisque le mariage n'est pas encore fait ; mais il se fera, et ça imposera silence aux mauvaises langues.

M. COURCELLES.

Hein ! il paraît que tu as entendu parler...

OSCAR.

Non ! mais j'ai vu des lettres.

MARIE.

Des lettres ?

M. COURCELLES.

Eh bien ! elles disaient, ces lettres ?

OSCAR.

Oh ! des niaiseries ! mais je ne puis pas vous conter cela ; non, non, vous diriez encore que je suis un bavard, et ça vous blesserait peut-être : des gens qui écrivent que ce mariage manquera comme les cinq autres.

MARIE.

Les insolents !

OSCAR.

A cause du mauvais état de votre fortune.

M. COURCELLES.

Ils en ont menti.

OSCAR.

Et que ma petite cousine vieillira fille.

MARIE.

Ce n'est pas vrai.

OSCAR.

Vous voyez, ça vous mettrait en colère ; il vaut mieux ne pas vous en parler.

M. COURCELLES.

Et le nom, le nom de ces charitables amis?

MARIE.

Oui, oui, le nom?

OSCAR.

Du tout! du tout! Ah! bien! il ne manquerait plus que cela pour compromettre ces pauvres Bertrandet!

MARIE.

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Les Bertrandet!... j'en étais sûre!

M. COURCELLES.

Je les hais!...

OSCAR.

La femme surtout!...
J'ai pris en grippe sa figure
Pour son long nez, rouge du bout.
Aussi, moi, ce qui me chagrine
Dans ce mariage...

M. COURCELLES et MARIE.

Quoi donc!...

OSCAR, riant.

C'est que le dépit, j'imagine,
Rendra son nez encor plus long.

MARIE, riant.

Ah! ah! ah!

M. COURCELLES, riant.

Justement, ils sont invités pour ce soir.

OSCAR.

Bravo!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, présentant des lettres.

Monsieur Courcelles, le courrier arrive à l'instant. (A part.) Ah ! Marie !

MARIE, à part.

Il est ému.

M. COURCELLES, prenant les lettres.

Eh bien ! ces lettres, Frédéric, vous pouviez les ouvrir.

OSCAR.

Ah bah! Frédéric... est-ce que... Eh! mais, oui, parbleu! c'est lui ! c'est Frédéric! Bonjour, Frédéric !

FRÉDÉRIC.

Monsieur... monsieur Oscar...

OSCAR.

Eh! oui, Oscar Gibaut, qui arrive tout exprès pour assister à votre mariage, dont je vous félicite, mon cher, quoiqu'au fond du cœur je souffre un peu de me voir enlever...

MARIE.

Que voulez-vous dire?

OSCAR.

Ah ! dame! la rancune, c'est permis!

FRÉDÉRIC.

Monsieur, je ne puis comprendre...

OSCAR.

Eh bien! eh bien ! non, je n'en aurai pas ; soyez heureux, je vous bénis ! Mais vous avez l'air sombre, mon cher, on dirait que ce mariage...

FRÉDÉRIC, avec impatience.

Eh ! ce mariage, monsieur...

MARIE.

Vous dites, Frédéric...

FRÉDÉRIC.

Rien, rien, mademoiselle.

MARIE, le regardant avec inquiétude.

Mademoiselle !

OSCAR, à part.

C'est drôle, ils ont l'air tout... enfin si...

M. COURCELLES.

Ah ! une lettre de Marseille !

FRÉDÉRIC.

Elle vous annonce que la goëlette *la Jeune Marie*, dans laquelle vous avez des intérêts, doit relâcher en ce moment à Carthagène.

M. COURCELLES.

A merveille ! entends-tu, Marie, *la Jeune Marie*, c'est ta dot, mon enfant ; ça vous regarde, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

OSCAR, à part, le regardant.

Est-il froid ! est-il froid ! quand il devrait être tout... hon !...

M. COURCELLES.

Eh ! mais cette lettre... pas de cachet. (Regardant Frédéric.) C'est votre écriture ?

MARIE.

De monsieur Frédéric ?

M. COURCELLES.

Voyons.

FRÉDÉRIC, lui retenant la main et jetant un regard sur Marie.

Ah ! monsieur, c'est une affaire importante !

M. COURCELLES.

Un secret! bien; je vais voir cela; venez.

FRÉDÉRIC.

Pardon, je suis attendu à mon bureau.

OSCAR.

Et moi, je cours chez Tortoni. Oh! quelle bêtise! j'ai une peine à oublier ce diable de Paris! Je vais au café en face, où mon avoué m'attend; vous savez, le petit Grignon, qui est chargé d'administrer pour moi les revenus de ma maison!

FRÉDÉRIC.

En effet, monsieur est propriétaire d'une petite maison sur le Cours.

OSCAR.

Oui, persiennes vertes, porte bâtarde, numéro quatre-vingt-quinze.

FRÉDÉRIC, à part.

C'est bien cela!

OSCAR.

Délicieuse maison, va! J'ai besoin d'argent: je vais augmenter tous mes locataires; ça ne manque jamais quand j'arrive de Paris!

AIR : *Je suis, mon cher, le Saint-Preux des grisettes* (de Suzette).

Adieu, cousin... adieu, chère Marie...
Pour un moment je vous quitte, il le faut.
Vous m'en voulez de partir, je parie?
Mais je m'en vais pour revenir bientôt.

MARIE à M. Courcelles.

Qu'avez-vous donc?

FRÉDÉRIC, à part.

Ah! quel tourment j'endure!...

M. COURCELLES, à Marie.

Rien, mon enfant.

OSCAR.

Je cours à ma maison...

(A demi-voix.)
Il est fort bien le mari, je vous jure,
Et gai surtout... gai comme une prison.

ENSEMBLE.

OSCAR.

Adieu, cousin... adieu chère Marie... *etc.*

COURCELLES.

Adieu, cousin... adieu, chère Marie,
Pour un instant je te quitte, il le faut;
Mais en ces lieux reste, je t'en supplie,
Et près de toi je reviendrai bientôt.

MARIE.

Qu'avez-vous donc? mon père, je vous prie,
Ah! montrez-moi cette lettre, il le faut;
Mon âme, hélas! de frayeur est remplie;
Mais dans ces lieux vous reviendrez bientôt.

(Oscar sort par le fond, Frédéric par la droite, et M. Courcelles entre dans son cabinet à gauche.)

SCÈNE V.

MARIE, seule, regardant sortir Frédéric.

Mademoiselle! il a dit mademoiselle! et quels regards! quel air triste, glacé! Ah! cela m'a serré le cœur! Quelle folie! il doit être heureux! il l'est, j'en suis sûre! et puis on a peut-être l'air triste quand on va se marier.

SCÈNE VI.

MARIE, LÉONCE.

LÉONCE, à la cantonade.

C'est bien! annoncez-moi comme vous voudrez, Léonce Beaugé.

MARIE.

Ah! quelqu'un!

LÉONCE.

Mademoiselle... mademoiselle Marie Courcelles?

MARIE.

Oui, monsieur; mais je n'ai pas l'honneur...

LÉONCE.

Léonce... Léonce Beaugé. Il y a deux ans, je vous vis à mon passage, enfant encore, mais déjà fort jolie! Pardon! je ne voulais que savoir des nouvelles de Frédéric.

MARIE.

De M. Frédéric Desgranges? vous le connaissez?

LÉONCE.

Beaucoup, mademoiselle; je suis son ami intime.

MARIE, avec empressement.

Vous êtes son ami, monsieur? donnez-vous donc la peine de vous asseoir, je vous prie.

LÉONCE.

Merci! de grâce!

MARIE.

En effet, oui, je me rappelle, M. Léonce, un jeune officier qui partait pour l'Afrique.

LÉONCE.

Et qui en revient pour n'y plus retourner, s'il plaît à Dieu et au ministre de la guerre! Mais je ne m'attendais pas à retrouver Frédéric ici; à mon départ, il paraissait disposé à quitter Montpellier pour se retirer à Paris.

MARIE.

Oui, une idée; il était parti, et cela nous avait fait bien de la peine; mais, par bonheur, mon père ne pouvait plus se passer de lui.

LÉONCE.

Je comprends, un si brave garçon ; plein d'honneur...

MARIE.

La bonté même, monsieur, des manières charmantes, le meilleur caractère ; enfin, il est revenu, il ne pense plus à nous quitter, il se marie.

(Elle s'arrête tout à coup et baisse les yeux.)

LÉONCE.

Ah ! il se... Eh ! mais, vous baissez les yeux, vous paraissez toute confuse d'avoir dit ce mot-là ! est-ce que, par hasard, celle qu'il épouse serait...

MARIE, sans le regarder.

Oui, oui !

LÉONCE.

En vérité ! mais c'est charmant ! comment, j'arrive tout exprès pour une noce ! Ce cher Frédéric ! qu'il doit être heureux !

MARIE.

Vous croyez, monsieur ?

LÉONCE.

Certainement, car enfin s'il voulait partir, vous quitter, il y a deux ans, c'est qu'il vous aimait déjà secrètement, et sans espoir, à ce qu'il pensait du moins.

MARIE.

Quoi ! vraiment, monsieur ?

LÉONCE.

Oh ! j'ai fait une indiscrétion !

MARIE.

Il n'y a pas de mal, au contraire ! Il m'aimait, dites-vous, et je n'en savais rien ; jamais il ne m'a dit un mot de cela, et en ce moment encore il paraît triste ; il me regarde à peine !

LÉONCE.

Le maladroit ! comme je vais le gronder !

MARIE.

Oh! oui, grondez-le bien fort! une fortune qui est très-jolie, et une femme...

LÉONCE

Comme la fortune!

MARIE.

Mais il me semble qu'il n'y a pas de quoi avoir l'air si malheureux! je vais le faire prévenir que vous êtes ici.

(Elle va pour sortir.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. COURCELLES.

M. COURCELLES, retenant Marie.

Où vas-tu donc, Marie?

MARIE.

Ah! mon papa, je vais faire prévenir Frédéric de l'arrivée de M. Léonce Beaugé!

M. COURCELLES.

Léonce Beaugé! Eh quoi! monsieur, c'est vous? quel plaisir!

LÉONCE.

C'est à vous, monsieur, que je voulais me faire annoncer.

M. COURCELLES.

Et vous aviez raison. (A Marie.) Attends. (A Léonce.) C'est le ciel qui vous ramène, le ciel!

LÉONCE.

Le bateau à vapeur d'Alger à Marseille.

M. COURCELLES.

Si vous saviez quelle joie me cause votre retour...

LÉONCE.

Vous êtes trop bon!

M. COURCELLES.

Non, non, c'est intéressé, ce que je vous dis là. (A Marie.) Va, mon enfant, va ; il est inutile de prévenir Frédéric maintenant : plus tard...

MARIE.

Mais cette lettre, qu'est-ce que c'était donc ?

M. COURCELLES.

Rien ! laisse-nous.

MARIE.

Tout de suite. (A part.) C'est singulier ! ils ont tous un air... (A Léonce.) Vous gronderez Frédéric bien fort ! (Sur le seuil de la porte, se tournant vers Léonce, à demi-voix.) bien fort !

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

LÉONCE, M. COURCELLES.

LÉONCE.

Elle est fort gentille ! Ah ! ce n'est qu'en France qu'on trouve de ces petites figures-là ; et quand je pense que ma sœur doit avoir cette taille, cette gentillesse...

M. COURCELLES, redescendant la scène.

Monsieur Beaugé, nous voilà seuls ; nous n'avons qu'un instant ; il faut que je vous parle avant que Frédéric vous ait revu.

LÉONCE.

Monsieur...

M. COURCELLES.

Vous êtes son ami ; il a grande confiance en vous : du moins, j'ai cru voir qu'il vous aimait comme un frère.

LÉONCE.

Dame ! j'ai gagné ce titre-là ; je n'oublierai jamais comment cette amitié a commencé. Nous avions vingt-trois ans tous les deux ; c'était un mois avant mon départ pour Alger ; une dis-

pute pour une jeune femme qu'on insultait au spectacle, et dont il prenait la défense, en chevalier français ! Une rencontre est convenue ; j'étais là, dans une loge, je regardais en souriant ce qui se passait autour de moi. Frédéric, que je connaissais à peine, me prie d'être son témoin : j'accepte ; et le lendemain il se battit bravement avec un petit monsieur qu'il ne connaissait pas, pour une beauté méridionale qui n'en valait pas la peine ; ça n'avait pas le sens commun. Sur vingt duels, il y en a dix-neuf comme ça. Mon pauvre Frédéric fut blessé, et pendant quinze jours je ne quittai pas le chevet de son lit : je me fis garde-malade ; je lui racontais mes aventures de garnison, ça l'endormait ; et puis je lui faisais prendre de la tisane, dans laquelle, de temps en temps, je mettais un petit verre de rhum pour lui relever le cœur. Ce sont de petits services qui ne s'oublient pas, voyez-vous ! enfin, depuis ce duel, nous sommes deux amis, deux frères, et c'est entre nous à la vie et à la mort !

M. COURCELLES, avec inquiétude.

Ah çà !... et l'héroïne pour laquelle il s'était battu ?

LÉONCE.

Elle en a eu la plus vive reconnaissance pour le témoin.

M. COURCELLES.

Ah ! c'est vous !

LÉONCE, frisant ses moustaches.

Je l'ai laissée en Afrique.

AIR *de l'Apothicaire.*

Pour moi son cœur avait pris feu :
Bref, je m'embarque avec la belle,
Mais un lieutenant, c'est bien peu !...
J'avais moins de service qu'elle.
Elle me quitta sans façons
Pour un général de brigade :
Elle avait déjà les chevrons,
Il ne lui manquait que le grade.

M. COURCELLES.

Ainsi, l'amitié que Frédéric a pour vous, vous la partagez, je le vois, et vous pouvez lui en donner une preuve, et à moi aussi.

LÉONCE.

Laquelle ? je suis prêt, parlez !

M. COURCELLES.

Monsieur Léonce, vous êtes un bon et honnête jeune homme ; vous allez recevoir de moi une confidence que je ne ferais pas à tout autre.

LÉONCE.

Monsieur, c'est une préférence dont je suis fier, assurément. (A part.) Où diable veut-il en venir ?

M. COURCELLES.

Il s'agit de votre ami, de Frédéric, dont je croyais assurer le bonheur en lui donnant ma fille.

LÉONCE.

Et vous avez bien fait ; il doit être ravi, enchanté !

M. COURCELLES.

Eh bien ! non, il refuse.

LÉONCE.

Ce n'est pas possible !

M. COURCELLES.

Voici sa lettre : il refuse ma fille, ma fortune !... et vous comprenez bien qu'en toute autre circonstance, justement blessé d'un pareil refus...

LÉONCE.

Ah ! monsieur, ce pauvre Frédéric qui vous aime tant !

M. COURCELLES.

Eh ! c'est parce qu'il m'aime, parce que je lui suis attaché comme un père, que je tenais à ce mariage ; et si j'y tiens en-

core, c'est que... apprenez-le donc, ce mariage est devenu nécessaire, indispensable.

LÉONCE.

Ah! mon Dieu!

M. COURCELLES.

Pour moi, pour ma famille... Depuis un an plusieurs partis se sont présentés pour ma fille, et au moment où le mariage allait se décider, où l'on commençait même à en parler dans la ville, un caprice, une explication faisait disparaître celui que l'on croyait déjà mon gendre, sans que Marie en témoignât le moindre regret.

LÉONCE, la main sur son cœur.

Il n'y avait rien là...

M. COURCELLES.

Il paraît que non... Toutes ces ruptures donnaient sur son caractère de fâcheuses idées; quelques-uns même en rejetaient la cause sur ma fortune, sur mon crédit, que la malveillance n'était pas fâchée de trouver en défaut; je finis par m'en inquiéter pour ma fille, et je résolus de mettre un terme à tous ces bruits, à toutes ces recherches qui me fatiguaient, par un bon mariage.

LÉONCE.

Et vous aviez raison.

M. COURCELLES.

N'est-ce pas?... Un parti se présenta; un jeune officier de bonne mine, d'une grande famille, et d'une fortune convenable; vous le connaissez peut-être... M. de Courville?

LÉONCE.

Courville!... Eh! parbleu! un grand pâle! c'est donc ça que je l'ai rencontré à Marseille, l'air triste et sentimental.

M. COURCELLES.

Nous ne le voyions qu'à la campagne, en secret; mais enfin, tout semblait convenu, et je me hâtai d'annoncer le mariage

de ma fille... la signature du contrat devait avoir lieu ce soir même avec un certain éclat, en présence d'une foule de gens à qui j'étais impatient de présenter ce gendre inconnu, car j'avais laissé le champ libre aux conjectures; lorsque après un entretien dans lequel il crut s'apercevoir qu'il n'était pas aimé, M. de Courville disparut comme tous les autres.

LÉONCE.

Voilà qui est singulier.

M. COURCELLES.

J'en témoignai ma surprise, mon mécontentement à Marie, elle fondit en larmes, et se jetant dans mes bras, elle m'avoua qu'elle aimait son cousin Frédéric, et qu'elle n'aurait jamais d'autre époux. J'aime ma fille; je savais que Frédéric nous avait quittés autrefois par dépit, par amour pour elle... alors, ma foi, un coup de tête! je me décidai à présenter Frédéric comme le gendre que je m'étais choisi, à la place de M. de Courville, qui s'est retiré en honnête homme sans plaintes indiscrètes. C'était bien imaginé, n'est-ce pas?... c'était même un peu...

LÉONCE.

Un peu malin.

M. COURCELLES.

J'étais content de moi!

LÉONCE.

Eh bien?

M. COURCELLES.

Eh bien! ce matin, je fais venir Frédéric dans mon cabinet; je lui annonce son bonheur, une belle fortune, une femme qu'il aime... je crois qu'il va se jeter dans mes bras, me sauter au cou! pas du tout! il se trouble; j'attribue son émotion à la surprise, à la joie; je permets à Marie, d'espérer, à tout le monde ici de répandre cette heureuse nouvelle, mon notaire est prévenu, et pas du tout, il me résiste, il me refuse; sans penser que ce caprice, car c'en est un, m'expose à tout l'éclat d'une nouvelle rupture et fera peut-être le malheur de sa cousine.

LÉONCE.

En voilà de l'étonnant, du surprenant!... un amoureux de l'année passée, un garçon qui n'a pas le sou, et qui refuse une belle dot et une jolie fille, ce n'est pas dans la nature.

M. COURCELLES.

N'est-ce pas, vous accepteriez?

LÉONCE.

Plutôt dix fois qu'une... Il y a là quelque secret.

M. COURCELLES.

Air *du Carnaval.*

Oui, j'ai compté sur vous pour le connaître,
Pour pénétrer ce mystère aujourd'hui.

LÉONCE.

Dieu!... pour aller vous le redire peut-être
Ce grand secret qu'il veut garder pour lui!...
A mes amis je puis rendre service
Le sabre en main!... mais le reste, un moment!
C'est chatouilleux, cela sent... la police...
Et ce n'est pas de mon département.

M. COURCELLES.

Je vous demande de m'aider à faire le bonheur de votre ami.

LÉONCE.

Oh! à cet égard, vous pouvez compter sur moi.

M. COURCELLES.

S'il est retenu par quelque idée de jeune homme, quelque folie, nous arrangerons cela, nous lèverons les obstacles, s'il y en a. Voyez, interrogez-le, et comptez sur moi pour tous les sacrifices que le bonheur de mes enfants exigera ; j'en fais déjà un grand, celui de mon amour-propre... Chut! je l'entends ; je vous laisse, soyez adroit.

LÉONCE, le reconduisant.

Adroit! je tâcherai... dame, je ne suis pas fort pour ces expéditions-là. (M. Courcelles sort.) Attention!

SCÈNE IX.

FRÉDÉRIC, LÉONCE.

FRÉDÉRIC, à la cantonade.

Oui, cette lettre, porte-la à l'instant... (Entrant en scène.) Je crains que cet Oscar si indiscret...

LÉONCE.

C'est bien lui !

FRÉDÉRIC.

Ah ! quelqu'un... Eh ! mais, je ne me trompe pas.

LÉONCE, lui tendant les bras.

Frédéric !

FRÉDÉRIC, courant à lui.

Léonce ! mon ami ! (Ils s'embrassent.) Que je suis heureux de te revoir.

LÉONCE.

Et moi donc !... il y a si longtemps que je n'ai vu des visages civilisés, au milieu de nos Bédouins... Ce bon Frédéric... ça lui a coupé la respiration.

FRÉDÉRIC.

Ah ! je m'attendais si peu à te rencontrer en ce moment.

LÉONCE.

Eh ! oui, je m'arrête ici pour toi, quand je devrais être sur la route de Paris, où j'ai ma mère à embrasser.

FRÉDÉRIC.

Ta mère, que je n'ai pu découvrir ; je voulais avoir de tes nouvelles ; mais j'avais beau demander madame Beaugé...

LÉONCE.

Parbleu ! je crois bien, elle a changé ce nom-là pour un autre, il y a dix-sept ans, grâce à un second mariage, qui m'a donné pour beau-père l'homme le moins gracieux... Mais laissons cela, je reviens, je te retrouve... ce cher Frédéric !...

FRÉDÉRIC.

Toujours brave garçon ?

LÉONCE.

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Je le sens, mon cœur bat plus vite!...
Mes yeux sont mouillés!... moi, par goût,
Soldat toujours cosmopolite,
Ma patrie est un peu partout.
Maintenant Alger, la Provence,
Sont presque le même pays...
Et je ne suis vraiment en France
Que dans les bras de mes amis!

Parlons de toi : ah! çà, tu dois être heureux, car ta présence dans cette maison m'annonce que tes anciens projets...

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire ?

LÉONCE, à part.

Diable ! il ne saisit pas... (Haut.) Oui, ton ancien amour, dont tu m'avais parlé pour ta cousine, tu sais?

FRÉDÉRIC, avec embarras.

Ah ! en effet... oui, je me rappelle...

LÉONCE.

Tu l'aimais, ta cousine... tu partais pour Paris parce qu'il y avait un autre mariage en train ; mais puisque te voilà de retour, c'est que sans doute il y a de l'espoir. (A part.) C'est très-adroit.

FRÉDÉRIC.

De l'espoir! mais non, je ne pense pas.

LÉONCE.

Mais si fait... si M. Courcelles te donne sa fille.

FRÉDÉRIC.

Hein! qui est-ce qui t'a dit...

LÉONCE.

Mais... oh! (A part.) Ce n'est pas adroit.

FRÉDÉRIC.

Léonce, tu as vu M. Courcelles.

LÉONCE.

Moi, j'ai vu... tu crois...

FRÉDÉRIC.

Il t'a parlé de moi, de Marie.

LÉONCE.

Eh bien! ma foi, des finesses, je n'y entends rien... oui, je l'ai vu, il m'a parlé, je sais tout, là! à présent, nous voilà à notre aise, causons de confiance, de bonne amitié : et d'abord, pour aller droit au but, voyons, pourquoi refuses-tu sa fille, sa fortune, sa maison? tu aimais tout cela, tu voulais épouser tout cela; on te le donne, et tu n'en veux plus.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est qu'il y a des raisons, vois-tu, des raisons que tu ne peux comprendre.

LÉONCE.

Bah! est-ce que le bruit qui court serait vrai? est-ce que la fortune de l'oncle trébuche un peu?

FRÉDÉRIC.

Eh! non, je la connais, moi, elle est plus belle et plus solide que jamais.

LÉONCE.

Mais alors tu n'aimes donc plus ta cousine, qui t'aime à en perdre la tête?

FRÉDÉRIC.

Marie!... oh! non, je ne l'aimais plus que d'amitié lorsque la confidence de mon oncle est venue jeter le trouble dans mon esprit; j'ai senti malgré moi se réveiller là, dans mon cœur, d'anciennes idées.

LÉONCE.

Eh bien! alors, puisque ça se réveille...

FRÉDÉRIC.

Mais non, non, c'est impossible!

LÉONCE.

Impossible! parce que?

FRÉDÉRIC.

Parce que j'en aime une autre.

LÉONCE.

Une autre?... et de deux.

FRÉDÉRIC.

Une autre qui n'aime que moi.

LÉONCE.

Ah! bah! une maîtresse!

FRÉDÉRIC.

Oui, mon ami; et si bonne, si jolie!...

LÉONCE.

Parbleu! c'est toujours comme ça... une maîtresse, ce n'est pas comme une épouse, on choisit, je sais ce que c'est; j'ai aimé les femmes les plus gentilles de France et d'Afrique, des Bédouines charmantes; mais je n'en suis pas moins prêt à me marier au premier million qui se présentera; et toi?

FRÉDÉRIC.

Oh! moi, je l'aime.

LÉONCE.

Eh bien! qu'est-ce que ça prouve?

FRÉDÉRIC.

Elle n'aime que moi.

LÉONCE.

Tu es assez bien pour ça.

FRÉDÉRIC.

J'ai promis de l'épouser.

LÉONCE.

Hein ?

FRÉDÉRIC.

J'ai promis.

LÉONCE.

Que tu es bête, va !

FRÉDÉRIC.

Mais enfin ?

LÉONCE.

Mais enfin tu n'y penses pas... refuser la main de ta cousine, qui t'aime ; chagriner ton oncle, qui veut te repasser son portefeuille, l'excellent homme ! renoncer à ton avenir, à ta fortune, à ton bonheur, pour une amourette.

FRÉDÉRIC.

Tu en parles bien à ton aise, toi ! je voudrais te voir à ma place.

LÉONCE.

A ta place, je me gênerais, ma foi ! j'irais trouver la petite, et je lui dirais : Ma chère amie, je t'aime bien... tu la tutoies, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC.

Eh ! mais...

LÉONCE.

Oui, oui... « Je t'aime bien, ma chère amie, je serai toujours le plus fidèle, le plus tendre de tes adorateurs ; mais, mon petit ange, tu es trop bonne pour vouloir mon malheur ; or, mon malheur serait de manquer un excellent mariage qui se présente... (Changeant de ton.) — Ah ! mon Dieu !... qu'elle dirait alors, c'est affreux, vous êtes un monstre ! — Non, répliquerais-je, je suis toujours ton ami. — Mais vous m'aviez promis, s'écrierait-elle en sanglotant, vous m'aviez promis, perfide... — Allons donc, Joséphine, ou Gertrude, ou Élise, ou Palmyre, n'importe ; pas de bêtises, sois gentille, embrassons-nous, et que ça finisse !... » Là-dessus, je l'embrasserais deux fois, je

lui glisserais au cou une chaîne d'or un peu lourde ; et puis, votre serviteur ; j'irais épouser ma cousine. Voilà comme on se conduit quand on a de l'esprit, de la politesse et du sens commun.

FRÉDÉRIC.

Mais elle, mon ami, elle...

LÉONCE.

Elle... le premier jour, elle se désolerait, elle s'arracherait les cheveux, elle menacerait de s'asphyxier ; le second, elle se consolerait, et le troisième... voilà toujours comme ça finit.

FRÉDÉRIC.

Oh ! jamais ! songe donc, elle a tout quitté pour me suivre.

LÉONCE.

Elle est ici ?

FRÉDÉRIC.

Chut !

LÉONCE.

Ah ! bah ! bah ! bah ! conte-moi donc...

FRÉDÉRIC.

Je l'ai connue pendant mon séjour à Paris ; elle travaillait dans un magasin de lingerie ; je la vis, et sa grâce, sa beauté, m'attiraient chaque soir près des lieux qu'elle habitait.

LÉONCE.

Oui, devant les carreaux du magasin. (Mettant son chapeau au bout de sa canne et l'élevant en l'air.) Et puis le signal au-dessus du rideau, je connais ça.

FRÉDÉRIC.

Je m'efforçais alors d'oublier ma cousine ; j'aimais en désespéré l'autre, la nouvelle.

LÉONCE.

La lingère ?

FRÉDÉRIC.

Je parvins à m'introduire auprès d'elle, elle repoussait mon amour, mes prières ; mais elle m'aimait.

LÉONCE.

Parbleu !

FRÉDÉRIC.

Et puis elle était si jeune ! elle avait tant de candeur, de naïveté !...

LÉONCE.

Pauvre innocent, va !

FRÉDÉRIC.

Oh ! non, ce n'était pas joué, je t'en réponds... elle avait une famille que je ne connais pas... oh ! mon bonheur lui coûta bien des larmes.

LÉONCE.

Règle générale, on commence toujours par pleurer.

FRÉDÉRIC.

Bientôt tout fut découvert, on nous sépara... mais enfin la sévérité de son père la rendit à mon amour, je l'enlevai !

LÉONCE.

Bravo ! un enlèvement, c'est gentil... Va donc toujours.

FRÉDÉRIC.

Ce fut alors qu'une lettre de mon oncle me rappela à Montpellier ; sa fortune et sa réputation étaient en péril, du moins on le disait ; je n'hésitai pas à partir pour lui offrir mes services, pour venir à son aide ; mais nous séparer encore, c'était impossible ! pauvre enfant, elle pleurait, et je n'eus pas le courage de partir seul.

LÉONCE.

Voilà comme on fait des bêtises... Nous autres officiers, vois-tu, nous avons plus de fermeté, c'est tout simple, l'habitude d'aller au feu ; et je comprends maintenant ton embarras, entre ta maîtresse qui t'adore, et ta cousine qui te convient.

FRÉDÉRIC.

Moi ! eh ! le sais-je ?

Air *de Mathias.*

Je suis effrayé des combats
Qu'il faut me livrer à moi-même;
Mais je n'abandonnerai pas
Cet enfant qui pleure et qui m'aime!
Je perds tout en quittant ces lieux,
Je le sens au fond de mon âme;
Mais je puis être malheureux,
Et je ne veux pas être infâme!

LÉONCE.

Oh! les grands mots!

FRÉDÉRIC.

Je fuirai avec elle!

LÉONCE.

Fuir! allons donc, voilà un mot qui n'est pas français; heureusement j'arrive à ton secours, j'arrangerai tout cela, je la verrai.

FRÉDÉRIC.

O ciel! y penses-tu?

LÉONCE.

Son nom? sa demeure?

FRÉDÉRIC.

Jamais! jamais, elle en mourrait!

LÉONCE.

Elle n'en mourra pas.

FRÉDÉRIC.

Je te dis que si.

LÉONCE.

Eh! je te dis que non!... que diable, j'ai de l'expérience; elles disent à la fin ce que nous disons au commencement: J'en mourrai, j'en mourrai! personne n'en meurt.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle... silence!

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. COURCELLES.

M. COURCELLES.

Frédéric !... ah ! je te cherchais pour ces papiers... Eh ! mais... (Feignant de reconnaître Léonce.) c'est M. Léonce, je crois... Monsieur, je suis bien aise de vous voir... j'étais si loin de m'attendre à cette rencontre...

LÉONCE.

Monsieur... certainement... (A part.) Oh ! comme il ment, le financier !

FRÉDÉRIC, à part.

Eh ! mais... s'il l'a vu ?...

M. COURCELLES.

Pourquoi donc ne vous êtes-vous pas fait annoncer chez moi, monsieur Léonce ?... ce n'est pas bien...

LÉONCE, à part.

Comme il s'enferre !...

M. COURCELLES.

Ah ! Frédéric... il s'agit d'un compte avec le receveur général... il demande à liquider... Voyez un peu s'il faut l'arrêter ainsi.

FRÉDÉRIC.

Permettez... je vais vérifier.

M. COURCELLES.

Oui, ici... je parapherai. (Frédéric s'assied à la table et s'occupe du compte ; M. Courcelles se rapproche de Léonce, et lui dit à demi-voix.) Eh bien ?

LÉONCE, à demi-voix.

Il a parlé...

M. COURCELLES, de même.

Vous savez ?...

LÉONCE, de même.

Tout...

M. COURCELLES, de même.

Et la raison ?

LÉONCE, de même.

Dame !... que voulez-vous ?... on est jeune... le cœur est facile... et puis les circonstances... une jolie femme...

FRÉDÉRIC, à part.

Que lui dit-il ?

M. COURCELLES, bas.

Chut !... (Haut.) Eh bien !... est-ce exact ?... M. Léonce me parle de l'Afrique... de ses campagnes... (Frédéric se remet à travailler ; M. Courcelles revient à Léonce.) Il y a de l'amour sous jeu ?...

LÉONCE, bas.

Oh !... de l'amour !...

M. COURCELLES, bas.

Une liaison ?

LÉONCE, bas.

Une amourette !...

FRÉDÉRIC, se levant avec inquiétude.

J'ai besoin de consulter mes livres... venez-vous ?

M. COURCELLES.

Non, non... passez au bureau... je vous attends ici... je retiens M. Léonce... nous causons d'affaires...

LÉONCE, à part.

Ah !... bien !...

FRÉDÉRIC.

Je reviens, mon oncle !

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

(Bas.)
Ah ! Léonce, je t'en supplie,
Ne lui dis pas...

LÉONCE, bas.

Va donc toujours.

M. COURCELLES.

Il me conte de l'Algérie,
Et ses exploits... et ses amours...
Il me parlait d'une personne...

LÉONCE, à part.

Gros innocent!... car c'en est un!...
J'admire le mal qu'il se donne
Pour n'avoir pas le sens commun.

(Frédéric est sorti par la droite.)

SCÈNE XI.

M. COURCELLES, LÉONCE.

M. COURCELLES.

Vous disiez donc ?...

LÉONCE.

Une amourette, voilà tout... de ces choses qu'on n'avoue pas et qui n'empêchent rien... Du reste, il aime votre fille, il l'adore ; mais vous concevez, des scrupules, une fausse honte... c'est bête, mais c'est délicat...

M. COURCELLES.

A la bonne heure!... Eh ! mon Dieu! je fais la part de la jeunesse... mais il me faut une rupture franche, entière...

LÉONCE.

J'en réponds.

M. COURCELLES.

Je tiens à ce mariage; mais avant tout le bonheur de ma fille...

LÉONCE.

J'en réponds, vous dis-je... et pourvu qu'elle parte, l'autre... la lingère...

M. COURCELLES.

Ah ! c'est une lingère ?...

LÉONCE.

Oui... c'est toujours une fleuriste... ou une lingère... ou une modiste... ou une couturière... ou une...

M. COURCELLES.

Bien !... bien !... et elle est ici... dans cette ville ?...

LÉONCE.

Elle y est...

M. COURCELLES.

Et vous croyez... qu'on pourrait l'éloigner ?

LÉONCE.

Parbleu !... quand je devrais l'enlever... à la baïonnette !... une expédition... c'est mon fort... je m'en charge.

M. COURCELLES.

Mais croyez-vous qu'elle consente ?

LÉONCE.

Dame !... il y a des arguments d'un poids...

M. COURCELLES.

Oh ! c'est égal ! je ne reculerai devant aucun sacrifice... et quinze... vingt mille francs, s'il le faut...

LÉONCE.

Parfait !...

M. COURCELLES.

Je n'y tiens pas...

LÉONCE.

Vrai ?... excellent homme ! (A part.) Ça peut servir !...

M. COURCELLES.

Et où demeure-t-elle ?

LÉONCE.

Ah !... voilà... il n'a pas voulu me le dire.

M. COURCELLES.

Diable !... il faut pourtant le savoir.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, OSCAR.

OSCAR, entrant, à lui-même.

Bien !... bien !... j'y retournerai seul... toujours du guignon !...

M. COURCELLES.

Mon cousin ! (A Léonce.) Mon cousin Oscar !...

OSCAR, saluant.

Ah ! monsieur... un militaire... un brave militaire !...

LÉONCE, à part.

Il a l'air passablement ridicule.

OSCAR.

Monsieur... mais, oui... je crois reconnaître... j'ai vu monsieur... à Paris.

LÉONCE.

AIR *du Verre*.

Qui ? moi, monsieur ?...

OSCAR.

Oui, m'y voilà...
C'était chez Tortoni peut-être ?

LÉONCE.

Non !...

OSCAR.

Au foyer de l'Opéra ?

LÉONCE.

Non !

OSCAR.

Je suis sûr de vous connaître !

LÉONCE.

Pour moi, je ne vous vis jamais...
Votre tête m'est inconnue...
Et certes, je m'en souviendrais,
Si par hasard je l'avais vue !...

M. COURCELLES.

Monsieur revient d'Afrique.

OSCAR.

Ah! ah!... diable!... Et monsieur vient se reposer dans notre ville de Montpellier!... je ne lui en fais pas mon compliment... une ville ennuyeuse, et des habitants qui sont laids... les hommes!...

M. COURCELLES.

Eh bien ! dis donc... je t'en remercie, toi...

OSCAR.

Ah! pardon!... c'est que je suis furieux!... Figurez-vous qu'en vous quittant je cours à ma maison avec mon avoué, le petit Grignon... et après avoir admiré sa propreté... de ma maison, je demande si elle est visible... ma locataire... et voilà une petite soubrette, fort égrillarde, qui m'interdit la porte par un non bien sec... à moi, le maître de la maison !... ma foi, je l'embrasse... la soubrette !... et me voilà renvoyé à trois heures. C'est la première fois que la porte d'une jolie femme m'est fermée, il fallait venir à Montpellier pour ça.

LÉONCE, à part.

Décidément, c'est un imbécile, le cousin !

M. COURCELLES.

Tu te consoleras.

OSCAR.

Oh ! je suis tout consolé... avec ça que j'ai retrouvé là... au café... une foule de nouvelles... toute la chronique scandaleuse de la ville... je rentre dans mes fonctions de gazette vivante et parlante.

M. COURCELLES.

C'est-à-dire du plus grand bavard.

LÉONCE.

Ah ! monsieur sait tous les secrets !...

OSCAR.

Tous... ou à peu près... et dans une heure au besoin je pourrais vous dire tous les bouquets, billets, poulets, rendez-vous, coups d'œil, coups d'épée qui se sont donnés depuis mon départ... ce qu'il y a eu d'amants heureux, de maris vexés, de femmes perdues, d'enfants trouvés... c'est prodigieux... c'est innombrable... c'est amusant.

M. COURCELLES.

Ainsi, si je voulais connaître la maîtresse de quelqu'un...

OSCAR.

Parlez, mon cousin, parlez... me voilà !... bavard et discret, je mérite un brevet d'invention pour ça.

LÉONCE.

Si l'on désirait savoir le nom et la demeure d'une jeune fille... arrivée de Paris depuis...

M. COURCELLES.

Depuis quinze jours...

LÉONCE.

Jeune...

M. COURCELLES.

Jolie...

LÉONCE.

Aimable...

M. COURCELLES.

Recevant les visites secrètes d'un jeune homme de la taille de...

LÉONCE, vivement.

De votre taille... vous nous diriez...

M. COURCELLES.

Son adresse... son nom ?

OSCAR.

Tiens... pourquoi pas ?

M. COURCELLES.

Je parie que non.

OSCAR.

Je parie que si.

LÉONCE.

Je parie vingt-cinq louis...

M. COURCELLES.

Que je paierai.

LÉONCE.

Que monsieur paiera.

OSCAR, leur tendant la main.

J'en parie cinquante.

LÉONCE.

Bon !...

M. COURCELLES.

Cela presse.

OSCAR.

Dans une heure.

LÉONCE, voyant entrer Frédéric.

Chut !...

(Frédéric entre vivement et les examine.)

OSCAR, apercevant Frédéric.

Bah ! est-ce que ce serait...

LÉONCE.

Eh ! non !

OSCAR.

Si fait !

M. COURCELLES.

Tais-toi donc !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, observant M. Courcelles.

Le compte est fait ; si vous voulez le signer...

M. COURCELLES.

J'y vais, mon ami... (Lui tendant la main.) Mon cher Frédéric !

LÉONCE, bas à M. Courcelles.

Votre fille Marie... revenez avec elle.

OSCAR, à Léonce.

Et moi, je retourne au café, pour certains renseignements...

LÉONCE, bas à Oscar.

Bien !... dépêchez-vous !

M. COURCELLES, à Frédéric.

Tu n'es qu'un enfant !

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

OSCAR, allant à Frédéric.

Ah ! nous sommes un farceur !...

FRÉDÉRIC, vivement.

Plaît-il ?... (M. Courcelles sort en souriant par la gauche, Oscar par le fond.) Il a tout dit.

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, LÉONCE.

LÉONCE.

C'est une affaire arrangée.

FRÉDÉRIC.

Que veux-tu dire ?

LÉONCE.

Je t'ai marié.

FRÉDÉRIC.

Mais...

LÉONCE.

Eh ! oui, marié à une jeune et riche héritière.

FRÉDÉRIC.

C'est impossible.

LÉONCE.

C'est décidé ; tout ce qu'on te demande, c'est de te laisser faire.

FRÉDÉRIC.

Mais elle ? mon ami, elle !...

LÉONCE.

Marie ? tu l'aimais, et au fond du cœur...

FRÉDÉRIC.

Non, l'autre...

LÉONCE.

Ah ! oui... sois tranquille, elle sera contente, et toi aussi ; j'ai bien fait les choses.

AIR : *Vaudeville de Jadis et aujourd'hui.*

Nous ne tiendrons pas avec elle
A quinze mille francs.

FRÉDÉRIC.

Jamais !...

LÉONCE.

Nous en mettrons vingt, et la belle
Laissera calmer ses regrets.

FRÉDÉRIC.

Il n'en sera rien, je le jure !

LÉONCE.

Pourquoi donc?... je ne suis pas fier...
Je romps souvent... et, je t'assure,
Ça ne me coûte pas si cher.

FRÉDÉRIC.

Mais c'est une indignité! trahir mon secret!

LÉONCE.

Oh! oui, fâche-toi! Tu es un ingrat, voilà tout! puisqu'on lui donne...

FRÉDÉRIC.

Elle n'acceptera rien.

LÉONCE.

Mais si elle accepte?

FRÉDÉRIC.

Si elle accepte?

LÉONCE.

Eh! oui, ces femmes-là, vois-tu, ça capitule.

FRÉDÉRIC.

Tu ne crois pas à leur vertu?

LÉONCE.

Peu.

FRÉDÉRIC.

A leur bonté?

LÉONCE.

Beaucoup... elle acceptera.

FRÉDÉRIC.

Ah! s'il était vrai... si son amour cédait à de l'or...

LÉONCE.

Essaye!

FRÉDÉRIC.

Eh bien! oui, je la verrai, j'aurai le courage de lui dire... Ah! si elle accepte, demain, demain, mon ami, je serai le mari de ma cousine.

LÉONCE.

Ce soir même.

FRÉDÉRIC.

Demain.

LÉONCE.

Ce soir ! Que diable ! fais les choses de bonne grâce, c'est son bonheur que je te demande, c'est le tien, c'est celui de ton oncle ! j'ai répondu de toi, et tiens, tiens, voilà ta cousine. Du courage !

FRÉDÉRIC.

Adieu ! adieu !

LÉONCE, le retenant.

Eh ! non, reste. (Courant à Marie.) Venez, mademoiselle, venez, nous parlions de vous.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MARIE, puis M. COURCELLES et OSCAR.

MARIE.

De moi, monsieur ?

LÉONCE.

Eh ! oui, c'est ce cher Frédéric qui me parlait de son bonheur, de son amour...

FRÉDÉRIC, bas.

Oh ! de grâce...

LÉONCE.

Voyez, voyez son trouble, comme il rougit ! (Bas.) Va donc ! va donc !

MARIE.

Mon Dieu ! mon cousin, vous m'aimez, je vous crois, j'en suis heureuse, mais c'est à moi qu'il faut le dire.

LÉONCE, poussant Frédéric.

Assurément.

(M. Courcelles entre, et s'arrête pour écouter en silence sur un geste de Léonce.)

FRÉDÉRIC.

Oui, Marie, ce mariage fut le rêve de ma jeunesse, tu le sais...

autrefois il eût comblé mes vœux, comme aujourd'hui sans doute.

LÉONCE, bas.

Bien ! bien !

FRÉDÉRIC.

Et si je ne suis pas venu te remercier à genoux d'un choix dont je devais être fier, c'est que la surprise et des raisons...

LÉONCE.

Oui, oui, la timidité...

MARIE.

La timidité ! et moi qui l'oubliais.

M. COURCELLES.

Bravo ! je vois qu'on s'entend ici, et j'en suis bien aise.

MARIE, se jetant dans ses bras.

Mon père !

OSCAR, entrant vivement.

Me voilà ! grande nouvelle ! le déjeuner est servi. (Bas à Léonce et à M. Courcelles.) J'ai gagné...

M. COURCELLES, bas.

Comment ? cette jeune fille...

OSCAR, bas.

Je suis sur ses traces.

LÉONCE, bas.

Vous êtes malin.

OSCAR.

J'arrive de Paris.

ENSEMBLE.

AIR *du Domino noir.*

Allons, qu'en ces lieux la gaîté brille,
Et que tous les cœurs soient au plaisir !
Car c'est une fête de famille
Qui va tous ici nous réunir.

(La musique continue sur les paroles de Léonce.)

LÉONCE.

Eh bien ! mon cher Frédéric, le bras à mademoiselle, à ta fiancée ! (Bas.) Souris, sois aimable. (Haut.) Je t'en fais mon compliment. (A Marie.) On n'est pas plus jolie. (A part.) Enlevé! (A M. Courcelles, bas.) Aujourd'hui le contrat, la soirée, ne changeons rien. (A Oscar, bas.) Le pari tient jusqu'à trois heures. (Haut.) Et maintenant, de la gaîté, un air de fête et de bonheur, je porte un toast aux mariés!

FRÉDÉRIC, à part.

Pauvre Mathilde !

REPRISE DU CHŒUR.

Allons, vite! que la gaîté brille, *etc.*

ACTE SECOND

Un petit salon chez Mathilde; porte au fond; portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, ÉLISA.

(Au lever du rideau, Mathilde est assise et tient une broderie ; Élisa entre vivement ; Mathilde se lève.)

ÉLISA.

Ah ! mademoiselle ! mademoiselle !

MATHILDE.

Élisa, qu'est-ce ? qui peut t'effrayer ainsi ?

ÉLISA.

Ah ! pardon, mademoiselle, je n'en puis plus... donnez-moi un verre de quelque chose, avec beaucoup de fleur d'oranger.

MATHILDE.

Explique-toi donc.

ÉLISA.

Eh ! mais c'est un jeune homme qui m'a poursuivie.

MATHILDE.

Oh ! comme tu es émue !

ÉLISA.

Je suis essoufflée, voilà tout ! c'est près du Cours qu'il m'a aperçue. Il a dit : « Ah ! » et il s'est mis à courir ; moi, j'ai crié : « Oh ! » et je me suis bravement jetée dans la petite rue qui mène à notre maison sous le rempart, mais je croyais toujours l'entendre sur mes pas. (Riant.) J'en tremble encore.

MATHILDE.

Tu as eu peur ?

ÉLISA.

Je n'ai pas peur d'un homme ordinairement ; mais sur la brune... écoutez donc...

MATHILDE.

Quelle intention pouvait-il avoir en te poursuivant ainsi ?

ÉLISA.

Dame ! on ne sait pas, ces messieurs ont des intentions si drôles, dès qu'ils aperçoivent une petite tournure élégante, un petit pied bien fait, un petit bras gentil, et comme j'ai tout ça...

MATHILDE.

Folle, va !

Air : *Vaudeville de l'Étude.*

Cet homme qui t'a poursuivie,
Tu ne l'as pas vu ?

ÉLISA.

Non, vraiment ;
Et pourtant j'avais bien envie
De me retourner un moment.
Oui, quelquefois on s'y hasarde,
Pour qu'il soit au moins décidé
Si ce monsieur qui vous regarde
Vaut la pein' d'être regardé.

Mais il y avait trop de danger; et puis, jugez donc, moi qui ne connais personne à Montpellier, je n'avais peur que d'une chose, c'est que M. Frédéric vînt à passer; c'eût été une querelle, bien sûr.

MATHILDE.

Ah! ne dis pas cela, rien que cette idée me fait un mal!... Frédéric se quereller, se battre!

ÉLISA.

Tiens! pourquoi pas! quand on insulte une femme!... Oh! Dieu! un homme qui ne se battrait pas n'aurait pas mon estime.

MATHILDE.

Heureusement, il n'était pas là.

ÉLISA.

Et je ne comptais pas sur un autre, car c'est notre seul cavalier, seul et unique! et encore il nous néglige, on ne le voit plus, nous vivons comme deux religieuses dans cette vilaine maison où je m'ennuie!... Oh! je n'aurais jamais pu vivre dans un couvent.

MATHILDE, remontant.

Silence! je crois que c'est lui.

ÉLISA, écoutant.

Non, non, on n'a pas sonné. Brigitte, n'ouvre pas! Dites donc, mademoiselle, est-ce que vous vous amusez à Montpellier, vous? je commence fièrement à regretter Paris, j'en étouffe.

MATHILDE.

Et pourquoi? tu es sans famille, tu n'as abandonné personne.

ÉLISA.

Comment, personne, mademoiselle! et Gabriel Dufour, mon petit blond, vous savez? il m'aimait tant! quand je pense que si j'avais eu dix mille francs de dot, je l'aurais eu pour époux! Faut-il que son père soit avare, de marchander une femme comme ça! Pauvre Gabriel! j'avais le cœur gros en m'éloi-

gnant de lui, au lieu que vous, mademoiselle, vous partiez avec celui qui vous aime! c'est bien différent.

MATHILDE.

Oui, et lui aussi, il m'aimait, il m'aime encore, mais laissons cela, il va venir, plus de larmes!

AIR : *Vaudeville de l'Héritière.*

Qu'en ces lieux, avec ma tendresse,
Il ne trouve que la gaîté!...
Malheur à celle qui sans cesse
Présente un visage attristé!
Et voilà quels torts sont les nôtres!...
Car un amant, car un mari
Cherche le bonheur chez les autres,
S'il ne le trouve plus chez lui.

ÉLISA.

Oh! ça, c'est vrai.

MATHILDE.

Je n'ai pas l'air d'avoir pleuré, n'est-ce pas?

ÉLISA.

Pleuré! pleuré! eh bien! il ne manquerait plus que ça pour nous amuser tout à fait!

MATHILDE.

Mais il ne vient pas! et pas un mot de lui!

ÉLISA.

Un mot! attendez donc, j'en ai un là dans ma poche, j'étais si troublée, j'oubliais.

MATHILDE.

Une lettre! donne, donne.

ÉLISA.

La voilà! Brigitte venait de la recevoir.

MATHILDE, gaiement.

De lui! de Frédéric!

(Elle baise la lettre.)

ÉLISA.

Est-il bête de ne pas venir recevoir ce baiser-là lui-même.

MATHILDE, lisant.

« Je n'irai te voir qu'un peu tard aujourd'hui ; le propriétaire « de la maison que tu habites vient d'arriver ici, défie-toi de sa « visite ; il nous perdrait, c'est un bavard. »

ÉLISA, écoutant.

Brigitte ouvre ! oh ! pour le coup, c'est M. Frédéric.

MATHILDE, courant à la porte.

Frédéric ! (Oscar paraît.) Ah !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, OSCAR.

OSCAR, à la cantonade.

Eh ! oui, petite, Oscar Gibaud...

ÉLISA.

Oh ! quelle face !

OSCAR.

Propriétaire.

MATHILDE.

Ciel !

ÉLISA, avec empressement.

Le propriétaire ! asseyez-vous donc, monsieur, s'il vous plaît !

MATHILDE, bas à Élisa en la retenant.

Mais non ! il faut le renvoyer.

OSCAR.

Pardon, belle dame, je vous dérange peut-être.

MATHILDE.

Mais, monsieur, je ne vous cacherai pas que...

OSCAR.

Vous êtes trop bonne... (A part.) Elle est fort bien ! elle a une foule de détails délicieux.

ÉLISA, à part.

Il est laid comme sa maison.

MATHILDE, faisant signe à Élisa.

Mon Dieu ! monsieur, je suisdésolée ; mais j'allais sortir !

ÉLISA, vivement.

Oui, nous allions sortir.

OSCAR.

Pardon si je tiens à l'honneur, c'est-à-dire au plaisir de vous arrêter un instant... mais, arrivé ce matin de Paris...

ÉLISA, vivement.

Ah ! monsieur arrive de Paris?

OSCAR.

Oui, petite... (A part.) Est-ce qu'elle ne s'en ira pas, celle-là?... (Haut.) Arrivé de Paris, où j'étais lancé dans la société la plus étourdissante de jeunes fashionables et de jolies femmes, je m'estime heureux de rencontrer à Montpellier quelque chose qui me fasse retrouver ce que j'ai quitté.

ÉLISA, à part.

C'est très-gentil.

OSCAR.

On m'a dit que j'avais une locataire charmante, et avec mon esprit ordinaire, je me suis dit : Allons la voir !

MATHILDE, avec impatience.

Monsieur...

OSCAR.

Oh ! un propriétaire...

AIR : *Vos maris en Palestine.*

C'est un droit que je réclame!
Je veux que dans ma maison!

Chacun soit content, madame,
J'y puis venir sans façon,
Parler à ma locataire!...

ÉLISA, à part.

Au risque de l'ennuyer!

OSCAR, souriant.

Ça rentre dans le loyer!...

ÉLISA, à part.

Alors, c'est l' propriétaire
Qui devrait nous le payer.

OSCAR.

Je viens me mettre à vos ordres, je reviendrai souvent pour cela.

MATHILDE.

Vous êtes trop bon.

ÉLISA.

D'abord, il fume partout.

MATHILDE.

Élisa!

OSCAR, à part.

Elle est insupportable!... (A Mathilde.) Et puis, je vous parlerai de Paris, vous ne connaissez peut-être pas Paris?

MATHILDE.

Si fait, monsieur; mais de grâce...

OSCAR.

Vous l'avez habité?

ÉLISA.

Oui, monsieur.

OSCAR, posant sa canne et son chapeau.

Oh! alors, nous voilà en pays de connaissance, je connais tout le monde à Paris.

MATHILDE, à part.

Il s'installe ?

ÉLISA.

Ah ! bon, ça se trouve bien.

OSCAR.

Hein ?

ÉLISA.

C'est qu'alors monsieur connaît peut-être...

OSCAR.

C'est très-probable.

ÉLISA.

M. Dufour.

OSCAR.

Certainement.

ÉLISA.

Vous le connaissez ?

OSCAR.

Parbleu ! Georges Dufour.

ÉLISA.

Non, M. Gabriel Dufour.

OSCAR.

Fils d'un banquier.

ÉLISA.

Eh ! non, garçon tailleur.

OSCAR, riant.

Garçon tailleur ! ah ! ah !... je crois, Dieu me pardonne, que la petite se moque de moi.

MATHILDE.

Permettez ?

OSCAR.

Pour qui me prend-elle donc ?

ÉLISA.

Tiens ! mais il est gentil, Gabriel, et si j'avais eu dix mille francs...

OSCAR.

Eh bien ! après ?

MATHILDE.

Élisa ! c'est bien ; monsieur n'est pas venu ici pour entendre vos secrets ; il est pressé sans doute, comme moi-même, et je vais...

(Elle fait un mouvement pour le reconduire.)

OSCAR.

Mais non, mais non !... au contraire, et à moins que madame n'attende quelqu'un.

MATHILDE, vivement.

Moi, monsieur, je ne connais personne dans cette ville.

OSCAR.

Personne ?

ÉLISA.

Absolument personne !... (A part.) Voilà mentir.

OSCAR.

Ah !... (A part.) Diable !...

MATHILDE, à part.

Il ne s'en ira pas.

OSCAR.

Cela se trouve mal !... et moi, qui attendais de madame des renseignements sur quelqu'un de Paris, comme elle, M. Frédéric...

ÉLISA.

M. Frédéric !

MATHILDE, l'interrompant.

M. Frédéric !... je ne connais pas.

OSCAR.

En vérité ?... (A Élisa.) Mais, mademoiselle...

ÉLISA, changeant de ton.

Frédéric ? qu'est-ce que c'est que ça ?

OSCAR.

Ça, c'est le neveu de mon cousin.

ÉLISA.

Ah ! votre cousin ?

OSCAR.

Oh ! c'est d'un autre côté, et je le vois chez lui, chez M. Courcelles.

ÉLISA.

Le banquier ?

OSCAR, vivement.

Ah ! vous connaissez mon cousin ?

MATHILDE.

Mais non, monsieur, non !

ÉLISA, se reprenant.

Dame ! qui est-ce qui ne connaît pas un banquier ? nous avons justement à toucher...

(Mathilde lui fait signe de se taire.)

OSCAR, les observant.

Chez lui ! alors prenez un autre jour que celui-ci, car le mariage de sa fille...

ÉLISA.

Ah ! sa fille.

MATHILDE.

Elle se marie ?

OSCAR, à part.

Ça lui fait quelque chose... (Haut.) Sans doute, et M. Frédéric aurait pu vous apprendre...

MATHILDE, se remettant.

Mais encore une fois, monsieur, je ne connais personne ici, et je serais désolée de vous retenir plus longtemps.

ÉLISA.

D'autant plus que monsieur me paraît beaucoup mieux placé que nous pour avoir des renseignements sur... ce Frédéric.

OSCAR.

Vous croyez ? il me semblait...

MATHILDE.

Je ne le connais pas, monsieur, et je suis obligée de rentrer...

(Elle salue et s'éloigne.)

ÉLISA, tenant le chapeau et la canne d'Oscar.

Voici votre chapeau, votre canne, et monsieur va...

OSCAR, à part.

Tiens ! tiens !... est-ce que je me serais trompé ? (Haut.) Pardon, belle dame, je vous reverrai, je suis si touché de l'accueil bienveillant que j'ai reçu de vous...

ÉLISA.

Oh ! monsieur, il n'y a pas de quoi, ce sera toujours comme ça.

MATHILDE, rentrant à droite.

Monsieur.

OSCAR, allant pour sortir.

J'ai bien l'honneur...

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, en dehors.

C'est bien ! si Mathilde...

OSCAR.

Cette voix !

MATHILDE, s'arrêtant.

Ciel !

ÉLISA.

C'est lui !

FRÉDÉRIC, entrant.

Je n'ai qu'un instant, et je viens...

OSCAR.

M. Frédéric !

FRÉDÉRIC.

Oscar !

ENSEMBLE.

AIR *de la Lectrice.*

Rencontre funeste !
Maudit indiscret !
C'est, tout me l'atteste,
Un piége secret !

OSCAR.

Je comprends le reste ;
En vain on se tait...
C'est, tout me l'atteste,
Un roman secret.

MATHILDE et ÉLISA.

Rencontre funeste !
Quand il s'en allait !
Il a, tout l'atteste,
Surpris { mon / notr' } secret !

ÉLISA.

Maudite figure !

OSCAR.

Ah ! bah ! vous ici !
(A part.)
J'ai de l'aventure
Gagné mon pari !
(La musique continue à l'orchestre.)

FRÉDÉRIC, à demi-voix.

Monsieur, ma présence en ces lieux est peut-être un secret qu'il m'importe de cacher, et ce secret, vous le garderez.

OSCAR.

Permettez !

FRÉDÉRIC, bas.

Ou vous êtes mort !

OSCAR.

Mort !

MATHILDE, passant vivement entre Oscar et Frédéric.

Qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ?

FRÉDÉRIC.

Rien, rien, madame.

OSCAR.

Oh ! mon Dieu ! rien du tout !... (A part.) Tiens, et mon pari ! (Haut.) Belle dame, (Imitant Mathilde). je ne connais personne ! absolument personne !... (Sur un mouvement de Frédéric.) J'ai bien l'honneur...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Rencontre funeste, *etc.*

OSCAR.

Je comprends le reste, *etc.*

MATHILDE et ÉLISA.

Rencontre funeste, *etc.*

OSCAR, à Élisa, en sortant.

Adieu, petite, adieu.

ÉLISA.

Allons donc !

(Elle le suit dehors et ferme la porte sur lui.)

MATHILDE.

Enfin, il est parti !

FRÉDÉRIC.

Cet homme te parlait de moi.

MATHILDE.

Je refusais de l'entendre, je rentrais. (Élisa rentre.) Ah !... je croyais que c'était lui.

ÉLISA.

Soyez tranquille! Brigitte ne le recevra plus.

(Elle rentre à droite.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, MATHILDE.

FRÉDÉRIC, à part.

Allons! voilà une circonstance qui doit presser encore ma rupture.

MATHILDE, qui s'est rapprochée de lui.

Eh bien! que dites-vous, monsieur? vous ne me regardez pas? vous ne me dites rien?

FRÉDÉRIC.

Oh! pardon... c'est que la présence de cet homme... m'a troublé... je m'attendais si peu...

MATHILDE.

C'est comme moi, je ne le connaissais pas... mais c'est mon propriétaire... il a cru me devoir une visite.

FRÉDÉRIC.

Sans doute; il n'avait pas d'autre motif; mais il est si léger... si indiscret...

MATHILDE.

Eh! que t'importe!... que peut-il dire?

FRÉDÉRIC.

Eh! mais... qu'il m'a vu ici.... chez toi... et des suppositions...

MATHILDE.

Que peut-on supposer qui te donne de l'inquiétude?... que tu m'aimes; mais j'en suis fière, je ne le cache pas... je voudrais le dire à tout le monde!... que je t'aime... Eh! mais, est-ce qu'il n'y a pas dans ce mot-là... quelque chose qui te console de tout, comme moi?

FRÉDÉRIC.

Sans doute !... mais...

MATHILDE.

Mais pourquoi donc cet air triste, inquiet, lorsqu'on est heureux? Et d'ailleurs ce secret que tu veux garder, ne faut-il pas qu'il soit connu quelque jour... et que saura-t-on alors?... que nous sommes liés l'un à l'autre par des serments que rien ne peut rompre... rien, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Et tu serais compromise, toi... livrée aux propos, aux sarcasmes d'une petite ville !

MATHILDE.

Je n'y pense pas.

FRÉDÉRIC.

J'y pense, moi !... j'ai eu tort de te permettre de me suivre; il fallait avoir plus d'empire sur moi, dans ton propre intérêt, et ne pas souffrir un sacrifice...

MATHILDE.

Qui m'enchaînait à toi pour toujours.

FRÉDÉRIC.

Eh ! t'eussé-je moins aimée... de loin ?

MATHILDE.

De loin !... oh ! c'est la première fois que tu me parles ainsi !... de loin !

FRÉDÉRIC.

Je veux dire que mon amour résisterait même à l'absence, et que si la crainte de te compromettre me forçait à t'éloigner d'ici... de cette ville... pour quelque temps...

MATHILDE.

M'éloigner, moi !... te quitter, ne plus te voir !... oh ! tu veux donc me faire mourir ?

FRÉDÉRIC.

Mathilde !... (A part.) Et le moyen d'avoir ce courage-là ?

MATHILDE.

M'éloigner !

FRÉDÉRIC.

Exposée aux regards des indiscrets... ce M. Oscar, par exemple... que venait-il faire ici ?...

MATHILDE.

Voir sa locataire... ou plutôt sa maison.

FRÉDÉRIC.

Rien de plus ?

MATHILDE.

Que veux-tu dire ?

FRÉDÉRIC.

Il n'a pas cherché à te faire trahir ton secret... le mien?

MATHILDE.

Non, je ne crois pas ; il m'a parlé de ton oncle, de ta cousine.

FRÉDÉRIC, l'observant.

De ma cousine ?... ah ! tu vois bien...

MATHILDE.

Oui, de ta cousine... il m'a dit qu'elle se mariait.

FRÉDÉRIC, de même.

Il ne t'a pas nommé le mari ?

MATHILDE.

Le mari ?

FRÉDÉRIC.

Il ne t'a pas parlé de moi ?

MATHILDE.

De toi ?

FRÉDÉRIC.

Qui sait ?... une supposition, pour forcer ton émotion à te trahir.

MATHILDE.

Tu crois ?

FRÉDÉRIC.

Car enfin, s'il t'eût dit que c'était moi... qui épousais ma cousine ?

MATHILDE.

Toi!... ta cousine !... oh ! non.

FRÉDÉRIC.

Mais enfin, s'il te l'eût dit ?

MATHILDE, avec candeur.

Je ne l'aurais pas cru.

FRÉDÉRIC.

Et cependant, il aurait pu te dire que je suis d'un âge à penser à m'établir... que mes amis, tous ceux qui m'aiment doivent eux-mêmes m'y inviter.

MATHILDE.

Je ne l'aurais pas cru.

FRÉDÉRIC.

Il aurait pu te dire que mon oncle a des droits sur moi, sur ma liberté... et que s'il exigeait pour des raisons de famille...

MATHILDE.

Je ne l'aurais pas cru... non, non... ton intérêt, ta fortune, la volonté de ton oncle... qu'est-ce donc auprès de tes serments, de mon amour ?... Oh ! non, je ne l'aurais pas cru... car enfin tu m'aimes... tu es à moi ! j'ai tout quitté pour te suivre, pour t'aimer... j'avais un père, une famille aussi, dont je ne te parle jamais... une fortune peut-être qu'un mariage allait me donner... j'ai tout laissé pour toi... j'ai bravé des colères qui seraient terribles !... Et maintenant, pauvre fille, sans ami que toi, sans soutien que toi... tu me punirais de t'avoir aimé !... tu m'abandonnerais pour une autre !... oh ! non, non... c'est impossible ; ce piége était trop grossier... le mensonge trop maladroit !... je ne l'aurais pas cru.

FRÉDÉRIC.

Mais toi, Mathilde... si l'on voulait nous séparer; si l'on te rappelait tes devoirs oubliés, ton honneur compromis? si pour ce sacrifice, des offres séduisantes...

MATHILDE.

Oh! tais-toi!... ne parle pas ainsi... Tiens, moi qui t'attendais pour retrouver du calme, de la gaieté... voilà que tu me fais venir des larmes dans les yeux.

FRÉDÉRIC, à part.

Jamais... je n'aurai jamais ce courage-là!

MATHILDE.

Oh! je suis tranquille!... Voici l'instant où nous sortons ensemble tous les soirs... je m'échappe de ma prison, et dans l'ombre, appuyée sur ton bras, je me sens heureuse; je ne sors jamais qu'avec toi... jamais dans le jour... et cependant, tu ne te fâcheras pas : ce matin, je suis sortie... Attends-moi... Ce M. Oscar est venu suspendre ma toilette, et j'y tiens beaucoup pour toi.

FRÉDÉRIC.

Ta toilette... à quoi bon?... remettons à demain...

MATHILDE.

Non pas! non pas!...

(Elle va pour sortir.)

FRÉDÉRIC, à part.

Et mon oncle qui m'attend!

(Il s'assied.)

MATHILDE, revenant.

Toi, me quitter!... ne plus m'aimer!... oh! je ne l'aurais cru.

(Elle l'embrasse et sort vivement.)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, seul.

Oh ! jamais ! jamais !... tant d'amour, d'ingénuité, d'abandon... ne l'auraient conduite qu'à sa perte !... Cette enfant que j'ai arrachée aux joies, aux espérances de sa famille, je ne l'aurais séduite, entraînée que pour l'abandonner lâchement !... oh ! non, non, ce serait affreux !... je reste ici... je vais écrire.

(Il va à une table.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, LÉONCE.

LÉONCE, à la cantonade.

Eh ! non, que diable !... je veux entrer !... j'entrerai ! (Regardant à droite.) Je ne me trompe pas... au premier... à droite... une croisée...

FRÉDÉRIC, se retournant.

Qu'est-ce ?

LÉONCE, l'apercevant.

Eh ! mais...

FRÉDÉRIC.

Léonce !...

LÉONCE.

Que diable fais-tu ici ?

FRÉDÉRIC.

Et toi-même ?

LÉONCE.

Je cherche la maîtresse du logis.

FRÉDÉRIC.

Tu la connais ?

LÉONCE.

Immensément !

FRÉDÉRIC.

Toi ?...

LÉONCE.

Une grisette que j'ai laissée à Paris, et que je retrouve à Montpellier. Ah! ah! ah! Mon Dieu! qu'as-tu donc? comme tu es pâle!

FRÉDÉRIC.

Rien, rien; tu la connais, dis-tu?

LÉONCE.

Mais toi-même... Ah! j'y suis, j'y suis! (Riant.) Cette jeune fille enlevée, cette vertu...

FRÉDÉRIC.

Silence! explique-toi! es-tu bien sûr?

LÉONCE.

Parbleu! figure-toi qu'en sortant de mon hôtel, je crois reconnaître un profil qui détournait la rue à gauche, c'était bien elle, une jeune fille que j'avais connue autrefois, comme j'ai eu l'avantage de te le dire, rue aux Ours, magasin de lingerie magnifique, où l'on trouvait un assortiment complet de jolies choses et de jolies filles; mais une réputation de vertu, ah!...

FRÉDÉRIC.

Oui, oui, c'est bien cela!

LÉONCE.

Ma famille était près de là. La petite en question venait quelquefois nous voir dans le jour; je lui rendais ses visites à d'autres heures, toujours à cause de sa vertu.

FRÉDÉRIC.

Oh! mon Dieu! et c'est elle que tu as vue? En effet, elle est sortie: elle me le disait là, tout à l'heure.

LÉONCE.

Je veux la suivre, elle disparaît; je hâte le pas, je retrouve ses traces, je la suis; je tente de me faire entendre, on retourne la tête de l'autre côté: autre profil; c'était bien elle, parbleu! je ne me trompais pas; enfin, je croyais l'atteindre, quand

tout à coup, près de cette maison, elle prend une allée où je la perds de nouveau, mais tout à fait; et depuis une heure je rôdais les mains dans mes poches, le cœur impatient, le nez en l'air, sans pouvoir la retrouver, quand tout à coup, à l'instant même, je viens de l'apercevoir ici, au premier, à une fenêtre, je l'ai vue, et cette fois, de face!

FRÉDÉRIC.

Et c'est toujours elle?

LÉONCE.

Je parierais ma croix!

FRÉDERIC.

Et tu l'as connue?

LÉONCE.

Si je l'ai... à telles enseignes, qu'elle a pleuré prodigieusement quand je suis parti... la femme pleure beaucoup.

FRÉDÉRIC.

AIR *du Partage de la richesse.*

Il se pourrait!... c'était bien elle!
Mon sang s'est glacé dans mon cœur!...

LÉONCE.

C'est juste!... à ma place fidèle,
C'est toi qui charmais sa douleur!
Tu la consolais! quelles chances!...
Oh! je ne t'en veux pas!... merci!
C'est dans les grandes circonstances
Que l'on reconnaît un ami!

FRÉDÉRIC.

Quoi! si douce, si naïve... quand je crois à son amour, à son premier amour!

LÉONCE.

Ah! bah! elle t'a dit... Ah! ah! ah! moi aussi, elle m'a dit que c'était le premier; mais, pas si bête que toi, je les connais, ces petites filles! ah! ah! ah! ce pauvre Frédéric! (Frédéric cache

sa tête dans ses mains.) Eh bien ! eh bien ! tu vas te désoler, je crois. Allons donc, il faut être philosophe comme un mari : j'en ai bien vu d'autres!

FRÉDÉRIC.

C'est qu'aussi c'est indigne ! moi qui me reprochais de l'avoir aimée, de l'avoir perdue, et tout à l'heure encore, je l'écoutais avec émotion, je ne lui parlais qu'en tremblant, je n'osais provoquer une rupture?

LÉONCE.

C'est juste ! tu avais des scrupules, tu doutais qu'elle acceptât ; bon enfant, va !

FRÉDÉRIC.

Mais comment croire aussi à tant de fausseté ! moi, lui offrir de l'or, lui dire : Rendez-moi ma liberté, à ce prix je vous rends votre amour, quand elle me disait avec tant de candeur : « Je ne l'aurais pas cru. »

LÉONCE.

Connu ! connu ! mais il faut que je la voie, que je lui parle, que je lui demande des nouvelles de mon Paris, à moi : il y a deux mois que je n'en ai reçu. Et tiens, si tu veux venir avec moi, je vais arranger l'affaire.

FRÉDÉRIC.

Oui, et je vais l'écraser de mon mépris, de mes reproches ; je vais lui dire...

LÉONCE.

Ah bien ! non ! ah bien ! non ! si tu vas faire une scène, du drame moderne, je n'en suis plus ! je ne suis pas pour le tragique, moi ! avec ça que tu ne m'as pas l'air trop solide ! et puis, les reproches, les larmes, c'est bête ! laisse-moi plutôt... en ma qualité d'ancienne connaissance, je vais lui offrir...

FRÉDÉRIC.

Elle n'acceptera rien ! oh ! non !

LÉONCE.

Elle ! ah bien oui ! elle n'est pas fille à refuser ! J'entends

quelqu'un : c'est elle sans doute ; va-t'en, va-t'en ! Laisse-moi ; on t'attend chez ton oncle ; je t'y rejoindrai.

FRÉDÉRIC.

Oui ; et si elle accepte, si elle accepte, alors, tout est fini !

ENSEMBLE.

AIR *du Comte Ory.*

Oui, mon cœur désormais
Aura plus de courage !...
Sans amour, sans regrets
Je la fuis pour jamais !...

LÉONCE.

Allons donc ! désormais
Montre plus de courage !
Étouffe tes regrets,
Et fuis-la pour jamais.

(Frédéric sort.)

LÉONCE.

Pauvre garçon ! est-il candide ! il croit à la vertu de ces demoiselles ! Ah ! ah ! ah ! il a pour les femmes une estime chevaleresque dont je me prive heureusement.

SCÈNE VII.

LÉONCE, ÉLISA.

ÉLISA, entrant vivement.

Je vais lui dire que vous êtes prête. Oh !

LÉONCE.

C'est elle !

ÉLISA, tremblante et immobile.

Monsieur...

LÉONCE, courant la prendre dans ses bras.

Mais regarde-moi donc bien, et reconnais...

ÉLISA, de même.

Monsieur Léonce.

LÉONCE, l'embrassant.

Eh! oui, comment ça va-t-il? bien! et moi aussi. (Il l'embrasse une seconde fois.) Merci.

ÉLISA.

Allez toujours, j'ai perdu la force, je n'y suis plus, je n'y vois plus!

LÉONCE.

Ah! bah! reviens à toi, je ne t'en veux pas!

ÉLISA.

Vrai, vous ne m'en voulez pas, monsieur Léonce?

LÉONCE.

Dis Léonce, et que tout ça finisse.

ÉLISA.

Vous ici! vous?

LÉONCE.

Eh bien! quoi! te voilà à moitié morte! rassure-toi, je sais tout.

ÉLISA.

Tout!

LÉONCE.

Je ne t'en veux pas pour ça; Frédéric est mon ami; et puisque tu l'aimes, puisque vous vous aimez...

ÉLISA.

Mais non, mais non, ce n'est pas moi.

LÉONCE.

Eh! qui donc?



ÉLISA.

Vous ne savez donc pas...

LÉONCE.

Celle qu'il aime, qu'il a enlevée...

ÉLISA, l'entraînant vers le fond.

Oh! allez-vous-en, ne restez pas ici!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE.

Me voilà, me voilà ! ne t'impatiente pas !

LÉONCE.

Ciel !

MATHILDE.

Ah !

LÉONCE, avec surprise.

Ma sœur !

ÉLISA, se jetant vers elle pour la faire sortir.

Mademoiselle, sortez !

(Mathilde demeure atterrée.)

LÉONCE, avec inquiétude.

Ma sœur !

ÉLISA, revenant à Léonce.

Monsieur Léonce...

LÉONCE, avec fureur.

Ma sœur !

(Il veut faire un mouvement vers elle, il s'arrête. Élisa s'approche de Mathilde comme pour la soutenir.)

MATHILDE, d'une voix étouffée.

Va-t'en ! va-t'en !

ÉLISA, sortant.

O mon Dieu !

(Elle entre à droite.)

SCÈNE IX.

MATHILDE, LÉONCE.

LÉONCE.

Ma sœur ! ici ! toi ! oh ! non, non, c'est impossible !

MATHILDE.

Grâce ! mon frère ! grâce ! pour moi, pour Frédéric.

LÉONCE.

Frédéric ! Oh ! c'est donc vrai ; je ne rêve pas : non ! oh ! je voudrais me tromper en vain ! Sa maîtresse ! oh ! oh ! mon Dieu ! (Il tombe assis.)

MATHILDE.

Oui, je suis coupable ; je le sens près de toi.

LÉONCE.

Malheureuse ! et ma mère ! ma pauvre mère !

MATHILDE, le regardant avec surprise.

Ta mère !

LÉONCE.

Moi qui étais heureux de ce second mariage qui m'avait donné une sœur... une sœur perdue, déshonorée !

MATHILDE.

Oh ! ne le crois pas, mon frère ! Frédéric m'a juré... c'est M. Frédéric.

LÉONCE.

Oui, oui, je le connais.

MATHILDE.

Tu le connais ! mais alors... Oh ! mon nom l'a trompé.

LÉONCE.

Mais par quelle ruse infernale, par quelle séduction... toi, si jeune, si pure !

MATHILDE.

Oh ! Léonce, il m'aimait tant ! J'ai résisté longtemps à son amour, à ses prières ; mais j'étais seule, loin de ma mère, et il était toujours là, si bon, si tendre pour moi, et si malheureux de cette indifférence que j'affectais, mais qui n'était pas au fond de mon cœur : car son amour était partagé qu'il l'ignorait encore. Je sentis le danger, mon frère, je voulus fuir de

ce magasin où l'on m'avait placée, retourner près de notre mère; mon père s'y opposa : il est si sévère, si inflexible, si dur ! et cependant c'est mon père, à moi. J'obéis ! je restai, et quelques mois après, quand ma mère voulut enfin m'interroger sur des chagrins que je lui cachais, mais qu'elle avait devinés, il n'était plus temps ! j'étais perdue.

(Sur ces derniers mots, elle tombe à genoux.)

LÉONCE.

Mais ma mère ! ma mère !

MATHILDE.

Elle était en proie alors à cette maladie qui devait nous la ravir !

LÉONCE.

Ciel !

MATHILDE.

Le chagrin hâta la fin de ses jours !

LÉONCE, se levant.

Ma mère !

MATHILDE, se jetant dans les bras de Léonce.

Mais en mourant elle m'a pardonné.

LÉONCE, la repoussant.

Laissez-moi, laissez-moi !

MATHILDE.

Ne me repousse pas !

LÉONCE.

Morte ! et c'est toi...

MATHILDE.

Elle m'a pardonné !

LÉONCE.

Et moi, je te hais ! je te maud...

MATHILDE, s'attachant à lui.

Mon frère ! oh ! non, non !

LÉONCE.

Morte ! quand j'accourais près d'elle, quand je comptais les jours, les heures qui me séparaient de ma mère, je ne devais plus la revoir, ma mère ! Je n'avais que deux personnes qui me fissent aimer la France, deux femmes vers lesquelles je sentais mon âme s'envoler avec délices : ma mère et ma sœur ; et elles étaient mortes pour moi, mortes toutes les deux !

MATHILDE.

Oh ! non, je reste pour pleurer avec toi, pour te consoler ! Oh ! ne me repousse pas, j'étais ta sœur, ta sœur bien-aimée ! et celle que tu pleures, elle me parlait de toi en mourant comme d'un soutien, d'un ami !

AIR *de l'Angelus.*

« C'est là le plus cher de mes vœux !...
« Il sera ton appui, dit-elle ;
« Mes enfants, aimez-vous tous deux
« D'une amitié sainte et fidèle ! »
Tu l'exauceras, je le voi,
Oui, tu seras toujours mon frère !...
Ah ! Léonce ! pardonne-moi,
Puisque je parais devant toi
Avec le pardon de ma mère.

LÉONCE, après un moment de silence, se retourne, lui ouvre ses bras ; elle s'y précipite.

Ma sœur ! oui, ses vœux seront exaucés ! je te soutiendrai, je te protégerai, mon seul bien, ma seule amie, ma seule famille ! je n'en ai plus d'autre à présent ! Et ton père ?

MATHILDE.

Ah ! il m'aurait tuée ! et tu étais loin de nous ! J'espérais que ce pardon, qu'alors il eût refusé à sa fille coupable, plus tard du moins il l'accorderait à mon mari.

LÉONCE.

Ton mari !

MATHILDE.

Frédéric me l'a promis, Léonce !

LÉONCE.

Ton mari !

MATHILDE.

Il tiendra sa promesse !

LÉONCE.

Sa promesse ! oh ! s'il ne l'oublie pas en ce moment ; adieu ! adieu !

(Il va pour sortir.)

MATHILDE.

Mon frère !

LÉONCE.

J'ai ton honneur, le mien à sauver, et pour te rendre à ton père...

MATHILDE.

Mais...

LÉONCE, courant à la porte.

Silence ! quelqu'un ! c'est lui peut-être !

MATHILDE, avec effroi.

Grand Dieu !

M. COURCELLES, en dehors.

Bien ! bien ! c'est ici !

MATHILDE, écoutant.

Non, non, ce n'est pas sa voix !

LÉONCE, refermant la porte.

M. Courcelles !

MATHILDE.

Son oncle ! que vient-il faire ici ?

LÉONCE.

Qu'il ne te voie pas ! qu'on ne sache jamais que c'est toi, ma sœur !

MATHILDE.

Comment sait-il...

LÉONCE, la poussant.

Ah ! j'en mourrais ! cache-toi ! cache-toi ! (Mathilde entre vivement dans un cabinet à gauche, au moment où M. Courcelles paraît.) Le voici !

SCÈNE X.

M. COURCELLES, LÉONCE.

M'y voilà ! (Apercevant Léonce.) Eh ! vous ici, mon cher ! j'en suis enchanté, c'est un renfort, et j'en ai besoin, parce que la démarche est un peu risquée pour moi ; je me fais l'effet d'aller en bonne fortune. Je regardais autour de cette maison, j'avais peur d'être vu.

LÉONCE.

Monsieur, je ne sais pas...

M. COURCELLES.

Ah çà ! mais comment êtes-vous ici ? est-ce que Frédéric vous y a amené? est-ce que vous avez appris par Oscar ?... comme moi ? Hein ! ce diable d'Oscar, je vous l'avais bien dit, il voit tout ! il sait tout ! il se glisse partout ! c'est un vieux furet.

LÉONCE, toujours inquiet.

Ah ! c'est lui qui vous a dit... qui vous a... Ah !... oui, oui... c'est juste ! (A part.) Maudit faquin !

M. COURCELLES.

Eh ! mais qu'est-ce que vous avez donc ? on dirait que cela vous contrarie.

LÉONCE.

Moi ! non, non, pas du tout.

M. COURCELLES.

Nous sommes au gîte, il s'agit de faire partir le gibier ; mais ma poudre, c'est de l'or, c'est-à-dire des billets de banque, là, dans ce portefeuille ; (Il le montre.) ils ont cours à Paris, où je la renvoie.

LÉONCE.

Plaît-il ? vous espérez, monsieur.

M. COURCELLES.

Comme vous me l'avez dit, la complaisance de ces femmes-là se paie, et je viens acheter la sienne ; mais cette fois, en tout bien, tout honneur, donnant donnant. Elle accepte, nous l'enlevons.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Hein ! mon cher, un enlèvement !
Quels beaux jours cela me rappelle !...
Jadis c'était plus amusant...
Et si j'enlevais une belle,
J'avais plus d'amour que d'argent,
Pour la décider au voyage :
Ça me coûtait moins... et pourtant,
Ça me rapportait davantage.

Mais allons, allons.

LÉONCE, le retenant.

N'y comptez pas, monsieur, elle est fière, et loin d'accepter...

M. COURCELLES.

Bah ! vous l'avez vue ? est-elle bien ? Vous me direz cela plus tard, le temps presse, ma chaise de poste est là ; il faut qu'elle parte, elle acceptera tout, et plutôt deux fois qu'une.

LÉONCE.

Mais...

M. COURCELLES.

Oh ! vous me l'avez dit ; et puis Frédéric est rentré, on nous attend dans le salon. Eh ! vite ! Eh ! vite !

LÉONCE, à part.

O mon Dieu ! quel supplice ! s'il savait... ma sœur... non, Jamais, jamais.

M. COURCELLES, regardant à droite.

Eh ! tenez, tenez, une femme, ce doit être elle.

LÉONCE, effrayé, regardant à gauche.

Qui? ma... (Se retournant.) Cette dame!

(Élisa entre.)

M. COURCELLES.

La voici.

LÉONCE, à part.

Élisa!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ÉLISA.

ELISA.

Mademoiselle... (S'arrêtant.) Ah! messieurs...

M. COURCELLES, regardant Léonce.

Pas mal, pas mal! il a du goût.

LÉONCE.

Vous trouvez! (A part.) O ciel! s'il pouvait!...

ÉLISA.

Pardon, messieurs, je cherchais...

LÉONCE, s'élançant vers elle.

Hein? quoi? (Bas.) Silence, pas un mot, fais ce que je te dirai.

ÉLISA.

Plaît-il?

M. COURCELLES, passant entre eux.

Pardon, pardon, c'est moi que cela regarde. (Se retournant, à Léonce.) Est-ce que vous vous liguez contre moi, vous?

LÉONCE.

Non! au contraire, j'ai tout dit à madame, je l'ai prévenue.

M. COURCELLES.

Ah! c'est bien; en ce cas, mademoiselle, vous savez ce qui m'amène. Je suis père, et tous les sacrifices pour assurer le bonheur de mon enfant... vous comprenez.

LÉONCE, faisant des signes à Élisa.

Oui, vous comprenez.

ÉLISA.

Monsieur... (Léonce lui fait signe de dire oui.) Oui, oui, je comprends parfaitement.

M. COURCELLES.

Vous comprenez aussi qu'il ne fallait rien moins que cela pour me faire hasarder une pareille démarche; car enfin je sais ce qu'on doit d'égards à la position d'une femme, d'une jolie femme, dont les manières distinguées...

LÉONCE, bas à Courcelles.

Allez au fait !

M. COURCELLES.

Vous avez raison. (A Élisa.) Allons au fait.

ÉLISA.

Oui, allons au fait, j'aime mieux ça. (A part.) C'est embrouillé en diable.

M. COURCELLES.

Vous comprenez.

LÉONCE.

Sans doute.

ÉLISA, vivement.

Sans doute, je comprends ; c'est convenu.

M. COURCELLES, à part.

Elle a l'air bonne fille.

LÉONCE.

Allez donc.

M. COURCELLES.

Si notre jeune homme a cédé... croyez-moi bien...

ÉLISA.

Oh ! je vous crois de tout mon cœur.

M. COURCELLES.

Il a fallu pour le décider la voix de la raison, et surtout la certitude d'une existence honorable pour vous, et j'y tiens moi-même.

ÉLISA.

Monsieur, vous êtes bien bon. (A part.) Ça devient intéressant.

M. COURCELLES, à Léonce.

Qu'est-ce que vous disiez donc ? mais elle prend cela à merveille.

LÉONCE.

Parbleu ! allez toujours.

M. COURCELLES, à Élisa.

Vous ne pouvez rester ici, pour des raisons de haute convenance ; il y a en bas une voiture, des chevaux de poste... vous comprenez ?

ÉLISA.

Permettez, je comprends. (Léonce lui fait un signe.) Oui, oui, je comprends très-bien. (A part.) Je n'y comprends rien du tout.

M. COURCELLES.

Et qui sait s'il n'y a pas à Paris quelque parti plus sûr, plus heureux ? Tout s'oublie dans le monde, tout se pardonne... et un bon mariage...

ÉLISA.

Tiens, pourquoi pas ? (A part.) Qui est-ce qui lui a dit ?

M. COURCELLES.

Si une dot...

ÉLISA.

Oh ! voilà... une dot ! et le moyen ?

M. COURCELLES.

Une vingtaine de mille francs.

ÉLISA.

Oh ! pas tant.

M. COURCELLES, tirant le portefeuille.

Eh bien! si fait, je vous les apporte, les voici.

ÉLISA.

Permettez, monsieur, je ne sais si je...

LÉONCE, lui faisant un signe très-marqué.

Eh! sans doute.

ÉLISA.

Oui, oui, monsieur, si cela peut vous être agréable.

(Elle prend le portefeuille.)

M. COURCELLES.

Vous comprenez?

ÉLISA.

Je comprends, c'est-à-dire on ne peut plus.

M. COURCELLES, à Léonce.

Hein! vous disiez vrai! ces femmes-là... avec de l'argent, tout s'arrange.

LÉONCE, s'efforçant de sourire.

N'est-ce pas?

ÉLISA, à part.

Une véritable énigme; mais c'est égal, le mot en est gentil.

M. COURCELLES.

Et maintenant que nous nous comprenons, ma gentille demoiselle, je vous offre encore...

ÉLISA, tendant la main.

J'accepte, monsieur, j'accepte tout.

LÉONCE, à part.

Oh! il ne partira pas! (Bas à M. Courcelles.) Et le départ!

M. COURCELLES.

J'y suis. (A Élisa.) Je vous offre le moyen de presser un départ devenu nécessaire.

ÉLISA.

Quel départ?

M. COURCELLES.

Je vous l'ai dit, la chaise de poste est en bas; mon caissier, un vieux et respectable serviteur, vous accompagnera jusqu'à Paris.

ÉLISA.

En poste?

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

En poste! une dot! c'est unique!

M. COURCELLES.

Vous acceptez?...

LÉONCE.

C'est convenu!

ÉLISA.

Mais c'est un conte fantastique
Comme je n'en ai jamais lu!

M. COURCELLES.

On ne m'en veut pas?

ÉLISA.

Au contraire.

LÉONCE, bas.

Tais-toi!

ÉLISA, à part.

Mon Dieu! tant qu'on voudra!
Je suis prête à me laisser faire,
Si l'on me fait toujours comm' ça.

Mais permettez, il faut que je voie...

LÉONCE, vivement.

Personne, (Bas.) personne, ne parle de personne.

ÉLISA, bas.

Mais votre sœur?

LÉONCE, bas.

Chut ! elle est sortie.

ÉLISA.

Ah ! mais, j'ai à prendre quelques objets... là, de ce côté.

M. COURCELLES.

A quoi bon ? soyez tranquille, on vous enverra tout plus tard.

LÉONCE.

Oui, oui, plus tard, c'est convenu.

ÉLISA.

Ah ! c'est encore convenu ? (A part.) Je n'y suis plus du tout.

M. COURCELLES.

Venez !

ÉLISA.

Pardon ! mais je vais prendre mon chapeau, et je suis à vous.
(Elle rentre à droite.)

M. COURCELLES, à Léonce.

Bravo ! enlevé à la baïonnette ! elle part, tout est fini.

LÉONCE, l'entraînant.

C'est bien, je me charge du reste, retournez chez vous, dans votre famille, je presserai le départ.

M. COURCELLES, résistant.

Eh ! non, je veux l'embarquer moi-même ! sans cela, je ne serais pas tranquille ; je veux pouvoir dire à Frédéric...

LÉONCE.

A Frédéric ! (Apercevant Oscar.) Ciel !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, OSCAR, MATHILDE.

OSCAR.

Ah ! vous voilà, et M. Léonce ? Ah ! mon Dieu ! quelle figure renversée, quel air sombre.

LÉONCE, étouffant.

Moi, je suis d'une gaîté... d'une gaîté folle.

M. COURCELLES.

Eh! parbleu, et moi aussi, tout marche à merveille, tu as gagné le pari ; c'est elle, je l'ai vue, elle part.

OSCAR.

Ah bah ! déjà : c'est donc cela que le postillon s'impatiente. Elle est jolie (A Léonce.) hein !

LÉONCE.

Oui, oui, très-jolie.

OSCAR.

Mais on vous attend dans votre salon, tout le monde est réuni.

LÉONCE.

Oui, partez, partez, je vous rejoindrai.

M. COURCELLES.

Eh ! non. (Élisa revient avec un chapeau. — Musique jusqu'à la fin.) Ah ! c'est elle. (A Élisa.) Donnez-moi la main.

OSCAR, stupéfait.

Plaît-il ?

M. COURCELLES, d'un air triomphant.

C'est fait.

LÉONCE.

Mais partez donc !

(M. Courcelles donne la main à Élisa et l'entraîne. Oscar les suit vivement, et il est au moment de sortir quand Mathilde rentre par la gauche.)

MATHILDE.

Comment ! Élisa !

LÉONCE.

Silence !

OSCAR, se retournant.

Ciel ! voilà...

M. COURCELLES, faisant un pas pour rentrer.

Plaît-il ? vous dites ?

LÉONCE, vivement.

Rien ! rien ; partez ! (Bas à Oscar.) Si vous dites un mot, vous êtes mort.

OSCAR.

Mort !

(Le rideau tombe.)

ACTE TROISIÈME

Un salon chez M. Courcelles, éclairé pour une soirée. Portes de l'appartement à droite et à gauche ; au fond, entrée par le milieu ; une chambre sur la droite, une fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, MARIE, PLUSIEURS PERSONNES, UN NOTAIRE.

(Au lever du rideau, le Notaire est assis à une table à droite ; les Invités se promènent dans le fond ; deux valets, portant des plateaux chargés de rafraîchissements, traversent le théâtre. Frédéric est rêveur, à gauche ; Marie entre par le fond.)

MARIE, aux valets.

C'est bien ! portez du punch dans le grand salon à gauche ; vous, au billard, à droite.

FRÉDÉRIC.

Ah ! du punch ! (Il prend un verre de punch.) Permettez ! (A part.) Pour m'étourdir, j'en ai besoin...

(Il boit.)

MARIE, au notaire.

Eh bien ! monsieur le notaire, ce contrat est-il prêt enfin ?

LE NOTAIRE.

Quand vous voudrez signer, mademoiselle...

MARIE.

Cela regarde mon cousin, qui a l'air bien rêveur.

FRÉDÉRIC, affectant de la gaieté.

Moi! pas du tout, je songeais à ce contrat de mariage que monsieur vient de nous lire, et qui est tout à mon avantage... une fortune superbe, une femme charmante!

MARIE.

A la bonne heure donc! voilà ce qui s'appelle parler.

FRÉDÉRIC.

Mais le moyen de signer sans mon oncle, que je ne vois pas ici?

MARIE.

C'est vrai; que peut-il être devenu? je n'en sais rien; et voilà tout le monde arrivé, tout le monde, excepté mon cousin Oscar... et votre ami, M. Léonce; où sont-ils?

FRÉDÉRIC.

Ah! oui, Léonce... c'est juste, il faut qu'il signe mon contrat, j'y tiens. (A part.) Oh! j'ai besoin de le revoir encore; il l'a reconnue, je dois l'oublier; et cependant elle ne peut accepter... oh! non.

MARIE, prenant une lettre qu'un domestique lui remet.

Une lettre! pour moi!

FRÉDÉRIC, prenant un verre de punch.

Du punch! encore! ma foi, volontiers! quand on est heureux...

MARIE, qui a ouvert la lettre.

Ah!

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc, Marie? cette lettre...

MARIE.

Oh! elle est fort singulière, je vous assure, et je m'attendais

si peu... mais c'est mon père qui répondra : justement, c'est lui, j'entends sa voix.

FRÉDÉRIC.

Mon oncle...

LE NOTAIRE.

Nous allons signer.

FRÉDÉRIC, avec impatience.

Signer ! signer ! et Léonce qui ne revient pas !

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. COURCELLES.

M. COURCELLES, aux invités qui l'entourent.

C'est moi, c'est moi ; recevez mes excuses, je vous ai bien fait attendre. (A Marie, la baisant au front.) Ah ! mon enfant, tu ne m'en veux pas d'avoir retardé la signature de ce contrat qui assure ton bonheur et le mien ?

MARIE.

M. Frédéric n'a pas voulu avant ton arrivée...

M. COURCELLES.

Il a bien fait. Maintenant on peut signer. (Saisissant la main de Frédéric.) Nous pouvons tous signer, tous !

FRÉDÉRIC.

Mais oui, je pense... cependant Léonce...

M. COURCELLES.

Il va venir... (Baissant la voix.) Je le quitte, chut ! je l'avais rejoint là-bas ; j'ai voulu mettre votre conscience en repos... la jeune fille est contente, elle a tout accepté.

FRÉDÉRIC.

Oh ! ciel !

M. COURCELLES.

Elle est partie.

FRÉDÉRIC.

Eh quoi ! monsieur, vous savez...

M. COURCELLES.

Oh ! je ne t'en veux pas ; ce qu'il faut maintenant, c'est que tu aimes Marie.

FRÉDÉRIC.

Marie !

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

C'est elle, elle seule que j'aime !
Que je veux aimer désormais !
Mais vous, mon oncle, envers vous-même
Pourrai-je m'acquitter jamais ?
Parlez, à vous je m'abandonne.

M. COURCELLES.

Oui, plus tard tu t'acquitteras :
C'est du bonheur que je te donne,
A ma fille tu le rendras.

Allons, mes enfants, signons vite, les danseurs nous attendent, et moi, je veux ouvrir le bal avec ma fille, je me sens plus leste. (A part.) Beaucoup de monde ! bravo ! et des figures longues qui seraient si heureuses de voir manquer encore celui-là !

FRÉDÉRIC, à part.

Elle a accepté, elle est partie ! oh ! mon Dieu !

M. COURCELLES, à Marie, qui lui présente la lettre ouverte.

Allons, petite fille ! qu'est-ce que c'est ? une lettre ? (Regardant la lettre.) Ah !

MARIE.

Tu lui répondras que tout est fini.

(Elle va signer.)

M. COURCELLES, à part.

Parbleu ! il prend bien son temps ! Je ne voudrais pas pour toute ma fortune qu'on sût ce qui s'est passé. (Haut.) Eh bien ! Frédéric, à quoi pensez-vous donc ? et cette signature ?

(Marie offre la plume à Frédéric.)

FRÉDÉRIC.

Ma signature? oh! je ne l'ai jamais donnée avec plus de joie. A vous, Marie, à vous pour la vie!

(Il va signer.)

M. COURCELLES.

Très-bien ! je suis heureux, et toi, Marie?

MARIE, se jetant dans les bras de M. Courcelles.

Oh! bien heureuse !

(En ce moment Léonce paraît dans le fond avec Oscar.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LÉONCE, OSCAR.

LE NOTAIRE.

Voilà qui est fini.

M. COURCELLES, apercevant Léonce.

M. Léonce ! Eh! venez donc, mon jeune ami; vous nous manquiez.

FRÉDÉRIC.

Eh ! sans doute, mon cher Léonce... eh bien? (Baissant la voix.) Elle est partie, je suis content, j'ai signé.

MARIE, à Oscar.

Et vous, mon cousin, vous n'étiez pas là, c'est fort mal.

OSCAR, regardant Léonce, qui a les yeux sur lui.

Oh ! fort mal! vous trouvez?

M. COURCELLES.

Ah çà! est-il pâle! voyons ! signe.

OSCAR.

Que je signe? c'est-à-dire... (Léonce lui fait signe de signer.) Donnez ! donnez !

M. COURCELLES, à Léonce à demi-voix.

Je vous remercie de vos conseils, mon cher, tout a parfaite-

ment tourné, j'ai un gendre, enfin! et le diable s'il m'échappe, celui-là

(Il remonte au fond.)

FRÉDÉRIC, offrant la plume à Léonce.

A toi, Léonce! je te dois mon bonheur, il n'y manque plus que ta signature.

LÉONCE.

Plus que ma signature? ah! tout le monde a signé?

(Il regarde le contrat et laisse tomber la plume.)

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce à dire? tu refuses?

LÉONCE, s'efforçant de sourire.

Oh! quand cela serait, il ne faudrait pas vous en plaindre; j'ai toujours porté malheur aux époux dont j'ai signé le contrat de mariage.

MARIE.

Oh! en ce cas, il vaut mieux s'en passer.

M. COURCELLES, redescendant.

Eh! vite, il nous arrive du monde au salon; (A part.) encore des gens vexés! (Haut.) Donne le bras à Marie, Frédéric.

LÉONCE, bas à Frédéric.

Et revenez ici, je vous attends.

FRÉDÉRIC.

Tu dis?

MARIE.

Quoi donc?

LÉONCE, gaîment.

Rien, rien. Donne donc le bras à mademoiselle, à ta femme.

M. COURCELLES, serrant la main à Léonce.

Je suis triomphant!

AIR *de l'Ambassadrice.*

ENSEMBLE.

Au bal qui s'apprête,
Allons, suivez-nous!
Que cet air de fête
Fasse des jaloux!

CHŒUR.

Au bal qui s'apprête,
Vite, rendons-nous, *etc.*

M. COURCELLES.

Allons, Oscar, de la gaîté, mon garçon! Est-ce que tu ne fais pas danser la mariée?

OSCAR, vivement.

Je ne demande pas mieux.

REPRISE DU CHŒUR.

Au bal qui s'apprête, *etc.*

(Tout le monde sort. Oscar est au seuil de la porte. Léonce le retient.)

SCÈNE IV.

OSCAR, LÉONCE.

LÉONCE, à Oscar.

Vous ne me quitterez pas.

OSCAR.

Permettez, monsieur.

LÉONCE.

Vous resterez.

OSCAR.

Mais...

LÉONCE, avec force.

Je le veux.

OSCAR.

Voici, voici, mon jeune ami, ne nous fâchons pas... vous savez que je vous suis tout dévoué... Que diable ! entre jeunes gens, vous savez...

LÉONCE.

Je sais que vous êtes un bavard.

OSCAR.

Monsieur, je vous donne ma parole d'honneur...

LÉONCE.

Je le sais ! et, je vous le répète, si de toute cette affaire dans laquelle une indiscrétion vous a jeté, un mot, un seul mot transpire, vous aurez ma vie ou j'aurai la vôtre.

OSCAR.

Vous m'avez déjà fait l'honneur de me le dire ; mais si l'on sait par d'autres que par moi...

LÉONCE.

Je ne connais que vous.

OSCAR.

Je ne vous ai pas adressé une seule question sur ces dames ; l'une est partie, l'autre est restée tout en larmes et malgré elle, car elle voulait vous suivre, elle vous suit peut-être.

LÉONCE.

Non, non.

OSCAR.

Elle a l'air de vous aimer beaucoup.

LÉONCE.

C'est possible.

OSCAR, à part.

Ils sont rivaux ; c'est sûr. (Haut.) Mais je ne vous ai rien demandé.

LÉONCE.

Je ne vous aurais rien répondu.

OSCAR.

Ça revient exactement au même ; cependant la maîtresse de M. Frédéric...

LÉONCE.

Est en route pour Paris.

OSCAR.

Mais j'ai vu...

LÉONCE.

Vous n'avez rien vu.

OSCAR.

Permettez, c'est que si le mariage de ma cousine manquait...

LÉONCE.

Cela ne vous regarde pas.

OSCAR.

Je l'épouserais peut-être.

LÉONCE.

Vous !... Eh ! mais pourquoi non ? si elle veut de vous.

OSCAR.

Merci, elle se gênera !

LÉONCE, regardant à gauche.

Frédéric ! il vient... sortez !

OSCAR.

Je passe dans le salon.

LÉONCE.

Non, restez.

OSCAR.

Sortez, restez ! vous me ballottez.

LÉONCE.

Écoutez-moi ; je verrai votre cousine, votre oncle... je parlerai... et qui sait ?... mais silence, silence ! oh ! je vous en supplie, car au moindre mot, voyez-vous...

OSCAR.

C'est convenu, je vais ici.

LÉONCE, montrant le fond.

Non, sortez par là... Rendez-moi un service : ce matin, dans votre bagage, j'ai vu une boîte de pistolets, une boîte très-élégante... je voudrais bien les examiner. Apportez-les-moi, de grâce!

Air *de l'Artiste.*

En mes mains, je vous prie,
Daignez les confier.

OSCAR.

A l'instant!... je parie
Qu'il veut les manier.

LÉONCE.

Des pistolets, je gage,
Très-beaux.

OSCAR.

Très-bons aussi!
Ils sont à mon usage...
(A part.)
Ils n'ont jamais servi.

FRÉDÉRIC, en dehors.

Oui, messieurs, du punch!... à mes amours!

LÉONCE.

Ah! allez donc... allez donc, laissez-moi.

OSCAR.

J'y vais, j'y vais... si j'y comprends un mot...

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, LÉONCE.

FRÉDÉRIC, entrant.

Du punch! toujours du punch, ça me monte à la tête! ma foi, tant mieux!... Ah! te voilà, tu vois, je te reviens.

LÉONCE.

J'en suis bien aise.

FRÉDÉRIC, partant d'un éclat de rire.

Ah! ah! ah! la bonne figure! c'est délicieux! tu n'aurais pas l'air plus raisonnable quand tu serais le marié.

LÉONCE.

Le marié!

FRÉDÉRIC.

Hein! tu dois être content de ton élève, j'ai bravement signé, et j'ai noyé dans le punch les souvenirs, les chagrins, les scrupules, et les amours.

LÉONCE.

Frédéric!

FRÉDÉRIC.

Il est excellent, le punch, ça étourdit, ça grise! en veux-tu?

LÉONCE.

Non, s'il doit me faire oublier mes serments! s'il doit me rendre lâche, perfide!...

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu dis là? à qui en as-tu?

LÉONCE.

A toi! à toi, qui as déjà oublié cette jeune fille qui n'avait que toi pour protecteur, pour appui.

FRÉDÉRIC.

Silence, Léonce, silence!

LÉONCE.

Que tu as abandonnée...

FRÉDÉRIC.

Ah bah! mais c'est toi qui m'as dit: 'Ces femmes-là, on les prend, on les aime, on les quitte, on les oublie; tout s'arrange avec un cadeau, avec de l'argent.

LÉONCE.

De l'argent, de l'argent! mais c'est la honte cela, c'est l'infamie.

FRÉDÉRIC.

Eh! mais, à qui en as-tu donc?... j'ai suivi tes conseils; les femmes, disais-tu, les femmes...

LÉONCE.

Les femmes! oh! c'était indigne à moi; mais parmi elles il y en a...

FRÉDÉRIC, l'interrompant.

Eh bien, non! eh bien, non!... elles sont toutes de même: tu l'as dit, tu avais raison.

LÉONCE.

J'avais tort! et toi, qui avais séduit, entraîné cette jeune fille, tu as pu croire...

FRÉDÉRIC, avec amertume.

J'ai cru, moi, tout ce que tu m'as dit, et j'ai bien fait; ne parlons plus de cela, tiens, je t'en prie. (Prenant un autre ton.) Je te dois mon mariage, ma fortune; au diable le reste!

LÉONCE.

Mais les larmes de cette enfant!

FRÉDÉRIC.

Elle est partie, bon voyage!

LÉONCE.

Mais elle a une famille!

FRÉDÉRIC.

Ça ne te touchait guère ce matin.

LÉONCE.

Mais elle a un frère, un frère dont la colère sera terrible.

FRÉDÉRIC.

Laisse-moi donc tranquille.

LÉONCE, d'une voix étouffée.

Mais ce frère, ce frère... c'est moi !

FRÉDÉRIC.

Hein?

LÉONCE.

Oui, moi, moi, qui l'ai quittée pure, heureuse, sans remords, et qui la retrouve perdue... déshonorée !

FRÉDÉRIC.

Son frère !

LÉONCE.

Son nom n'est pas le mien, mais ma mère fut la sienne, et j'avais juré...

FRÉDÉRIC.

Son frère ! (Avec un rire convulsif.) Ah ! ah ! son frère ! et c'est toi qui l'as voulu, toi qui as éteint mon amour, qui as détruit toutes mes illusions ! toi qui m'as déchiré le cœur, qui m'as jeté dans une vie de contrainte et d'angoisses ! toi qui m'as fait haïr, mépriser ce que j'aimais... les femmes! les femmes !... malheureux, tu oubliais ta sœur !

LÉONCE.

Silence ! ne prononce pas ce nom-là.

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! quand je cherchais à m'étourdir par la gaîté de l'ivresse, le rire grimaçait sur mes lèvres; je sentais au fond du cœur un mouvement de rage contre toi; je t'en voulais de ton amitié, de tes conseils... ah ! ah ! ah ! je suis trop vengé !

LÉONCE.

Oh! oui, trop vengé !

FRÉDÉRIC, comme ivre.

Ah ! vous croyez qu'on se joue impunément des devoirs, des serments, de l'honneur ! tu l'as dit, tu l'as voulu, j'ai obéi, et maintenant fais comme moi ! du courage !... Allons, viens, cache ton émotion, ta douleur ; oublie cette enfant, cette pauvre enfant que nous avons perdue ; viens danser à ma noce, viens !

LÉONCE.

Oh ! ne plaisante pas... Mathilde, vois-tu...

FRÉDÉRIC.

Elle est partie.

LÉONCE.

Elle est restée.

FRÉDÉRIC.

Grand Dieu !

LÉONCE.

Oui, restée ! Cette jeune fille que j'avais reconnue est partie à sa place ; cette ruse a trompé tout le monde : ma sœur, effrayée de ma fureur, de mon désespoir, qu'elle ne pouvait comprendre, voulait me suivre ici, et pourtant elle ne sait pas ce fatal mariage.

FRÉDÉRIC.

Que tu as décidé.

LÉONCE.

Que je romprai.

FRÉDÉRIC.

N'y comptez pas.

LÉONCE.

Songez-y donc, Mathilde a reçu vos serments, elle espère encore, elle vous attend, elle en mourrait.

FRÉDÉRIC, avec émotion.

Mathilde ! oh ! le ciel m'est témoin que je l'aimais, qu'en ce moment encore mon cœur se brise à l'idée seule de la perdre :

ce matin, plutôt que d'oublier les serments qu'elle avait reçus de moi, je repoussais les espérances, les séductions dont vous m'entouriez ; j'allais partir ; mais à présent, mon oncle, qui se croyait compromis, a donné de l'éclat à cette union ; il triomphe, Marie est heureuse, une rupture les tuerait.

LÉONCE.

Mais comptez-vous pour rien mon honneur à moi, celui de cette pauvre jeune fille ?

FRÉDÉRIC.

Il fallait y penser plus tôt.

LÉONCE.

Cet honneur veut du sang !

FRÉDÉRIC.

C'est un duel que vous voulez ?

LÉONCE, *se contenant.*

Frédéric, oh ! je vous en supplie, ne m'y forcez pas.

FRÉDÉRIC.

Un duel ! eh bien, tant mieux !

LÉONCE.

C'est la mort de l'un de nous.

FRÉDÉRIC.

La mort ! soit ; aussi bien c'est la seule manière d'en finir avec ces tourments que j'endure, avec cette vie de combats et de remords à laquelle vous m'avez condamné.

AIR *de Mathias.*

Vous avez perdu votre sœur,
Eh bien ! achevez votre ouvrage,
Envoyez-moi la mort au cœur...
Allons donc, monsieur, du courage !
Nous aurons notre part tous deux
Dans les larmes de cette femme...
C'est moi qui serai malheureux ;
Mais c'est vous qui serez infâme !

LÉONCE.

Ah ! je ne subirai pas cette honte, ma sœur non plus : vous le voulez ? eh bien, venez donc, suivez-moi à l'instant !

FRÉDÉRIC.

Oui, sortons... des armes !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, OSCAR, ensuite MATHILDE.

OSCAR, une boîte de pistolets à la main, et parlant à la cantonade.

C'est ici, madame.

LÉONCE, apercevant Oscar.

Ah ! (Courant à lui et prenant la boîte qu'il tient.) Donnez, merci ! sortons !

FRÉDÉRIC, voyant entrer Mathilde.

Mathilde !

MATHILDE, s'arrêtant à la porte.

Léonce !

LÉONCE.

O ciel ! (A Oscar.) malheureux, qu'avez-vous fait ?

OSCAR.

Ah ! bien, c'est moi ! mais non, ma parole d'honneur, c'est madame.

MATHILDE.

Oui, moi, que ta colère avait épouvantée, et qui craignais... (Les regardant tous les deux.) Oh ! oui, j'avais raison... j'ai bien fait de tout braver.

OSCAR, à part, posant la boîte de pistolets sur la table à droite.

Deux rivaux, c'est sûr !

MATHILDE.

Frédéric ! Léonce !

FRÉDÉRIC, se cachant la tête dans ses mains.

Mathilde ! Mathilde !

LÉONCE.

Laisse-nous !

MATHILDE.

Je m'attache à toi, je ne te quitte pas !

SCÈNE VII.

Les Mêmes, M. COURCELLES, MARIE, Invités.

M. COURCELLES.

Eh bien ! vous ne venez pas ? on vous attend.

MARIE.

Monsieur Frédéric, mon cousin...

LÉONCE, à part.

Nous sommes perdus !

FRÉDÉRIC.

Nous y allions, mon oncle.

OSCAR.

Nous y allions, c'est madame qui...

(Léonce lui fait signe de se taire.)

MARIE.

Madame...

LÉONCE.

Oui, permettez-moi de vous présenter ma sœur.

M. COURCELLES.

Votre sœur ?

OSCAR, à part.

Oh ! sa sœur...

(Il étouffe un éclat de rire.)

LÉONCE.

Elle arrive à Montpellier, où je devais l'attendre, et, instruite

de ma présence ici, elle a cédé à son impatience malgré la fatigue.

MATHILDE.

Pardon, monsieur, j'ose à peine...

M. COURCELLES.

Comment donc, madame !... rassurez-vous, de grâce ; je me félicite d'un empressement qui amène chez moi la sœur de M. Léonce.

OSCAR, à part.

Bon ! il y donne.

MARIE.

Certainement, la sœur de M. Léonce, de l'ami de mon cousin, doit être la bien venue.

OSCAR, à part.

Bon ! elle aussi.

LÉONCE.

C'est ce que je lui disais.

MATHILDE.

C'est trop de bonté ; mais je ne veux pas être importune, et maintenant que j'ai vu mon frère, que je puis l'emmener avec moi...

M. COURCELLES.

Ah ! permettez, cela ne peut pas être ainsi, et aujourd'hui nous tenons à tous nos amis ; nous signons le contrat de ma fille.

MARIE, étourdiment, prenant le bras de Frédéric.

Oui, mon contrat, et je vous présente mon mari.

MATHILDE.

Ah !

LÉONCE, bas à sa sœur.

Prends garde.

FRÉDÉRIC, à part.

Je ne me soutiens plus.

LÉONCE, affectant de la gaîté.

Oui, ma chère Mathilde, nous étions là, tous, bien gais, bien heureux du bonheur de mon ami Frédéric.

M. COURCELLES.

Nous allions danser.

OSCAR, faisant la grimace.

Comme des fous.

MARIE.

Et vous vous faisiez bien attendre.

MATHILDE.

Recevez mon compliment, mademoiselle... Monsieur, assurément... je prends part... ce mariage... votre bonheur...

FRÉDÉRIC.

C'est à votre frère que je le dois ; c'est lui dont les conseils...

MATHILDE.

Ah ! mon frère ! j'en suis bien aise ; mais pardon, il fait une chaleur ici, et la fatigue... j'ai été saisie... je...

LÉONCE, la soutenant.

Ma sœur !

FRÉDÉRIC, à part.

Mathilde !

OSCAR, à part.

Ça se gâte.

MARIE.

Elle se trouve mal !

M. COURCELLES.

Eh ! vite, ouvrez les fenêtres... on étouffe en effet.

LÉONCE.

Ma sœur évanouie !

(On entoure Mathilde.)

FRÉDÉRIC, courant à Léonce.

Grand Dieu !

LÉONCE, le repoussant de la main.

Rien, rien ! ce n'est rien, un instant de repos loin du monde et du bruit...

(Il regarde autour de lui.)

MARIE, montrant une chambre à droite.

Là ! là !

AIR *d'Une bonne fortune.*

Faisons silence !
Ce calme-là
Bientôt, je pense,
Nous la rendra.
Laissons-le faire ;
Aucun de nous
N'aurait d'un frère
Les soins si doux !

(Deux dames de la société soutiennent Mathilde, et entrent à droite avec elle et Léonce.)

FRÉDÉRIC, à part.

Oh ! cachons mon trouble ! il la perdrait.

(Il sort précipitamment par le fond.)

SCÈNE VIII.

MARIE, OSCAR, M. COURCELLES.

(Les personnes de la société s'éloignent peu à peu et entrent bientôt à droite et à gauche.)

OSCAR, à part.

Bon ! oh ! bon !... il la suit !... l'autre s'en va !... est-ce que... non ! et pourtant !... c'est une bouteille à l'encre, de petite vertu.

M. COURCELLES.

Cette jeune dame ! cet évanouissement ! ce désordre ! cela vient bien mal !

OSCAR.

Oui, c'est drôle !

MARIE.

Elle paraît fort bien, la sœur de M. Léonce!

OSCAR.

Oui, sa sœur! (A part.) En voilà une sévère, par exemple !...

M. COURCELLES.

Eh ! mais où donc est Frédéric?... il nous a quittés.

MARIE.

Il était ici.

OSCAR.

Il aura eu quelque raison... (A part.) Ah ! ces provinciaux! aveugles, quoi !

MARIE, gagnant la droite.

Mais j'entre chez cette jeune dame.

OSCAR, la retenant d'un air discret.

Eh ! non, non, c'est inutile.

M. COURCELLES.

Mais, en effet, il se peut que tes soins...

OSCAR, souriant.

Laissez donc, inutile...

MARIE.

Pourquoi?

M. COURCELLES.

Ah ! çà, mais dis donc, toi, avec ta figure mystérieuse...

OSCAR.

Moi, je ne dis rien; pas de bêtise.

MARIE.

Voilà qui en dit beaucoup, mon cousin! quel mystère! qu'y a-t-il?

OSCAR.

Oh ! fort peu de chose !... dame ! au fait? (A part.) C'est ma famille.

M. COURCELLES.

Voyons! parle! tu sais quelque chose, et tu as envie de nous le dire.

OSCAR.

Vous croyez?

MARIE.

Oui, vos lèvres tremblent, ce secret ne tiendra pas.

OSCAR.

Oh! c'est méchant!... après tout, si c'est un secret, vous l'avez deviné; ainsi, je n'ai pas besoin de vous le dire, et si on vous demandait d'où vous tenez...

M. COURCELLES.

Après? après?

MARIE.

Vous savez!

OSCAR.

Oh! je sais, c'est-à-dire à peu près, c'est encore un peu embrouillé, des idées qui se prennent aux cheveux... mais il y en a une qui domine.

MARIE.

Bien! ensuite.

M. COURCELLES.

Au fait! au fait!...

OSCAR.

Au fait! au fait!... nous y sommes; ce mariage est de votre goût, je ne dis pas; mais, quand on vous aime, on peut s'inquiéter, et tout le monde ici n'a peut-être... (Voyant la porte de droite s'entr'ouvrir et balbutiant.) pas la même raison pour... (Léonce paraît) car enfin... ah!...

(Il reste immobile, la bouche ouverte; les autres ne voient pas Léonce qui reste à la porte, les yeux attachés sur Oscar.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LÉONCE.

M. COURCELLES.

Eh bien? avec ton ah!

OSCAR.

Oh! il ne faut pas croire que je sache... mon Dieu! non! d'ailleurs, cette jeune dame est fort intéressante.

M. COURCELLES.

Bon! cette jeune dame, à présent.

MARIE.

Il ne sait plus ce qu'il dit.

OSCAR, vivement.

Je ne vous ai rien dit.

M. COURCELLES.

Parbleu!

MARIE, apercevant Léonce.

Ah! monsieur Léonce, votre sœur?

LÉONCE.

Elle est mieux! beaucoup mieux, mademoiselle, toute désolée d'avoir jeté le trouble dans cette fête. Mais, pardon... je dérange quelque entretien.

OSCAR, vivement.

Je n'ai rien dit!

M. COURCELLES.

Non, rien du tout.

LÉONCE.

Je comprends, monsieur vous faisait quelque confidence; je sais, il a un secret à vous avouer; il hésitait peut-être.

MARIE.

Beaucoup.

M. COURCELLES.

En effet! qu'est-ce donc?

OSCAR.

Mais rien, quand je vous assure (A part.) Avec son œil de basilic.

LÉONCE.

Si fait! si fait! c'est un secret que M. Oscar m'a confié, et que je puis vous répéter ici en famille, (Les observant avec émotion.) car il peut changer bien des choses

MARIE.

Un secret!

M. COURCELLES.

Je suis curieux de l'entendre.

OSCAR, à part.

Et moi aussi.

LÉONCE.

M. Oscar vous parlait de Frédéric...

M. COURCELLES.

Non, non!...

LÉONCE, à Marie.

De votre mariage du moins.

MARIE.

Oui, en effet!

LÉONCE.

J'en étais sûr; et de manière à vous donner quelque inquiétude.

M. COURCELLES

C'est vrai!

OSCAR.

Mais non! mais non!

MARIE, avec impatience.

Si fait!

LÉONCE, observant Marie.

Et pourquoi ne pas tout avouer, pendant qu'il en est temps encore? pourquoi ne pas dire que ce mariage vous déplaît, que vous voudriez le rompre, parce que Frédéric ne vous paraît pas assez épris, assez heureux?

MARIE.

Oh! quelle idée!

M. COURCELLES.

Allons donc!

OSCAR.

Permettez.

LÉONCE.

Parce qu'enfin, vous aimez... vous adorez votre cousine.

M. COURCELLES.

Toi!... (Éclatant de rire.)! Ah! ah! ah!

OSCAR.

Pourquoi pas?

LÉONCE.

Parce que vous voudriez l'épouser.

MARIE.

Oscar!... (Riant aussi.) Ah! ah! ah!

OSCAR.

Mais, ma cousine...

M. COURCELLES, riant.

Quelle bouffonnerie!

MARIE, riant.

Vous êtes fou!

LÉONCE, bas à Oscar.

Vous voyez, je tiens ma parole, moi, mais on vous trouve ridicule.

OSCAR, à part, avec colère.

Hein ? ah çà ! je dois en avoir l'air... mais je vais m'expliquer, je vais...

LÉONCE.

Plaît-il ?

OSCAR, changeant de ton.

J'entends une contredanse, je passe dans le salon où l'on vous attend... venez, venez, mon cousin.

M. COURCELLES.

Je ne te quitte pas.

LÉONCE, bas à Oscar.

Ni moi non plus.

OSCAR, à part.

Oh ! il me crispe les nerfs !

ENSEMBLE.

AIR *du Domino Noir.*

M. COURCELLES et MARIE.

Pourquoi se taire?
Pourquoi trembler ?
De quel mystère
Veut-il parler?...
Qu'il reste ou sorte,
Toujours il a
Pour son escorte
Cet homme-là.

LÉONCE.

La chose est claire !
Je dois trembler ;
Car du mystère
Il veut parler.
Que j'entre ou sorte,
Il me verra,
Comme une escorte
Je serai là !

OSCAR.

Il faut me taire,
Il faut trembler!
Il peut tout faire
Pour m'accabler.
Que j'entre ou sorte,
Il me suivra ;
Le diable emporte
Ce monsieur-là!

(M. Courcelles et Léonce sortent par le fond; Oscar s'esquive par la droite. et retrouve Léonce devant lui, Frédéric paraît à la porte de gauche, épiant leur sortie.)

SCÈNE X.

MARIE, FRÉDÉRIC.

MARIE.

Cet air embarrassé d'Oscar, ce regard de M. Léonce... que veut-il dire?... Frédéric m'aime!... Chassons ces idées... mais cette jeune dame dont l'arrivée a produit tout cela... oh! je veux la voir, lui parler.

FRÉDÉRIC, qui s'est approché, à part.

Elle ne s'en ira pas!

MARIE, ouvrant la porte de la chambre à droite.

Ah! la voici, elle vient!

FRÉDÉRIC, vivement.

Ma cousine?

MARIE, effrayée.

O ciel!... ah! Frédéric!...

FRÉDÉRIC.

Pardon! je venais vous prévenir, on vous demande, je ne sais pour quelle lettre.

MARIE, l'observant avec inquiétude.

Oui, oui! une lettre! mais je n'ai rien à répondre, c'est mon père.

FRÉDÉRIC, à part, regardant par la porte à droite.

Oh ! oui, c'est elle !

MARIE.

Mais, comme vous êtes pâle, troublé...

FRÉDÉRIC.

Allez, allez, de grâce ! oh ! je vous en prie.

MARIE, cédant avec surprise.

Mon cousin, je sors, je sors. Mon Dieu ! qu'est-ce donc?

FRÉDÉRIC.

Marie !

MARIE.

Oui, oui, je sors !
(Elle entre à gauche au fond, en hésitant, et laisse retomber la porte.)

SCÈNE XI.

MATHILDE, FRÉDÉRIC.

(Mathilde paraît à droite ; Frédéric s'est arrêté sur le second plan.)

MATHILDE, à la cantonade.

Merci ! merci ! je suis mieux... (Entrant en scène.) Je veux partir ! mon frère ! (Apercevant Frédéric.) Grand Dieu !

FRÉDÉRIC, à demi-voix.

Oh ! silence ! Mathilde, écoute-moi !

MATHILDE.

Laissez-moi, monsieur, laissez-moi.

FRÉDÉRIC.

Oh ! tu ne peux me repousser ainsi, moi, ton ami, moi, si malheureux de te perdre !

MATHILDE.

Laissez-moi ; vous me trompiez, vous ne m'avez jamais aimée, puisque vous me livrez ainsi à la honte, au désespoir ! toi, marié, toi, Frédéric !

FRÉDÉRIC.

Oh! grâce... ce n'est pas moi... c'est ton frère qui a voulu...

MATHILDE.

Eh! qu'importe... c'est vous qui avez oublié mon amour... vos serments... lorsque je m'abandonnais sans défiance à vos promesses... ce matin encore... vous me trahissiez lâchement... moi, pauvre fille, sans défenseur, sans appui!... mais il est là, lui, mon frère!... il m'a pardonné... il ne me quittera plus... adieu...

FRÉDÉRIC.

Mathilde!...

MATHILDE.

Moi qui t'aime... (Se reprenant.) qui t'aimais tant!

FRÉDÉRIC.

Oh! tu es trop vengée!... si tu savais tout ce que je souffre, à présent qu'un double serment me lie... que je ne puis être infidèle à Marie sans la perdre, ni à toi sans mourir...

MATHILDE.

Je ne vous crois plus... laissez-moi sortir de ces lieux où la honte me tue!... s'ils savaient!.... oh! va-t'en!... va-t'en... tu es marié!...

FRÉDÉRIC, l'entraînant et à voix basse.

Non!... je suis libre encore... libre pour t'aimer... pour te suivre... pardonne-moi...

MATHILDE.

Ne l'espère pas.

FRÉDÉRIC.

Je ne puis vivre ainsi... j'abandonne tout... cette maison... ma famille... ma fortune... tout... Rompre avec eux, refuser Marie en présence de tout ce monde... cela ne se peut pas... mais je pars en secret avec toi... ils ne me reverront jamais... partons... c'est toi seule que j'aime.

MATHILDE.

Tu me trompes encore... va rejoindre ta famille, ta femme ! je partirai seule avec mon frère.

FRÉDÉRIC.

Mathilde!... vois mon désespoir... je ne puis vivre ainsi.

MATHILDE.

Tu vivras, toi !

FRÉDÉRIC, apercevant la boîte de pistolets sur la table.

Non ! non ! et puisque tu es inexorable... que rien ne peut te fléchir... puisqu'ici comme là je n'ai plus que les remords et le mépris... eh bien ! prononce ; et s'il faut en finir (Mettant la main sur la boîte de pistolets.) voilà !...

MATHILDE.

Frédéric !...

(A ce moment Marie s'élance de la gauche, pâle, tremblante, hors d'elle-même, en poussant un grand cri.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MARIE, et ensuite M. COURCELLES, LÉONCE, OSCAR, beaucoup de personnes de la société; LE NOTAIRE.

MARIE, s'élançant et tenant le milieu de la scène.

Ah !...

FRÉDÉRIC, près de la table.

Marie !...

MATHILDE, de l'autre côté et cachant sa tête dans ses mains.

Elle était là !

MARIE.

Oh ! c'est mal... c'est bien mal !

FRÉDÉRIC.

Sortez !... sortez !... (Tout le monde entre.) Grand Dieu !... on vient !...

OSCAR.

Qu'est-ce donc ?

M. COURCELLES.

Eh bien !... que se passe-t-il ?... Marie !...

LÉONCE, passant vivement à Mathilde.

Ma sœur !...

MARIE.

Mon père... c'est M. Frédéric qui parlait... qui avouait...

OSCAR.

Quoi donc ?

(Léonce lui saisit la main.)

FRÉDÉRIC, bas à Marie.

Ma cousine !...

M. COURCELLES, désignant le notaire qui tient le contrat.

Nos amis signaient ton contrat, quand ce cri est venu jusqu'à nous.

MARIE, avec émotion.

C'est que vous me voyez indignée... et je suis bien aise que vous soyez ici... que vous y soyez tous... il y va de votre honneur, mon père !... du mien !... j'ai entendu M. Frédéric qui parlait à... (Elle tourne les yeux vers Mathilde, qui fait un signe suppliant, et changeant de ton.) à mon cousin Oscar.

OSCAR, étonné.

A moi !...

FRÉDÉRIC.

Comment !...

MARIE.

Oui, oui... oh ! j'ai tout entendu... il obtenait ma main avec joie, mais à cause de ma dot... de ma fortune. (Mouvement de Frédéric ; Marie regardant Oscar.) Il vous l'a dit.

OSCAR, de même.

A moi !...

M. COURCELLES.

Je ne conçois pas...

FRÉDÉRIC, à demi-voix.

Ma cousine!...

MARIE, prenant le contrat.

AIR *de la Prima Donna :* Tiens, prends ma main.

A lui ce contrat me marie
Si par nous il est approuvé !...
Mais je le refuse !...

FRÉDÉRIC, bas.

Marie !...

Mon honneur !

MARIE, bas.

Le nôtre est sauvé..

M. COURCELLES.

Que dis-tu ?
(Mouvement général.)

MARIE, à tout le monde.

Oui, je le refuse à voix haute !...

FRÉDÉRIC, bas.

Oh ! non, c'est trop m'humilier !

MARIE, lui saisissant la main en secret, et bas.

Ayez du moins, après la faute,
Le courage de l'expier !

M. COURCELLES, à Frédéric.

Eh quoi ! monsieur... ce mariage...
(Musique jusqu'à la fin.)

MARIE.

C'est moi !... c'est nous qui le rompons, mon père... un autre plus digne de vous... de moi, vous écrit pour vous demander ma main... répondez lui que je l'aime... que je l'épouse... (Mouvement de joie d'Oscar.) Oui, à M. de Courville.

(A Frédéric.) Reprenez votre parole, monsieur, je n'en veux plus, je vous la rends. (Elle prend le contrat et le déchire.)

FRÉDÉRIC, très-ému.

Marie !...

MARIE, bas, étouffant ses sanglots.

Ah ! pardonnez-moi !... je souffre plus que vous !

M. COURCELLES.

Bien, mon enfant, bien.

LÉONCE, à Oscar, à demi-voix.

Je comprends !... vous lui avez parlé, indiscret !...

OSCAR.

Mais non... mais non !...

LÉONCE.

Il n'y a pas de mal... au contraire.

OSCAR.

Ah ! bah !...

FRÉDÉRIC, s'approchant de Léonce, et bas.

Et pourtant tu sais si c'est moi qui étais coupable !... mais ta sœur...

LÉONCE.

Vous la demanderez à son père !

OSCAR, à part.

Je n'y suis plus du tout !...

(Le rideau tombe.)

FIN DE LÉONCE.

LES TROIS SOEURS,

DRAME EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS,

Représenté pour la première fois sur le théâtre des Variétés, le 26 novembre 1838.

Personnages :

JOHN BOTTER [1].
CAMILLA [2], JENNY [3], CHARLOTTE [4], ses sœurs.
M. YORICK, vicaire [5].
GEORGES [6], FRANCK [7], ses neveux.

La scène est dans un village d'Angleterre.

ACTEURS :

[1] M. Brindeau. — [2] Mademoiselle Maria. — [3] Madame Bressant. — [4] Mademoiselle Olivier. — [5] M. Rébard. — [6] M. Lionel. — [7] M. Adrien.

LES TROIS SOEURS

Une petite salle basse dans la maison de la famille Botter. Au fond, au milieu, la porte d'entrée ; dans l'angle à gauche de l'acteur une porte donnant sur un corridor qui conduit aux chambres ; plus bas, du même côté, une fenêtre ; dans l'angle à droite, une cheminée ; du même côté, plus bas, un secrétaire ; près du secrétaire, sur le devant, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

JENNY, CAMILLA, CHARLOTTE.

(Au lever du rideau Charlotte est assise et pince de la guitare. Camilla brode, Jenny prépare le déjeuner sur le guéridon.)

CHARLOTTE, chantant et s'accompagnant de la guitare.

PREMIER COUPLET.

Air mélancolique (de M. Mapet).

Tendre et discret, le Castillan Alvare
Sous un balcon, à la fin d'un beau jour,
Mêlant sa voix aux sons de sa guitare,
Chantait ainsi ses vœux et son amour.....

CAMILLA, travaillant très-gaiement.

Air de Valse.

Tra la, la, la, tra la, la, la, la, la, la, la, *etc.*

CHARLOTTE.

Tu es insupportable !

CAMILLA, riant.

Eh bien ! non... chante... chante.

CHARLOTTE.

DEUXIÈME COUPLET.

A ce signal, une femme, une amante,
Sur le balcon, comme une ombre parut,
Écoute encore, et d'une voix tremblante
Au cavalier jette ce chant discret...

CAMILLA se lève et valse.

Tra la, la, la, tra la, la, la, la, la, la, *etc.*

CHARLOTTE.

Pas moyen de chanter !...

CAMILLA, riant et continuant.

Tra la, la, la, tra la, la, la, la, la, *etc.*

JENNY, préparant le déjeuner sur une petite table.

Prends donc garde, tu vas jeter le déjeuner par terre.

CAMILLA.

Oh ! pardonne, ma petite Jenny, pardonne !... que tu es bonne, va, de préparer des tartines pendant que je danse !...

CHARLOTTE.

Et que je chante !

JENNY, passant entre elles.

Oh ! il n'y a pas de mal ; toi, Charlotte, toujours romanesque, tu ne te plais qu'à ta guitare, comme une Espagnole... toi, Camilla, toujours folle, la valse te tourne la tête !... Eh bien, tant mieux, prenez votre plaisir où vous le trouvez... Moi, le mien, c'est de préparer le déjeuner de notre frère !

(Elle retourne à la table.)

CHARLOTTE.

Mais moi aussi, je veux m'en occuper... (Soupirant.) parce qu'on est sensible, cela n'empêche pas d'aimer sa famille.

AIR *du Baiser au porteur.*

Ce bon John, cet excellent frère,
Il faut qu'il soit content de nous.

CAMILLA.

Mais ses gouvernantes, j'espère,
L'aiment assez.

JENNY.

Ah! c'est si doux!
Il est si bon! et l'aimer est si doux!
Mais il nous le rend bien.

CAMILLA.

Et même,
Il nous redoit encor, je crois;
Car pour trois il faut qu'il nous aime,
Puisqu'à l'aimer nous sommes trois.

CHARLOTTE et JENNY.

C'est vrai!

CHARLOTTE, CAMILLA, JENNY.

Car pour trois il faut qu'il nous aime,
Puisqu'à l'aimer nous sommes trois.

CAMILLA, mangeant une tartine.

Nous sommes si bonnes pour lui... et d'abord tes tartines sont délicieuses!... (A Charlotte.) Hein! comme elles sont tendres!.

CHARLOTTE, en mangeant une.

Très-tendres!... et elles n'en sont que plus malheureuses!...

CAMILLA, riant.

Ah! ah! ah! quel air sentimental et gourmand!...

JENNY.

Ah! çà, mais je fais une réflexion!...

CAMILLA.

Et cette réflexion?

JENNY.

C'est que si vous mangez les tartines, il n'en restera pas pour notre frère!...

CAMILLA.

C'est juste !

CHARLOTTE.

Eh bien ! voyons, où est le thé ?... je vais le faire.

JENNY.

Du tout, du tout... cela me regarde... tiens, soigne le lait, si tu veux.

(Charlotte va à la cheminée.)

CAMILLA.

Hein ! est-il heureux, ce bon frère John... est-il choyé, câliné, dorlotté... ça doit lui être doux !... un marin ! ce n'est pas sur son vaisseau qu'on le traite comme ça.

JENNY.

Raison de plus pour qu'il ait du bon temps quand il vient passer un congé près de nous !... dans notre joli village de New-Forest qu'il préfère à la grande ville de Londres, à ce qu'il dit !...

CHARLOTTE.

Ça ne lui arrive pas si souvent !...

CAMILLA.

Et puis ces marins, voyez-vous, ça n'est pas reconnaissant... (Mouvement des autres.) Oh ! non, non, il nous quitte toujours si vite ! on dirait que nous lui faisons peur !...

CHARLOTTE.

C'est vrai ! il ne nous aime pas autant que nous l'aimons.

JENNY.

Lui ! pouvez-vous dire cela ? toi surtout, Camilla, pour qui sa bonté est si grande !...

CAMILLA.

Ah ! c'est vrai... ça tient au contraste : je suis la plus folle de ses sœurs... lui, il est sombre, mélancolique.

JENNY.

En voyage, il nous écrit sans cesse... et dès qu'il aborde à l'étranger, s'il trouve quelque chose de joli... une étoffe, un bijou, n'importe... il nous l'envoie aussitôt !...

CAMILLA.

C'est vrai qu'il est aimable, quand il ne boude pas !...

JENNY.

Et sa paye qu'il met de côté pour nous, et qu'il nous fait passer.

CHARLOTTE.

Mais que nous ne dépensons pas !...

CAMILLA.

Il ne manquerait plus que ça ! comme si nous ne pouvions pas travailler !... N'avons-nous pas les talents que notre pauvre mère nous a donnés... elle n'avait pas d'autre fortune à nous laisser !

CHARLOTTE.

Oh ! toi, tu brodes comme une fée !...

CAMILLA.

Et toi, tu graves la musique comme un ange !...

JENNY.

Pour moi, je ne suis bonne à rien, qu'à vous servir...

CHARLOTTE.

Est-ce que ce n'est rien cela !... c'est toi qui nous fais vivre !

CAMILLA.

Tu nous fais des puddings excellents !... et de si bonnes tartines !...

CHARLOTTE.

Tu es si attentionnée !...

JENNY.

Dame ! vous êtes si bonnes pour moi !... je vous le rends

bien !... Il n'y a pas dans les trois royaumes trois sœurs qui s'aiment comme nous nous aimons !

CHARLOTTE.

Nous ne nous quitterons jamais !...

JENNY.

Jamais !

CAMILLA.

Jamais... que pour nous marier...

CHARLOTTE, soupirant.

Oui !... pour nous marier !

JENNY.

Là, voilà vos idées !... pour vous marier ; vous y pensez toujours.

CAMILLA.

Tiens ! quelquefois... ça fait passer le temps.

CHARLOTTE, soupirant.

Oh ! oui, ça fait du bien !...

CAMILLA, soupirant comme elle.

Oh ! que tu as l'air drôle, va !...

JENNY.

Bon ! voilà le lait qui s'en va dans le feu !...

(Elle court à la cheminée.)

CHARLOTTE, courant aussi.

C'est ma faute !...

CAMILLA, ouvrant la fenêtre.

Pouah !... quelle odeur !... Ah ! mesdemoiselles, mesdemoiselles ! voici deux chasseurs qui regardent de ce côté !...

CHARLOTTE, près de la fenêtre.

Ce sont les neveux du vicaire !...

CAMILLA.

Tiens !... comme si je ne les avais pas reconnus !...

CHARLOTTE.

AIR *de l'Apothicaire.*

Pour la course George est taillé.

CAMILLA.

Franck est naïf.

JENNY.

Je vous admire!
L'un est maigre à faire pitié,
L'autre est niais à faire rire.
Or, le niais court le premier,
Le maigre le suit à la chasse...
Et l'on dirait un levrier
Qui court après une bécasse.

CHARLOTTE.

Allons donc!... que dis-tu là?

CAMILLA.

C'est juste... mais c'est très-mal...

JENNY.

Il n'y en a pas un qui vaille mon frère!...

CHARLOTTE.

C'est possible!... mais mon frère...

CAMILLA.

C'est mon frère!

JENNY.

Ah! le voici!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOHN.

JOHN, entrant par la gauche.

Bonjour, petites filles!...

(Charlotte et Jenny vont à lui, il leur tend la main.)

CAMILLA.

Bonjour, grand garçon !... déjà levé !... Est-ce qu'il fait jour?

JOHN.

Ah ! tu vas encore te moquer de moi, parce que je me lève tard...

JENNY.

Et tu fais bien !... tu n'es pas ici sur ton vaisseau !...

CHARLOTTE.

Rien ne te presse.

CAMILLA.

Allons, allons, vous allez le gâter, ce beau marin-là, avec vos caresses !... voyez un peu cette mine qui se laisse faire !... (Elle lui frappe sur les joues.) Paresseux !... est-ce que vous n'êtes pas pressé de nous voir à votre réveil!

JOHN.

Si fait... mais je dormais si bien quand ta guitare m'a éveillé !...

JENNY.

Là ! j'en étais sûre !...

CHARLOTTE.

Eh ! non, je chantais si doucement... c'est Camilla avec sa valse.

CAMILLA.

Du tout, mademoiselle, c'est votre guitare.

JENNY.

Non, c'est vous deux !...

CHARLOTTE.

C'est toi !...

CAMILLA.

C'est toi, c'est toi !...

JOHN.

La paix !... la paix !...

CAMILLA.

D'ailleurs, quand cela serait!... il n'y a pas grand mal!...

JOHN.

Tu crois!... et pourtant j'étais si heureux... en songe!... je vous voyais toutes les trois comme en ce moment!... seulement, toi, tu avais l'air plus aimable.

CAMILLA, riant.

Oui... l'air sentimental peut-être, comme Charlotte!... Moi, vois-tu, j'aime la gaieté... je rirai toujours... ne fût-ce que pour te faire enrager, bel Alcyon.

JOHN.

Petite folle!...

JENNY.

Ne fais pas attention, nous sommes là pour te consoler, nous!...

CHARLOTTE.

Voyons, voyons, le déjeuner refroidit!... mets-toi là... sur cette chaise...

CAMILLA.

Et surtout plus d'appétit qu'hier, monsieur... ou je me fâcherai.

JENNY.

Je vais te verser du thé.

(Elle le sert; il s'assied.)

JOHN.

Mais vous?...

CAMILLA, une broderie à la main.

Nous!... oh! il y a longtemps que c'est fini!... tu dormais encore... et depuis j'ai déjà brodé cela.

CHARLOTTE.

Et moi, j'ai gravé trois pages de musique... Tu sais cette romance que tu aimes tant et qui te fait toujours venir à nous quand je la chante...

(Fredonnant le commencement de la romance.)

Mon beau marin sur ton navire...

JENNY, offrant l'assiette à John.

Hein ?... les bonnes tartines !

JOHN, toujours occupé de Camilla.

Merci !... ainsi, vous travaillez toujours ?

CAMILLA.

Dame ! il le faut bien !... nous ne sommes pas au service de la reine... nous n'avons ni paie, ni congé.

JOHN.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Du moins mes épargnes légères
Viennent vous aider quelquefois.

CAMILLA.

Oui, nous sommes tes trésorières.

CHARLOTTE.

Te gêner pour nous !

JOHN.

Je le dois !
Quel plus grand plaisir puis-je attendre,
Sœurs, que de vous donner mon or !

JENNY, lui présentant une bourse en passant à sa gauche.

Il en est un plus grand encor,
Tiens, frère, c'est de te le rendre.

LES TROIS SŒURS.

Oui, frère, c'est de te le rendre.

JOHN.

Comment ! que dites-vous ?

CAMILLA.

Nous ! toucher à tes épargnes !

CHARLOTTE.

A la paye du matelot !

JENNY.

Oh! prends, prends !... tu en as plus besoin que nous...

CAMILLA.

Eh! oui... un garçon a toujours tant de dépenses à faire... de belles parties... de jolis petits dîners d'où l'on revient un peu plus gai !... et moins solide!...

CHARLOTTE.

Et la toilette donc... tu es coquet.

JENNY, versant du thé.

Dame! quand on est joli garçon.

JOHN.

Tu trouves?...

CAMILLA.

Ah! ne lui dites pas ça, vous le rendrez trop fat!...

CHARLOTTE, revenant du secrétaire où elle a pris une pipe.

Mais nous aussi, nous faisons des épargnes... pour toi!... Et cette belle pipe montée en argent!...

JOHN.

Un cadeau!

JENNY.

Est-ce que tu la refuses?...

JOHN, regardant Camilla.

Mais vous n'aimez pas l'odeur de la fumée...

CAMILLA.

Allons donc, enfant gâté! est-ce qu'on ne te passe pas tout!... puisque j'en ai payé ma part...

JOHN.

Vrai!... ah! que vous êtes bonnes, allez!... que vous êtes gentilles!

CAMILLA.

Eh! mais nous le savons bien!

JENNY, lui offrant le sucrier.

Prends donc du sucre.

JOHN, avec un peu d'hésitation.

Ne dirait-on pas que nous sommes tous quatre de la même famille !...

JENNY.

Mais certainement !...

JOHN.

Et pourtant une de vous trois n'est pas ma sœur !

CAMILLA.

Si fait, si fait !... toutes les trois !... Toutes les trois, n'est-ce pas ?

JENNY et CHARLOTTE.

Oui ! oui !...

JOHN, se levant.

Sans doute ; mais l'une de vous...

CAMILLA.

Mais !... mais laquelle ? Tu ne le sais pas, ni nous non plus... c'est un secret que notre mère a emporté avec elle !

JOHN, regardant Camilla.

Oui... elle l'a emporté !...

CHARLOTTE.

Elle a bien fait !

JENNY.

Et puis, est-ce que nous ne t'aimons pas toutes les trois de même ?

CAMILLA.

Comme un frère !...

JOHN.

Je le crois !...

CHARLOTTE.

Est-ce que tu ne nous aimes pas toutes les trois également ?

JENNY.

Comme tes sœurs !...

JOHN, balbutiant.

Sans doute !

CAMILLA.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il te faut de plus ?... quand tu me regarderas comme ça !...

JOHN, se détournant avec effort.

Moi !... pas du tout !...

CAMILLA.

Avec tes idées tristes... voilà que tu as chassé notre gaieté ! (Passant devant Jenny.) Tiens, Charlotte pleurait déjà... oh ! elle a toujours des larmes dans les yeux... (Riant.) elle est tendre comme un roman.

JENNY, riant aussi.

Ou comme sa guitare...

CHARLOTTE.

Oui, je pleure... ah ! c'est sans y penser... par habitude.

CAMILLA.

Oh ! moi, j'y pense... et je ne veux pas que nous ayons les yeux rouges ce soir à la fête de la paroisse... tu nous y conduiras...

JENNY.

Avec ton bel uniforme.

CHARLOTTE.

Et tu nous feras danser.

JOHN.

Très-volontiers !... je ne demande pas mieux.

CAMILLA.

A condition que tu n'auras pas l'air triste et distrait comme toujours quand je te donne le bras.

JOHN.

Moi ?...

CHARLOTTE.

Et que tu ne nous quitteras pas brusquement cette fois, comme à ton dernier voyage.

JENNY.

Tu nous as fait bien de la peine, va !

JOHN.

Vraiment ?

CAMILLA.

Je crois bien !... Depuis quelques jours, tu étais sombre, farouche ; tu cherchais querelle à tous nos amis... on a même dit que tu t'étais battu.

JENNY.

Oui, et que tu avais été blessé.

CAMILLA, montrant les deux pistolets qui sont sur le secrétaire.

Tiens, avec ces vilains pistolets peut-être, ceux que tu avais l'année dernière... je les ai reconnus...

JOHN, vivement.

Ah ! n'y touchez pas... vous me faites penser qu'ils sont encore chargés.

(Il va les renfermer dans le secrétaire.)

CAMILLA.

Oh ! je n'ai pas peur... Enfin, tu ne m'adressais plus la parole, à moi !... et un beau matin, nous entrons dans ta chambre pour te porter ton déjeuner... comme aujourd'hui, et pas du tout...

AIR *de Téniers.*

Monsieur en sournois, la nuit même,
Sans nous revoir, était parti !

CHARLOTTE.

Quand on a trois sœurs que l'on aime,
Devrait-on les quitter ainsi !...

JENNY.

Ah ! nous étions bien à plaindre !...

JOHN.

Il me semble
Que le plus à plaindre de nous...
Je partais seul, et vous restiez ensemble,
Vous voyez bien que ce n'était pas vous.

JENNY.

Oh ! tu avais un chagrin, j'en suis sûre...

JOHN.

Un chagrin !... je crois que oui !... mais à quoi bon parler de cela, puisque vous m'avez pardonné ?

CAMILLA.

Oui ; mais n'y revenez plus, monsieur... soyez gentil, soyez gai... et préparez-vous à nous faire danser ce soir !

(Chantant.)

Tra, la, la, la..., tra, la, la.

JOHN.

Oh ! une valse !

(Elle l'entraîne avec elle en chantant et en valsant.)

CHARLOTTE, prenant sa guitare.

Attendez... attendez.. je vais vous accompagner.

JENNY.

Bon ! les voilà partis ! prenez garde à la table.

(M. Yorick paraît à la porte d'entrée.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, YORICK.

YORICK, s'arrêtant au fond.

Bien !... ne vous dérangez pas.

(Il fait le mouvement de la valse.)

Tra, la, la, la, la, *etc.*

CHARLOTTE et CAMILLA, s'arrêtant.

Ah !...

JOHN, tout confus, reste dans le fond, près de la cheminée.

Ciel ! quelqu'un !...

JENNY.

M. Yorick !... notre digne vicaire !...

YORICK.

Allez donc toujours !

AIR *de Mazaniello.*

Dansez, que rien ne vous arrête.
Mes amis, ici comme ailleurs,
Vive avant tout, un air de fête !
Moi, je suis l'ennemi des pleurs.
J'aime gaîment, sur mon passage,
A voir sauter mes paroissiens ;
Ça donne aux jeunes du courage,
Et ça rajeunit les anciens !

LES TROIS SŒURS.

Ça donne aux jeunes du courage,
Et ça rajeunit les anciens.

Bonjour, monsieur Yorick !

YORICK.

Que Dieu vous bénisse, mes enfants !

CHARLOTTE.

Bon monsieur Yorick !...

JENNY, approchant une chaise.

Asseyez-vous donc !...

YORICK.

Merci, petite, merci !... Eh bien ! monsieur John, tu ne me dis rien ?

JOHN.

Pardon, monsieur Yorick !... j'ai grand plaisir à vous voir.

YORICK.

A la bonne heure !... déride-toi donc aussi !... j'aime à voir la jeunesse gaie, heureuse... et quand je viens ici, tout le monde m'accueille gaiement. Moi, le vieil ami de ta famille... moi qui vous ai vus naître... à qui votre digne père faisait toujours servir un verre de porter du plus loin qu'il m'apercevait... avec ma face rubiconde et mon air joyeux... sage habitude que votre bonne mère n'avait jamais perdue... (Passant devant John pour aller près du guéridon.) Qu'est-ce que tu faisais là ?... vous déjeunez ?...

JENNY.

A votre service, monsieur Yorick.

YORICK.

Du thé !... merci, ma petite !... toujours gentille ! eh ! eh ! eh ! eh !... j'ai déjeuné avant d'aller visiter les pauvres de la paroisse... il y en a beaucoup, mes enfants... et je vous les recommande !... il faut donner à ceux qui ont faim et à ceux qui ont soif... J'accepterai bien un verre de porter.

CHARLOTTE.

Tout de suite, monsieur Yorick.

(Elle va chercher un pot et un verre sur un petit meuble qui est près de la cheminée.)

YORICK.

Je trinquerai avec M. John qui a l'air tout distrait !

JOHN.

Moi !... mais non, je vous assure !...

YORICK.

Si fait ! si fait !...

CHARLOTTE, apportant le pot et les verres.

Tu ne dis rien ?

JENNY.

Est-ce que ça le reprend ?

YORICK.

Voyons! voyons! conte-moi ça, mon garçon!... que diable! qu'est-ce qui te manque ici... avec trois sœurs si bonnes?... (A Charlotte qui lui verse à boire.) Tout plein, mon enfant, tout plein!...

JOHN.

Eh! quel chagrin voulez-vous que j'aie?

YORICK.

C'est moi qui te le demande!... Le fait est que lorsque tu viens ici en congé, ça commence assez gaiement... mais peu à peu les nuages arrivent, la gaieté s'en va... et tu me fais l'effet d'un papillon noir... A ta santé, mon garçon.

JOHN.

A la vôtre, digne vicaire.

YORICK, tendant son verre.

Et derechef!... oh! nous chasserons ces nuages-là!... tout plein, tout plein!... Pour commencer, ce soir tu seras de la fête avec nous. (Il boit.) Eh! eh! eh!... ah! çà, ah! çà, c'est assez, je garde ma soif pour ce soir... en attendant, et malgré ton impolitesse d'hier...

JENNY.

Quelle impolitesse?

CHARLOTTE.

De John!

CAMILLA.

Oh! il en est bien capable... c'est un loup de mer.

JOHN.

Je ne comprends pas.

YORICK.

Tu ne comprends pas que lorsque hier je me suis approché de toi à la promenade, pour te présenter mes deux neveux, tu as fait hâter le pas à tes sœurs... de manière à m'empêcher de te suivre, moi bonhomme qui n'ai plus de jambes... si tu trouves cela poli?

JOHN.

Pardon! je ne vous voyais pas... j'ignorais que vous eussiez l'intention... d'ailleurs vos neveux... je ne les connais pas.

YORICK.

Raison de plus pour faire connaissance... n'est-ce pas, petit filles?

TOUTES LES TROIS.

Oui, oui, certainement!

CAMILLA, vivement.

Mais oui!...

(John la regarde, elle baisse les yeux et se détourne avec émotion.)

JOHN.

Ah! on les connaît ici?

YORICK.

Beaucoup... on a dansé ensemble... on s'est vus chez moi, où elles viennent quelquefois me faire enrager, ces petits démons!.. mais jamais ici... jamais!... j'attendais ton arrivée pour te les présenter... Ce sont de bons camarades, des gaillards qui aiment le porter comme leur oncle... et mes héritiers!... Vous me direz que l'héritage ne les rendra pas plus gras...

JOHN.

Oh! je suis pour si peu de temps ici!... il est inutile...

YORICK.

Si fait... que diable!... eh! tiens, je crois les entendre!...

CAMILLA.

Ah! oui, les voici.

JENNY.

Eh! vite, mesdemoiselles... vite!... enlevons tout cela.

(Elles rangent et enlèvent tout ce qui a servi au déjeuner de John; pendant ce temps, John et Yorick restent sur le devant de la scène.)

YORICK.

Allons! viens les recevoir, mon garçon.

JOHN, cherchant toujours des yeux Camilla.

Ici, monsieur, y pensez-vous!... des jeunes gens avec mes sœurs... cela ne convient pas...

YORICK.

Si c'est ce qui t'arrête et te donne l'air maussade... sois tranquille... il n'y a pas de mal... et, s'ils devenaient amoureux...

JOHN.

Plaît-il?

YORICK.

Eh! eh! eh!... amoureux... c'est de leur âge... comme du tien... on verrait, qui sait?

JOHN.

Vous dites?...

YORICK, confidentiellement.

Ce sont des gaillards... et j'ai des projets... eh! eh! eh!

(Il remonte la scène.)

JOHN, seul, sur le devant de la scène.

Oh! j'ai eu tort de revenir!... je sens là que j'étouffe.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GEORGES, FRANCK.

(Ils sont en chasseurs tous les deux; Georges est mis plus coquettement.)

CHARLOTTE.

Ah! les voilà.

JENNY.

Entrez, messieurs, entrez.

FRANCK.

Pardon!... on peut se permettre...

GEORGES, saluant Charlotte.

Mademoiselle, je me suis enhardi... (Apercevant Yorick.) Ah! mon oncle Yorick...

FRANCK.

Tiens ! mon oncle Yorick !

YORICK.

Eh ! oui, c'est moi... Approchez tous deux, que je vous présente à mon ami John.

GEORGES et FRANCK, saluant John.

Monsieur !...

JOHN, leur rendant leur salut.

Messieurs !...

YORICK.

Monsieur... messieurs !... c'est cela ! voilà la connaissance faite.

CAMILLA.

Ce n'est pas long.

FRANCK, à Camilla, en passant près d'elle.

Non, mamzelle... c'est plus commode... et vous?...

(John le suit des yeux.)

GEORGES.

Ah ! mon oncle... le fermier Darby, qui nous a accompagnés jusqu'ici, vient vous chercher pour la veuve Toranton.

YORICK.

Oui, je sais... une bonne femme qui est en train d'aller à Dieu, et qui a besoin de causer avec moi... car voilà, on me trouve toujours, moi !

Air : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Heureux pasteur, aimé sans doute,
Ici tout homme est mon enfant
Je l'encourage sur la route,
Et du chagrin je le défend ;
Sans qu'un froid sermon le poursuive
Dans ce monde où j'ai pris ma part,
Je le bénis quand il arrive,
Je le console quand il part.

Sur cela, je te laisse mes neveux, mon garçon ! les premiers mots sont dits... ces petites filles feront le reste !... je reviendrai, et je vous retrouverai avec ce bon porter dont j'ai toujours soif... eh ! eh ! eh ! A bientôt. (Bas à John.) Ils ont le cœur tendre, ils seront bientôt pris ; eh ! eh ! eh ! Adieu, petites !

LES TROIS JEUNES FILLES.

Adieu, monsieur Yorick !

(Elles le reconduisent.)

FRANCK.

Adieu, mon oncle.

YORICK.

Adieu, je reviens.

GEORGES.

Ne vous pressez pas !

(Yorick sort.)

SCÈNE V.

CAMILLA, FRANCK, CHARLOTTE, GEORGES, JENNY ; JOHN, sur le devant de la scène.

JOHN, à part.

Et ne pouvoir me fâcher tout à mon aise !... ne pouvoir les jeter tous à la porte !...

FRANCK, dans le fond, à Camilla.

Dites donc !... il ne nous regarde pas !...

GEORGES.

Il ne nous adresse pas le plus petit mot.

JENNY, qui s'est approchée de John, lui dit à voix basse :

Mon frère... ces messieurs sont là.

JOHN, brusquement.

Eh bien !... que veux-tu que j'y fasse ?

JENNY, s'éloignant, effrayée

Oh ! rien... rien.

FRANCK.

Qu'est-ce qu'il dit ?

GEORGES.

Il parle de nous ?

CAMILLA.

Chut!... (Haut.) Mon frère... John ?...

JOHN, avec bonté.

Hein ? Camilla, que me veux-tu ?

CHARLOTTE.

Est-ce que tu ne dis rien à ces messieurs ?

JOHN.

Puisqu'ils vous connaissent... qu'ai-je besoin de leur parler?

CAMILLA.

Ils nous connaissent !... ils nous connaissent... ce n'est pas une raison pour que tu aies l'air d'un ours.

CHARLOTTE, poussant Georges.

Allez donc ! allez donc !

GEORGES, s'avançant et se plaçant à la gauche de John.

Sir John... nous sommes bien aises... certainement... il y avait longtemps...

JOHN.

Et moi aussi !...

CAMILLA, poussant Franck.

Allez donc ! allez donc !...

FRANCK, descendant à la droite de John.

Parbleu ! oui, sir John... je suis flatté... parce que... (John le regarde, il balbutie.) parce que... je croyais... et puis... enfin...

JOHN, partant d'un éclat de rire.

Ah ! ah ! ah !

JENNY, à part, l'observant.

Mon Dieu ! qu'a-t-il donc ?

CAMILLA.

Eh ! mais, mon frère !

CHARLOTTE.

Ces messieurs te demandent la permission de venir quelquefois...

JOHN.

Et pourquoi ?... suis-je donc votre maître ?... Je suis votre frère !... et tout au plus encore... car l'une de vous...

FRANCK et GEORGES.

Plaît-il ?

CAMILLA, vivement.

Ah ! tu veux donc toujours nous chagriner, nous faire de la peine ?... oh ! le méchant frère !...

JOHN, ému.

Eh ! mais, avez-vous besoin de ma permission pour recevoir ces messieurs ?... Vous vous en êtes bien passées jusqu'à présent...

CHARLOTTE.

Mais ce que nous voulons avant tout, c'est que ces messieurs te plaisent à toi !...

FRANCK.

Voilà... (A Georges.) N'est-ce pas ? voilà !

GEORGES, répétant.

Voilà !

JOHN.

A quoi bon ?... je suis difficile, très-difficile : je n'aime ni ce qui est fat, ni ce qui est ridicule.

FRANCK.

Il a dit ?

CAMILLA, poussant John.

Tais-toi donc !...

GEORGES.

Cela ne saurait me concerner... et si j'étais un fat...

JOHN.

Vous ne le croiriez pas.

CHARLOTTE.

Mon frère !...

CAMILLA.

Ne faites pas attention, messieurs... vous voyez bien que John arrive au moins de Bedlam !...

JENNY, venant près de Camilla.

Ah ! Camilla, mon frère souffre, je crois...

JOHN.

Oh ! oui, je souffre beaucoup... et dans ce cas, j'aime le calme... la solitude...

FRANCK.

Ah ! voilà qui est clair... il est inutile d'avoir fait ses études à l'université d'Oxford pour comprendre...

GEORGES.

Oui, certes... et l'on pourrait se fâcher...

(Charlotte retient Georges.)

JOHN, se contenant à peine.

Comme il vous plaira !...

FRANCK.

Au surplus, si nous sommes ici... si l'on nous y a présentés, c'est pour ces charmantes miss.

GEORGES.

Ce n'est pas pour vous !...

CAMILLA.

Non, non... ce n'est pas pour toi !...

JOHN, qui est remonté et se trouve tout près de la porte à gauche.

Il fallait donc le dire plus tôt.

(Il sort brusquement.)

JENNY, faisant un pas vers lui.

Mon frère !...

SCÈNE VI.

GEORGES, FRANCK, CAMILLA, JENNY, CHARLOTTE.

(Les trois sœurs sont remontées vers la porte à gauche ; Franck et Georges sont restés sur le devant de la scène.)

FRANCK, ébahi, à Georges.

Hein ?...

GEORGES, ébahi, à Franck.

Hein ?...

CAMILLA, redescendant.

Je n'y comprends rien !...

CHARLOTTE, de même.

Oh ! j'ai envie de pleurer !...

CAMILLA.

Oui, ça nous avancera bien !

GEORGES.

Est-ce que nous lui déplaisons ?...

FRANCK.

Dame ! ça me fait assez cet effet-là !...

JENNY.

Mais qu'est-ce donc ? à qui en a-t-il ?... il faut que vous l'ayez blessé !...

FRANCK.

Je ne l'ai pas touché.

JENNY.

Eh ! non, c'est quelque parole imprudente, peut-être.

GEORGES.

Ah ! non ; mais s'il croit que je me soucie de son amitié !...

FRANCK.

Ah bien, oui ! je m'en fiche pas mal, de son amitié !...

JENNY.

Parlez plus bas !...

FRANCK, fièrement.

Pourquoi donc ça ?... (Baissant la voix.) Je m'en fiche pas mal, de son amitié.

CAMILLA.

C'est que c'est indigne à lui !... traiter si mal des étrangers.

CHARLOTTE.

Oui, des étrangers... des amis intimes... il n'a pas de sentiment dans le cœur.

JENNY.

Et toi, tu parles toujours contre lui !

CHARLOTTE.

Certainement ! il le mérite !

JENNY.

Non, il ne le mérite pas !...

CHARLOTTE.

Je vous dis que si !...

JENNY.

Je vous dis que non !...

GEORGES et FRANCK, les retenant.

Mesdemoiselles !...

JENNY.

C'est qu'avec son air sentimental...

GEORGES.

Et qu'est-ce qu'il disait là : « Je suis votre frère... tout au « plus... car l'une de vous... »

FRANCK.

Ah ! oui, il l'a dit !...

CHARLOTTE.

C'est une chose qui nous concerne...

JENNY.

Nous seules !...

CAMILLA.

C'est la seconde fois qu'il nous en parle aujourd'hui.

GEORGES.

Mais enfin qu'est-ce donc ?

CAMILLA.

Oh ! cela ne regarde que nous !...

FRANCK.

C'est qu'alors cela nous regarde peut-être aussi...

GEORGES.

C'est que s'il n'était pas votre frère !...

JENNY.

Si fait !... oh ! si fait.

CHARLOTTE.

On peut vous conter cela, monsieur Georges.

CAMILLA.

A quoi bon ? pour pleurer, n'est-ce pas ? Charlotte va s'abîmer les yeux.

JENNY.

Oh ! c'est bien simple, voyez-vous... c'est une histoire...

CHARLOTTE.

Un roman des plus touchants...

JENNY.

Qui s'est passé près du lit de notre mère mourante... que nous entourions en pleurant.

CHARLOTTE.

Je la vois encore !

CAMILLA, frappant du pied avec émotion.

Eh ! mais, pourquoi rappeler ?...

GEORGES.

Allez toujours.

FRANCK.

Oh ! je vous en prie !...

JENNY.

Eh bien... mon frère venait de partir pour aller chercher le médecin qui devait arriver trop tard... et, quand nous fûmes seules avec elle... « Approchez, mes filles, nous dit-elle... « Pauvres enfants que j'ai aimées d'un amour égal... que je « quitte avec un égal regret... et pourtant je dois vous l'avouer « à mon heure dernière, en présence de Dieu qui m'entend... « l'une de vous trois n'est pas ma fille !... »

GEORGES.

Il se pourrait !...

FRANCK, le faisant taire.

Tais-toi donc !...

JENNY.

Ses sanglots l'arrêtèrent, et nous, nous étions pâles, immobiles, nous regardant avec inquiétude, le cœur oppressé et les yeux pleins de larmes. « L'une de vous trois, continua-t-elle, « m'a été léguée par une sœur chérie dont je cachai la faute en « faisant passer sa fille pour la mienne ; mais c'est un secret de « famille que je ne puis emporter avec moi, et je dois, avant « de vous quitter, vous nommer celle... » — « Non ! non ! » nous écriâmes-nous toutes trois ensemble, en nous précipitant sur ses mains défaillantes ; « non , nous ne voulons rien savoir ! nous « étions sœurs pour vous chérir, nous le serons encore pour « vous pleurer ! » Et toutes les trois nous nous tenions étroitement embrassées sur la main qui nous bénissait : « Aimez- « vous toujours ainsi, murmurait-elle tout bas. — Toujours ! » répétions-nous !

CHARLOTTE et CAMILLA, émues.

Toujours !

JENNY, continuant.

Mon frère arrivait alors pour l'embrasser avec nous une der-

nière fois ! (Franck tire son mouchoir pour cacher ses larmes.) Trop émue par cette scène déchirante, notre mère nous fit signe de la laisser un instant avec M. Yorick qui venait d'entrer ; nous sortîmes, et quand il vint nous rejoindre, nous n'avions plus de mère !

CHARLOTTE.

Son secret était mort avec elle.

CAMILLA.

Et nous étions toujours sœurs !

GEORGES, avec émotion.

C'est bien ! c'est très-bien !

FRANCK, étouffant.

Oh ! oui, très-bien ! mais qu'est-ce que cela nous fait, à nous ? Est-ce que ça nous empêchera de vous épouser toutes les trois ?

CHARLOTTE.

Nous épouser !

GEORGES.

Franck !

FRANCK.

C'est-à-dire, non, pas toutes les trois, mais de choisir.

GEORGES.

Tais-toi donc !

CAMILLA.

Au contraire, parlez, parlez !

FRANCK.

Ah ! bien, tant pis : c'est vrai que nous avions promis à mon oncle de ne rien dire, de ne pas faire notre choix sans la permission de votre frère...

CHARLOTTE, souriant.

Oui, j'entends, j'entends.

CAMILLA, avec joie.

Et vous veniez pour cela ?

GEORGES.

Pour lui faire notre cour et à vous aussi.

FRANCK.

Et pour vous demander en mariage toutes les trois! c'est-à-dire deux !

JENNY.

Eh bien! il fallait donc vous expliquer! voilà ce que c'est, vous ne dites rien, mon frère ne peut pas deviner ; c'est tout simple ! vous aviez tort !

GEORGES.

Mais, mademoiselle...

FRANCK.

Cependant...

CAMILLA et CHARLOTTE.

Certainement, vous aviez tort !

JENNY.

Il faut lui parler !

CHARLOTTE.

Et tout de suite !

CAMILLA, à Franck.

Je ne vous demande pas celle que vous aimez.

CHARLOTTE, à Georges.

Ni moi non plus !

CAMILLA.

Mais allez trouver mon frère, allez ! il est si bon !

GEORGES, se dirigeant vers la porte à gauche.

Vous avez raison ! oui, j'irai, je m'expliquerai ! (S'arrêtant.) ou plutôt, une idée ! il vaut mieux que ce soit Franck !

CAMILLA, JENNY, CHARLOTTE.

Oui, oui !

FRANCK.

Moi ! parbleu, je suis prêt... (Revenant.) Mais encore une idée ! après ce qui s'est passé, si c'était mon oncle ?

CAMILLA.

Oui, il faut qu'il vienne, il faut qu'il parle, c'est plus sûr !

GEORGES.

Je cours le trouver !

CAMILLA.

C'est cela ! et moi, je vais préparer John à le recevoir.

AIR : *Galop de la Tentation.*

Toi, Jenny, vas à mon frère
Dire qu'ici je l'attend.

JENNY.

Oui ; mais promets-moi, ma chère,
De le gronder doucement.

CHARLOTTE.

Je vais porter notre ouvrage.

GEORGES, bas.

Et je m'attache à vos pas.
(Bas à Franck.)
Toi, reste ici... du courage!

FRANCK, regardant Camilla.

Eh ! oui... j'y pensais tout bas.

ENSEMBLE.

CAMILLA.

Toi, Jenny, vas à mon frère
Dire qu'ici je l'attend ;
Et je te promets, ma chère,
De le gronder doucement.

FRANCK, à Georges.

En dépit de votre frère
Qui fait ici le méchant,

Il sera permis, j'espère,
De vous parler un moment.

JENNY.

Je vais prévenir mon frère
Que dans ces lieux on l'attend;
Mais tu me promets, ma chère,
De lui parler doucement.

CHARLOTTE.

Dis bien à ce méchant frère
Qu'il faut que dorénavant
Il les reçoive, ma chère...
Monsieur George est si galant!

(Charlotte et Georges sortent par le fond; Jenny par la gauche.)

SCÈNE VII.

CAMILLA, FRANCK.

CAMILLA, à part.

Il ne s'en va pas !

FRANCK, à part.

Pourvu qu'elle ne se moque pas de moi !

CAMILLA, feignant de l'apercevoir.

Eh bien ! monsieur Franck !

FRANCK.

Eh bien ! mamzelle !

CAMILLA.

Vous ne le suivez pas ?

FRANCK.

J'aime autant rester.

CAMILLA.

Mais pour parler à votre oncle.

FRANCK.

Oh ! pas besoin d'être deux pour ça, et puis qui sait ? c'est peut-être inutile qu'il vienne ici mon oncle !

CAMILLA.

Et pourquoi cela, monsieur Franck ?

FRANCK.

Dame ! mamzelle, si ce qu'il aurait à demander pour nous, à notre intention, ne vous allait pas.

CAMILLA.

A moi ! que vous importe, puisque vous n'avez pas fait votre choix ?

FRANCK.

Peut-être !

CAMILLA.

Hein ?

FRANCK.

Je dis, peut-être... c'est-à-dire... peut-être !

CAMILLA.

Ah ! vous avez choisi ?

FRANCK, riant naïvement.

Eh ! eh ! eh ! eh !

CAMILLA, le regardant.

Eh ! eh ! eh ! eh !

FRANCK.

Vous y êtes, n'est-ce pas ? vous devinez ?

CAMILLA.

Moi ! je ne devine rien.

FRANCK.

Bah ! vous ne devinez pas que, sans en rien dire à mon oncle ni à mon frère, j'ai eu une idée à moi tout seul ?

CAMILLA.

A vous tout seul!... vrai!... vous êtes assez grand garçon pour ça!

FRANCK.

Et cette idée, c'est de faire mon choix tout de suite! Et celle que j'ai choisie...

CAMILLA.

Celle que vous avez choisie!

FRANCK, riant.

Eh! eh! eh! eh!

CAMILLA, l'imitant.

Eh! eh! eh! vous êtes insupportable!

FRANCK, se laissant aller.

N'est-ce pas? dame! on a un cœur qui n'a pas le temps d'attendre, on pense à épouser, et quand c'est une personne comme vous...

CAMILLA, riant.

Hein? c'est moi! ah! ah! ah!

FRANCK, déconcerté.

Adieu, mamzelle, je m'en vais.

CAMILLA.

Eh non! restez!

FRANCK.

Comment! il serait possible! vous ne m'en voulez pas, vous me permettez?

CAMILLA, vivement.

Ah! je n'ai pas dit cela; mais c'est égal, allez toujours!

FRANCK.

Ah! mais...

Air *de Julie.*

C'est entre nous, je le désire,
Car à mon oncle j'ai promis

De ne pas aimer, de rien dire,
Qu'avant il ne me l'ait permis.
Mais il faut qu'ici j'en convienne,
En fait de permission, moi,
Si j'avais la vôtre, je croi,
Je me passerais de la sienne.

Dame ! c'est à vous de voir s'il faut qu'il vienne parler à votre frère, parce que si ce n'était pas la peine, oh ! je serais bien malheureux ! mais je lui dirais tout de suite de ne pas venir.

CAMILLA.

Eh ! non, laissez-le faire !

FRANCK.

Vous voulez bien qu'il vienne ?

CAMILLA.

Eh bien !...

FRANCK.

Eh bien !...

CAMILLA.

Eh bien ! oui ! parce que vous êtes un bon et honnête garçon... un peu niais... mais je n'y tiens pas ! parce que je sais depuis longtemps que vous m'aimez !...

FRANCK.

Depuis longtemps ?

CAMILLA.

Il y a un mois !...

FRANCK.

Un mois !... tiens ! je ne le savais pas encore !

CAMILLA.

Et le moyen d'en douter quand vous rôdiez autour de la maison, sous ma fenêtre... et au presbytère, chez votre oncle... quand vous me regardiez en poussant de gros soupirs !...

FRANCK.

Vrai ! quand vous me faisiez enrager...

CAMILLA.

C'était pour vous rendre plus amoureux

FRANCK.

Eh bien! ça y est joliment !... et vous m'aimiez aussi ?...

CAMILLA.

Moi!... ah ! la permission de mon frère !...

FRANCK.

Mais puisque je n'ai pas attendu, faites comme moi... dites toujours!... je vous en prie !... là! je vous en prie à genoux!...

CAMILLA.

A genoux, tout à fait !

FRANCK.

M'y voilà !...

(Il est à genoux, John paraît, sa pipe à la bouche.)

CAMILLA.

Mais vous me promettez...

FRANCK.

Tout ce que vous voudrez !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOHN, sa pipe à la bouche.

JOHN.

Camilla !

CAMILLA.

Ah !...

FRANCK, restant à genoux.

Oh !

JOHN.

Ne vous dérangez pas, monsieur.

FRANCK.

Je vous jure, sir John... je vous proteste... oh !...

CAMILLA, éclatant de rire.

Ah! ah! ah! ah!...

JOHN, le prenant vivement par le bras.

Il faudra donc que je vous aide à vous relever, monsieur.

FRANCK.

Vous êtes trop bon... je... vous... je... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

(Il sort vivement. Camilla rit plus fort.)

SCÈNE IX.

CAMILLA, JOHN.

JOHN.

Ah! cela vous fait rire!

CAMILLA, se contenant.

Non... non, je ne ris plus! c'est que, avec ton air furieux... et lui... tout tremblant, tout ébahi... oh!... (N'y tenant plus et éclatant de rire.) Ah! ah! ah!

JOHN.

C'est bien!... à votre aise.

CAMILLA, cessant de rire.

Allons, allons, ne te fâche pas!...

JOHN.

Me fâcher!... et pourquoi donc?... j'aurais tort assurément!... un jeune homme est attiré dans cette maison sans même qu'on m'ait demandé conseil!... il y reste malgré moi... je le trouve ici... à vos pieds!... et je me fâcherais!... Oh! ce serait bien mal à moi! ce serait d'un frère... d'un marin sans usage!

CAMILLA.

A peu près, car ce qu'il me disait...

JOHN.

Je ne vous le demande pas !... (Après un silence.) Il vous disait...

CAMILLA.

Mon Dieu ! des choses toutes simples, toutes naturelles... que je suis jolie, que je lui plais !...

JOHN.

Ah !... et vous l'écoutiez !

CAMILLA.

Mais oui... c'est toujours gentil à entendre ces choses-là !

JOHN.

Pour vous, qui êtes une coquette !

CAMILLA.

D'autant mieux qu'avec toi je ne suis pas habituée aux compliments.

JOHN.

C'est que je ne sais pas en faire qui vous plaisent !

CAMILLA.

C'est que tu n'es pas aimable et galant comme M. Franck.

JOHN.

Oh ! pourvu que je ne sois pas ridicule comme lui !

CAMILLA.

Ridicule !... ne parlons pas de ça... tous les hommes le sont plus ou moins.

JOHN.

Un niais, qui a l'air si lourd !

CAMILLA.

Il est très-léger... à la danse !...

JOHN.

Sans esprit !...

CAMILLA, contenant son dépit.

Tant mieux... si cela doit le rendre maussade, grondeur... si tu crois que cela te va bien de bouder toujours !... tu as l'air méchant !... et alors tu es laid... oh! très-laid !

JOHN.

C'est possible!... je ne tiens pas à ce que vous me trouviez beau !... par exemple, cela m'est bien égal !...

CAMILLA.

Au fait, un frère l'est toujours assez... et pourtant si tu savais comme la bonté te va bien !

(Elle va lui prendre le bras.)

JOHN, la repoussant doucement.

Laissez-moi !

CAMILLA.

Air *de Yelva.*

Tu ne veux pas m'embrasser et m'entendre
Comme autrefois, quand tu m'aimais bien mieux?

JOHN.

C'est qu'autrefois d'une amitié plus tendre
Nos cœurs unis se comprenaient tous deux;
En bonne sœur, du moins, tu savais faire
Tout ce qu'alors, moi, je te conseillais.

CAMILLA.

Ah ! c'est qu'alors tu savais, en bon frère,
Me conseiller tout ce que je voulais.

(Lui prenant le bras avec amitié.)

Tu étais si doux ! j'étais la plus aimée de tes sœurs!

JOHN, avec abandon.

Tu étais si folle, si espiègle !...

CAMILLA.

Je te faisais toujours enrager !

JOHN, se laissant aller.

J'aimais cela!... oh! tu n'avais rien de Charlotte, toujours sentimentale... rien de Jenny, toujours si douce!... alors j'aurais cru... (Il s'arrête, et dit avec désordre, à part.) Oh! je le crois encore!... à ce que j'éprouve là près d'elle!... sans cette illusion, jamais, jamais!...

CAMILLA, venant lui prendre le bras.

Quoi donc?... tu aurais cru...

JOHN, se reprenant.

Oh! que tu serais toujours de même... comme moi... (Il va pour l'embrasser.) comme moi qui t'aime... (Se retenant, et froidement.) qui t'aime toujours!...

CAMILLA.

Toi! tu n'aimes que ta vilaine pipe!... pouah!... (John ôte sa pipe et la serre.) Oh! tu es bien changé... depuis que je ne suis plus une petite fille... et que, dans un moment de désespoir... que nous n'avons jamais compris... tu t'es engagé comme marin; et depuis ce temps-là tu as toujours l'air d'être en pleine bourrasque... hou!... aussi les marins, je ne peux pas les souffrir!... je n'aurais jamais épousé un marin!

JOHN.

Je conçois... ce qu'il vous faut à vous... c'est un fat comme M. Georges, ou un imbécile comme M. Franck.

CAMILLA.

Un imbécile!... il ne l'est pas... ce qui lui en donne l'air, c'est qu'il est amoureux.

JOHN.

Amoureux!... et de qui?... mais réponds-moi donc.

CAMILLA.

Oh! mon Dieu... comme tu me regardes!... tu me fais peur!

JOHN, se calmant.

Amoureux !...

CAMILLA.

Oui... de moi !... et franchement, je ne peux pas lui en vouloir pour ça, à ce pauvre garçon !

JOHN.

Un étranger que vous connaissez à peine !

CAMILLA.

Mais si fait ! je le connais beaucoup !

JOHN.

Et pourquoi le connaissez-vous ?... où l'avez-vous vu ?... pourquoi vient-il ici, chez moi ?

CAMILLA.

Chez nous !...

JOHN.

Chez moi !

CAMILLA.

Mais il a de l'amitié pour toi !

JOHN.

Il est trop bon, car moi, je le hais, je le déteste !... aussi, qu'il ne revienne plus, ou je le fais sauter par la fenêtre !

CAMILLA.

Par la fenêtre !... je te le défends, entendez-vous !

JOHN.

Oh ! il a beau vous plaire !

CAMILLA.

Eh bien, oui, la ! il me plaît, je l'aime !

JOHN, avec explosion.

Tu l'aimes

SCÈNE X.

LES MÊMES, JENNY.

JENNY, entrant vivement sans voir John.

Le voilà! le voilà!

JOHN, avec fureur.

Qui ça?... lui?

CAMILLA, effrayée.

Franck!...

JENNY.

Eh! non, c'est M. Yorick, que nous venons d'apercevoir.. (A John.) Il vient ici.

JOHN.

Et que vient-il y faire? que nous veut-il?... que cherche-t-il dans cette maison, où l'on était heureux avant qu'il y entrât avec sa famille?

(Jenny se recule toute tremblante.)

CAMILLA.

C'est une société fort agréable!... et nous en avons besoin.

JOHN.

A la bonne heure... recevez-la; moi, laissez-moi tranquille, laissez-moi repartir du-moins, rejoindre mon vaisseau, que je n'aurais jamais dû quitter.

CAMILLA.

Tu pars!...

JOHN.

Cette nuit.

JENNY, se jetant à son cou.

Mon frère! ah! sitôt!... reste, reste!

JOHN.

Jenny, ma sœur!... (Il l'embrasse; Jenny se retire comme toute confuse, et dit à part en regardant Camilla qui s'est détournée.) Elle ne dit rien, elle!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, YORICK, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Voici M. Yorick, le voici !

YORICK.

Oui, mes enfants, oui, c'est moi. (A John qui veut sortir.) Eh bien, mon garçon, où vas-tu ? est-ce que je te fais peur comme mes neveux ?

JOHN.

Vos neveux ?...

YORICK.

C'est-à-dire, c'est toi qui leur as fait peur ; tu les as mis à la porte poliment.

CAMILLA.

Et il menace de les jeter par la fenêtre.

YORICK.

Ah ! quand ils viennent te demander que deux bons mariages...

JOHN.

Cela ne me regarde pas.

YORICK.

Mais si...

JOHN.

Mais non.

JENNY.

Oh ! toi seul, mon frère.

CHARLOTTE.

Toi seul.

YORICK.

Mais puisqu'ils ont fait leurs choix, et que je viens te dire...

JOHN.

Je ne veux pas les connaître. (A part, regardant Camilla.) Ah ! je

ne le sais que trop. (Haut.) D'ailleurs, il serait trop tard pour me consulter sur la conséquence d'une pareille conduite ; et si Charlotte, toujours sentimentale, toujours prête à s'enflammer pour le premier héros de roman...

CHARLOTTE.

Mais...

JOHN, montrant Camilla.

Si... sa sœur... dont le cœur est sec et froid...

CAMILLA.

Tu dis...

JOHN, vivement.

Si Jenny... qui n'est qu'une enfant...

JENNY.

Oh ! moi, je n'aime personne.

JOHN.

Si toutes les trois, dis-je, ont risqué leur liberté, leur bonheur sur de folles espérances, qu'y puis-je faire ? Allez, monsieur, mariez-les, si c'est votre bon plaisir !... je ne serai plus rien pour elles... pour vous, je ne les verrai plus... je m'en irai.

JENNY, pleurant.

Ah ! mon frère...

YORICK.

Mais ton cerveau déménage, mon fils ; tu es timbré, tu ne comprends pas...

CHARLOTTE.

Que cela dépend de toi.

CAMILLA.

Entêté !

JENNY.

Consens.

JOHN.

Moi !

JENNY, CHARLOTTE, CAMILLA.

AIR : *C'en est fait.* (de Catherine.)

Oui, c'est à toi de consentir!
Ah! laisse-toi fléchir!
Et plutôt de nous fuir,
Consens à tout... fais-toi chérir!

JOHN.

Non, je ne puis y consentir!
Rien ne peut me fléchir.
Ah! laissez-moi vous fuir,
Car c'est à vous de me haïr!

YORICK.

Un consentement généreux.

JOHN.

Laissez-moi!

YORICK.

Je le veux,
Pour tes sœurs, mes neveux!

JOHN.

Vous feriez trop de malheureux!

LES TROIS SŒURS.

Oui, c'est à toi de consentir! *etc.*

(John sort par la gauche.)

YORICK.

Ah! mais... ah! mais...

CAMILLA.

John!

CHARLOTTE.

Mon frère!

JENNY.

Ah! laissez! laissez! je ne le quitte pas.

(Elle le suit.)

SCÈNE XII.

CAMILLA, YORICK, CHARLOTTE, FRANCK, GEORGES.

YORICK.

Sur ce, un verre de porter derechef, et je m'en vais.

CHARLOTTE.

Comment ! partir ainsi ?...

CAMILLA.

Cela ne se peut pas.

FRANCK et GEORGES, passant la tête à la porte du fond, et gaîment.

Eh bien !...

CAMILLA.

Ah ! monsieur Franck.

CHARLOTTE.

Monsieur Georges...

YORICK.

Ils arrivent bien !...

FRANCK.

Vous l'avez vu ?

GEORGES.

Vous lui avez parlé ?

FRANCK.

Il consent ?

GEORGES.

Il promet ?

CAMILLA.

De vous faire sauter par la fenêtre.

FRANCK.

Hein !

GEORGES.

Plaît-il ?

YORICK.

Eh ! oui, mes enfants, il m'a traité comme vous, il m'a envoyé... je vous conseille d'aller vous promener ailleurs qu'ici...

GEORGES.

Comment ! il a eu l'audace...

FRANCK.

Ah çà, mais, c'est donc un tigre, que ce frère-là ?

CHARLOTTE.

Et votre oncle veut s'en aller.

CAMILLA.

Nous abandonner !...

GEORGES.

Par exemple !... moi, je reste... et s'il faut lui parler à votre frère, je lui parlerai.

FRANCK.

Et moi aussi... tu lui parleras.

CAMILLA.

A la bonne heure... ce n'est pas comme M. Yorick, qui n'a rien trouvé à dire... rien du tout...

YORICK.

Mais, petite...

CAMILLA.

Il fallait vous fâcher.

FRANCK.

Certainement.

YORICK.

Mais quand je vous dis.

GEORGES.

Sans doute, il fallait...

YORICK, s'emportant.

Eh! allez-vous-en au diable!... Que voulez-vous que j'y fasse?... une espèce de fou, qui ne veut dire ni oui, ni non.

GEORGES.

Je le ferai bien s'expliquer, moi!... je me battrai avec lui!

FRANCK.

Oui, oui... je me... tu te battras avec lui!...

CHARLOTTE et CAMILLA, courant à eux.

Jamais!... jamais!...

YORICK, les retenant.

Allons donc!... les enragés! se battre!...

FRANCK.

Mais, puisque vous nous abandonnez!...

GEORGES.

Que vous n'osez pas vous fâcher!...

YORICK.

Ah! c'est comme ça! ah! vous voulez que je me fâche!... vous voulez que je le force... que je... (Aux jeunes gens.) Vous êtes amoureux, vous?...

GEORGES, regardant Charlotte.

Si je suis amoureux!...

FRANCK, regardant Camilla.

Comme un fou!...

YORICK, aux jeunes filles.

Et vous ne voulez pas mourir filles, vous... vieilles filles?...

CHARLOTTE.

Par exemple!...

CAMILLA.

Si vous croyez que c'est amusant!...

YORICK.

Bien !... alors vous allez voir si j'ai peur de lui !... Je vais me montrer, je vais...

TOUS.

Bravo ! bravo !...

YORICK.

Attendez-moi !

(Il va pour sortir.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JENNY.

JENNY.

Où allez-vous !... restez ! restez !...

YORICK.

Mais sir John...

JENNY.

Oh ! il n'est pas en état de vous écouter, de vous entendre !... Quand il a vu que je le suivais, il s'est fâché bien fort... contre moi... il m'a renvoyée... et il s'est enfermé dans sa chambre... en dedans... après avoir brisé la belle pipe que nous lui avions achetée !.

CHARLOTTE.

Mais c'est indigne !...

CAMILLA.

C'est affreux !... une pipe pour laquelle je me suis abîmé la vue !...

FRANCK.

Allez-y, mon oncle, allez-y.

YORICK.

Mais puisque la porte est fermée !

GEORGES.

C'est égal.

YORICK.

Mais tu veux donc que je passe par le trou de la serrure... je n'en suis pas encore là, que diable !

JENNY.

Oh ! ne lui faites pas de la peine !... je vous en prie !...

FRANCK.

Mais que faire ?...

YORICK.

Tout ce que vous voudrez !... mais à moins que vous ne me l'ameniez ici en personne... devant moi...

CAMILLA.

C'est juste !... il faudrait le forcer à sortir...

CHARLOTTE.

Attendez !... un moyen !... ma guitare !

(Elle ouvre la porte de gauche. — Ritournelle.)

FRANCK, donnant la guitare.

Voici, mamzelle... voici !...

CAMILLA.

Que veux-tu faire !

CHARLOTTE.

Chut !...

(Elle s'accompagne en chantant.)

AIR NOUVEAU de *M. Masset.*

PREMIER COUPLET.

Mon beau marin,
Sur ton navire,
Triste et chagrin,
Ton cœur soupire.
Encore un jour,
Courage, espère !
Voici la terre !
Voici l'amour !

FRANCK.

Et pourquoi donc cette romance?

CHARLOTTE.

Dès qu'il l'entend, sans résistance
Il accourt près de nous.

GEORGES.

Très-bien!

CAMILLA, à Jenny.

Tu ne vois rien?...

JENNY, écoutant.

Non, rien!

GEORGES, à Franck.

Tu n'entends rien?

FRANCK.

Non, rien!

TOUS.

Silence!...

YORICK.

Alors chante, petite, chante!

CHARLOTTE.

DEUXIÈME COUPLET.

Là-bas, les soirs,
Comme une étoile,
Deux beaux yeux noirs
Cherchent ta voile,
Et chaque jour
Un cœur t'espère!...
Voici la terre!
Voici l'amour!

TOUS.

Silence!...

YORICK.

Eh bien !
Il vient, je pense !...

JENNY.

Je n'entends rien !

CHARLOTTE.

Non, rien !...

FRANCK.

Je ne vois rien !...

GEORGES.

Non, rien !...
(L'orchestre continue très-doucement, en trémolo.)

GEORGES, avec colère.

Mais il a donc un cœur de bronze ?

FRANCK, de même.

Et des oreilles de même métal ?

CHARLOTTE.

C'est singulier !... il faut que le vent ne porte pas... car si je raisonne bien...

CAMILLA.

Laisse donc tranquille !... tu raisonnes comme ta guitare !... Attends ! attends !... j'ai un moyen plus expéditif... (Elle court prendre un des pistolets qui sont dans le secrétaire, qu'elle laisse ouvert.) Un de ces pistolets...

JENNY.

Prends garde !... ils sont chargés !...

GEORGES.

Mademoiselle...

YORICK.

Ne plaisantons pas avec les armes à feu !...

CAMILLA.

Ne craignez rien !... je le forcerai bien à sortir !...
(Elle décharge le pistolet par la fenêtre. L'orchestre s'arrête.)

TOUS, poussant un cri.

Ah !...

YORICK, se laissant tomber sur une chaise.

Nous sommes tous morts !

CAMILLA.

(Reprise de l'air.)

Je crois que ce moyen
Est plus sûr que le tien !...

JENNY.

Il ouvre sa porte !...

CAMILLA.

Très-bien.
Sortons, ne disons rien ;
(A Yorick.)
Vous, dans cet entretien
Parlez-lui ferme et bien,
Soyez notre soutien !...

JENNY, parlant.

Le voici !...

CAMILLA.

Silence !...

ENSEMBLE.

CAMILLA, CHARLOTTE, FRANCK et GEORGES.

Sortons, ne disons rien !
Vous, dans cet entretien,
Parlez-lui ferme et bien ;
Soyez notre soutien !...
Silence !...

YORICK.

Sortez, ne dites rien !...
Moi, dans cet entretien,

Ici, je promets bien
D'être votre soutien!...
Silence!...

JENNY.

Sortons, ne disons rien!...
Mais dans cet entretien,
Ah! souvenez-vous bien
Qu'il est notre soutien!...
Silence!...

(Ils sortent par le fond, excepté Yorick, qui reste en scène et Jenny qui, lorsque John est entré précipitamment sans la voir, sort par la gauche, et laisse retomber doucement la porte, comme Camilla qui est sortie la dernière par la droite.)

SCÈNE XIV.

YORICK, JOHN.

JOHN.

Grand Dieu!... qu'y a-t-il? ce coup de feu... ah! monsieur!...

YORICK.

Eh bien! eh bien!... avec ton air effaré!... c'est ta sœur Camilla...

JOHN, tout tremblant.

Camilla!... ô ciel!... quel malheur?...

YORICK.

Eh! non... c'est un tour qu'elle t'a joué... du bruit qu'elle a fait pour te forcer à sortir de ton camp!... (Riant.) Eh! eh! eh! c'est un charmant petit démon!... et le jour où elle prendra un mari, elle fera plus d'un malheureux.

JOHN, avec impatience.

Adieu, monsieur... adieu...

YORICK, le retenant.

Eh! non, que diable! est-ce que l'accès dure encore?

JOHN.

Eh! par saint Patrice, monsieur...

YORICK.

Si c'est saint Patrice qui te donne de ces idées-là, je le raie du calendrier.

JOHN.

Quelles idées ?

YORICK.

Les vôtres, monsieur John !... si vous avez des idées, ce qui me paraît au moins douteux.

JOHN.

Qu'est-ce que cela signifie, monsieur ?

YORICK.

Voilà justement ce que je vous demande, monsieur ?... Qu'est-ce que cela signifie de faire du chagrin à tous ceux qui vous entourent ? Je ne vous dis rien de vos sœurs, puisque vous ne voulez pas que je vous en parle... de pauvres jeunes filles qui vous aiment tant !... et que vous faites pleurer.

JOHN, se cachant la tête dans les mains.

Ah ! monsieur !...

YORICK.

Mais moi, moi... vous me chassez, ingrat que vous êtes !

JOHN.

Oh ! monsieur Yorick !... oui, je suis ingrat, vous avez raison ! mais pardonnez-moi, je suis bien malheureux !

YORICK.

Malheureux ! mon enfant... et pourquoi ne me le dis-tu pas à moi, ton vieil ami !... malheureux !... et que te manque-t-il ? de quoi as-tu à te plaindre ? Brave et loyal Anglais, quand poussé par je ne sais quel chagrin comme aujourd'hui...

JOHN.

Oui, comme aujourd'hui !...

YORICK.

Tu t'es engagé dans la marine, il n'y a pas eu un soldat plus

estimé que toi... et ces jours-ci encore, au couronnement de la reine, tu as reçu l'épaulette sur le vaisseau où naguère tu n'étais que simple aspirant !...

JOHN.

Oh ! que ne m'y suis-je fait tuer comme je l'ai voulu ving fois !... mais rien ne me réussit !...

YORICK.

Allons donc ! qu'est-ce que tu dis là ? te faire tuer !... Regarde autour de toi, et ton cœur s'ouvrira à l'espérance...

JOHN, d'une voix étouffée.

Jamais !...

YORICK.

Et tu comprendras qu'après tes sœurs, ton tour viendra d'être heureux !...

JOHN.

Jamais !... non, le bonheur n'est pas fait pour moi ! j'ai là, au fond du cœur, un secret qui me déchire... et qui me fait prendre en haine le bonheur des autres !... il m'étouffe, si je le garde !... et je ne puis le dire sans mourir de honte ! oh ! c'est un supplice affreux !... vous ne pouvez savoir...

YORICK.

Si fait !... je vois tout... je sais tout...

JOHN.

Grand Dieu !...

YORICK.

Est-ce que tu crois qu'on arrive à mon âge sans avoir de la pénétration...

JOHN.

Monsieur Yorick !

YORICK.

Tu as commis une mauvaise action... tu as un remords !

[JOHN, vivement.

Ah ! vous ne le croyez pas !...

YORICK.

Alors, j'y suis, j'aime mieux ça... c'est quelque passion... (Mouvement de John.) Tu es amoureux !...

JOHN, avec désordre.

Oh ! n'achevez pas... ne dites pas !

YORICK.

Je comprends tout.

JOHN.

Non ! non !...

YORICK.

Mais c'est donc un amour désordonné... coupable !...

JOHN, dans le plus grand trouble.

Laissez-moi ! laissez-moi !

YORICK.

Que tu n'oses m'avouer !...

JOHN.

Ah ! plutôt mourir !...

YORICK.

Pour quelque grande demoiselle !... la fille d'un lord !...

JOHN, le regardant avec surprise.

D'un lord !

YORICK.

Ou d'un prince !... avec mon expérience, je devine tout de suite, parbleu !

JOHN.

Oui, oui ! vous avez raison !...

YORICK.

Une femme qui ne peut être à toi !

JOHN.

Oh ! non... jamais !...

YORICK.

Que tu as tort d'aimer!... que diable! mais alors on se dit : Je ne l'aimerai plus... et on ne l'aime plus!... on l'oublie!...

JOHN.

Non, voyez-vous! c'est impossible!... son souvenir ne peut me quitter!... je la fuis sans cesse... et sans cesse je la retrouve!... ses traits sont là, toujours là... c'est mon premier, mon seul amour!... je suis ramené sans cesse aux lieux qu'elle habite!...

YORICK.

C'est pour cela que tu veux nous quitter?...

JOHN, s'exaltant peu à peu.

Vous quitter... oui, oui, il le faut!... tout à l'heure encore, je me suis cru maître de moi! et rien que de vous en parler, rien que de penser à elle... je sens mon cœur se briser! ma tête se perdre!... adieu!... adieu!...

YORICK.

Eh! non!... et à moins que cette jeune fille... ne t'aime...

JOHN.

Oh! taisez-vous! taisez-vous! elle ne me comprend pas... elle me hait!

YORICK.

Ah! bah!... mais alors tu n'as pas le sens commun, mon garçon!... Comment, c'est pour une fille orgueilleuse, pour quelque petite sotte peut-être, que tu rends tout le monde malheureux autour de toi!... que tu t'opposes au mariage de tes sœurs!...

JOHN.

Oh! ne parlez pas de cela!...

YORICK.

Si fait! car, s'il faut te le dire... mes neveux sont aimés!...

JOHN.

Aimés... oh! non! non!... malheur à celui...

YORICK.

Et pourquoi ?

JOHN.

Parce que... je ne le veux pas !

YORICK.

J'entends, tu rougirais de t'allier à ma famille !...

JOHN.

Cette raison ou une autre...

YORICK.

Parce que tu portes une épaulette... parce que tu as de l'ambition... et que je ne suis qu'un pauvre vicaire !

JOHN.

Soit !... c'est pour cela !...

YORICK.

Mais alors l'amour t'a séché le cœur... tu n'as plus rien là... rien que de l'orgueil ! cela te sied bien à toi, le fils d'un baronet ruiné !

JOHN.

Monsieur Yorick !...

YORICK.

Le frère de trois pauvres filles qui vivent de leur travail !

JOHN.

Et voilà ce que je ne veux plus !... je les emmènerai d'ici...

YORICK, avec ironie.

Oui, pour aller les marier ailleurs à des amiraux, à des pairs du royaume !...

JOHN.

A des gens du moins qui soient mes amis ?

YORICK.

C'est-à-dire que tu ne nous aimes pas... que tu repousses ma famille ?...

JOHN.

Vos neveux !... c'est possible !

YORICK.

Que tu me méprises, moi !...

JOHN.

Oh ! je n'ai pas dit...

YORICK.

Air : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Je comprends sans que tu le dises ;
Il fallait l'avouer plus tôt ;
Je le vois bien, tu nous méprises !
Mais moi, je suis fier ! il le faut.
Je te renie et t'abandonne !
Mon cœur, bon pour tous ici-bas,
Plaint le malheur ! aux fautes il pardonne!
Mais il n'a rien pour les ingrats !...

JOHN.

Monsieur Yorick !...

YORICK.

Non! il n'a rien pour les ingrats !

SCÈNE XV.

Les Mêmes, CAMILLA, JENNY.

CAMILLA, qui est entrée à la moitié du couplet, se jetant entre eux.

Ah ! mon frère !

JOHN.

Laissez-moi ! laissez-moi !

(Il se jette sur la chaise à droite. Jenny ouvre doucement la porte de gauche.)

YORICK.

Oui, je t'abandonne ! car tu n'es plus rien pour nous !... la vanité te rend cruel, méchant, insensible !...

JOHN, la tête dans ses mains.

Hélas !... permis à vous de le penser !...

YORICK.

Mais tes sœurs... je ne les abandonne pas !... viens me les arracher, si tu l'oses !... Adieu !... tu n'es venu ici que pour faire le malheur de tous ceux qui t'aiment !...

CAMILLA, d'une voix étouffée par les sanglots.

Oui... de tous ceux qui t'aiment !...

(A ces mots, il relève vivement la tête. Yorick et Camilla sortent; Jenny a refermé timidement la porte qu'elle rouvre un peu après.)

SCÈNE XVI.

JOHN, ensuite JENNY.

JOHN.

Le malheur de tous ceux qui m'aiment !... et elle me laisse... seul !... seul !... (Jenny rouvre la porte.) Elle me hait peut-être !...

JENNY, à part.

Pauvre frère !...

JOHN.

Le malheur de tous ceux... (Se levant vivement.) Eh bien, non, non !... ils ne me maudiront pas !... cela ne peut être ainsi !... ils sauront tout ce que j'ai souffert là !... elle surtout dont le cœur n'a pas compris le mien... Oh ! mon Dieu ! je t'en remercie !... ils sauront tout... ils me plaindront alors... mais je ne serai plus là pour trembler, pour rougir !... oh ! non, non !...

(Il s'élance vers le secrétaire ouvert; Jenny pousse un léger cri... John se retourne.)

JOHN, apercevant Jenny et brusquement.

Jenny !... que faites-vous ici ?... que voulez-vous ? qui vous a demandée ?...

JENNY.

Rien... personne !...

JOHN.

Toujours là ! sur mes pas... comme une ombre !... je veux être seul.

JENNY.

Seul !... (Jetant un coup d'œil sur le pistolet, dans le secrétaire.) Je m'en vais !... c'est que M. Yorick va partir... avec ses neveux... et si tu voulais les voir... leur parler...

JOHN.

Leur parler !... (Il va pour sortir, Jenny se rapproche du secrétaire, mais il s'arrête tout à coup.) Oh ! jamais !... jamais !... ou plutôt... va, va... qu'il attende un instant, un seul instant !... une lettre que je te remettrai pour lui... pour lui !...

JENNY.

Oui, mon frère !

JOHN, à part.

Oui, j'écrirai, et alors !... (Se retournant vers Jenny, qui est restée immobile.) Mais allez donc, allez donc !...

JENNY, gagnant la porte du fond.

J'y vais !... j'y vais !...

JOHN.

Et revenez pour cette lettre... que je vais écrire... allez !...

(Il sort précipitamment par la gauche. Jenny, qui allait sortir par le fond, s'arrête et s'appuie contre le mur.)

SCÈNE XVII.

JENNY, seule.

Air : *Dans un vieux château.*

O ciel ! à l'aspect de cette arme horrible,
J'ai senti mon cœur se glacer d'effroi !
J'ai cru... malheureux !... non ! c'est impossible !
Ah ! ce coup affreux viendrait jusqu'à moi !
Oui, ma vie est là ! je veux, c'est mon frère !
Veillant sur ses jours, cherchant son appui,
Vivre du bonheur que pour lui j'espère,
Ou de ses chagrins mourir avec lui !

Mais qu'a-t-il donc ?... pourquoi cet air inquiet, égaré ?... Oh ! il se passe quelque chose qui, malgré moi, me fait trembler !... (Comme frappée d'une idée soudaine.) Ah !... (Elle court au secrétaire, s'arrête, regarde autour d'elle, prend le pistolet avec effroi, et le porte en tremblant, du côté opposé, jusqu'à la fenêtre ; elle le jette dehors, et reste appuyée sur le bord de la croisée.) Ah ! mon Dieu !

(John entre sans la voir.)

SCÈNE XVIII.

JENNY, JOHN.

JOHN, sa lettre à la main.

Ah ! son nom n'a pu sortir de mon cœur ; c'est un secret qui mourra là ! elles sauront que j'aimais l'une d'elles... comme un insensé !... Je le pouvais sans crime, peut-être... car enfin, si celle-là n'était pas ma sœur... C'est cette espérance qui m'a perdu, qui me perd encore ! Sans cela... (Il se retourne et aperçoit Jenny.) Ah ! c'est toi ?

JENNY.

Oui, mon frère, je venais... comme tu me l'as dit...

JOHN.

Tiens, voici cette lettre, remets-la à M. Yorick.

JENNY.

Mais, frère, tu as des larmes dans les yeux, ta main tremble ! qu'as-tu donc ?

JOHN.

Rien, rien ! ma pauvre enfant ! Tu m'aimes, toi.

JENNY.

Ah ! oui... beaucoup !

JOHN.

Et pourtant j'ai été souvent dur, sévère ; tu me le pardonnes ?

JENNY.

Que dis-tu là ? Ah ! moi, vois-tu, je ne suis pas comme mes

sœurs, je voudrais ne jamais te quitter, pour te rendre heureux, pour t'aimer !

JOHN.

Bonne Jenny !... Va ! va.

JENNY, gaiement.

Oui, oui, tout de suite ! à M. Yorick, et je reviens ! (Elle s'éloigne, se retourne et veut aller à lui.) Mon frère !

JOHN.

Va !

(Elle sort.)

SCÈNE XIX.

JOHN, puis YORICK, CAMILLA, JENNY, CHARLOTTE.

JOHN.

Oui, son frère à elle... Charlotte, Jenny, je vous aimais d'une amitié pure et sainte! celle que j'aimais d'amour ne le saura jamais ! toutes trois, vous me pardonnerez. (Écoutant.) Du bruit ! il a ma lettre... il sait. (Il ferme vivement la porte à la clef et court au secrétaire.) Ils ne me verront plus. (Poussant un cri.) Grand Dieu ! mais il était là... qui donc... (On frappe en dehors.) Malédiction !

YORICK, criant en dehors.

John ! John !

JENNY et CHARLOTTE, en dehors.

Mon frère ! mon frère ! ouvre.

JOHN.

Oh ! jamais. (Retournant au secrétaire et cherchant pendant que l'on continue de frapper et de crier.) Mais si fait... je suis sûr... il était là !

YORICK, en dehors.

Ouvre donc !

CAMILLA.

John ! mon frère !

JOHN, tout hors de lui.

Oh ! sa voix ! et ne pouvoir mourir. (La porte se brise.) Vous n'entrerez pas ! vous n'entrerez pas !

YORICK, paraissant.

John !

JOHN, gagnant la fenêtre.

Laissez-moi ! laissez-moi !

(La porte cède tout à fait, et les jeunes filles s'élancent vers John en poussant un cri.)

SCÈNE XX.

JENNY, CHARLOTTE, YORICK, JOHN, CAMILLA ; GEORGES et FRANCK au fond.

YORICK, l'arrêtant.

Oh ! tu resteras !

CAMILLA, JENNY, CHARLOTTE.

Mon frère !

(Elles l'entourent avec anxiété, Georges et Franck restent dans le fond.)

JENNY.

Ah ! que j'ai bien fait d'enlever...

JOHN.

Toi !

YORICK.

Tu nous trompais tous ! tu n'as pas confiance en moi, tu veux mourir !

JOHN, se couvrant le visage de ses mains.

Oui, laissez-moi !

YORICK.

Insensé ! quand Dieu veillait sur toi, quand il a voulu que ta mère mourante déposât son secret dans mon sein...

JOHN.

O ciel !

CAMILLA.

Que dites-vous?

YORICK, continuant.

Et me nommât celle qui n'est pas ta sœur!

CHARLOTTE.

Il se pourrait?

JOHN, respirant à peine.

Vous... vous...

(Camilla et Charlotte paraissent inquiètes; Jenny semble défaillir, la main sur son cœur.)

YORICK.

Celle que tu peux aimer sans crime, tu n'oses me la nommer... je te la nommerai, moi; car tu ne peux en aimer une autre qu'elle.

JOHN.

Je ne vois plus, je me meurs.

CAMILLA, le soutenant.

Mon frère!

YORICK, allant à Jenny.

Tiens! c'est elle! c'est Jenny!

JENNY, poussant un cri.

Ah!

JOHN, balbutiant.

Jenny!

CHARLOTTE.

Oh! oui, elle t'aimait tant!

JOHN, toujours immobile, cherchant des yeux Camilla.

Jenny!

CAMILLA.

Ah! j'en suis bien aise!

(A ce mot, John fait un effort sur lui-même.)

YORICK.

Eh bien ! n'est-ce pas...

JOHN, avec force et l'interrompant.

Jenny ! (Courant à Jenny et la prenant dans ses bras.) Si fait ! si fait ! c'est elle que j'aimais ! que j'aime !

JENNY, tombant dans ses bras.

Oh ! que je suis heureuse !

JOHN.

Oh ! oui, oui, elle seule que j'ai toujours aimée !

YORICK.

Que diable ! j'en étais bien sûr !

(Pendant ces derniers mots, Camilla fait signe à Franck d'approcher; Charlotte fait avancer Georges.)

GEORGES, à John.

Il fallait donc parler, sir John... nous ne nous serions pas battus pour ça... puisque c'est mademoiselle Charlotte que j'aime.

CHARLOTTE.

Oui, mon frère !

FRANCK.

Et moi, l'autre !

CAMILLA, vivement.

Eh ! oui, M. Franck m'adore, c'était convenu !

YORICK.

Et maintenant, je vous marierai tous !

JOHN.

Oh ! moi, le premier ! Je pars pour Londres, où je présente Jenny... ma femme, à mes protecteurs de l'amirauté.

YORICK.

Tu vivras donc ?

JOHN.

Oui, je tâcherai.

JENNY.

Oh ! j'en réponds.

CHŒUR.

AIR *du Domino Noir* (Mademoiselle d'Angeville).

Faisons tous une seule et même famille !
A l'espoir, à l'amour, ouvrons notre cœur !
Dans tous les yeux ici que la gaîté brille,
Que Dieu longtemps garde notre bonheur !

CAMILLA, JENNY, CHARLOTTE, au public.

AIR NOUVEAU de *M. Masset* (scène XIII).

L'amour jaloux
Rompt notre chaîne !
Hélas ! pour nous
C'est une peine !
Mais à nos cœurs
Quel sort prospère,
Si pour vous plaire,
Nous restions sœurs !...

CHŒUR.

Faisons tous une seule et même famille !
A l'espoir, à l'amour, ouvrons notre cœur !
Dans tous les yeux ici que la gaîté brille,
Que Dieu longtemps garde notre bonheur !

FIN DES TROIS SŒURS.

LES TROIS BALS,

VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

Représenté pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 6 février 1839.

Personnages :

ALBERT [1].
BELLEJAMBE [2].
CLÉMENT [3].
MICHEL [4].
CANCAN [5].
M. DE RONZY [6].
M. D'ARTEUIL [7].
BRIQUEVIEILLE [8].
LE PÈRE THUILLIER [9].

FERDINAND [10].
SYDONIE [11].
CAROLINE [12].
MIMI [13].
Mme GERVAIS [14].
Mme D'ORSAY [15].
Mme DE LESPARE [16].
Mme BRIQUEVIEILLE [17].
GRISETTES, DANSEURS, DANSEUSES.

La scène est à Paris.

ACTEURS :

[1] M. BRINDEAU. — [2] M. SERRES. — [3] M. ADRIEN. — [4] M. GABRIEL. — [5] M. HYACINTHE. — [6] M. CAZOT. — [7] M. LIONEL. — [8] M. ÉDOUARD. — [9] M. GEORGES. — [10] Mademoiselle ESTHER. — [11] Madame BRESSANT. — [12] Mademoiselle ERNESTINE. — [13] Mademoiselle CLARA. — [14] Madame JOLIVET. — [15] Madame OLIVIER. — [16] Mademoiselle QUAISIN. — [17] Madame ALBERTY.

LES TROIS BALS

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une mansarde disposée pour un bal. La porte d'entrée, au fond, à la droite de l'acteur ; à gauche, une porte qui conduit dans une autre pièce. Une troisième porte, à droite. Une cheminée sur le second plan, à droite. Une table au fond. Quatre quinquets allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, on entend le violon et des cris de joie, à gauche.)

ALBERT, FERDINAND.

ALBERT, écoutant.

Eh ! oui, parbleu ! j'y suis !... A ces cris de joie, à ce pêle-mêle, à cet archet un peu aigre, il n'y a pas moyen de s'y tromper... c'est le bal des grisettes où je dois trouver le petit Ferdinand.

FERDINAND, entrant.

Comment! monsieur Albert ici?...

ALBERT.

Ah! c'est lui... Ferdinand!

FERDINAND.

Monsieur Albert...

ALBERT.

Ma foi! mon cher ami, impossible de vous rencontrer chez vous... J'ai bravement pris à partie votre domestique... je me suis fâché, et j'ai su enfin que je vous trouverais dans cette maison... dans cette mansarde, au sein des jeux, des ris et des amours, comme on chante à l'Opéra-Comique... quand on y

chante... et je viens vous relancer... Est-ce que vous m'en voulez?...

FERDINAND.

Eh! non, sans doute... mais je vous rejoindrai chez vous...

ALBERT.

Permettez; vous devez me conduire au bal de madame de Lespare, et m'y présenter à madame d'Orsay, votre jeune et jolie tante, qui, veuve depuis un an, pourrait bien penser à convoler en secondes noces à mon profit. Du moins, c'est le vœu de ses amis, de sa famille... Pour moi, je ne la connais pas... j'arrive de Bretagne pour la voir, tenter de lui plaire et de l'aimer, bien entendu... C'est un joli parti... de mon côté, je ne suis pas trop à dédaigner.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Ce soir, dans une contredanse,
Au bruit d'un orchestre enivrant,
Nous ferons tous deux connaissance;
Le moyen me semble excellent!...
Dans un bal on sait ce qu'on prend.
Ailleurs, sous les guimpes trompeuses
Les attraits peuvent nous tricher...
Mais ils n'ont pas chez nos danseuses
L'habitude de se cacher.

Enfin je vous tiens, et je craindrais, en allant vous attendre chez moi, d'être oublié par vous, au milieu de toutes ces petites filles, parmi lesquelles vous avez au moins une passion, hein!...

FERDINAND.

Mais... c'est possible!...

ALBERT.

Vrai?... vous êtes amoureux?

FERDINAND.

Comme un fou!... C'est mon premier amour, ma première conquête... Je n'en vis plus, je n'en dors plus!

ALBERT.

Ah! un premier attachement, ça tient ferme!... Est-elle jolie?

FERDINAND.

Comme un démon!

ALBERT.

Et sage?...

FERDINAND.

Comme un ange!

ALBERT.

Vrai!... Au fait, quand on loge si près du ciel! aussi je disais bien : Pour qu'un jeune homme riche, gentil... oh! il ne faut pas rougir, vous êtes très-gentil... dont la famille habite Paris, se plaise dans ce pêle-mêle d'étudiants, de commis, de grisettes, il faut qu'il y ait du sentiment sous jeu. Oh! je sais ce que c'est... j'ai passé par là... on s'accoquine à cette gaîté du sans-façon, à ce laisser aller des amours!... c'est si commode!... Dieu!... en ai-je... Et, dites-moi, est-ce une brodeuse?... une brocheuse, une modiste, une fleuriste, une couturière, une lingère, une repasseuse, une choriste, une mercière ou une enlumineuse!... oh! l'enlumineuse! c'est presque une artiste?... j'en ai adoré une pendant trois jours... je l'ai quittée parce qu'elle ne sortait pas de la couleur, et qu'elle avait toujours du bistre au bout du nez... mais la vôtre?...

FERDINAND.

Oh! une jeune personne très-bien née.

ALBERT, riant.

Qui a éprouvé des malheurs!... les grisettes éprouvent toujours des malheurs.

FERDINAND.

Mais le plus grand secret, je vous en supplie!... Il y a là un sujet continuel de contrariétés, de débats de famille!...

ALBERT.

J'entends, on vous fait la guerre... votre jolie tante peut-être... Ah! çà, mais, mon futur neveu, je devrais me mettre du

parti des gens qui vous grondent... (Grondant.) Hum! hum! drôle que vous êtes! aimer une grisette, qu'est-ce que c'est que ça, monsieur!...

FERDINAND.

Permettez, monsieur...

ALBERT, riant.

Ah! ah! ah! hein?... comme je fais l'oncle!... mais je ne le suis pas encore!... allez, allez! jouissez de votre reste, aimez votre grisette, adorez-la, embrassez-la, faites-la sauter, j'attendrai gaîment ici l'heure où vous me présenterez chez madame de Lespare, et si, pour passer le temps, je me laisse prendre le cœur... ou monter la tête... dites donc, monsieur mon neveu, de la discrétion! ah! ah!...

FERDINAND.

Ah! vous êtes bien heureux d'être gai, vous!...

ALBERT.

Plaît-il... un soupir, une larme, du chagrin!... c'est donc sérieux? vous me conterez ça!... Eh! mais, j'entends la bande joyeuse.

FERDINAND.

Allons, allons, de la gaîté!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BELLEJAMBE, SYDONIE, MICHEL, CAROLINE, CANCAN, MIMI, DANSEURS et DANSEUSES.

(Ils entrent en galopant.)

CHŒUR.

AIR : *L'or est une chimère.*

Vivent les bals de grisettes
Où l'amour vient sans façons,
Pour chiffonner les toilettes
Ou fair' sauter les bouchons!

ALBERT, qui est bousculé par tout le monde.

Miséricorde!... gare les pieds!

CANCAN.

PREMIER COUPLET.

D' la danseus' qu'on entraîne
Les yeux brill'nt comme un vrai bijou!
Quand les mains font la chaîne,
Les cœurs prenn'nt feu comm' d' l'amadou.

CHŒUR.

Vivent les bals de grisettes, *etc.* *

FERDINAND, bas à Albert, lui montrant Sydonie.

C'est elle!

ALBERT.

La petite qui suffoque?...

FERDINAND.

Oui!

ALBERT.

Pas mal! pas mal!...

MICHEL.

DEUXIÈME COUPLET.

C' n'est pas, comm' chez la banque,
Des perl's, des fleurs, des falbalas!...
Dans c' qu'on voit l' luxe manque,
Mais l'cossu, c'est ce qu'on n' voit pas!

CHŒUR.

Vivent les bals de grisettes, *etc.*

BELLEJAMBE.

TROISIÈME COUPLET.

Chacun a sa chacune,
Brune ou blonde selon le choix!
On n'en a jamais qu'une;
Mais on en change quelquefois...

CHŒUR.

Vivent les bals de grisettes, *etc.*

* A chaque reprise de l'air, on forme diverses figures de danse; mais sans aucune régularité, puis chacun reprend sa place.

TOUS.

Ah! vlà monsieur Ferdinand! bonjour, monsieur Ferdinand.

CAROLINE.

Mon Dieu! que ce violon va mal!...

CANCAN.

C'est-à-dire qu'il nous fait danser comme des manches à balai de grande société.

MICHEL.

Ah! ne dites pas de mal de la grande société, je l'idolâtre!... j'aime tout ce qui a l'air grand!...

CAROLINE.

Fermez donc la bouche.

BELLEJAMBE, allant prendre son cornet à piston.

Décidément, il faut que je soutienne l'orchestre avec mon cornet... dites donc, monsieur Ferdinand, voulez-vous prendre ma place à l'encontre de mademoiselle Sydonie?... ça ne vous fait pas de peine?...

FERDINAND, passant près de Sydonie.

Comment donc!... mais je suis enchanté.

SYDONIE, à demi-voix.

Et moi donc... je t'attendais, Ferdinand.

FERDINAND, à demi-voix.

J'ai tant de choses à te dire!

CAROLINE, à Michel.

Hum! fait-elle sa chipie avec son Ferdinand?

BELLEJAMBE.

Or, écoutez, je vais vous filer des sons comme au concert des Champs-Élysées.

ALBERT.

Ah! monsieur est musicien?...

MICHEL.

Lui, il est artiste... qu'il en est bête.

CANCAN.

Organisé pour la musique comme un orgue de Barbarie, ni plus ni moins !

BELLEJAMBE.

Je donne du cor... et depuis que le piston est à la mode, j'ai toujours un cornet au service de la beauté; mais, permettez, je n'ai pas l'honneur de connaître monsieur.

FERDINAND.

Ah ! c'est un de mes amis que je vous présente... et dont je réponds.

BELLEJAMBE.

En ce cas, pourvu qu'il soit poli et qu'il ne soit pas malhonnête, il est reçu dans le giron de notre société.

CANCAN.

Payez votre souscription... Trois francs, passez au bureau.

ALBERT.

Trois francs ?...

(Il donne trois francs à Cancan.)

MICHEL.

Moyennant quoi, on fournit tout.

CAROLINE, à part.

Il est gentil.

MIMI, à part, à Caroline.

Oh ! toi, tu t'enflammes tout de suite.

BELLEJAMBE.

En place pour la contredanse.

(Une double contredanse est formée au milieu du théâtre. Albert et Bellejambe sont à gauche sur le devant, Bellejambe joue du cornet à piston. Albert recule pour éviter les danseurs.)

ALBERT.

Bravo; en voilà de la gaîté... et un cornet qui porte à la

tête. (Pendant que Ferdinand danse avec Sydonie, Albert dit à Bellejambe :) Il paraît que M. Ferdinand en tient pour la petite !

BELLEJAMBE, quittant son cornet.

Je crois bien, il ne la quitte plus ; il l'épouse.

(Il reprend son cornet.)

ALBERT.

Comment ! il l'épouse ! et sa famille ?

BELLEJAMBE, de même.

Ah ! bah ! il se moque bien de sa famille !

(Il rejoue.)

ALBERT.

C'est donc une vertu ?

BELLEJAMBE.

Féroce.

TOUS, murmurant.

Ah ! monsieur Bellejambe...

CAROLINE.

Mais vous n'y êtes plus du tout, gros piston que vous êtes, vous soufflez à côté.

BELLEJAMBE, à Albert.

Que diable aussi, c'est votre faute, à vous ; vous me parlez, vous me faites faire des couacs abominables.

MICHEL.

J'aimerais mieux donner dix sous de plus, et avoir Dufresne.

ALBERT.

Pardon, pardon.

(Il s'éloigne ; Bellejambe rejoue ; Sydonie et Ferdinand ne dansent plus.)

SYDONIE.

Vous dites donc que votre famille...

FERDINAND.

M'a fait une scène affreuse.

SYDONIE.

Vraiment! une scène à toi ; mais c'est indigne.

FERDINAND.

Elle veut que je parte pour la campagne.

SYDONIE.

Pour la campagne, bien loin peut-être! nous séparer! et tu pars ?

FERDINAND.

Pour l'Angleterre.

SYDONIE.

Comment, pour l'Angleterre ! seul ?

FERDINAND.

Avec toi, je t'enlève.

SYDONIE.

Comment ! tu m'enlèves... comme il y va !

FERDINAND.

Oui, oui ! Et l'on aura beau dire, on aura beau faire, je n'écoute rien.

BELLEJAMBE.

Chassez les huit!

(Ferdinand et Sydonie se remettent à danser.)

ALBERT, bousculé en revenant au milieu de la scène.

Eh bien ! eh bien ! les jambes.

BELLEJAMBE.

Règle générale : quand on vient ici on met ses jambes dans ses poches. (Il joue, la contredanse finit.) Ah! quel plaisir!... Dieu! comme ça vous essouffle!...

ALBERT.

A une autre... j'invite une de ces demoiselles. (A Caroline.) Mademoiselle...

CAROLINE.

Pardon, monsieur, je suis reteinte.

ALBERT, cherchant.

Reteinte? ah! oui. (A part.) C'est une enlumineuse, celle-là. (A une autre.) Mademoiselle...

BELLEJAMBE, passant près d'Albert.

Du tout! du tout! comme vous y allez, vous!... parce que vous arrivez et que vous êtes tout frais... vous ne savez donc pas qu'il y a une heure que nous voltigeons.

MICHEL.

Ah! je n'en puis plus, j'en ai les gras de jambes dans les talons.

CANCAN.

C'est le moment de s'occuper des rafraîchissements.

MICHEL.

Ah! oui, je mangerais bien de la pâte ferme.

CAROLINE.

Fermez donc la bouche; ça vous donne l'air bête comme tout.

MICHEL.

C'est l'heure des crêpes.

BELLEJAMBE.

Bravo! nous allons faire des crêpes ici.

MIMI.

Oh! oui, les crêpes, je les adore.

CAROLINE.

Et moi donc! je tiendrai la queue de la poêle.

TOUS.

Oui, oui, les crêpes!

BELLEJAMBE.

Chacun la sienne; c'est comme les danseuses... on ne mange que celle qu'on a fait sauter.

ALBERT.

Alors, je n'en mangerai pas.

CANCAN, prenant le milieu de la scène.

Et moi donc, qui la fais toujours sauter dans les cendres!

MICHEL.

La danseuse!

CAROLINE.

Est-il bête! il est très-bête.

CANCAN.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Mon cher, c' n'est pas la même chose,
Si la crêpe, je le suppose,
Tombe quand on la fait sauter,
Dans la cendre elle doit rester;
Au lieu qu'avec une danseuse
On a quelqu' fois la main heureuse;
Et puis quand on l'a fait verser...

MICHEL.

Eh bien?

TOUS.

Eh bien?

CANCAN.

Eh bien!

(Achevant l'air.)

On a l' plaisir d' la ramasser.

(Ils rient tous.)

BELLEJAMBE.

Ah! çà, mais dis donc, Michel, et madame Gervais, est-ce qu'elle ne vient pas?

CANCAN.

C'est vrai! madame Gervais.

ALBERT.

Ah ! oui, madame Gervais, je la retiens ! Qu'est-ce que c'est que madame Gervais ?

BELLEJAMBE.

Une femme accomplie, la sœur de Michel, que voilà ; couturière en chambre, dans le grand genre.

ALBERT.

Ah !... et monsieur est...?

BELLEJAMBE.

Je chausse le sexe, je le prends par les pieds, ce scélérat de sexe ! (Montrant Michel.) Monsieur le prend par la tête, il le coiffe, il est marchande de mode...

ALBERT.

Hein ?

MIMI.

Dame !... puisqu'il est saute-ruisseau chez une modiste.

CAROLINE.

Il porte les cartons chez les pratiques.

MICHEL.

Chez les jolies femmes... tiens, il faut bien commencer par quelque chose; ça me met en rapport avec la beauté. Les demoiselles du magasin disent que je ferai mon chemin très-bien... j'ai déjà commencé... n'est-ce pas? ah !...

CAROLINE.

Fermez donc la bouche.

CANCAN.

Oh! oh ! fameux ! et moi donc, est-ce que vous croyez que je ne lui suis de rien à la beauté ?

ALBERT.

Monsieur est...?

BELLEJAMBE.

Un jeune apothicaire...

CANCAN, le reprenant.

Pharmacien !

BELLEJAMBE.

Qui a inventé les pastilles du sérail pour les rhumes de cerveau.

CANCAN.

De quoi? de quoi? un pharmacien peut tenir sa place dans une contredanse.

MICHEL.

Tiens! et dans un orchestre aussi! il aurait pu apporter son instrument... à vent.

CANCAN.

Qu'est-ce qu'il dit? qu'est-ce qu'il dit?

ALBERT.

Il paraît que c'est cossu.

CAROLINE.

Si c'est cossu? Nous avons trois étudiants en médecine, deux en droit et un fruit sec de l'École polytechnique.

ALBERT.

Diable! nous donnons dans le grand! et ces demoiselles?

MIMI.

Moi, monsieur, je suis dans les nouveautés.

CAROLINE.

Et moi, dans les chemises d'homme à jabots.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, s'approchant.

Je blanchis le fin.

DEUXIÈME JEUNE FILLE, de même.

Et moi le gros.

MIMI.

Et vous, monsieur, peut-on savoir ce que vous faites?

ALBERT, qui se trouve entre Caroline et Mimi.

Tout ce que vous voudrez, mes petits chats.

(Il les embrasse. Cancan le sépare de Mimi.)

MICHEL, se plaçant entre Caroline et Albert.

Hein ! qu'est-ce que vous dites à mam'selle ? C'est la mienne ! ici on respecte le sexe qui appartient aux amis.

CAROLINE.

Jaloux !

BELLEJAMBE.

Allons, allons, aux crêpes ! Michel, souffle le feu ! Qui m'aime me suive ; aux crêpes !

TOUS.

Aux crêpes !

REPRISE DU CHŒUR.

Vivent les bals de grisettes,
Où l'amour vient sans façons,
Pour chiffonner les toilettes
Et fair' sauter les bouchons !

(Ils sortent très-gaîment.)

SCÈNE III.

SYDONIE, FERDINAND, MICHEL.

MICHEL, à la cheminée.

Pourvu qu'on n'enflamme pas ma danseuse, pendant que je vais souffler le feu !

FERDINAND, à Sydonie.

Enfin, Sydonie, nous sommes seuls, il faut que je te parle.

SYDONIE.

Je ne demande pas mieux !

MICHEL, à part.

Attention ! voilà le petit... ma sœur m'a dit de les surveiller !

SYDONIE.

Comment ! vous partez pour l'Angleterre ?

FERDINAND.

Est-ce que vous refusez de me suivre ?

SYDONIE.

Je ne dis pas, si vous m'enlevez... mais ça va me compromettre depuis les pieds jusqu'à la tête.

FERDINAND.

Mais si je t'épouse ?

(Il regarde Michel qui écoutait.)

MICHEL, soufflant le feu.

Voilà que ça prend.

FERDINAND.

Je respecte tes principes, tes scrupules, tu le sais ; je t'aime cent fois davantage depuis qu'il m'a fallu renoncer au bonheur que j'espérais... ce qu'on refuse à un amant, on l'accorde à un mari, et ce bonheur ne saurait m'échapper.

SYDONIE.

Ah ! que tu sais bien le chemin de mon cœur ! (En minaudant.) Mais vous avez des parents, Ferdinand, des parents qui sont un peu bégueules.

FERDINAND.

Je suis orphelin ; je ne dépends de personne, quoi qu'ils en disent... voilà ce qui m'a monté la tête... ils savent tout ! et ce soir même, ce soir... ils m'ont menacé, oui, menacé d'user de violence contre moi !

MICHEL, à part.

Voilà le *hic*.

SYDONIE.

Oh ! vois-tu, il vaut mieux renoncer à moi... ce que je veux, mon petit Ferdinand, c'est ton bonheur, sans qu'il en coûte à ma vertu.

MICHEL, s'occupant de son feu.

Oh ! sa vertu ! (Ferdinand le regarde.) Encore un fagot.

FERDINAND.

Non, non, tu seras à moi !

SYDONIE.

Ce qu'il me faut, c'est ton amour, rien que ton amour ! As-tu de l'argent pour le voyage ?

MICHEL, à part.

De l'argent ! (Haut.) Flambé !

FERDINAND.

Non, puisque je ne puis pas encore disposer de ma fortune... mais j'ai ma tante, madame d'Orsay... elle m'aime comme un frère... je lui ai écrit pour lui demander trois ou quatre, ou cinq mille francs.

SYDONIE.

Il fallait en demander dix mille tout de suite ; pendant qu'on y est, ça ne coûte pas plus.

FERDINAND.

Oh ! non, elle se serait doutée de quelque chose. (Apercevant Michel qui se rapproche en soufflant toujours.) Ah !

SYDONIE.

Qu'est-ce qu'il dit là, hein ?

MICHEL.

Je dis que ça flambe partout ! vlà les crêpes qui arrivent.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BELLEJAMBE, ALBERT, CANCAN, MIMI, CAROLINE, ensuite CLÉMENT, et Mme GERVAIS.

(Les uns portent des assiettes, d'autres de la farine, d'autres des œufs. Albert porte la poêle, Bellejambe tient la jatte.)

BELLEJAMBE.

En avant la jeunesse, l'amour et les crêpes !

CHŒUR.

AIR *de Ramponneau.*

Arrivez tous,
Dépêchons-nous,
La fritur' nous appelle!
La farine est belle;
Et voilà!
De crêpes on s'rafraîchira
Là!

BELLEJAMBE.

Allons, les amoureux!
Que l'on casse les œufs!
Que la poêle circule!

CANCAN.

C'est comm' le sentiment,
Faut profiter d' l'instant
Où ça chauffe et ça brûle!

ALBERT, tenant la poêle.

Me voilà au moins général en second.

CHŒUR.

Arrivons tous, *etc.*

(On avance un peu la table qui est au fond, et chacun y dépose ce qu'il tient dans les mains, les assiettes, les œufs, la farine, des verres, des bouteilles, etc.)

FERDINAND, à Albert.

Eh bien! comment vous trouvez-vous?

ALBERT.

Mais très-bien, comme vous voyez... vienne une grisette, et je suis au grand complet.

BELLEJAMBE, à la table.

Battez la pâte, cassez les œufs, et gare les taches! (A Michel.) Tiens la poêle sur le feu, toi.

CLÉMENT, paraissant au fond.

Oh! oh! bonjour, la compagnie... ça va bien? et moi aussi... Ne vous dérangez pas.

MICHEL.

Tiens ! Clément !

BELLEJAMBE.

Ce cher Clément ! ce bon Clément ! Et mon amoureuse... madame Gervais.

Mme GERVAIS, entrant.

Bonjour, vous autres, bonjour.

TOUS.

Ah ! madame Gervais !

MICHEL, debout sur une chaise.

Bonjour, ma sœur... Excusez si je ne vas pas t'embrasser, je tiens la queue de la poêle.

Mme GERVAIS, passant près de Sydonie.

Ah ! monsieur Ferdinand et Sydonie ! Eh bien ! ma petite, ça va bien ? toujours amoureuse ?

SYDONIE.

Toujours, comme vous voyez.

FERDINAND.

C'est à la vie et à la mort.

CAROLINE, à part.

Ça fait suer !

CLÉMENT, cherchant autour de lui.

Eh bien ! où est-elle donc ?

CANCAN.

Qui ça ?

CLÉMENT.

Eh bien ! cette jolie fille que madame Gervais amenait tout à l'heure avec elle.

ALBERT.

Bon ! une jeune fille, une nouvelle ! en ce cas, c'est ma danseuse.

CANCAN.

Voyons, voyons !

MIMI, le retenant.

Plaît-il? et moi ?

Mme GERVAIS.

Eh ! mon Dieu ! comme vous prenez feu pour une jeunesse? C'est une de mes voisines, une petite ouvrière qui s'ennuyait toute seule... alors, je lui ai dit comme ça : Mademoiselle Clorinde, venez avec moi ! venez vous amuser ! c'est trois francs que ça vous coûtera... mais demain vous ferez un corsage de plus pour vous rattraper.

CLÉMENT.

C'est une couturière.

MICHEL, s'avançant avec sa poêle.

Est-ce que c'est le nez retroussé du cinquième ?

(On le repousse.)

ALBERT.

Oh ! j'ai un faible pour les nez retroussés.

CANCAN.

Les nez retroussés, merci !... parlez-moi des camuses... voilà.

SYDONIE.

Et elle est venue?

Mme GERVAIS.

Certainement ; mais comme nous arrivons à pied, elle est là qui change de bas, de souliers, de fichu, de...

FERDINAND.

C'est-à-dire qu'elle change de tout.

(Albert gagne la porte.)

Mme GERVAIS, retenant Albert.

Eh bien ! eh bien ! où c'que vous allez, vous ?

ALBERT.

Dame ! je vas l'aider ; il lui manque peut-être quelque chose pour changer.

Mme GERVAIS.

Du tout ! du tout !... d'abord elle est très-farouche.

CLÉMENT.

En ce cas, on l'apprivoisera. (Bas à Sydonie.) On en a apprivoisé bien d'autres.

SYDONIE.

Hum ! hum !

(Ferdinand, qui était remonté, revient près de Sydonie.)

BELLEJAMBE, près de la cheminée.

Apportez la poêle ; si le beurre est chaud, la pâte est prise.

MICHEL.

Voilà, voilà !

BELLEJAMBE.

A tout seigneur tout honneur... la première crêpe à M. Ferdinand... gare la sauce.

FERDINAND.

Non, non, à Sydonie.

CAROLINE.

Oh ! oui ; on sait que M. Ferdinand et mademoiselle Sydonie sont de moitié.

(Sydonie prend la poêle et va à la cheminée.)

BELLEJAMBE.

De moitié... oui... c'est-à-dire...

CANCAN.

Sufficit.

MICHEL.

Bien ! vlà qu'il parle anglais, l'apothicaire.

CANCAN.

A propos, celui ou celle qui fait tomber la crêpe, on l'embrasse.

Mme GERVAIS, à Michel, en l'entraînant dans un coin à droite.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MICHEL, bas.

Du nouveau... un enlèvement... un mariage... est-ce que je sais !

MIMI.

Dites donc, monsieur Clément, comment qu'ça se fait que vous êtes libre aujourd'hui, vous qui servez toujours dans les hôtels ?

CLÉMENT.

Oh ! je suis libre à moitié !... il faut qu'à dix heures je sois à une grande soirée où je vais passer les glaces, le vin de Bordeaux, les Sandwichs, les punchs et autres rafraîchissements.

MICHEL.

Dieu ! est-il heureux d'aller comme ça dans les grands bals ; je voudrais y être invité une fois, rien qu'une fois.

Mme GERVAIS.

Gourmand !... pour manger !... il est sur sa bouche cet être-là.

MICHEL.

Non, parole... pour voir les femmes... ça doit être pâmant.

CAROLINE.

Fermez donc la bouche !

CANCAN.

Jobard !

CAROLINE.

Des femmes... est-ce qu'il n'y en a pas ici ? (Bas.) Polisson !

MICHEL.

Oh ! si fait, au contraire ; mais c'en est d'un autre genre... On dit qu'elles ont des choses... et puis qu'elles n'ont pas de choses...

CLÉMENT.

Je crois bien... quelquefois avec mon plateau, je reste de là... comme un imbécile.

CANCAN.

C'est naturel.

MIMI.

Le fait est que chez les ministres... et chez le roi donc!... ça doit être de fameux bals.

CAROLINE.

Ah! chez le roi... y fait-on des crêpes?

MICHEL.

Non... on y fait des gaufres!

(On rit.)

BELLEJAMBE, descendant en scène.

Bravo!... oh! la belle!... voyez donc, elle est superbe!... c'est la celle de madame Gervais!

Mme GERVAIS.

Merci, monsieur Bellejambe... ce n'est pas de refus... je meurs de soif!

BELLEJAMBE.

Cancan! donnez des rafraîchissements à madame!

CANCAN, offrant à Mme Gervais.

Voilà le sirop de vinaigre demandé; je l'ai fait moi-même... fecit Cancan.

MICHEL.

Bon! il parle autrichien.

Mme GERVAIS.

Merci, alors... j'aime mieux de la bière!

BELLEJAMBE.

A une autre crêpe.

FERDINAND.

Monsieur Albert!

ALBERT.

Certainement!... me voici!... donnez, donnez!

(Il va faire sa crêpe.)

CLÉMENT, bas à Sydonie, en l'entraînant à gauche, tandis que les autres sont groupés près de la cheminée.

Dis donc ! ton petit Ferdinand... ça tient donc toujours ?

SYDONIE, bas.

Plus que jamais.

CLÉMENT, bas.

Ah çà !... et moi ?... tu as reçu ma réponse.

SYDONIE.

Chut !

TOUS.

Ah ! voyons !...

ALBERT, s'avançant en tenant sa poêle.

Attention !... ne dites rien ! (Tout le monde entoure Albert, il veut faire sauter sa crêpe, elle tombe à terre.) Bon !... je crois que ma crêpe est par terre.

FERDINAND.

Ah ! ah ! ah !... vous n'y entendez rien.

MIMI.

Oh ! les jeunes gens de la société, ils ne savent rien faire de leurs doigts.

CANCAN, repoussant Albert, qui embrasse Mimi.

Mais, monsieur, songez donc que vous n'avez donné que trois francs... et qu'est-ce qu'on peut faire avec trois francs ?

BELLEJAMBE.

A une autre.

SYDONIE.

Voulez-vous permettre ?... je vais vous la faire sauter.

ALBERT, lui donnant la poêle.

Comment donc ?... mais avec plaisir ; à charge de revanche.

(Il veut lui prendre la taille.)

SYDONIE.

Monsieur !...

FERDINAND.

Hein ?

ALBERT.

Oh ! rien !... (A part, à Caroline.) Elle est bégueule, la bonne amie de Ferdinand.

CAROLINE, à part, à Albert.

Oh ! oui, elle fait la grande dame, à cause de son monsieur de trois pieds quatre pouces.

MIMI, à part, à Albert.

Ne dirait-on pas que c'est le fils d'un pair du Luxembourg ! (Albert embrasse Caroline et Mimi : Michel et Cancan, fort contrariés, viennent se placer entre Albert et leurs maîtresses.)

BELLEJAMBE.

Dieu de Dieu ! mesdemoiselles, quels plaisirs !... la danse, les crêpes, de la beauté soignée et pas farouche ! il n'y a rien au-dessus de ce bal-là.

CAROLINE.

Ce bal-ci !... oh ! si fait, il y a mieux que ça !...

BELLEJAMBE.

Et quoi ? et quoi ?...

MIMI.

Oh ! Caroline n'aime que les bals de la Chaumière.

CANCAN.

Tiens ! ça a bien son prix.

SYDONIE, prenant le bras de Ferdinand.

Ah ! oui... on y fait de bonnes petites rencontres.

Mme GERVAIS.

Laissez donc... des bals où l'on ne trouve que des clercs d'avoués ou des médecins !...

MIMI.

Ou des apothicaires !

CANCAN.

Eh mais !... eh mais !

CAROLINE.

Il n'y a rien au-dessus de la Chaumière... moi, je m'y enivre de gaîté et de bonheur ?

AIR : *Heureux habitants des beaux vallons.*

Pour se divertir,
Vivent les bals de la Chaumière !
C'est là qu'au plaisir
On peut se livrer sans rougir!
Craint' de s'étourdir
Dans l' bruit, la chaleur, la poussière...
On met son honneur
Sous la garde de son danseur!
On a, par bonheur,
Le bonnet orné d' ruban rose,
La robe d'organdi
Qu'on eut soin d' savonner l' sam'di,
Un fichu garni
Où la morale se repose,
L' soulier d' maroquin
Qui vous pince un p'tit pied coquin.
Dans ce beau jardin
Éclairé par des girandoles,
Dès que l'on paraît,
Les yeux baissés et l'air coquet,
Vlà d'un ton parfait
Les jeun's gens, la crèm' des écoles,
Qui s' mett'ent sur les rangs...
J'en prends un p'tit, j' n'aime pas les grands.
Aux sons enivrants
Du trombonn' qui vous fend la tête,
On s' permet des pas
Qu' les sergens d' vill' ne défend'nt pas ;
Quand on est bien las,
Le danseur hardi, mais honnête,
Demande un bosquet...
Meublé d'un' table et d'un quinquet !

Du jeune indiscret
On accepte la double bière
Avec l'échaudé,
Sans craindre de l'être... échaudé!
Le cœur bien gardé,
On n'écout' ni vœux ni prière,
Il faut tout r'fuser,
Quand il jur'rait d' vous épouser.
Après un baiser
Qu' le tendre galop autorise,
On dit au galant
Adieu jusqu'au dimanch' suivant.
Puis on rentr' gaîment,
Le cœur battant, la tête prise,
La robe en chiffon...
Mais ça n' vous coût' qu'un coup d' savon!

TOUS, reprenant en chœur.

Pour se divertir,
Vivent les bals de la Chaumière!
C'est là qu'au plaisir
On peut se livrer sans rougir!
Craint' de s'étourdir
Dans l'bruit, la chaleur, la poussière,
On met son honneur
Sous la garde de son danseur! (*bis.*)

(Sur le refrain, on forme un grand rond, et l'on fait un tour en dansant; quand on s'arrête, chacun embrasse sa danseuse.)

BELLEJAMBE.

Halte!... tout le monde a-t-il eu des crêpes? personne n'en veut plus? une fois, deux fois, trois fois?... A plus tard le reste; et maintenant, il faut boire une contredanse et danser un coup... (On rit.) Eh! non, il faut danser un coup, et...

(On rit plus fort.)

CLÉMENT.

Va pour les contredanses! (Bas à Sydonie.) Dis donc, tu m'en donneras au moins une, j'ai à te causer.

SYDONIE, bas, montrant Ferdinand.

Hum! hum! je ne vous connais pas, monsieur.

CLÉMENT, à part.

Fameux !

(Tout le monde redescend un verre à la main.)

CANCAN.

Attention ! je porte un toast.

CLÉMENT.

Dans les banquets, on dit un *troste.*

CANCAN, sans l'écouter.

Je porte un toast avec du sirop de vinaigre : Aux femmes ! à ce sexe enchanteur, qui fait notre gloire comme nous faisons son bonheur !

TOUTES LES FEMMES.

Ah ! ah !

BELLEJAMBE.

C'est des vers.

MICHEL.

Ah ! oui, il fait des vers, l'apothicaire ; va, je ne boirai pas de ton sirop.

CAROLINE.

Attendez, je vous rends la réciproque, je porte un troste aux hommes en général, et à ceux qui sont fidèles en particulier.

TOUS.

Merci, merci !

CAROLINE.

Je dis ça pour M. Ferdinand.

SYDONIE, passant près de Caroline.

Tu as raison, ma petite ; et je vous annonce que, pour couronner mon amour et respecter mon innocence, il m'offre son cœur, sa main et sa fortune.

ALBERT.

Ah ! bah !

TOUS.

Vous vous mariez ?

LES JEUNES FILLES.

Ah ! cette chère Sydonie !

FERDINAND, allant près de Sydonie.

Oui, mes amis ; et je n'oublierai jamais que c'est auprès de vous que j'ai trouvé le bonheur.

SYDONIE, se jetant dans ses bras.

Ah ! Ferdinand !

CAROLINE, d'un air attendri.

Ah ! que c'est touchant ! Qui est-ce qui me prête un mouchoir ?

ALBERT, à part.

Voilà une petite gaillarde qui joue joliment la comédie.

Mme GERVAIS, à part.

C'est gentil, si l'autre écoute.

BELLEJAMBE.

Allons, c'est des bêtises de s'attendrir ; en avant ! la main aux dames.

ALBERT, remontant.

Bravo ! moi, je vais aller chercher la petite couturière.

CLÉMENT, le suivant.

Du tout ! je l'ai retenue.

Mme GERVAIS, prenant Albert et Clément par la main, et les ramenant en scène.

Du tout, messieurs, du tout !... elle m'attend pour le quart d'heure, ça me regarde.

BELLEJAMBE.

C'est ça ; en attendant, à vous la jatte ; à toi la poële, à toi la bouteille ; à chacun sa chacune... allez, musique et galop.

FERDINAND, à Sydonie.

Il faut que j'écrive pour avoir la voiture de poste.

CAROLINE, de l'autre côté.

Dites donc, mesdemoiselles, avec son mariage, comme je vais croire que ça ne lui a rien coûté !

MIMI.

Ah ! oui, avec son innocence !

CANCAN.

C'est une pilule !

CAROLINE.

Laissez donc, j'en ai trouvé vingt des maris comme ça... s'ils avaient voulu...

MICHEL.

Hein ?

CAROLINE, lui serrant le bras.

Fermez donc la bouche.

BELLEJAMBE.

Eh bien ! eh bien !

TOUS.

Voici.

CHŒUR.

AIR *de la Fille du Danube.*

Vive l'amour
Après la bombance,
La danse !
Vive l'amour !
Tous les plaisirs auront leur tour !

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Mme D'ORSAY, Mme GERVAIS.

(Madame d'Orsay est mise comme les autres jeunes filles, en blanc, très-simplement.)

Mme GERVAIS, allant à la porte de droite.

Venez, venez, vous pouvez sortir.

Mme D'ORSAY.

Il n'y a pas de danger ?

Mme GERVAIS.

Eh ! non ! ils sont là-bas à se rafraîchir et à danser.

Mme D'ORSAY.

Oh ! que j'ai eu peur !

Mme GERVAIS.

Je crois bien, une grande dame comme vous, ici !

Mme D'ORSAY.

Et vos jeunes gens ont des passions un peu vives.

Mme GERVAIS.

Dame ! la jeunesse est entreprenante ; mais je crois que c'est un peu de même partout.

Mme D'ORSAY.

Et puis, quand j'ai entendu sa voix...

Mme GERVAIS.

Ah ! oui, vous avez pu entendre l'annonce de son mariage avec la petite Sydonie ; et puis les larmes... une scène... Il ne la quitte pas d'une minute.

Mme D'ORSAY.

Cependant il faut absolument que je la voie, que je lui parle : j'ai reçu de Ferdinand une si singulière lettre !... Mais s'il me voit, lui, je suis perdue !

Mme GERVAIS.

Eh ! non, il ne vous verra pas ; je cours les rejoindre... S'il y a moyen de les séparer, je vous amène Sydonie, et quand vous voudrez vous échapper... vous savez où est la porte qui rejoint l'escalier ?

Mme D'ORSAY.

Bien ! bien ! mais dépêchez-vous ; vous savez, je compte sur

votre complaisance, sur votre discrétion, et croyez que ma reconnaissance...

Mme GERVAIS.

Laissez donc ! une de mes meilleures pratiques, je suis trop payée... (A part.) Je mettrai ça sur le mémoire.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

Mme D'ORSAY, ALBERT.

Mme D'ORSAY.

Oui, je la verrai, je lui parlerai ; et si elle est honnête, si elle est digne de Ferdinand... cela va décider de son sort.

ALBERT, à part, dans le fond à gauche.

La couturière est partie... est-ce que... Ah !...

Mme D'ORSAY.

Mais je ne puis croire qu'il perde son avenir, ses espérances, ses amitiés pour... Si je pouvais voir...

(Elle cherche à regarder danser à gauche.)

ALBERT, descendant à droite.

Oh ! comme elle est gentille... c'est ma danseuse !... dame ! il m'en faut une, et puisqu'on fournit tout... (Il tousse.) Hum !

Mme D'ORSAY, se retournant.

Hein ! Ciel ! ce n'est pas lui !

ALBERT.

Ne craignez rien, mademoiselle.

Mme D'ORSAY, gagnant la porte.

Pardon, monsieur, je sortais... je voulais...

ALBERT, la retenant.

Ah ! permettez, ma petite, vous ne fuirez pas toujours ; d'ailleurs ta toilette est finie !... Oh ! quel petit pied ! quel amour de fichu !

Mme D'ORSAY.

Monsieur...

ALBERT.

Ne tremblez donc pas comme ça ; je ne veux pas vous faire de mal, au contraire... oh ! la jolie grisette !

Mme D'ORSAY, à part.

Comme il me regarde !

ALBERT.

Eh ! vite, vous êtes ma danseuse ; prenez mon bras, et courons rejoindre les autres, qui s'enivrent de plaisirs, de cidre, de crêpes et de marrons.

Mme D'ORSAY.

Vous êtes bien bon, monsieur, je n'ai pas faim.

ALBERT.

Tant mieux pour nous, car ça gratte la gorge, et terriblement ; mais on va danser...

Mme D'ORSAY, allant s'asseoir près de la cheminée.

Merci, j'attends quelqu'un.

ALBERT.

Quelqu'un !... un autre que moi ? (A part, en riant.) Est-ce qu'elle est encore reteinte celle-là ? (Haut.) Ah ! permettez, ce serait jouer de malheur, moi qui attendais...

Mme D'ORSAY.

Plaît-il, monsieur ? vous attendiez...

ALBERT.

Quelqu'un qui est arrivé... c'est-à-dire, seul, ici, au milieu de tout ce monde que je ne connais pas, me trouvant sans amie, sans compagne, j'espérais que ce serait un couple de plus.

Mme D'ORSAY.

Il paraît que si une autre fût arrivée avant moi, je n'aurais pas eu la préférence ?

ALBERT.

Ce n'est pas cela que je veux dire.

Mme D'ORSAY.

C'est ce que vous dites.

ALBERT.

Ah! bah! allez-vous me chicaner, me faire la guerre?... Tant mieux! Tant mieux! nous ferons la paix.

(Il veut l'embrasser.)

Mme D'ORSAY, se levant.

Monsieur! monsieur! (A part.) Eh bien! comme il y va!

ALBERT.

Hein! tu te fâches!... ah! tant pis! nous sommes ici pour nous entendre, pour nous amuser, pour nous embrasser! ils s'embrassent tous, embrassons-nous!

Mme D'ORSAY.

Et moi, je ne suis pas habituée à ces manières-là.

ALBERT.

Vrai! ni moi non plus! ça nous changera tous les deux!

Mme D'ORSAY.

Finissez, ou j'appelle quelqu'un.

ALBERT.

Bah! il paraît que c'est sérieux; de la vertu dans la couture... bravo! c'est plus piquant, c'est une conquête à faire! eh bien! soit, je la ferai...

Mme D'ORSAY.

Vous croyez?

ALBERT.

J'en suis sûr.

Mme D'ORSAY.

Vous êtes un peu fat!

ALBERT.

Et toi, un peu coquette.

Mme D'ORSAY.

Avec vous!

ALBERT.

Pourquoi pas? est-ce que pour te plaire, il faudrait porter la veste ou la livrée?

Mme D'ORSAY.

Au contraire, je n'aime que les gens comme il faut.

ALBERT.

Une grisette à grands tra la la la.

Mme D'ORSAY.

Voilà comme je suis.

ALBERT.

Eh bien! ça se trouve à merveille! je suis juste ton numéro comme tu es le mien; il n'y a pas parmi tous ces gens-là un homme qui me vaille! il n'y a que des bottiers, des ébénistes et des garçons droguistes!

Mme D'ORSAY, riant.

Monsieur est un garçon confiseur?

ALBERT.

Ah! méchante!

Mme D'ORSAY.

Ou coiffeur?

ALBERT.

Écoute, voyons, si c'est ce qui te retient... rassure-toi, laisse-toi aller... je porte de la batiste... c'est plus doux... je consens à écorner mes vingt-cinq mille livres de rente.

Mme D'ORSAY, reculant effrayée.

Ah!

ALBERT.

Hein! ça te coupe la parole, tu n'es pas insensible aux vingt-cinq mille livres de rente! Parlez-moi de ces vertus-là!

Mme D'ORSAY.

Non! c'est que je suis surprise ; car enfin, comment se fait-il? vous ici?

ALBERT.

C'est mon bon ange qui m'y a conduit pour te voir... oh! je te connais, il y a quinze grands jours que je suis amoureux de toi.

Mme D'ORSAY.

Voyez-vous ça?

ALBERT.

Parbleu! tous les soirs je rôde autour de ton magasin; tu sais, rue... rue... numéro... au bout d'un passage... enfin, c'est égal, je regarde par le carreau du coin, le long du rideau, juste la place d'un œil, qui te dévore.

Mme D'ORSAY, à part.

Ah! comme il ment!

ALBERT.

Aussi, quand on m'a annoncé que tu viendrais à ce bal...

Mme D'ORSAY.

Qui vous l'a dit?

ALBERT.

Eh bien! lui, celui qui m'a amené... Ferdinand.

Mme D'ORSAY.

Ah! M. Ferdinand!

ALBERT, lui prenant la taille.

Parce qu'il sait que je t'aime, que je t'adore, que je ne puis vivre sans toi!

Mme D'ORSAY, se dégageant.

Mais laissez donc; vous me feriez croire que vous m'aimez comme il aime la sienne, M. Ferdinand.

ALBERT.

Certainement! et tiens, j'oublie auprès de toi une grande dame, ma parole d'honneur!

Mme D'ORSAY.

Vous me dites ça !

ALBERT.

Et je te le prouve par un baiser.

Mme D'ORSAY, se débattant.

Mais non !

ALBERT.

Mais si !

AIR *de la Marquise de Prétintaille.*

Cède à ma tendresse !
C'est pour ton bien !
Un peu de faiblesse
Ne gâte rien.

PREMIER COUPLET.

Mme D'ORSAY.

Me parler d'amour ! ah ! quelle folie !
Pour un grand monsieur qui m'est inconnu !
Si vous êtes sourd à la voix qui prie,
Eh bien ! respectez au moins la vertu.

ALBERT.

La vertu !... c'est fini pour elle !
Depuis le temps que, par un sort !
Je suis aux prises avec elle,
J'ai toujours été le plus fort !...

ENSEMBLE.

ALBERT.

Cède à ma tendresse, *etc.*

Mme D'ORSAY.

C'est trop de tendresse !
Et je crains bien
Que de ma faiblesse
Vous n'ayez rien.

DEUXIÈME COUPLET.

ALBERT.

Allons, mon enfant ! sois donc un peu tendre ;
Plus tard, à mon tour, je t'obéirai.
Vite, ce baiser... laisse-le-moi prendre...
Quand je l'aurai pris, je te le rendrai.

Mme D'ORSAY.

Eh ! non, monsieur, en conscience,
Ne prenez pas ce baiser-là !...
Pour prix de votre obéissance
Un autre vous le donnera.

ENSEMBLE.

Mme D'ORSAY.

C'est trop de tendresse, *etc.*

ALBERT.

Cède à ma tendresse, *etc.*

(Il l'embrasse.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CLÉMENT.

CLÉMENT.

Qu'est-ce qu'il y a ? qui est-ce qui crie au feu ?

Mme D'ORSAY, courant à lui.

Ah ! monsieur, défendez-moi, je vous prie !

CLÉMENT.

Fichtre ! monsieur, ce n'est pas français ce que vous faites là !

ALBERT.

Ah ! bah ! qu'est-ce que tu veux, toi ? j'étais aux prises avec la vertu.

CLÉMENT.

Une jeunesse de bonne volonté, je ne dis pas... il y en a, on en trouve ; passez de l'autre côté.... mais du moment qu'il y a scrupule et bouche en cœur... halte-là !... respect à la sagesse, quel que soit son costume, voilà !

(Il veut l'embrasser.)

Mme D'ORSAY.

Plaît-il?

ALBERT, se plaçant entre eux.

AIR : *Vite, Marie.*

Allons, butor, qu'on se retire,
Puisqu'elle ne veut pas de toi !

CLÉMENT.

Quel mot venez-vous de me dire?
Mais vous aurez affaire à moi !...

Mme D'ORSAY, les séparant.

Ah! sortez... tous les deux.

ALBERT.

Butor !...

CLÉMENT.

Faquin!

Mme GERVAIS et SYDONIE, entrant.

Ah! grands dieux!

Mme D'ORSAY, courant à elles.

Arrivez donc en ces lieux
Où mes yeux sont témoins
D'un vrai duel à coups de poings!

(L'orchestre s'arrête.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SYDONIE, Mme GERVAIS.

SYDONIE.

Qu'est-ce donc?

CLÉMENT.

C'est cet autre qui insulte mademoiselle.

ALBERT.

C'est ce manant qui nous dérange.

Mme GERVAIS, bas à Mme d'Orsay.

C'est elle.

Mme D'ORSAY, à part.

Ah !

SYDONIE.

Eh ! mais, messieurs, allez donc... allez donc... il y a là des danseurs qui demandent qu'on les relaie.

ALBERT.

Permettez ; voilà ma sylphide, je n'ai pas d'autre danseuse.

CLÉMENT.

C'est la mienne !

SYDONIE.

Mais si elle ne veut pas danser ?

Mme D'ORSAY.

Eh ! non, puisque je veux rester avec mademoiselle.

Mme GERVAIS.

C'est clair, cela !

SYDONIE.

Allons, messieurs !

ALBERT, passant près de madame d'Orsay.

Soit ! je sors, mais je ne danserai pas avec d'autres. Je vous ai invitée, je vous retiens, et le premier qui va sur mes brisées m'en rendra raison. Nous avons une conversation à reprendre !

Mme D'ORSAY, à part, en se frottant la joue.

Il appelle ça une conversation !

CLÉMENT, passant près de madame d'Orsay.

Quant à moi, mademoiselle, vous me trouverez toujours au vis-à-vis de vous.

Mme GERVAIS, le poussant.

C'est bien ! c'est bien, beau parleur ! (Bas à madame d'Orsay.) Courage !

ENSEMBLE.

ALBERT et CLÉMENT.

(*Reprise de l'air.*)

Morbleu! l'aventure est piquante!
Me traiter ainsi! c'en est trop!
Mais je reviendrai, ma charmante,
Vous prendre ici pour le galop.

Mme GERVAIS.

Vite... laissez cette innocente;
L'effrayer ainsi, c'en est trop,
D' ma voisin' vous serez contente!
J' vous laisse ensembl' jusqu'au galop!...

Mme D'ORSAY.

Mon Dieu! je suis toute tremblante!
M'effrayer ainsi, c'en est trop!
Ne croyez pas que je consente
A danser pour vous le galop?

SYDONIE.

Pauvre fille, elle est innocente!
Laissez-nous seules... c'en est trop!
Je tâcherai qu'elle consente
A danser pour vous le galop!

(Madame Gervais sort avec Albert et Clément.)

SCÈNE IX.

Mme D'ORSAY, SYDONIE.

Mme D'ORSAY.

Enfin les voilà partis!

SYDONIE.

Est-ce qu'ils vous ont manqué, ma petite?

Mme D'ORSAY.

Oh! ce n'est rien, c'est ce grand jeune homme qui m'a embrassée malgré moi.

SYDONIE.

Oh! il n'y a pas de quoi crier... mais c'est ennuyeux, parce que ça chiffonne les robes, quand on se défend ; aussi il vaut mieux laisser faire.

Mme D'ORSAY, l'observant.

Vous trouvez?

SYDONIE.

La percale est si susceptible!... Madame Gervais m'a dit que vous vouliez causer avec moi, et je viens pendant que mon Ferdinand écrit une lettre...

Mme D'ORSAY.

Votre Ferdinand!... Ah! vous avez un Ferdinand?

SYDONIE.

Oui, ma chère, un jeune homme charmant et très-huppé, qu'on a élevé au séminaire dans les bons principes, et que j'entretiens dans les mêmes... C'est drôle, je ne vous ai jamais vue dans nos cercles...

Mme D'ORSAY.

Dame! c'est la première fois que je viens dans ce monde-là.

SYDONIE.

Comme ça se trouve! moi, c'est la dernière fois que j'y danse.

Mme D'ORSAY.

Ah! la dernière!

SYDONIE.

Oui, ma chère, je vais faire mes adieux à toutes ces petites gens. Dame! quand on a un mari dans le grand...

Mme D'ORSAY, effrayée.

Ah! vous êtes mariée?

SYDONIE.

Eh! non, pas encore tout à fait, mais ça va venir...

Mme D'ORSAY.

J'entends... vous vous mariez.

SYDONIE.

Oui, ma petite ; mais dites-moi...

Mme D'ORSAY, l'interrompant.

Avec votre Ferdinand ? c'est joliment heureux tout de même, une grande famille qui vous aime bien, j'en suis sûre... vous êtes si aimable !

SYDONIE.

Sa famille ! laissez donc... un tas de richards sans patriotisme, qui, sous prétexte que je ne suis qu'une simple fille, ne veulent pas permettre... Ah bien, oui ! mais on s'en passera de la permission.

Mme D'ORSAY.

Mais les moyens ?...

SYDONIE.

Oh ! ma petite, ça nous regarde. Mais vous vouliez me dire...

Mme D'ORSAY.

Moi, je voulais... ah ! oui, c'est justement de ça que je voulais vous parler. Dame ! excusez si je suis curieuse... vos moyens, ça peut servir.

SYDONIE.

Vrai !... est-ce que vous aussi vous avez une attache ?...

Mme D'ORSAY.

Oui, oui.

SYDONIE.

Oh ! contez-moi donc ça !... un quelqu'un du monde ? un fils de député... de notaire... de pair de France... (S'impatientant.) de pâtissier...

Mme D'ORSAY.

Vous y êtes.

SYDONIE.

Qui vous fait la cour ?...

Mme D'ORSAY.

Et ferme, encore !

SYDONIE.

Qui vous aime?...

Mme D'ORSAY.

Il me l'a dit, là, tout à l'heure.

SYDONIE.

Ah! bah! ce grand blond! il a l'air joliment mauvais sujet! mais c'est égal, vous avez bien fait de vous défendre; il faut être coquette; mais, ma chère, il faut être sage, très-sage.

Mme D'ORSAY.

C'est facile à dire, mais il presse tant!

SYDONIE.

Air : *Que d'établissements nouveaux!*

Tant pis! il faut en triompher
Et tenir bon, quoi qu'il en coûte!
Quand il devrait en étouffer;
Ne mollissez pas sur la route!
Ainsi, plus tard, adroitement
On a mari, titre, richesse,
Équipage!...

Mme D'ORSAY.

Voyez pourtant
Ce que rapporte la sagesse.

Et c'est comme ça que le petit Ferdinand...

SYDONIE.

Dame! c'est dur... un jeune homme qui vous prie à mains jointes, et puis des soupirs, des serments, des yeux qui s'en vont dans les nuages... ça vous touche... c'est si fallacieux! Si une pauvre fille n'était pas sur le qui-vive... avec ça que dans votre état... couturière, je crois?

Mme D'ORSAY.

Oui.

SYDONIE.

On a beaucoup de décousu, mais quand il s'agit d'un mariage... vous voulez vous faire épouser?

Mme D'ORSAY.

Comme vous.

SYDONIE.

Ah ! comme ça serait gentil !... nous partirions ensemble!

Mme D'ORSAY.

Vous partez ?... vous !... M. Ferdinand serait...

SYDONIE.

Dame ! l'amour malheureux, ça donne du courage à un jeune homme ! sans cela, il ne m'aurait jamais enlevée pour l'Angleterre.

Mme D'ORSAY.

Pour l'Angleterre! il part pour l'Angleterre avec vous?

SYDONIE.

Mais taisez-vous donc !... comme elle crie ça !

Mme D'ORSAY.

C'est que... ah ! ça m'a tout émue ! c'est que, si je voulais, mon grand jeune homme aussi, il m'enlèverait... Quand?

SYDONIE.

Oh ! non, non, ça ne se peut pas, c'est trop tôt.

Mme D'ORSAY.

Trop tôt ? cette semaine ?

SYDONIE, riant.

Ah ! bah !

Mme D'ORSAY.

Demain peut-être ?

SYDONIE.

Ah ! le galop !

(On entend le galop de loin.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, ALBERT, CLÉMENT, Mme GERVAIS, MICHEL, ensuite FERDINAND.

ALBERT, dans la coulisse.

Attendez donc ! attendez donc ! je vais chercher ma danseuse.

MICHEL, entrant avec un jeu de loto.

Eh bien, oui, là ! je vais préparer la table pour le loto. (Sur le devant de la scène.) Moi, j'adore le loto !... vingt-deux, les deux cocottes ! onze, les jambes à grand-papa !

(Il remonte préparer le jeu sur la table qui est au fond.)

ALBERT, accourant, à madame d'Orsay.

Ah ! ma belle enfant, tout le monde est en train, c'est le coup de feu... je vous enlève pour le galop ! c'est convenu.

Mme D'ORSAY.

Merci, merci, je ne danse pas.

ALBERT.

Si fait ! si fait ! (A Sydonie, qui le tire par le bras.) Hein ? plaît-il ?
(Il va à elle, et pendant ce temps-là madame Gervais s'approche de madame d'Orsay.)

Mme GERVAIS, bas.

Eh bien ?

Mme D'ORSAY, bas.

Ah ! j'en sais trop ! il veut partir !

SYDONIE, de l'autre côté, bas à Albert.

Parole ! elle vous aime !

ALBERT.

Vrai ?

(Clément entre et gagne la droite.)

Mme GERVAIS, bas.

M. Ferdinand vient d'écrire une lettre, il accourt par ici.

Mme D'ORSAY, bas.

Oh ! alors... je m'échappe !

SYDONIE, à Albert.

Allez toujours !...

ALBERT.

Si je vais toujours... parbleu !

CLÉMENT, barrant le chemin à madame d'Orsay.

Hein !... qu'est-ce que c'est ?... vous partez ?

Mme D'ORSAY.

A l'autre !... Laissez-moi, monsieur !

Mme GERVAIS.

Mais laissez donc cette jeunesse... ma voisine !

MICHEL, descendant près de sa sœur.

Notre voisine... ça !... Tiens, ce n'est pas le nez retroussé du cinquième. (Madame Gervais le pince.) Oh !...

Mme D'ORSAY.

Je ne sais pas danser.

SYDONIE, voyant entrer Ferdinand.

Ah ! voilà Ferdinand !

Mme D'ORSAY, effrayée.

Grand Dieu !... je suis perdue !

Mme GERVAIS, bas à madame d'Orsay.

Eh ! non... dansez... laissez-vous faire.

CLÉMENT, voulant entraîner madame d'Orsay.

Rejoignons les autres, mam'zelle.

Mme D'ORSAY, faisant un pas vers Albert.

J'ai promis à monsieur...

ALBERT, l'entraînant.

Ah ! enfin, elle est à moi !... Enfoncé, nigaud !

MICHEL, à part, se frottant le bras.

Il y a quelque mystère... J'ai un noir...

(Albert et madame d'Orsay sortent en galopant et de manière que madame d'Orsay tourne le dos à Ferdinand qui entre.)

Mme GERVAIS, à part.

Il faut pourtant qu'elle s'échappe.

FERDINAND, regardant Albert.

Ah ! voilà M. Albert lancé !... Mais avec qui donc ?

CLÉMENT.

Et moi... et moi !... Eh ! vite, Sydonie !...

FERDINAND, repoussant Clément.

Mademoiselle ne danse qu'avec moi. (Bas à Sydonie.) Je viens d'écrire ma lettre ; je vais l'envoyer par mon domestique qui doit être en bas... Eh ! Michel !...

MICHEL.

Monsieur Ferdinand ?

FERDINAND.

J'ai une commission pour toi dans la nuit.

(Il sort.)

MICHEL.

Pour moi... je ne sais pas... (Madame Gervais le pince encore. Se frottant.) Encore un noir !... Ah çà ! mais s'il veut m'envoyer au diable...

Mme GERVAIS.

Tu iras !

(Elle observe Sydonie et Clément.)

CLÉMENT, bas à Sydonie.

A nous deux maintenant ! Tu me dois une contredanse ; tu me dois un cadeau de noce ; tu me dois un rendez-vous...

SYDONIE, bas.

Mais ce que tu dois me rendre, toi...

CLÉMENT, de même.

Donnant... donnant !... Le rendez-vous ?

SYDONIE.

Tu l'auras ! (S'apercevant que madame Gervais les observe.) Chut !... on nous regarde !

CLÉMENT.

Ni vu ni connu !

(Le galop, qui se rapprochait, entre avec bruit.)

SCÈNE XI.

(Ordre du galop.)

LES MÊMES, CANCAN, MIMI, BELLEJAMBE, CAROLINE, ALBERT, Mme D'ORSAY ; Suit le reste de la Société.

BELLEJAMBE, galopant.

Gare !... voilà le galop !

(Le galop défile.)

CLÉMENT, entraînant Sydonie.

Oh ! ma foi !... tant pis pour le monsieur !

ALBERT, quand le galop est arrêté.

Ah çà ! mais on dirait que vous avez peur ?

Mme D'ORSAY.

Moi ? pas du tout ; mais vous me serrez la main si fort !

ALBERT, à part.

Je tiens son anneau !

Mme D'ORSAY, à part, à madame Gervais.

Il n'y est plus ?

Mme GERVAIS, bas.

Il va revenir.

MICHEL.

Voilà le loto pour ceux qui n'ont plus de jambes.

CANCAN, tenant une bouteille.

Je passe des rafraîchissements... Qui veut du cidre et des marrons?

CAROLINE.

Non, ça porte à la tête.

MIMI.

J'accepte; je suis très-sèche.

BELLEJAMBE, au milieu de la scène.

Allons, mesdemoiselles!... figures décentes et autorisées!

ALBERT, à madame d'Orsay.

Oh! je ne vous quitte plus, mon amoureuse.

(Il lui prend le bras.)

CAROLINE, entraînant Michel.

Allons, allons, Michel!

MICHEL.

Mais j'ai les tibias abîmés! Je ne peux plus aller.

Mme D'ORSAY, à part.

Comment faire?

BELLEJAMBE.

En avant!... Et puis, cette nuit, si vous voulez, nous irons au bal masqué.

TOUS.

Oui, oui.

MIMI.

J'ai mon costume.

CAROLINE.

Et moi aussi... Quand j'ai commencé, moi, d'abord, ça dure toute la nuit.

CANCAN.

Dans mon genre.

MICHEL.

Ah! bien, oui; mais toute la nuit...

CAROLINE.

Fermez donc la bouche.

SYDONIE, bas à Clément.

Et toi aussi... à trois heures, au bal masqué.

CLÉMENT.

Bah !

(Pendant la fin de ce dialogue une contredanse s'est organisée.)

ALBERT, tenant toujours le bras de madame d'Orsay.

Un vis-à-vis ! un vis-à-vis !

(En ce moment madame d'Orsay aperçoit Ferdinand qui entre, elle jette un léger cri ; puis elle dégage doucement son bras, met madame Gervais à sa place et sort par la petite porte sans avoir été vue de Ferdinand.)

FERDINAND, entrant.

Me voilà ! me voilà !... je reprends ma place à la contredanse... (S'approchant d'Albert.) Eh ! Albert, nous partons après dix heures.

ALBERT.

Oh ! ma foi... je suis bien ici... j'y reste... Je suis amoureux... Tenez, voyez ! (Il se retourne et se trouve en face de madame Gervais.) Hein ?... partie !... disparue !

(Madame Gervais se met à rire ; Ferdinand est allé se placer avec Sydonie ; la contredanse commence. Albert, en cherchant madame d'Orsay, se jette sur les danseurs et brouille la figure. Pendant que l'on danse sur l'avant-scène, on joue au loto dans le fond, et le rideau tombe sur le tableau très animé du bal des grisettes.)

ACTE SECOND

Le théâtre représente un petit salon ouvrant par trois portes sur un grand salon, qui est éclairé par des lustres, et dans lequel on danse. A droite et à gauche, des tables de jeu. Portes à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE RONZY, Mme DE LESPARE, CLÉMENT, DES DAMES assises dans le fond ; DU MONDE autour des tables de jeu ; ensuite Mme D'ORSAY, M. D'ARTEUIL, et enfin FERDINAND.

(Les portes sont ouvertes ; on danse dans le fond ; on passe les plateaux.)

DE RONZY.

Bravo ! (A madame de Lespare.) Votre bal est délicieux !

Mme DE LESPARE.

C'est à vous que je le dois, vous m'aidez à en faire les honneurs, mon cousin, avec un empressement !...

DE RONZY.

Oui, j'aime un bal, moi, j'aime à voir ces quadrilles qui s'animent, ces toilettes, ces diamants dont les bougies doublent l'éclat ; ces tables chargées d'or ; ces joueurs qui cachent leur jeu ; ces femmes charmantes... qui ne cachent rien ; ce punch qui, en circulant, mêle son parfum à celui des fleurs ; ces glaces qui nous rappellent l'hiver, au milieu d'une atmosphère étouffante ; et puis, cette foule qui se presse, ce bruit, ce mouvement, cet air de fête et de gaîté, cet orchestre magique... tout cela a quelque chose d'enivrant, et fait d'un bal, du vôtre, une bacchanale de bon goût, d'où il est bien difficile de ne pas sortir la tête perdue, le cœur pris et la bourse vide ! Eh ! jeune homme !

CLÉMENT, portant un plateau.

Monsieur ?

DE RONZY.

Parbleu ! j'étouffe ; du punch, j'ai besoin de me rafraîchir !

(Il boit un verre de punch.)

CLÉMENT.

Il est brûlant !

(Il remonte vers le fond.)

DE RONZY.

Délicieux ! je l'avais goûté par dévouement pour vous plaire ! Oh ! c'est que le punch demande un talent ! un tact ! Nous avons le punch des joueurs qui emporte la bouche ! le punch des dames, espèce de philtre qui leur monte doucement au cerveau, et que la musique et la danse font redescendre au cœur ! j'y ai mis le feu moi-même ; par malheur, ce n'est plus à mon bénéfice.

AIR *de Turenne.*

Ainsi par goût et par système,
Je suis à tout, préside à tout ;
Je ne compte que sur moi-même,
Et je vous remplace partout.

Mme DE LESPARE.

Eh ! oui, vous faites mes affaires,
C'est trop généreux, j'en convien.

DE RONZY.

Et d'autant plus que, vous le savez bien,
Je ne touche pas d'honoraires.

Du punch ! messieurs, du punch ! (A Clément.) Vous en passerez dans la chambre à coucher où l'on joue, et après la contredanse, des glaces dans le salon.

(Il va se mêler à différents groupes.)

CLÉMENT, à part, sur le devant de la scène.

C'est embêtant ces bals ici ! j'ai les pieds écrasés et les côtes enfoncées... heureusement, j'ai mon plateau pour me faire faire place. Moi qui m'amusais si bien dans l'autre à manger des crêpes, et à danser toutes sortes de danses !... Ils ne savent pas sauter ici... Mais patience ! j'ai un rendez-vous chez M. Musard !... Gare !

(Il traverse le salon.)

DE RONZY.

Ah! on ne danse plus! voici notre cousine, madame d'Orsay. Comme le bal lui va bien ! je ne l'ai jamais vue si jolie!

Mme D'ORSAY, à M. d'Arteuil qui la ramène.

Je vous remercie, monsieur.

D'ARTEUIL.

Puis-je espérer, madame, que vous me ferez l'honneur de valser avec moi?

Mme D'ORSAY.

Oh! pas maintenant, je suis trop fatiguée.

DE RONZY.

Ah! bah! le bal délasse! quand il ne tue pas! (Remontant.) Eh bien, messieurs, eh bien! un rentrant à la bouillotte!

D'ARTEUIL.

Me voici!

DE RONZY.

Ah! jeune homme! et la danse! Tenez! il y a là-bas une grande demoiselle...

D'ARTEUIL.

Oui, cette grande demoiselle... (A part.) sèche et noire!

DE RONZY.

C'est ma nièce.

D'ARTEUIL.

Elle est charmante! je vais chercher un vis-à-vis. (A part.) Encore une corvée! merci!

(Il disparaît dans le fond.)

Mme DE LESPARE.

Mon Dieu! ma chère amie, tu es arrivée fort tard à mon bal, et déjà tu t'impatientes... On dirait que tu veux partir, tu me parais contrariée.

Mme D'ORSAY.

Oh! beaucoup!

DE RONZY.

Eh bien! belle cousine? comme vous avez l'air agité! est-ce que vous avez déjà aperçu dans le bal le jeune homme qu'on veut vous donner pour mari?

Mme D'ORSAY.

Il prendrait mal son temps. Vous n'avez pas vu mon neveu?

DE RONZY.

Non! Où est-il donc ce petit Ferdinand?

(Il remonte et se mêle à la foule.)

Mme DE LESPARE.

Est-ce qu'il te donne toujours de l'inquiétude?

Mme D'ORSAY.

Plus que jamais! Tu le sais, M. d'Orsay, mon mari, l'aimait comme un fils, et, toute jeune que je suis, j'ai toujours veillé sur ce pauvre Ferdinand, comme la sœur la plus tendre... je pense même à le marier avec la petite Émélie de Lester.

Mme DE LESPARE.

Un parti superbe!

Mme D'ORSAY.

Une jeune fille charmante! mais il hésitait toujours.

Mme DE LESPARE.

Que veux-tu? il a une passion dans le cœur!

Mme D'ORSAY.

Je sais tout! j'ai surpris son secret!

Mme DE LESPARE.

Ah! bah! cet amour...

Mme D'ORSAY.

N'a pas le sens commun!

Mme DE LESPARE.

Celle qu'il aime?...

Mme D'ORSAY.

Une grisette, qui veut se faire épouser, et qu'il épousera, si l'on n'y met bon ordre.

Mme DE LESPARE.

Il se pourrait? un jeune homme bien élevé, charmant !

Mme D'ORSAY.

Lui ! l'enfant le plus naïf, le plus crédule ! Ah ! je le sauverai de sa propre folie ! il serait si malheureux !

Mme DE LESPARE.

Mais, tu t'attendris !

Mme D'ORSAY.

C'est que si tu savais quelle femme s'est emparée de lui ! et comment le forcer à ouvrir les yeux ? Oh ! il ne partira pas ! je ne veux pas qu'il parte !

Mme DE LESPARE.

Et où veut-il aller?

(Ferdinand paraît à gauche et parle aux joueurs.)

Mme D'ORSAY.

Chut ! le voici ! j'ai chargé quelqu'un de le surveiller, de me tenir au courant de tout, et si l'on venait me demander ici...

Mme DE LESPARE.

Bien ! bien ! sois tranquille !

DE RONZY, dans le fond.

Allons donc, messieurs ! allons donc ! une contredanse ! ah ! ne laissons pas le bal se refroidir et l'orchestre s'enrouer ! Monsieur Ferdinand, une danseuse...

FERDINAND.

Merci, monsieur, je ne danse plus.

DE RONZY.

Bah ! voilà le quatrième petit jeune homme qui me répond

cela... je ne danse plus!... ils sont trop vieux... aussi, les danseurs manquent...

AIR *de Julie*.

Il faut dans nos bals, j'imagine,
Porter remède à cet abus!
Si de droit et de médecine
Les Écoles ne dansent plus,
Des bambins garnissant nos siéges,
Bientôt nous serons obligés,
De choisir les jours de congés
Pour faire danser les colléges.

FERDINAND, allant à madame d'Orsay.

Ah! ma tante!...

Mme D'ORSAY.

C'est vous, Ferdinand!... vous vous êtes bien fait attendre!

FERDINAND.

Pardon, ma bonne tante... je suis allé chez vous pour vous prendre... pour vous accompagner... mais votre voiture venait de partir. (Passant à madame de Lespare.) Ah! madame, vous me voyez enchanté, ravi... quelle belle soirée... je n'en sors plus.

Mme DE LESPARE.

J'y compte bien... mais, dites-moi, et ce jeune homme, votre ami... pour lequel vous m'avez demandé une invitation?...

FERDINAND.

Il est ici... mais en arrivant, je l'ai perdu dans la foule... il doit me chercher!...

DE RONZY, revenant du fond.

Messieurs! messieurs!... la main à ces dames... vous entendez l'orchestre. (A madame de Lespare.) Ça va bien... ça va très-bien!... il est minuit... c'est le beau moment... le moment de la cohue... quatre cents personnes dans un appartement grand... comme mon chapeau...

AIR *de Robin des Bois.*

On entre, on pousse, on se récrie,
On danse moins qu'on n'est porté,
Les mamans font tapisserie,
Les maris sont à l'écarté ;
Les amants, que le punch enflamme,
Se rapprochent... il fait très-chaud ;
On triche aux jeux... enfin, madame,
C'est un bal vraiment comme il faut.

(Tout le monde s'éparpille ; madame d'Orsay et Ferdinand restent. On danse dans le fond ; les joueurs continuent leur partie ; les portes du fond restent ouvertes.)

SCÈNE II.

FERDINAND, Mme D'ORSAY.

FERDINAND, à part.

Aimable... ils croient que c'est facile... quand on étouffe de contrainte et d'impatience... je voudrais être déjà sur la route de Calais !...

Mme D'ORSAY, qui s'est rapprochée.

Toujours rêveur, toujours préoccupé !...

FERDINAND.

Non... pas du tout, ma tante, je vous assure... je suis, au contraire, très-gai, très-disposé à m'amuser... je pensais à ce mariage... dont on s'occupe pour vous... à ce jeune homme que je dois vous présenter...

Mme D'ORSAY.

Ah !... c'est à mon mariage que vous pensez...

FERDINAND.

Mais en bon neveu... Est-ce que vous n'y pensez pas, vous ?...

Mme D'ORSAY.

Peut-être... ma docilité dépendra de la vôtre, Ferdinand...

Mademoiselle de Lester est ici, une jeune fille riche, jolie...

FERDINAND.

Oui, je sais; nos bals sont comme des bazars où l'on amène les jeunes gens à établir, des jeunes filles à marier... mais moi, je suis si jeune...

Mme D'ORSAY.

Ce n'est pourtant pas cela que vous me disiez hier, mon neveu.

FERDINAND.

C'était ce que vous me répondiez, ma petite tante.

Mme D'ORSAY.

Sans doute, parce que vous me parliez alors d'une personne qui ne peut pas vous convenir.

FERDINAND.

Que vous ne connaissez pas.

Mme D'ORSAY.

Si fait!

FERDINAND.

Vous l'avez vue?

Mme D'ORSAY.

Je sais du moins que c'est une petite coquette, sans éducation, d'une vertu équivoque; si tu pouvais l'entendre comme moi...

FERDINAND.

Mais vous la connaissez donc?

Mme D'ORSAY.

Eh bien! oui, là, je la connais; je sais qu'elle ne peut vous convenir, ni à vous ni à votre famille; que c'est un mariage impossible!

FERDINAND, vivement.

Impossible! (Se reprenant.) mais un mariage... est-ce que j'y pense?

Mme D'ORSAY.

Non, pas plus qu'à votre départ pour l'Angleterre, avec elle.

FERDINAND.

Mon départ... qui vous a dit?... moi, l'enlever!

Mme D'ORSAY.

Non, c'est elle qui vous enlève. Et cette lettre que vous m'avez écrite, pour avoir de l'argent, à quel propos?

FERDINAND.

Eh! mais, ne peut-on demander de l'argent à une tante, à une bonne petite tante, sans qu'on soit tout de suite soupçonné, accusé? Partir pour l'Angleterre!

Mme D'ORSAY.

Mais si elle me l'avait dit, elle?

FERDINAND.

Elle! ce serait mal! très-mal! me poursuivre, espionner ma conduite! on ne sait pas où l'on peut me pousser...

Mme D'ORSAY.

Si fait, je le sais; mais quand on devrait vous faire arrêter l'un et l'autre...

FERDINAND.

Me faire arrêter!...

Mme D'ORSAY.

Allons, mon cher Ferdinand, ne te fâche pas, et sois raisonnable; ce mariage, ce départ...

FERDINAND.

Encore!... mais puisque je n'y pense plus!

Mme D'ORSAY.

Vrai! tu ne me trompes pas?

FERDINAND.

Eh! non, j'aimerai toujours Sydonie; mais l'enlever, partir, l'épouser, par exemple! (A part.) Allons, il n'y a pas un moment à perdre.

Mme D'ORSAY.

Eh! mais, où allez-vous donc?

FERDINAND, gaiement.

Moi, je vais causer avec mademoiselle de Lester, jouer à la bouillotte, boire du punch, que sais-je ? je suis ici pour toute la nuit ; s'il arrive un malheur, tant pis, vous l'aurez voulu !

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme DE LESPARE, ALBERT, DE RONZY, ensuite CLÉMENT.

DE RONZY, à la cantonade, à gauche.

Bien, bien ! avant la valse, des bavaroises aux dames, des sandwichs et du vin de Madère aux danseurs, pour leur donner du courage et du jarret. (A Ferdinand.) Eh bien, jeune homme, eh bien ! vous restez au calme plat. (A madame d'Orsay.) Belle dame, on remarquait votre absence dans le quadrille.

Mme DE LESPARE, entrant par le fond, avec Albert.

Oui, monsieur, je sais que M. Ferdinand vous a perdu dans la foule.

FERDINAND.

Ah ! le voici ! (A madame d'Orsay.) Le futur que je vais vous présenter... (Allant à Albert.) Eh ! venez donc !... (Bas.) Surtout pas un mot de la soirée, vous savez... ni de mes amours.

CLÉMENT, portant des sandwichs, du vin de Madère et des bavaroises.

Voilà, messieurs, voilà !

FERDINAND.

Ma chère tante, permettez-moi de vous présenter M. Albert de Verneuil.

Mme D'ORSAY.

Monsieur...

Mme DE LESPARE, bas à madame d'Orsay.

Regarde donc, il est bien.

ALBERT, allant à madame d'Orsay.

Madame, je remercie... mon ami... votre neveu... de... Ah ! mon Dieu !

Mme D'ORSAY, à part.

Ciel !

Mme DE LESPARE.

Qu'est-ce donc ?

FERDINAND.

Qu'y a-t-il ?

ALBERT.

Rien, rien... c'est que je croyais... je... (A part.) Oh! mais c'est elle !... c'est elle !... je ne rêve pas.

Mme D'ORSAY, à part.

Mais c'est mon danseur de tantôt.

DE RONZY, à Clément.

Allons, offrez à ces dames... à ces messieurs.

CLÉMENT.

Voici, monsieur ! (A part.) Ce vieux !... on dirait un chef d'office.

ALBERT, à part.

Je ne me trompe pas !

CLÉMENT, offrant à madame d'Orsay.

Une bavaroise... une... Oh !... ah !...

DE RONZY.

Hein !

Mme D'ORSAY.

Quoi ?... (Reconnaissant Clément.) Que vois-je !... A l'autre !...

CLÉMENT.

C'est singulier !... j'ai cru... j'aurais juré...

DE RONZY.

Allons, passez votre plateau et taisez-vous.

CLÉMENT, à part, en passant près de Ferdinand.

La petite couturière... c'est bien ça ! (Présentant à Ferdinand.) Des sandwichs, du vin de... Oh ! (A part.) M. Ferdinand !... et de deux !

FERDINAND, à part.

Clément !... (Haut.) Merci, mon garçon, merci... passez... (Bas.) Chut !

Mme DE LESPARE.

Qu'a-t-il donc avec sa figure effarée ?

CLÉMENT, à Albert.

Monsieur, si... (Laissant échapper son plateau.) Oh ! et de trois !

ALBERT.

Qu'est-ce ?

FERDINAND.

Maladroit !

ALBERT, à part.

Eh ! mais... c'est lui, c'est mon camarade d'infortune ! Mais elle, comment se fait-il ?...

Mme D'ORSAY, à part.

Mes deux conquêtes de cette nuit !

CLÉMENT, à part.

Me voilà joliment en pays de connaissance.

ENSEMBLE, à demi-voix.

Mme D'ORSAY.

Air *du Serment.*

Ah ! la rencontre est singulière !
Mes deux conquêtes de là-bas !
Il pourra m'apprendre, j'espère,
Si Ferdinand ne mentait pas.

Mme DE LESPARE, FERDINAND et DE RONZY.

Quelle surprise singulière !
Vraiment, je ne les comprends pas ;
Mais ils nous apprendront, j'espère,
Ce qui cause leur embarras.

ALBERT et CLÉMENT.

Ah ! la rencontre est singulière !
C'est ma conquête de là-bas ;

Oui, grande dame ou couturière,
Je le vois à son embarras.

Mme DE LESPARE et FERDINAND.

Quelle surprise est donc la vôtre?

CLÉMENT, à part.

Il faut donc que l'une des deux
Ait volé la figure à l'autre;
Mais la grisette était bien mieux.
(L'air s'arrête, on entend une valse.)

DE RONZY.

Ah! une valse... allons, messieurs, allons!
(Les joueurs quittent la table de jeu.)

D'ARTEUIL, à madame d'Orsay.

Madame, j'ai retenu la première valse...

Mme D'ORSAY, regardant Albert.

Merci, monsieur, je ne valse pas!... je reste ici!...

ALBERT, à part.

Un regard!... (A Ferdinand, bas.) Dites-moi, Ferdinand, cette dame... c'est votre tante... vous en êtes bien sûr?...

FERDINAND.

Eh! vous êtes fou!... mais pourquoi?

Mme D'ORSAY, venant se placer entre Albert et Ferdinand.

Ferdinand!... allez donc faire valser mademoiselle de Lester; vous me l'avez promis.

FERDINAND.

Certainement!... (A part.) Et je m'échappe... j'avance mon départ.

DE RONZY.

Et moi, je retourne au jeu... où l'on s'échauffait tout à l'heure pour une erreur... c'était la troisième... il y a par là un industriel de l'époque... je le découvrirai!

ENSEMBLE.

(*Reprise.*)

Quelle rencontre singulière ! *etc.*

(Ils sortent, et repassent dans le fond; madame d'Orsay et Albert sont restés en scène ; Clément s'approche de madame d'Orsay.)

CLÉMENT.

Ça s'est vu une grisette dans le grand monde. (Offrant son plateau.) Madame... mademoiselle... si tu... si vous vouliez... c'est meilleur que des crêpes... (Madame d'Orsay rit.) hein ?

Mme D'ORSAY, avec dignité.

Eh bien ! quoi ? qu'y a-t-il ?

CLÉMENT, déconcerté.

Oh ! rien !... je passais... je sors, madame !

ALBERT, à Clément, bas.

Cette dame, tu la reconnais ?

CLÉMENT, bas à Albert.

Tiens !... et vous aussi ?... Je mettrais ma main au feu...

ALBERT.

Bien ! va-t'en !

(Il s'approche de madame d'Orsay et l'observe.)

Mme D'ORSAY, à part.

Il faut qu'il me parle de Ferdinand !

CLÉMENT, à part.

C'est drôle !... est-ce la grande dame qui est... ou bien est-ce la grisette qui est...

(Il sort ; l'orchestre va en diminuant ; les portes du fond se ferment.)

SCÈNE IV.

Mme D'ORSAY, ALBERT.

ALBERT, à part.

Je suis tout intimidé... c'est que j'ai été un peu loin.

Mme D'ORSAY, à part.

Le baiser de tantôt m'embarrasse un peu... je n'en conviendrai jamais !

ALBERT.

Ah ! bah ! (S'approchant résolûment.) Madame !...

Mme D'ORSAY.

Monsieur !...

ALBERT, se reprenant.

Madame, je vous demande pardon de l'émotion que j'ai éprouvée là tout à l'heure.

Mme D'ORSAY.

En effet, monsieur, cet air de surprise...

ALBERT.

Ne devait pas vous étonner, madame ; car enfin, moi qui croyais vous voir pour la première fois, je vous reconnaissais, madame ; je vous avais vue ailleurs en simple robe de percale, sous un bonnet d'ouvrière, et toujours charmante.

Mme D'ORSAY.

Moi, monsieur, je ne comprends pas, je ne sais pas ce que vous voulez dire... c'est quelqu'un assurément dont la ressemblance...

ALBERT.

Oh ! c'est que c'est impossible, madame... les mêmes traits, la même voix, cette même taille que je pressais...

Mme D'ORSAY.

Ah ! vous la pressiez...

ALBERT.

Pardon, madame, pardon !

Mme D'ORSAY.

Eh bien ! quoi ! vous vous êtes trouvé avec cette simple ouvrière... tranchons le mot... cette grisette ?

ALBERT.

Ah ! cela peut arriver tous les jours dans un bal...

Mme D'ORSAY.

Un bal! où donc? au faubourg Saint-Germain, à la Chaussée-d'Antin?

ALBERT.

Vous savez bien que non, madame; vous voulez vous amuser à mes dépens! un bal de grisettes, en effet... Mais c'était le hasard (Vivement.) ou plutôt la sympathie, qui m'avait conduit où vous étiez, madame; je devinais que c'était vous.

Mme D'ORSAY, riant.

C'est ce qui vous donnait l'audace...

ALBERT.

Non, non, non... au contraire! Mais, tenez, madame, vous abusez de ma position pour me tourmenter, pour me rendre malheureux, quand mon bonheur dépend de vous, d'un pardon...

Mme D'ORSAY.

Mais enfin comment vous trouviez-vous là?

ALBERT, hésitant.

Je pourrais vous faire la même question, madame!

Mme D'ORSAY.

Vous ne me répondez pas?

ALBERT.

Eh bien! c'était Ferdinand, votre neveu, qui m'avait... c'est-à-dire j'espérais le trouver... Mais non, non, ce n'était pas... (A part.) Et lui qui m'a prié de ne rien dire.

Mme D'ORSAY.

Soyez donc plus franc. C'est Ferdinand qui vous y a conduit.

ALBERT.

Pour me présenter à vous, madame!

Mme D'ORSAY.

Dans ce bal de grisettes?

ALBERT.

Non, mais ici, ici où nous devions revenir ensemble, ici où j'étais impatient de vous voir, de vous parler! car vous savez quels étaient les vœux de ma famille, et ces vœux sont à présent les miens, depuis que je vous ai vue. Oh! oui, oui, c'est bien cela! ces fleurs, cette gaze, ces diamants, tout disparaît à mes yeux, vous n'en avez pas besoin pour vous embellir! Avec cette simple robe de percale qui vous allait si bien, ce bonnet, cette croix d'or... je revois tout... et cette voix si douce, si tremblante: « Je ne veux pas danser, je veux partir. » (S'oubliant.) Si fait! si fait! tu resteras, tu danseras avec moi! Oh! c'est toi, c'est toi!

Mme D'ORSAY.

C'est à la grisette que vous parlez, monsieur?

ALBERT, déconcerté.

Ah! pardon, madame, vous m'en voulez encore! c'est peut-être à cause de ce malheureux baiser.

Mme D'ORSAY, vivement.

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur... ce n'est pas moi.

ALBERT, baissant la voix.

Oh! convenez-en, je n'en parlerai pas, je n'en dirai rien! ce sera comme tout le reste, tout ce qui s'est passé!

AIR NOUVEAU (Isabelle) de *M. Amédée de Beauplan.*

C'est bien entre nous!
Je ne dis qu'à vous
Ce secret, madame!
Au fond de mon âme,
Je m'en souviendrai:
Mais je le tairai,
Ce secret heureux
Que l'on garde à deux.

PREMIER COUPLET.

Je n'oublierai pas
Cet air d'embarras,

Ce piquant effroi,
Un soupir, je croi,
Ce galop pour moi
Si vif et si tendre!
Trop audacieux,
Je baisse les yeux...
Hélas! sans courroux,
Vous rappelez-vous
Ce baiser si doux
Que j'osai vous prendre?

(Mouvement de madame d'Orsay.)

C'est bien entre nous! *etc.*

Mme D'ORSAY.

Monsieur, monsieur, voulez-vous me faire un plaisir?

ALBERT.

Oh! parlez, madame... lequel?

Mme D'ORSAY.

C'est de laisser là cette erreur qui vous abuse encore.. parlez-moi de Ferdinand, votre ami, qui veut nous échapper cette nuit peut-être...

ALBERT.

C'est impossible... il va rejoindre des amis dans un bal public.

Mme D'ORSAY.

Il se pourrait?

ALBERT.

Je vous le jure.

Mme D'ORSAY.

Ah! vous me rassurez tout à fait. Eh bien, je vous en prie, ne le quittez pas, veillez sur lui... oh! je vous en tiendrai compte. Allez sur-le-champ, allez, qu'il ne sorte pas sans vous!

ALBERT.

Oui, madame, oui, j'y vais. Vous me pardonnez donc?

Mme D'ORSAY.

Quoi?... Allez, allez! (Albert remonte la scène et s'arrête; madame

d'Orsay continue à part, sur l'orchestre, qui reprend la ritournelle.) J'aurai de la peine à lui avouer... (A Albert qui est redescendu.) Monsieur...

ALBERT, lui présentant un anneau.

DEUXIÈME COUPLET.

Après ce baiser...
C'était trop oser!
J'ai fait doucement
Glisser, en dansant,
Cet anneau charmant
Que j'ai su vous prendre.

Mme D'ORSAY.

Que dites-vous là?
L'anneau que voilà!...

ALBERT.

Est pour moi sans prix;
Mais je dois, je puis,
Tout ce que j'ai pris,
Hélas! vous le rendre!

ENSEMBLE.

ALBERT.

C'est bien entre nous, *etc.*

Mme D'ORSAY.

Sans doute, entre nous,
Ici pensez-vous
Voir une autre femme?
Mais, au fond de l'âme,
Moi, je l'oublîrai,
Je vous garderai
Ce secret heureux,
Qui n'est qu'à vous deux.
(A part.)
Non, je n'en conviendrai pas!
J'aime mieux, en ce cas,
Qu'il garde sa conquête!
A me trahir
Je sens que je suis prête!

Mais sans rougir
Je ne puis en convenir.

ALBERT, à part.

Ce qu'elle a permis là-bas,
Elle n'en convient pas.
C'est à perdre la tête!
A se trahir
J'ai cru qu'elle était prête;
Mais sans rougir
On ne peut en convenir.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme DE LESPARE.

Mme DE LESPARE, dans le fond, à la cantonade.

Oui, fermez cette porte, qu'on n'entre pas ici... Ah! ma chère amie, je te cherchais. Pardon, monsieur, je dérange une conversation... intéressante peut-être?

ALBERT.

Oh! beaucoup!

Mme D'ORSAY.

Monsieur a des idées!

Mme DE LESPARE.

Ah! je suis désolée; mais quelqu'un demande à te parler pour un objet important et qui ne souffre pas de retard!

Mme D'ORSAY.

Où donc? Je cours...

Mme DE LESPARE.

Reste.

ALBERT.

C'est à moi de sortir, madame. (Montrant l'anneau.) Vous me le laissez? Oh! si ce n'est pas une illusion, vous m'avez pardonné!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

Mme D'ORSAY, Mme DE LESPARE, Mme GERVAIS, MICHEL.

Mme D'ORSAY, à part.

Mon anneau ! je ne m'en suis pas aperçue... Il serrait si fort... Il est bien.

Mme DE LESPARE.

Qu'as-tu donc? ce jeune homme...

Mme D'ORSAY, revenant.

Tu dis qu'on demande à me parler?

Mme DE LESPARE, allant ouvrir la porte de gauche.

Ils sont là, dans mon petit escalier ; je ne sais où les recevoir, tout l'appartement est envahi! Mais dans ce boudoir, pendant que tout le monde se presse dans le grand salon où l'on chante. Entrez, braves gens, entrez.

Mme GERVAIS.

J'allais m'en aller.

Mme D'ORSAY.

Ah! c'est vous?

MICHEL.

Nous étions là comme des sardines.

Mme DE LESPARE.

Pardon ; j'ai voulu vous cacher à tout le monde.

Mme D'ORSAY.

Qu'y a-t-il? qu'avez-vous à m'apprendre?

Mme GERVAIS.

Tout est fini, le départ est arrêté! M. Ferdinand quitte Paris cette nuit.

Mme D'ORSAY.

O ciel! cette nuit!

MICHEL, examinant.

C'est joliment cossu ici !

Mme DE LESPARE.

Parlez bas ! Mais il est chez moi, au bal, il valse en ce moment.

MICHEL, allant regarder dans le fond.

Oh ! un bal !

Mme D'ORSAY.

Il vient de me dire qu'il ne pensait plus à s'éloigner.

Mme GERVAIS.

C'est mon frère qui a couru toute la nuit pour cela, chez le carrossier, à la poste aux chevaux ; n'est-ce pas, Michel ?

MICHEL, regardant vivement.

Eh ! oui, sœur, c'est vrai, que j'ai joliment trotté.

Mme DE LESPARE, à Michel.

Silence.

Mme D'ORSAY.

Il m'aurait trompée !

Mme GERVAIS.

Il a commandé la voiture et les chevaux pour trois heures ; n'est-ce pas, Michel ?

MICHEL, même jeu.

Ah ! oui, sœur ! c'est dans les lettres, c'est à trois heures, et...

Mme DE LESPARE.

Silence.

MICHEL, à part.

Qu'est-ce qu'elle a donc cette grande ? elle ne veut pas me laisser parler.

Mme D'ORSAY.

A trois heures !

Mme DE LESPARE.

Il en est près de deux.

Mme D'ORSAY.

Mais d'où partira-t-il?

Mme GERVAIS.

Ah! voilà; ce que je sais, c'est qu'à notre bal, tout le monde s'est donné rendez-vous à la salle de la rue Vivienne; la petite Sydonie doit s'y trouver.

Mme D'ORSAY.

Mais si elle part?

Mme GERVAIS.

C'est peut-être pour dérouter; et la preuve, c'est que voilà mon frère qui est allé chercher pour elle un domino rose; n'est-ce pas, Michel?

MICHEL. (Même jeu.)

Oh! oui, sœur, chez M. Hurel, rue des Colonnes, n°...

Mme DE LESPARE.

Mais taisez-vous donc.

MICHEL, à part.

Ah! elle me ferme toujours la bouche... comme Caroline.

Mme D'ORSAY.

Après?... un domino rose?

Mme GERVAIS.

Oui, avec un signe, je ne sais quoi, quelque chose de convenu.

Mme DE LESPARE.

Pour se faire reconnaître.

Mme D'ORSAY.

Par Ferdinand; mais quoi donc?

Mme GERVAIS.

Dame! je ne sais pas.

Mme DE LESPARE.

Et de là, ils partiront!

Mme GERVAIS.

C'est sûr.

Mme D'ORSAY.

Ils ne partiront pas... je ne veux pas... il s'est joué de moi, de ma confiance, de mon amitié ! Au résumé, avec lui, des reproches ne nous mèneraient à rien, au contraire, si je pouvais par quelque intrigue adroite... Oh ! écoutez-moi !

Mme GERVAIS.

Plaît-il ?

Mme DE LESPARE.

Que veux-tu faire ?

MICHEL. (Même jeu.)

Voici, madame, voilà !

Mme DE LESPARE.

Silence !

MICHEL, à part.

Elle m'en veut !

Mme D'ORSAY.

C'est contre elle, contre cette jeune fille qu'il faut agir ! une petite intrigante ! J'ai une idée folle qui me traverse l'esprit... pourquoi non ?... Mais le signal. Ah ! n'importe, suivez-moi, madame Gervais.

Mme DE LESPARE.

Où donc ?

Mme D'ORSAY.

Chez ta femme de chambre ; on peut se réfugier là du moins.

Mme DE LESPARE.

Je vais t'y conduire... par ici... mais tu m'expliqueras...

Mme D'ORSAY.

Oui, oui, venez !

ENSEMBLE.

Mme D'ORSAY.

AIR : *Jusqu'au revoir* (de Moustache).

On peut venir,
Il faut partir,

On surprendrait
Notre secret.
Nous le suivrons,
Et nous verrons
Qui de nous deux
L'entendra mieux.

Mme DE LESPARE et Mme GERVAIS.

On peut venir,
Il faut partir;
On surprendrait
Votre secret.
Nous le suivrons,
Et nous verrons,
Qui de vous deux
L'entendra mieux.

MICHEL.

On peut venir,
Il faut partir ;
On surprendrait
Votre secret.
Nous le suivrons,
Et nous verrons.
Mais dans ces lieux
On est bien mieux.

MICHEL.

Et moi aussi, je vous suis.

Mme DE LESPARE.

Eh! non, mon cher, retournez dans l'escalier, attendez-nous, et pas un mot.

(Elles sortent par la porte de droite; Michel reste; l'air de valse continue pendant qu'il est seul.)

SCÈNE VII.

MICHEL, ensuite CLÉMENT; puis DE RONZY et FERDINAND.

MICHEL.

Décidément, elle m'en veut, la grande... Retournez dans l'es-

calier... merci ! C'est le chat qu'on met dans l'escalier, surtout quand il y a un bal ! un bal soigné!... Et moi surtout, qui ai depuis si longtemps des envies ! C'est éclairé, c'est brillant, c'est cossu. (Entr'ouvrant la porte du milieu.) Oh! oh ! quelles femmes !... mon Dieu ! quelles femmes !... ça me met en chair de coq... et quelle musique !... rien que de l'entendre ça m'agite les jambes... oh ! les jambes.

(Il fait des entrechats.)

CLÉMENT, venant du fond.

Voilà, voilà.

MICHEL, s'arrêtant et se détournant.

Oh !

CLÉMENT, à part.

Eh bien ! il danse tout seul, celui-là ; il doit avoir besoin de s'humecter le palais. (Haut, présentant son plateau.) Si monsieur veut une glace ?

MICHEL.

Une glace... merci, mon cher, je ne puis pas... je... (Regardant de côté, à part.) Ça a joliment bonne mine ! si j'osais...

CLÉMENT, reconnaissant Michel.

Tiens !

MICHEL, se retournant.

Hein !

CLÉMENT.

Je dis : si monsieur...

MICHEL, reconnaissant Clément.

Bah !

CLÉMENT.

Ah ! c'est toi !... Et de quatre !

MICHEL.

Clément !

CLÉMENT.

Michel ! qu'est-ce que tu fais ici ?

MICHEL.

Je suis venu avec... (Se reprenant.) Oh ! c'est-à-dire, comme tu vois, je suis au bal, mon cher !... à ce coquin de bal.

CLÉMENT.

Et qu'est-ce que tu y viens faire, magot?

MICHEL.

Tiens, qu'est-ce que tu y fais, toi, ostrogot ?

CLÉMENT.

Mais moi, je sers.

MICHEL, voulant prendre une glace.

Et moi, je consume.

CLÉMENT, retirant son plateau.

Veux-tu laisser cette glace !

MICHEL.

Tiens, pourquoi ça?... Je suis de la noce; sers-moi, faquin !

CLÉMENT.

Par exemple !... je vais te faire flanquer à la porte.

MICHEL, le retenant.

Ah ! bah ! puisque je suis invité.

CLÉMENT.

Toi !... en voilà une solide !... Pas de bêtises... Tu viens peut-être me chercher pour le bal où les amis doivent aller avec mademoiselle Sydonie, à qui j'ai quelque chose à dire... Mais j'irai plus tard, va-t'en.

MICHEL.

Ta ! ta ! ta !... va-t'en toi-même.

Air *de Marianne*.

Mon cher, on peut vous l' dire... écoute :
Avec un' femm' je suis venu.

CLÉMENT.

Toi, Michel! ah! ah! ah!

MICHEL.

Moi, Michel, sans doute.
Ah! ah! ah!

CLÉMENT.

Ah! c'est très-joli!

MICHEL.

Qu'en dis-tu?
C'est un' duchesse
Plein' de faiblesse,
Qui pour venir m'a demandé mon bras!

CLÉMENT.

Ah! quelle audace!

MICHEL.

Donn'-moi cett' glace,
J' suis invité!

CLÉMENT, riant.

Ça n' m'étonnerait pas!...
Dans ces bals où la foule est grande,
Il entre en titres, en attraits,
Et sans compter les faux mollets,
Tant d' chos's de contrebande!

MICHEL.

Hein!... contrebande toi-même... Donne-moi une glace.

CLÉMENT, riant plus fort.

Ah! ah! ah! ah!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DE RONZY, FERDINAND.

DE RONZY, à Ferdinand.

Comment, monsieur Ferdinand! vous partez déjà?

FERDINAND

Pardon ! n'en dites rien ; j'ai une affaire très-pressée.

CLÉMENT.

Monsieur Ferdinand !...

MICHEL, se détournant.

Monsieur Ferdinand !... oh !

FERDINAND.

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

CLÉMENT, allant à Michel.

Je voulais vous montrer...

MICHEL, à part.

Je suis pincé !

FERDINAND.

Bien, bien ! je n'ai pas le temps... Adieu, cousin, je m'en vais... N'en parlez pas à ces dames ; c'est inutile.

(Il sort en courant par la porte de gauche.)

DE RONZY.

Bon ! Étourdi !

CLÉMENT.

Eh bien ! il part !

MICHEL, rassuré.

Bon voyage !

DE RONZY, à Clément.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ici, vous ?

MICHEL, à part.

Oh ! le gros vieux !

DE RONZY.

Quand tout le monde demande des glaces là-bas !... Offrez à monsieur, et passez, mon cher.

(Il prend une glace.)

CLÉMENT.

Pardon... c'est que...

MICHEL, allant pour prendre une glace.

Eh oui !... offrez à moi, et passez, mon cher.

CLÉMENT, retirant son plateau.

Allons donc !

DE RONZY.

Mais quand je vous dis d'offrir à monsieur, mon cher !

MICHEL.

A moi, son cher.

CLÉMENT.

Mais...

DE RONZY, offrant sa glace à Michel.

Permettez-moi de vous offrir celle-ci, je vous en prie.

MICHEL.

Ah ! monsieur !...

DE RONZY.

De grâce !...

MICHEL, à part, prenant la glace.

Ma foi... au fait... j'aime beaucoup ce vieux-là... il a une bonne boule.

DE RONZY, à Clément.

Donnez-m'en une, imbécile, et sortez.

MICHEL.

Imbécile !

CLÉMENT, à part.

Comment, imbécile !... Attends, attends... intrigant !...

MICHEL, qui a goûté sa glace.

Oh !

DE RONZY, mangeant sa glace, à Michel.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MICHEL.

Excusez... ça m'a brûlé.

DE RONZY, riant.

Ah ! ah ! ah ! elles sont excellentes.

(Michel mange sa glace.)

CLÉMENT, à part.

Mais c'est qu'il mange, avec sa grande bouche !

DE RONZY, à Clément.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites là ?... Sortez donc !

MICHEL, imitant de Ronzy.

Sortez donc !

(Clément s'éloigne et sort par le fond.)

DE RONZY, mangeant sa glace.

Eh bien ! jeune homme, avez-vous beaucoup dansé ?

MICHEL, de même.

Eh ! eh ! eh ! beaucoup !...

DE RONZY.

Il y a des femmes charmantes.

MICHEL.

Oh ! oh ! oh ! le fait est que c'est du chenu !

DE RONZY, étonné.

Comment ? du...

MICHEL.

Je dis que c'est... huppé ! (A part, mangeant sa glace.) C'est drôle, ça... c'est salé !

DE RONZY.

Avez-vous perdu de l'or ?

MICHEL, à part, fouillant dans sa poche.

J'ai toujours mes quinze sous. (Haut.) Oh ! oh ! oh !... au contraire.

DE RONZY.

C'est heureux... Il y a eu beaucoup d'erreurs; mais les rangs s'éclaircissent... On va à d'autres bals; il y en a tant!

MICHEL.

Le fait est qu'il y en a bigrement.

DE RONZY, à part.

Ah! çà, mais d'où diable sort-il donc, ce jeune homme? (Haut.) Vous êtes étranger?

MICHEL.

Je suis Savoyard... et vous?

DE RONZY.

Ah! ah! ah! il est très-facétieux!

MICHEL, à part.

Il a une excellente boule.

DE RONZY, apercevant Clément qui les observe.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais là, toi?

(Michel va remettre sa soucoupe sur le plateau, et prend une seconde glace sans que Clément s'en aperçoive.)

CLÉMENT, bas à M. de Ronzy.

Mais, monsieur, vous ne savez donc pas...

(Il continue de lui parler à l'oreille.)

MICHEL, à part.

Je n'avais jamais pris de glaces; mais les demoiselles du magasin en prennent beaucoup.

(Il boit dans la soucoupe.)

DE RONZY, bas à Clément.

Un garçon modiste, ça?

CLÉMENT.

Je le connais.

DE RONZY, de même.

Alors, c'est lui qui a triché au jeu... Il faut l'arrêter.

(Il remonte au fond; les portes s'ouvrent.)

CLÉMENT.

Mais non, monsieur.

MICHEL.

Ma foi, je vais en prendre une troisième... Holà! garçon, mon cher, une glace... une rouge.

CLÉMENT.

File... file!

MICHEL, prenant une glace.

Comment?... file... file toi-même.

DE RONZY, les séparant; à Clément.

Hein! qu'est-ce que vous faites là, vous?... Sortez, drôle!

MICHEL, passant à gauche.

Eh oui!... c'est ça... sortez donc, drôle! (Il se met à manger sa glace; Clément remonte en lui faisant des signes qu'il ne voit pas; et de Ronzy, dans le fond, appelle tout le monde à lui. Michel continue en mangeant sa glace.) Tiens, puisque me voilà une fois dans un bal de société, je puis bien m'en donner un peu. Ça fait enrager Clément!... Dame! je suis invité; elle m'a invité à rester dans l'escalier, la grande dame... Ah! bien, oui!... dans l'escalier!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ALBERT, D'ARTEUIL, DU MONDE.

DE RONZY, aux personnes qui l'entourent.

AIR NOUVEAU (de M. Masset).

Tenez, pouvez-vous reconnaître
L'intrus de l'écarté?
(On approche.)

MICHEL.

Comme ils m' regardent tous!...
Qu'ont-ils donc?...
(Il regarde autour de lui.)

D'ARTEUIL.

Si c'est lui, vite, par la fenêtre
Jetons-le!

TOUS.

C'est cela!

ALBERT.

Non, monsieur, calmez-vous!

MICHEL.

Qu'est-c' qui parl' de jeter quelqu'un par la fenêtre?...

CLÉMENT, lui faisant signe.

File donc!

DE RONZY.

Ce garçon assure le connaître!

CLÉMENT.

C'est un ami!

MICHEL, gagnant la porte de gauche.

Je file!...

D'ARTEUIL, le retenant.

Restez donc!

DE RONZY.

Que faites-vous ici, dans ce salon!...

MICHEL.

Rien.

D'ARTEUIL, l'observant.

Êtes-vous invité?...

MICHEL.

Mon Dieu! non!
Je m'en vais!

TOUS.

Non!

DE RONZY.

Vous vous nommez?...

MICHEL.

Bonsoir.

D'ARTEUIL.

Mais votre nom...

MICHEL.

Ne touchez pas!

D'ARTEUIL.

Messieurs, c'est un fripon!

TOUS.

Un fripon!

ENSEMBLE.

TOUS.

Il veut prendre la fuite,
Arrêtons-le bien vite;
Il doit de sa conduite
Rendre compte à l'instant.
Il faut être sévère,
Et chez le commissaire
Il trouvera, j'espère,
La peine qui l'attend.

MICHEL.

Laissez-moi tout de suite.
Loin de prendre la fuite,
Je puis de ma conduite
Rendre compte à l'instant;
A bas les mains! J'espère,
Malgré votre colère,
Prouver au commissaire
Que je suis innocent.

(Sur la fin du morceau, un domestique saisit Michel, et veut l'entraîner hors du salon.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme D'ORSAY, Mme DE LESPARE, Mme GERVAIS.

Mme DE LESPARE, entrant vivement.

Qu'est-ce donc?... ce bruit... que se passe-t-il?

DE RONZY.

Un escroc qu'on arrête.

MICHEL.

Ah ! ma sœur !...

Mme GERVAIS, courant à son frère.

Michel ! voulez-vous le lâcher ?

Mme D'ORSAY.

Messieurs, messieurs !

(On lâche Michel.)

MICHEL.

C'est qu'ils m'étranglaient ! Mais c'est une caverne que cette bonne société-là !

Mme D'ORSAY.

Je connais cet homme, messieurs.

ALBERT, qui s'est approché d'elle, à demi-voix.

Et moi aussi, je disais bien... un danseur de là-bas...

CLÉMENT.

C'est vrai. Tout le monde le connaît ici.

Mme GERVAIS.

Tenez, tenez, comme ils l'ont arrangé !

Mme DE LESPARE.

C'est moi qui l'ai prié d'attendre.

DE RONZY.

Pardon ; c'est qu'au milieu d'un grand bal, quand il y a des erreurs au jeu, un intrus...

MICHEL.

De quoi ! de quoi ! un intrus !... vous ne me diriez pas ça dans la rue. (A part.) Quelle vilaine boule !

Mme GERVAIS.

C'est un honnête homme, entendez-vous ?

CLÉMENT, passant au milieu.

Mais c'est ce que je me tue de répéter... un honnête homme.

DE RONZY.

Taisez-vous, maladroit, et passez !

MICHEL, attirant Clément à lui.

Oui, taisez-vous, maladroit, et passez de mon côté.

(Il attrape une glace. L'orchestre fait entendre une valse.)

Mme DE LESPARE.

Allons, messieurs, allons, laissez partir ces braves gens, et écoutez l'orchestre qui vous appelle. Monsieur d'Arteuil, je vous dois une valse.

DE RONZY.

C'est juste ! à vos danseuses, messieurs !

Mme GERVAIS, à Michel.

Hein ! qu'est-ce que tu fais là ?

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air de Valse.

Voici la valse qui commence,
Mais bientôt le bal va finir ;
Retenons par le jeu, la danse,
La gaîté, le plaisir !

Mme GERVAIS.

Partons, j'entends la valse qui commence,
On m'attend, vite il faut partir ;
Et ne va pas te mêler à leur danse,
Chez Musard il vaut mieux courir.

(La valse continue crescendo jusqu'à la fin.)

Mme D'ORSAY.

Mais Ferdinand, mon neveu, où est-il donc ?

DE RONZY.

Ferdinand ? oh ! il est parti il y a longtemps !

Mme D'ORSAY, passant près de madame Gervais.

O ciel ! parti !... (Bas à madame Gervais.) Descendez, attendez-moi...

ALBERT.

Sorti ! cela ne se peut pas.

D'ARTEUIL, parlant à Albert.

Si fait, il s'est échappé ; je voudrais bien en faire autant.

Mme D'ORSAY, prenant le bras de M. de Ronzy, et bas.

Venez, mon cousin, il faut le sauver.. accompagnez-moi.

DE RONZY.

Plaît-il ! où donc ?

(Madame d'Orsay l'entraîne.)

ALBERT, répondant à d'Arteuil.

C'est inconcevable. (Il se retourne et ne trouve plus madame d'Orsay.) Eh ! mais, ma danseuse, où est-elle ? Madame !

(Il la cherche pendant que tout le monde se place.)

MICHEL, à sa sœur, au moment de sortir.

Laisse-moi finir ça.

(Il mange une glace très-vite.)

Mme GERVAIS.

Viens donc, gourmand !

ALBERT, revenant.

Elle m'échappe ; c'est la seconde fois ! mais je la retrouverai, l'une ou l'autre !

(La valse est très-animée.)

REPRISE DU CHŒUR.

Voici la valse qui commence, *etc.*

(Le rideau tombe sur le tableau d'un grand bal.)

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente un angle de la salle des bals Musard. La rotonde est sur la gauche, on arrive de tous les côtés. — Tout l'acte est à combiner avec le tableau du bal.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, MIMI, BELLEJAMBE, CANCAN, M. BRIQUEVIEILLE, Mme BRIQUEVIEILLE, M. D'ARTEUIL, FERDINAND, JEUNES GENS, etc.

(Au lever du rideau, on entend la fin d'un galop exécuté au milieu d'une grande confusion. Beaucoup de monde sur le théâtre. Il y a des costumes et des masques : Cancan est en tambour-major, Caroline en bergère, Bellejambe en Espagnol, Mimi en sultane, etc. Les femmes ont toutes un masque-loup.)

CANCAN.

Ah ! Dieu ! quel galop !... quel délicieux galop !

BELLEJAMBE.

J'ai les pieds écrasés !... et vous, ma bergère ?

CAROLINE.

Quelle chaleur !... c'est-à-dire qu'on étouffe... je boirais bien quelques rafraîchissements... quelques bistechoff... quelque vin chaud.

CANCAN, à part.

Hum !... merci !... (Haut.) Et vous, ma sultane ?

MIMI.

Oh ! moi, je suis furieuse... ce jeune homme, qui m'a déchiré ma robe...

CANCAN.

Ah ! Dieu !... il faut qu'il ait serré ferme.

BELLEJAMBE.

C'est ravissant !... eh ! regardez donc là-bas... c'est une

cohue ! un pêle-mêle... on se marche sur les talons, on se donne de grandissimes coups de coude dans les côtes ; on se déchire les robes ; on perd des pans d'habits... que c'est amusant !

CANCAN.

AIR *de la Vieille.*

Dieu !... qu'un bal public a de charmes !
Surtout quand ça n' coût' que cent sous !...
Tout's les femm's y sont sous les armes,
Tous les homm's y saut'nt comm' des fous !
Le plaisir les réunit tous... (*Bis en chœur.*)
L' clerc d' notaire danse avec la modiste,
La femme auteur valse avec l'homme artiste,
L' jeune élégant fraye avec la choriste...
L' garçon, l' commis, ou le simple droguiste.
On y coudoie un pair, un député...
C'est l' pays de l'égalité.

CHŒUR.

On y coudoie un pair, un député.
C'est l' pays de l'égalité !

BELLEJAMBE.

Même air que le précédent.

Dans la foule, de proche en proche,
On y presse si bien le pas...
Que plus d'un' main s'y tromp' de poche,
Plus d'un' femm' s'y trompe de bras. (*Bis en chœur.*)
Dans la cohue où le diable les pique,
L'danseur s'enivr' d'chaleur et de musique,
C'est un pêl'-mêl', un sens d'ssus d'ssous unique.
Alors, au bruit d'un orchestr' satanique,
On pinc' gaîment la valse et la beauté.
C'est l'pays de la liberté !

CHŒUR.

On pinc' gaîment la valse et la beauté.
C'est l' pays de la liberté !

CAROLINE.

Mais cet imbécile de Michel ! comme il est en retard !

BELLEJAMBE.

Comme madame Gervais... la mienne !... mais tant pire ! je changerais bien.

CANCAN.

Il est peut-être dans la foule... attendez... nous avons un signal pour nous reconnaître ; langage de bête... et s'il y est...

(Il imite le chant du coq.)

MIMI.

Miséricorde !

(On entend répéter le même chant.)

BELLEJAMBE.

Il y est.

CANCAN.

Voilà l'animal demandé.

CAROLINE.

Comme c'est flatteur pour une amante !

(Ils remontent tous.)

FERDINAND, descendant de l'autre côté.

C'est ici le rendez-vous, et je ne la vois pas ?... Elle n'est pas encore arrivée... près de trois heures... chaque quart d'heure me paraît un siècle.

D'ARTEUIL.

Eh ! mais... ce petit malin...

FERDINAND.

Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

D'ARTEUIL.

C'est M. Ferdinand.

FERDINAND.

Monsieur d'Arteuil ! vous avez quitté le bal de madame de Lespare ?

D'ARTEUIL.

Ma foi, oui !... au milieu du vacarme occasionné par la présence d'un intrus, d'un ouvrier... que sais-je ?... d'ailleurs les bals bourgeois, ça me monte la tête, et je viens m'achever ici, avec M. Albert.

FERDINAND.

Albert !... il est avec vous ?

D'ARTEUIL.

Eh ! oui... et comme j'avais fait venir chez moi plusieurs costumes pour choisir, il en a pris un ; mais je ne sais ce qu'il est devenu !... il cherche quelque jolie femme !

FERDINAND.

Bah ! vous croyez ?

D'ARTEUIL.

Eh ! oui, comme moi... Ici, voyez-vous, on cherche une beauté quelconque, et l'on finit toujours par la trouver.

BRIQUEVIEILLE, en Turc, avec un croissant sur la tête.

Tiens mon bras ; ne me lâche pas, bobonne.

D'ARTEUIL.

Eh ! tenez... une jeune femme... je la connais !... ma voisine de la rue du Helder.

(Il s'approche de madame Briquevieille.)

DE RONZY, sur le devant de la scène.

Que le diable les emporte tous !... j'ai cru que je n'en sortirais pas !... l'un vous tire, l'autre vous pousse... j'avais un polichinelle sous le menton, une poissarde dans les côtes, un Mayeux sur les épaules... ouf ! je suis moulu, et j'ai perdu mes deux dames dans la foule.

FERDINAND.

O ciel !... M. de Ronzy !... que vient-il faire ?... s'il me rencontre... eh ! vite !

(Il disparaît dans la foule.)

DE RONZY.

Heureusement elles avaient un autre cavalier... C'est donc ici ce fameux bal ?...

BRIQUEVIEILLE, à M. d'Arteuil.

Monsieur, auriez-vous la bonté de m'indiquer M. Musard ? je n'ai pas l'honneur de le connaître.

D'ARTEUIL.

Tenez, monsieur, parmi les musiciens... ce grand pâle.

(Pendant que M. Briquevieille cherche des yeux M. Musard, sa femme parle bas avec d'Arteuil.)

DE RONZY, à Cancan.

Ah ! monsieur, monsieur, pourriez-vous me faire connaître M. Musard ?

CANCAN.

Là-bas... dans la musique... ce gros rouge...

BELLEJAMBE, descendant en scène, tenant Mimi et Caroline sous le bras.

Eh bien, quoi, mes petits amours ?... quoi ?

CAROLINE.

Montrez-nous donc M. Musard !

MIMI.

Oh ! oui, oui... M. Musard...

BELLEJAMBE.

Là-bas, ce petit noir, comme Napoléon.

DE RONZY.

C'est un grand homme : il a persuadé aux Parisiens qu'ils étaient organisés pour la musique... et puis, c'est composé d'une manière très... Ah ! mon Dieu !... oh ! ciel ! où est-elle ?

BELLEJAMBE.

Plaît-il ?

MIMI et CAROLINE.

Qu'est-ce que c'est ?

(Tout le monde entoure de Ronzy, qui est au milieu de la scène.)

BRIQUEVIEILLE.

Monsieur a perdu quelque chose ?

DE RONZY.

Ma tabatière en or... on me l'a prise là-bas !... c'est ce scélérat de polichinelle... j'ai perdu ma tabatière.

(On rit aux éclats autour de lui. M. Briquevieille rit plus fort. Pendant ce temps, sa femme, qui causait avec M. d'Arteuil, s'échappe avec lui.)

BRIQUEVIEILLE, riant.

Il a perdu sa tabatière... ah ! ah ! ah ! c'est délicieux.

CANCAN, à Briquevieille.

Dites donc, monsieur ! monsieur ! vous perdez votre femme.

(Éclats de rire autour de lui.)

BRIQUEVIEILLE.

Ma femme !... où est ma femme ?... ma femme !

(Il se perd dans la foule en cherchant sa femme.)

DE RONZY.

Oh ! une femme, ce n'est pas comme une tabatière ; ça se retrouve.

CANCAN.

Avec un peu de déchet.

(M. de Ronzy remonte la scène et disparaît.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLÉMENT, ensuite MICHEL, Mme GERVAIS.

CLÉMENT, en arlequin, avec des bottes, un chapeau rond et une cravate de couleur.

Par exemple !... un rendez-vous dans une foule pareille...

CAROLINE.

Tiens, M. Clément !...

CLÉMENT.

Tiens !... les autres !... Vous n'êtes pas là-bas, à l'autre entrée, où il y a une grande mascarade qui défile ?

CAROLINE.

Une mascarade !... ah ! courons !

CLÉMENT.

Dites donc... Sydonie n'est pas encore arrivée ?

MIMI.

Je ne crois pas ; elle doit venir tard ; le petit Ferdinand la cherche.

CLÉMENT.

Tiens !... et moi donc ?

BELLEJAMBE, qui a disparu un moment, redescendant sur le devant de la scène.

Ah ! vous autres, si vous saviez... un des cornets à piston qui est enroué ! C'est pour ça qu'on ne danse pas ; j'ai fait offrir le mien à M. Musard ; il m'accepte ! je vas vous faire danser.

MIMI.

Vous ?

CAROLINE.

Vous allez nous faire des couacs épouvantables.

CANCAN.

Fameux !... allons, allons... à l'orchestre.

PREMIER PROMENEUR, à Cancan.

Monsieur, savez-vous s'il y aura une chaise cassée ?

CANCAN.

Il y aura dix chaises cassées !

DEUXIÈME PROMENEUR, à Bellejambe.

Monsieur, aurons-nous un coup de pistolet ?

BELLEJAMBE.

Je crois bien, puisqu'il y a un canon dans l'orchestre... j'y vais.

CLÉMENT, à part.

Cette diable de Sydonie, où la retrouver ?

(Ils remontent tous au bruit de la mascarade qui arrive, madame Gervais et Michel, déguisé en Jean-Jean, entrent de l'autre côté.)

Mme GERVAIS.

Mais, Michel, où me traînes-tu donc comme ça ?

MICHEL.

Laissez donc, madame d'Orsay va passer par ici, nécessairement. C'est drôle, je ne trouve pas Caroline... Je pince toutes les bergères que je rencontre pour les faire parler ; mais ce n'est pas son son de voix.

CANCAN, de l'autre côté.

Oh ! oh ! la mascarade.

AIR *de la Retraite, quadrille de Musard.*

(On voit défiler une nombreuse mascarade en costumes et masques burlesques, au bruit de la musique et des cris de la foule qui se presse autour. Après une danse grotesque de cinq caricatures dans des chevaux de carton, tandis que des ours et d'autres animaux, également à cheval, forment l'orchestre sur les deux côtés du théâtre, la mascarade disparaît. Sydonie entre par la droite donnant le bras au père Thuillier ; Michel et madame Gervais sont à gauche.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, SYDONIE, LE PÈRE THUILLIER, ensuite ALBERT, en costume de fantaisie, avec des rubans bleus.

SYDONIE, en domino rose, avec un nœud bleu sur l'épaule.

Oui, c'est de ce côté, je crois, qu'il doit me rejoindre, troisième colonne à droite.

LE PÈRE THUILLIER.

Mais, ma petite Sydonie, pourquoi diable m'amènes-tu ici ?

SYDONIE.

Dame ! c'est un service que vous me rendrez, et à M. Ferdinand aussi.

MICHEL.

Ah ! voilà madame d'Orsay !

Mme GERVAIS.

Eh ! non, chut ! c'est l'autre, c'est Sydonie.

MICHEL.

Bah ! oui, le père Thuillier est avec elle ; attendez, je vais savoir... un nœud bleu !

Mme GERVAIS.

C'est sans doute le signal convenu.

MICHEL, s'approchant de Sydonie.

Eh ! c'est mademoiselle Sydonie.

SYDONIE.

Tiens, Michel et madame Gervais ! Bonjour, madame Gervais.

LE PÈRE THUILLIER.

Bonjour... elle pourrait bien dire bonne nuit.

MICHEL, au père Thuillier.

Il est bon, votre mot. (A Sydonie.) Vous n'attendez pas M. Ferdinand de ce côté ?

SYDONIE.

Ferdinand ! si fait ! il va venir.

MICHEL.

Non, il est là-bas, dans l'autre angle où l'on danse ; il vous cherche...

Mme GERVAIS.

Avec votre nœud bleu.

SYDONIE.

Oui, oui, merci, monsieur Michel. (Entraînant le père Thuillier.) Venez vite.

(Ils s'éloignent.)

MICHEL.

Hein ? comme c'est joué ! enfoncés les amoureux !

Mme GERVAIS.

Un nœud bleu !

ALBERT, paraissant vivement, à la cantonade.

Elle est ici, j'en suis sûr, j'ai reconnu sa voix dans la foule.

(Il cherche.)

MICHEL.

Tiens ! qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

ALBERT.

Eh ! mais je ne me trompe pas, c'est vous, braves gens !

MICHEL.

Oui, c'est nous, braves gens.

ALBERT.

Oh ! dites-moi : cette jeune fille, vous savez, que vous avez amenée dans la mansarde... madame d'Orsay, n'est-ce pas ?

MICHEL.

Oh ! oui, oh ! oui, je vous reconnais, le jeune homme des deux bals, je reconnais la vôtre.

Mme GERVAIS, pinçant Michel.

Hein ? madame d'Orsay... qu'est-ce que c'est que madame d'Orsay ?

ALBERT.

Eh ! vous savez bien, puisque vous étiez chez madame de Lespare pour elle.

Mme GERVAIS.

Mais non.

ALBERT.

Enfin, n'importe ! grisette ou grande dame, je veux la retrouver, je la retrouverai... elle est ici, je viens d'entendre sa voix... mais la foule l'entraînait... Oh ! parlez, de grâce ! avouez-moi... (Michel lui fait signe que oui.) C'est elle !

(Madame Gervais pince Michel et se place entre eux.)

MICHEL.

Mais ne me pincez donc pas comme ça... depuis hier je suis sûr que j'ai le bras comme un fumeron.

ALBERT.

Parlez donc, c'est elle !

(Madame Gervais lui enlève un ruban bleu.)

MICHEL.

Oui, en domino rose, avec un nœud bleu; elle vient de passer par là. (Il montre le côté par où Sydonie vient de sortir, et se tournant vers madame Gervais.) Ah!

ALBERT.

Par là, merci! oh! nous verrons, je la forcerai bien à parler.

(Il s'éloigne. Cancan, Caroline et Mimi paraissent de l'autre côté.)

CANCAN, dans le fond.

La musique... en place!

(On entend le cornet à piston faire un couac.)

MIMI.

Oh! un couac!

CANCAN.

C'est Bellejambe!

MICHEL, regardant sortir Albert.

Hein? enfoncé encore celui-là... c'est étonnant comme je suis farceur... (Il saute.) de minuit à deux!

CAROLINE, à part, l'apercevant.

Eh! c'est ce gueux de Michel.

MICHEL, s'approchant.

Tiens! une bergère... ah!

CAROLINE, lui donnant un soufflet.

Fermez donc la bouche.

(Elle retourne au fond.)

MICHEL.

C'est elle! elle m'a confirmé sa présence, j'ai reconnu sa main... Merci, bergère.

Mme GERVAIS, le retenant.

Eh bien! eh bien! tu vas me laisser?

(On entend du tumulte à gauche, et la scène suivante commence sur la musique d'un galop.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Mme D'ORSAY, en domino rose, Mme DE LESPARE.

(M. de Ronzy donne le bras au domino rose ; madame de Lespare, en domino noir, donne le bras à une autre personne ; elles ont leurs masques-loups.)

DE RONZY.

Parbleu ! c'est heureux ! en remontant le courant, j'étais bien sûr de vous retrouver... mais j'y ai perdu un pan de mon habit.

Mme D'ORSAY.

Oh ! je n'en puis plus ! comment me suis-je aventurée dans cette foule ?

Mme DE LESPARE.

Allons, du courage ; nous y sommes, il faut y rester.

MICHEL.

Vlà ces dames !

Mme D'ORSAY, à madame Gervais et à Michel.

Ah ! c'est vous... Eh bien ! Ferdinand, l'avez-vous rencontré ?

Mme GERVAIS.

Il va venir par ici ; c'est le coin du rendez-vous ; le signe convenu, c'est un nœud bleu comme ça, tenez !

(Elle lui attache sur l'épaule le ruban bleu qu'elle a enlevé à Albert.)

DE RONZY.

Prenez garde ! voilà le flot du galop qui nous arrive. (Des galopeurs le bousculent.) Oh ! ma foi, tant pis, je suis le flot qui m'entraîne, je n'en sortirai pas vivant.

MICHEL, à madame Gervais.

Dis donc, dis donc ! voilà les autres ! voilà les amis !

(Le galop les entraîne tous.)

Mme D'ORSAY, restant seule.

Eh bien! eh bien! monsieur de Ronzy! Michel! ô ciel! me voilà seule, je suis perdue.

(Deux jeunes gens s'approchent d'elle.)

ALBERT, rentrant par la gauche.

Un domino rose! un nœud bleu... je ne me trompe pas.

Mme D'ORSAY, aux danseurs qui la pressent.

Messieurs! messieurs! de grâce, je ne vous connais pas, j'ai ici quelqu'un...

ALBERT.

Eh! mais... cette voix.

Mme D'ORSAY, à Albert.

Ah! monsieur, monsieur, votre bras!

(Les jeunes gens s'éloignent en galopant.)

ALBERT, à part.

C'est elle! domino rose, nœud bleu.

Mme D'ORSAY.

Ah! mon Dieu! j'ai eu peur; ces inconnus, c'est qu'ils faisaient déjà des gestes!...

ALBERT.

C'est vous!

Mme D'ORSAY.

Non, non, monsieur, ce n'est pas moi!

ALBERT.

Enfin je vous retrouve.

Mme D'ORSAY.

Pardon, monsieur, de l'audace que j'ai eue; c'est que j'ai perdu mon cavalier.

ALBERT.

Tant mieux, puisque me voilà! Ah! cette fois, vous ne m'échapperez pas!

Mme D'ORSAY.

Oh! de grâce, ne me faites pas repentir...

ALBERT.

De rien! de rien! Mais dites-moi, maintenant que vous êtes grande dame?

Mme D'ORSAY.

Grande dame, moi! y pensez-vous?

ALBERT.

Si j'y pense! je t'aime! (Mouvement de madame d'Orsay.) Eh bien! non, je vous aime comme un insensé... je n'ai plus qu'une pensée, qu'un désir, qu'une espérance... c'est de savoir votre secret, connaître enfin la fée qui m'a tourné la tête, et je te jure... non, non, je vous jure d'être l'amant le plus tendre, le mari le plus fidèle.

Mme D'ORSAY.

Le mari d'une couturière...

ALBERT.

D'une couturière; mais non, non, cela ne se peut pas, madame d'Orsay.

Mme D'ORSAY.

Je ne connais pas.

ALBERT.

Eh! quoi! au bal de madame de Lespare?

Mme D'ORSAY.

Je ne connais pas.

ALBERT.

Ah! c'en est trop! Eh bien! qui que tu sois, je t'aime, je vous aime pour deux.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FERDINAND.

FERDINAND, entrant.

Je ne me trompe pas ! (S'approchant vivement.) C'est toi, Sydonie !

Mme D'ORSAY, à part.

Ah ! (Haut.) Oui.

ALBERT, étonné.

Sydonie !...

(Madame d'Orsay lui fait signe de se taire.)

FERDINAND.

Ah ! monsieur Albert !... Par quel hasard avec mademoiselle ?

ALBERT.

Mademoiselle... oui, elle était seule, fort inquiète de son cavalier entraîné par le galop.

FERDINAND, prenant la main de madame d'Orsay.

Oh ! rassure-toi, ne tremble pas, voici le moment du départ. (A Albert.) Nous partons, je l'enlève !

ALBERT.

Vous ! (A part.) Ah çà ! quel diable de brouillamini ! je n'y suis pas du tout.

FERDINAND.

Mais, rendez-moi un service ; on épie mes démarches, on me suit ; je viens d'apercevoir M. de Ronzy, madame de Lespare ; ma tante est peut-être ici.

Mme D'ORSAY, paraissant effrayée.

Ciel !

ALBERT, la regardant.

Votre tante ! Ah ! je crois que oui, elle y est, et j'en suis sûr à présent.

FERDINAND.

Eh bien ! je m'échappe en avant, pour qu'on ne nous voie pas ensemble, je fais avancer la voiture de l'autre côté du boulevard. (A Albert.) Le service que je vous demande, donnez-lui votre bras... de grâce !

(Albert prend le bras de madame d'Orsay.)

Mme D'ORSAY.

Oui, oui.

ALBERT.

Avec plaisir.

FERDINAND.

Rejoignez-moi au coin du boulevard, rue Grange-Batelière, chaise de poste fermée, jaune.

ALBERT.

Nous voilà, je vous suis.

FERDINAND.

Dépêchez-vous, avant que le galop ne ferme le passage.

(Il sort vivement.)

Mme D'ORSAY.

Je respire à peine !

ALBERT.

Oh ! c'est vous, madame d'Orsay, avouez donc maintenant !

Mme D'ORSAY.

Eh bien ! oui, mais à une condition : il faut que je retrouve cette jeune fille : rejoignez Ferdinand, empêchez son départ.

DE RONZY, rentrant avec madame de Lespare.

Je n'en puis plus ! quel galop !...

ALBERT, à madame d'Orsay.

Vous me devez un pardon.

Mme D'ORSAY.

Eh bien ! ce sera le prix du succès.

(Albert sort.)

SCÈNE VI.

Mme D'ORSAY, CLÉMENT, DE RONZY, Mme DE LESPARE, PROMENEURS et MASQUES, ensuite SYDONIE, CANCAN, CAROLINE, MIMI, MICHEL, etc.

DE RONZY, se tournant.

Bon ! voilà mon autre pan qui est resté au combat, cela me fait un spencer complet.

Mme D'ORSAY, à sa société.

Eh vite! il veut partir ; mais cette jeune fille... venez, tâchons...

(Au moment où elle va rejoindre M. de Ronzy, Clément, qui est redescendu en scène, l'arrête.)

CLÉMENT.

Ah ! enfin, te voilà, Sydonie ! diable de nœud bleu, l'ai-je cherché !

Mme D'ORSAY, le repoussant.

Laissez, laissez !

CLÉMENT.

Allons donc ! que tu es bête ! ton petit monsieur n'est pas là.

Mme D'ORSAY, s'arrêtant.

Ah ! (Bas à madame de Lespare.) Chut !

(Madame de Lespare fait signe à M. de Ronzy de ne pas approcher.)

CLÉMENT.

Tu as joliment bien fait de l'éloigner de notre rendez-vous, c'est le dernier. (Il veut lui prendre la taille, elle le repousse et veut s'éloigner.) Tu étais bien plus gentille quand nous nous en allions ensemble à ton cinquième. Ce soir, est-ce que tu ne rachèteras pas tes lettres ?

Mme D'ORSAY, s'arrêtant.

Hein ?

CLÉMENT.

Nos petits billets doux, quand tu étais en magasin? tu n'as pas confiance, tu veux les brûler toi-même?

Mme D'ORSAY, vivement.

Oui, oui.

CLÉMENT.

Et pourtant, j'ai été bien discret, je ne me suis pas fâché; je ne veux pas faire manquer ton mariage; mais, donnant donnant; tu m'as promis un cadeau en place.

Mme D'ORSAY.

Oh! oui, donne.

CLÉMENT.

Ça sera-t-il une montre, comme je t'ai donné?

Mme D'ORSAY.

Oui, là, donne.

(Elle semble chercher.)

CLÉMENT.

En ce cas, tiens, voilà le paquet papier rose.

Mme DE LESPARE, s'approchant.

Voici le domino rose, le nœud bleu.

Mme D'ORSAY, poussant un cri.

Ah!

CLÉMENT, regardant autour de lui.

Quoi! qu'est-ce que c'est?

Mme D'ORSAY, prenant vivement les lettres.

Donne, donne!

(Elle s'éloigne rapidement; M. de Ronzy et madame de Lespare la séparent de Clément.)

CLÉMENT.

La montre! (Ne voyant plus le domino.) Eh bien! où es-tu donc, Sydonie?

SYDONIE, au père Thuillier.

Merci, c'est Clément.

CLÉMENT, à Sydonie.

Ah ! je ne te voyais plus.

SYDONIE, ôtant son masque.

Eh ! vite, on peut nous voir, donne.

CLÉMENT.

Comment, donne ? donne toi-même la...

SYDONIE.

Allons, allons, pas de bêtises, mes lettres roses.

CLÉMENT.

Tes lettres ! je n'en ai pas gardé.

SYDONIE.

Mais tu dois me les rendre.

CLÉMENT.

Mais je te les ai rendues.

SYDONIE.

Ce n'est pas vrai !

CLÉMENT.

Je te dis que si.

SYDONIE.

Je te dis que non.

CLÉMENT.

Mais, c'est une indignité, un vol manifeste !

SYDONIE.

Non, non ; c'est un mensonge. Taisez-vous, ce n'est pas vrai !

PLUSIEURS PERSONNES, les séparant.

Eh bien ! eh bien ! une dispute ! qu'est-ce qu'il y a ?

CANCAN, donnant le bras à Mimi.

Une querelle ! c'est quelqu-z'un qui outrage quelque-z'une. (Criant.) Les sergents de ville, oh ! hé !

MIMI.

Ah ! mon Dieu ! une bagarre !

MICHEL, donnant le bras à Caroline.

Quoi ! quoi ! on se donne une peignée ! bravo !

CAROLINE.

Nous allons rire.

(Sydonie et Clément n'ont pas cessé de se disputer ; on se groupe autour d'eux, et le bruit augmente toujours ; un sergent de ville paraît, et empoigne de Ronzy, qui s'efforce de calmer tout le monde en criant : *La paix ! la paix !* De Ronzy est entraîné hors du bal par les sergents de ville aux grands éclats de rire de toute la foule.)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, ALBERT, FERDINAND, Mme GERVAIS, LE PÈRE THUILLIER, BRIQUEVIEILLE, D'ARTEUIL, BELLEJAMBE, Mme BRIQUEVIEILLE, Promeneurs, Danseurs, Masques de tous genres, etc.

ALBERT.

Ferdinand ! Ferdinand !

FERDINAND.

Non, laissez-moi... Ah ! Sydonie, c'est encore toi, heureusement ! viens, partons !

SYDONIE.

Oui, oui, tout de suite.

ALBERT, reconnaissant Sydonie.

Hein ! comment ? mais ce n'est plus ça !

CLÉMENT, les retenant.

Un moment ! un moment ! il faut que tout s'explique.

CANCAN.

Est-il criard, celui-là ! il nous empêche de danser... En place, en place ! voilà la contredanse qui va commencer.

FERDINAND.

Laissez-nous, je ne vous connais pas...

CLÉMENT, se plaçant entre eux.

Vous ! possible ! mais elle, je lui ai rendu ses lettres.

SYDONIE, à demi-voix à Clément.

Mais veux-tu te taire !

FERDINAND.

Quelles lettres ?

SYDONIE.

Il ne sait ce qu'il dit, partons !

CLÉMENT.

Elle les a reçues.

Mme D'ORSAY, qui est redescendue près de Ferdinand.

Non, c'est moi, les voici !

(Elle ôte son masque.)

SYDONIE.

Ciel !

FERDINAND, à part.

Ma tante !

CLÉMENT.

Un autre nœud bleu !

ALBERT.

Allons donc, j'étais bien sûr...

MICHEL.

Ça la coupe joliment à tout le monde.

Mme D'ORSAY.

Tiens, fou que tu es, vois ce que tu allais faire.

SYDONIE, prenant le bras de Clément.

Voilà mon mariage flambé !

CLÉMENT, à Sydonie.

Alors, je te r'ai.

FERDINAND.

Ces lettres... ô ciel !

(De Ronzy est ramené par plusieurs personnes.)

BELLEJAMBE, criant dans le fond.

Eh! vite, qu'on s'embrasse, ou qu'on se déchire!... Mais en place, mesdemoiselles, nous allons danser.

TOUS.

En place! en place!

(Pendant que tout le monde se place.)

Mme DE LESPARE, d'un côté.

Mais c'est un enfer!.

DE RONZY.

Bah! il faut voir cela une fois, et puisque m'y voilà, tant pis, j'y reste, je n'ai plus rien à perdre.

(Il va se placer.)

ALBERT, se rapprochant de madame d'Orsay, et lui montrant Ferdinand, qui cache son émotion.

Eh bien! il n'est pas parti!... et cet anneau est-il à moi?

Mme D'ORSAY.

Puisque je ne le reprends pas.

(Albert saisit sa main, et ils vont se placer.)

BRIQUEVIEILLE, à d'Arteuil, qui donne le bras à sa femme.

Permettez, monsieur, je crois que c'est ma femme.

D'ARTEUIL.

Je ne crois pas, monsieur.

(Ils vont se placer.)

MICHEL.

En avant, les flûtes!

CAROLINE.

Fermez donc la bouche.

FERDINAND, prenant son parti.

Ah! bah! une danseuse pour me consoler!

(Il prend le bras d'une jeune fille et va se placer.)

(L'acte finit par un galop et toutes sortes de danses, au milieu du bruit, des cris et d'une musique étourdissante.)

FIN DES TROIS BALS.

PHOEBUS,

OU

L'ÉCRIVAIN PUBLIC,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre des Variétés, le 21 mars 1839.

En société avec M. de Biéville.

Personnages :

PHŒBUS, écrivain public [1].

M. COQUELET, ancien négociant; sergent-major dans une compagnie de la garde nationale. (Cheveux roux) [2].

Mme COQUELET, sa femme [3].

THÉODORE, leur fils. (Cheveux roux) [4].

ADOLPHE, sergent de la compagnie de Coquelet [5].

PAULINE, pupille de Coquelet [6].

Mlle BERNARD, cousine de Coquelet [7].

MADELEINE, cuisinière des Coquelet [8].

La scène est à Paris; au premier acte, sur une place publique; au second, chez Coquelet.

ACTEURS :

[1] M. Vernet. — [2] M. Cazot. — [3] Mademoiselle Flore. — [4] M. Adrien Rouget. — [5] M. Lionel. — [6] Mademoiselle Olivier. — [7] Madame Lecomte. — [8] Madame Esther.

PHOEBUS

OU

L'ÉCRIVAIN PUBLIC

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une place. A gauche de l'acteur, l'échoppe de l'écrivain public ouverte du côté du public ; la porte d'entrée est à droite, sur la place, avec une enseigne en saillie, portant ces mots : PHOEBUS, ÉCRIVAIN PUBLIC ; dans le fond, une fenêtre ; à gauche, un grand rideau de serge qui cache le ménage de l'écrivain. Le bureau sur lequel se trouve tout ce qu'il faut pour écrire est en travers, faisant face au public. Les volets de l'échoppe sont fermés. Sur la place à droite, des maisons et des rues qui y aboutissent. La maison de Coquelet est sur le premier plan à droite, en face de l'échoppe.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADOLPHE, en garde national, avec les galons de sergent.

Ouf ! il fait frais ce matin... et pourtant j'étouffe, en dedans !... C'est étonnant comme l'amour vous réchauffe une nuit de garde !... surtout quand on est de faction dans le quartier de ce qu'on aime... et qu'on a bu du punch toute la nuit !... C'est une galanterie que j'ai faite à mon poste dont je me suis trouvé le chef par raccroc... Ce diable de lieutenant qui s'en va coucher chez lui sous prétexte que sa femme a peur quand elle couche seule !... et me voilà à la tête de mes vingt hommes... Ah ! les gaillards... ont-ils fait honneur à mon punch !.... ont-ils ri, ont-ils chanté !

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle, etc.*

Mais pourtant, sans jeter l'alarme,
Sans troubler l'ordre, le repos;
Et si nous faisions du vacarme,

C'était entre nous, à huis clos.
Mes chasseurs étaient en goguette,
Et j'ai vu l'heure, tout de bon,
Où quelque patrouille indiscrète
Mettrait le poste au violon.

Ah ! ah! ah ! c'est une justice à leur rendre, ils chantent encore... il n'y a que moi, à cause de ma gravité, de ma dignité et de ma responsabilité... car enfin la mairie m'est confiée... je veille sur le repos et la tranquillité de toutes les familles de l'arrondissement !... Parmi ces personnes dont je protége le sommeil, il s'en trouve une... là... (Il désigne une fenêtre.) J'ai beau faire, je me retrouve toujours sous sa fenêtre, les mains dans les poches, le cigare à la bouche et les yeux en l'air... Ah ! le cœur me bat à soulever ma buffleterie !... Ah !... il y a du mouvement dans sa chambre... oui... elle se lève !.. Dieu !... si je pouvais voir !... mais patience, elle sera à moi !... oui, à moi !... et si j'avais un rival ! si quelque paltoquet voulait me l'enlever... ah !... je sens ce matin une chaleur guerrière !... je le provoquerais, je le percerais d'outre en outre !... ah ! ah ! (Faisant des armes.) une... deux !... (Il atteint Madeleine qui sort de la maison et qui pousse un cri.)

SCÈNE II.

ADOLPHE, MADELEINE, un panier au bras.

MADELEINE.

Ah !

ADOLPHE.

Pardon !... Eh ! c'est la petite bonne du sergent-major !...

MADELEINE.

Tiens ! c'est M. Adolphe, le sergent !... Qu'est-ce que vous faites donc là à vous exprimer comme un citron contre la muraille !

ADOLPHE.

Dame ! mademoiselle Madeleine... (A part.) Parbleu ! si je pouvais savoir par elle !

MADELEINE.

Mais, excusez, je m'en vas à la halle. J'ai un gueux de dîner !

ADOLPHE.

Ah ! le sergent-major, M. Coquelet, donne un dîner aujourd'hui ?

MADELEINE.

Et-un fameux !... pour le contrat de mariage de son jobard de fils avec sa pipille...

ADOLPHE.

Hein !... sa pupille !...

MADELEINE.

Eh bien ! oui, mademoiselle Pauline, sa pipille... qu'il marie ; une jeunesse de vingt ans !... il était quasi temps !...

ADOLPHE.

Il la marie ! allons donc ! c'est impossible, je le saur... (Se reprenant.) nous le saurions.

MADELEINE.

C'est décidé d'hier.

ADOLPHE.

Et à son fils... Théodore... Eh non ! cela ne se peut pas... Il est plus jeune qu'elle.

MADELEINE.

Laissez-moi donc ! ça en a l'air... On dirait que c'est une vestale... et pas du tout.

Air de *Mazaniello.*

Tenez, il n'est pas aussi sage
Qu'il le paraît, j'le sais bien, moi !

ADOLPHE.

Vraiment, il aurait l'avantage
D'être si bien connu de toi !
Est-c' qu'il a...

MADELEINE.

J' voudrais bien l'y prendre!
Je n' l'y ai jamais rien accordé...
Mais c'est un' justice à lui rendre,
Il n' m'a jamais rien demandé.

ADOLPHE.

Mais alors...

MADELEINE.

Alors... (Bas.) ça découche!

ADOLPHE.

Pas possible! Théodore...

MADELEINE.

Pardine! il se gêne... où c' qu'il est ce matin?...

ADOLPHE.

Il a découché!

MADELEINE.

Complétement... Je suis entrée dans sa chambre... après avoir frappé, il ne répond pas. Je regarde, et pas plus de Théodore que dans le creux de ma main.

ADOLPHE.

Mais alors c'est un mauvais sujet, c'est un débauché! et il épouserait Pauline! Non, non, jamais! je le tuerais plutôt!...

MADELEINE.

Seigneur Dieu! vous me faites peur... comme vous dites cela!... Est-ce que!...

ADOLPHE.

Pauline... que depuis six mois j'aime comme un fou...

MADELEINE.

Vous, monsieur Adolphe!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, PHŒBUS, en bonnet de coton.

PHŒBUS, ouvrant son volet du côté du public.

Jour ou non!... je me fais l'effet d'avoir dormi comme un sapajou!... Ah! ah! Je bâille encore!

ADOLPHE.

Et je suis sûr que Pauline ne l'aime pas... (Regardant la fenêtre.) Non, non, Pauline, tu ne l'aimes pas!

MADELEINE.

Bon! v'là qu'il parle à la fenêtre.

ADOLPHE.

Ah! mon Dieu! je crois qu'on m'appelle au poste! (Il remonte.)

MADELEINE.

Ah çà! et mon marché!... (Elle ramasse son panier.)

PHŒBUS.

La charcutière qui est déjà ouverte!... Il est au moins huit heures!... Sybarite que je suis!... (Il ôte son bonnet de coton, et met sa perruque.)

ADOLPHE, redescendant et arrêtant Madeleine.

Madeleine!...

MADELEINE.

Monsieur!...

ADOLPHE.

Il faut que tu me serves; il faut que tu dises à Pauline...

MADELEINE.

Du tout! du tout! je ne me mêle pas de ça!

ADOLPHE, lui prenant les mains.

Si fait!... Ah! ce sournois de sergent-major! c'est donc pour ça qu'il a suspendu ses soirées... et qu'il mettait à la porte tous

les jeunes gens qui avaient l'air de faire la cour à Pauline!...

MADELEINE.

Prenez garde à vous!...

ADOLPHE, lui prenant les mains.

Mais je t'en prie, ma petite Madeleine...

(Pendant ce temps-là, Phœbus a ouvert sa porte.)

PHŒBUS, ôtant les contrevents du côté de la place.

Tiens! tiens! du sexe avec un soldat!... Merci!... (Chantant.)

Dans les gardes françaises
J'avais un amoureux...

ADOLPHE.

Il faut absolument que je lui parle! à elle!

MADELEINE.

Le jour du contrat!

ADOLPHE.

Raison de plus! cela presse... Allons! pour te donner du courage... (Il l'embrasse.)

PHŒBUS, chantant.

Tout le long du bois, la, la, la, laire,
Tout le long du bois, la, la, la, laire.

ADOLPHE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PHŒBUS.

Ne vous dérangez pas, sapeur, avez-vous fait votre barbe?

MADELEINE.

Ah! c'est le père Phœbus!...

PHŒBUS.

Tiens! c'est ma petite pratique... (Bas.) Un garde national! et des galons encore!... excusez du peu!... (Parlant à quelqu'un

dans la coulisse.) Eh ! la laitière... vous n'écrivez pas à votre amoureux ce matin ?... (Il rentre dans son échoppe.)

ADOLPHE.

Un rendez-vous... préviens-la... j'irai chez le sergent-major sous un prétexte...

MADELEINE.

Eh ! non... On signe le contrat ce matin !... Je vas au marché... A revoir, père Phœbus !... Je repasserai pour mes comptes !

PHŒBUS.

Eh ! restez donc.

AIR *de la Cachucha* (La Comtesse du Tonneau).

Si j'ai plaisanté,
Faut pas qu' ça vous chasse,
On n'est pas jacasse
Et l'on sert la beauté.
Pour votre vertu
N' craignez rien, ma chère,
Je saurai me taire...
Ni vu, ni connu !...

ADOLPHE.

Ah ! Madeleine,
Tu vois ma peine !
Sois donc humaine !

MADELEINE.

Il est trop tard !... adieu, bonhomme, adieu !

PHŒBUS.

Adieu, princesse !

ADOLPHE.

Sers ma tendresse.

PHŒBUS, à part.

C'est un' gât' sauce, et ça fait l' cordon bleu !

ENSEMBLE, bas.

PHŒBUS.

Si j'ai plaisanté, *etc.*

MADELEINE, à Phœbus.

Vous avez chanté,
C' n'est pas ça qui m'chasse;
Taisez-vous, jacasse,
Et pas d' méchanceté...
Quant à ma vertu,
Ell' n' craint rien, j' l'espère,
Parlez donc, compère!...
Ni vu, ni connu!

(Elle sort.)

ADOLPHE.

De la fermeté!
L' coup qui nous menace
Avec de l'audace
Peut bien être évité!
J'y suis résolu,
A tout prix j'espère
Arranger l'affaire
Sans être connu!...

SCÈNE IV.

ADOLPHE, PHŒBUS.

ADOLPHE.

Trop tard! trop tard!... non! quand je devrais l'enlever!... Ah! on veut la marier à un homme qu'elle déteste!... oui, oui, elle doit le détester!...

PHŒBUS, dans son échoppe.

Qu'est-ce qu'il a donc le sergent; comme il s'échauffe!...

ADOLPHE.

Ah! une idée lumineuse!...

PHŒBUS.

Prends garde, mon bonhomme, tu vas gagner une fluxion de poitrine!...

ADOLPHE.

Oui, il faut retarder ce mariage!... il le faut... à tout prix... et s'il a du cœur!...

PHŒBUS, cherchant dans ses papiers.

Voyons où j'ai mis ce compliment de Sainte-Thérèse!...

ADOLPHE.

Justement! un écrivain public...

PHŒBUS.

Qu'est-ce que j'ai donc fait de Sainte-Thérèse!...

ADOLPHE, entrant brusquement.

Dites donc, camarade?...

PHŒBUS.

Ah! Seigneur Dieu! que vous m'avez fait peur!... C'est vrai, vous entrez là comme un boulet de canon... ah!... vous me direz que c'est militaire.

ADOLPHE.

Bien! bien!... j'ai une lettre à vous dicter.

PHŒBUS.

Tiens! est-ce que vous ne savez pas écrire?...

ADOLPHE, avec impatience.

Allons donc!...

PHŒBUS.

Faut pas vous fâcher, sergent!... c'est une chose qui n'est pas disgracieuse... on a vu des braves qui ne savaient pas écrire... Vous me direz que c'était avant l'enseignement mutuel, l'école primaire, et un tas d'inventions... qui ont fait beaucoup de tort aux écrivains publics... Tout le monde sait écrire à présent! ça fait pitié!

ADOLPHE.

Oh! je n'ai pas le temps de causer! asseyez-vous!

PHŒBUS.

Permettez, sergent, il faut que je range mon bureau... Ah! ah! c'est mon champ de bataille... ah! la besogne dès le matin! j'aime ça... Il y a vingt-cinq ans que j'ai cette ardeur-là, monsieur, et je ne fais pas fortune... je ne demande pourtant pas mieux! et je fais ce que je peux!... Quand on me parle de besogne, mes doigts se crispent, ma plume s'agite, mon encre bout!... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir!...

ADOLPHE.

Eh! non! Y sommes-nous, voyons?

PHŒBUS.

Permettez, sergent... il faut que je taille mes plumes... *arma scribæ!..*

ADOLPHE.

Allons! encore!... Du papier... je vais faire mon brouillon. (Il s'assied devant le bureau.)

PHŒBUS.

Dame! à votre aise!... vous venez me prendre comme ça au saut du lit... je n'ai eu que le temps de faire ma toilette...

ADOLPHE, le regardant en riant.

Ah! vous l'avez faite. (Il s'assied.)

PHŒBUS, taillant ses plumes.

Comme vous voyez... je ne pourrais pas écrire sans ça! comme M. de Buffon qui, pour composer, mettait son jabot, ses manchettes et son cordon bleu... Moi qui vous parle, monsieur, quand je copiais pour M. de la Harpe... car, monsieur, je copiais les cours de M. de la Harpe, à l'Athénée... je n'étais pas dans une échoppe alors!... j'étais logé comme un prince, au cinquième... Mais maintenant...

Air : *A peine au sortir de l'enfance.*

Ce n'est plus par là que je brille,
Je m'en console avec le souvenir!
J'étais d'une grande famille.

ADOLPHE, riant.

Je le veux bien, si ça vous fait plaisir.

PHŒBUS.

Non, si je mens qu'on me fusille !
Que l'on m'empale si je mens...
J'étais d'une grande famille,
Car nous étions dix-huit enfants.

Et tous pas mal... j'étais le moins beau... et cependant, monsieur, j'étais un fort gaillard !... la jambe surtout, moulée, monsieur !... et la tête... oh ! la tête !.. vous me direz qu'elle a été cassée depuis.

ADOLPHE.

La tête !...

PHŒBUS.

Eh ! non, la jambe... en sautant par une fenêtre... j'étais (Baissant la voix.) en bonne fortune... (Mystérieusement.) chez un membre du tribunat... c'est-à-dire chez la moitié d'un membre... une parvenue à qui j'apprenais à écrire... elle n'a jamais su tenir sa plume, mais elle m'adorait... monsieur, elle me crie : Phœbus, voici mon mari !... La séance avait fini de très-bonne heure ; c'est très-désagréable, on est chez un député, on croit qu'il ne rentrera pas, et puis pas du tout, la séance est levée !... on saute... et on se casse la jambe... (S'impatientant contre la plume qu'il taille.) Bon ! elle est trop fendue !... (Avec colère.) Monsieur, c'est une indignité, les plumes qu'on nous vend aujourd'hui... J'en prenais autrefois chez les papetiers !... détestables !... j'en prends chez les épiciers !... exécrables !...

ADOLPHE.

Ah ! si vous n'en finissez pas !...

PHŒBUS.

Si fait, je crois que j'en tiens une ! je lui coupe le bec.

ADOLPHE.

Voici mon brouillon ; écrivez. Dans une demi-heure, on relève le poste de la mairie.

PHŒBUS.

Ah! vous êtes de garde à la mairie, sergent!... Ici près... Eh bien! eh bien! comme je disais l'autre jour au commissaire de police, le service se fait très-proprement aujourd'hui.

ADOLPHE.

Vous trouvez!

PHŒBUS.

Oh! c'est une justice à rendre à tout le monde... Tout à l'heure encore en ouvrant mon volet, je me suis dit: Ah! diable! nous avons été bien gardés cette nuit; la police est charmante.

ADOLPHE.

Et comment cela?

PHŒBUS.

Comment? comment? Pas le moindre vestige de quoi que ce soit... Il y a un mois que ça n'est arrivé!... Monsieur, ma position au coin de la place est quelque chose de désastreux... Il y a des gens qui ne respectent rien et qui s'arrêtent ici, à ma porte, comme si c'était un lieu public!... Voulez-vous aller plus loin, polisson!... Aussi, monsieur, dès que j'aurai devant moi quelques pièces de cent sous, je ferai écrire sur mon bureau: Il est défendu sous peine d'amende de déposer...

ADOLPHE, s'impatientant.

Ah! çà, écrivez-vous? ou... je m'en vais.

PHŒBUS.

M'y voilà, monsieur, m'y voilà!... Quand vous voudrez.

ADOLPHE, dictant.

« Monsieur... Mademoiselle... »

PHŒBUS.

Ah! il s'agit d'une demoiselle... Anglaise... bâtarde ou ronde?...

ADOLPHE.

Dites donc, écrivain!

PHŒBUS.

Plaît-il, sergent?... Ah !... ah bien ! elle est originale celle-là ! Vous croyez que je parle de la demoiselle... c'est de l'écriture... ah bien !... je vous demande si vous voulez...

ADOLPHE.

Ça m'est bien égal !...

PHŒBUS.

En ce cas, de la bâtarde... c'est plus ordinaire... nous disons!

ADOLPHE.

« Monsieur, mademoiselle... »

PHŒBUS.

Permettez. (Adolphe frappe du pied.) Ne vous impatientez pas!... Que diable! vous dictez : Monsieur, mademoiselle... Entendons-nous! est-ce monsieur ? est-ce mademoiselle? est-ce mademoiselle? est-ce monsieur?...

ADOLPHE.

Mais attendez! « Monsieur! mademoiselle Pauline ne peut pas vous aimer. »

PHŒBUS, s'écriant et se remuant.

Ah !... oui! ah ! oui !... Monsieur en vedette... et puis mademoiselle Pauline... à la ligne!... j'y suis! Dame! écoutez donc, en conscience... vous me dites monsieur, mademoiselle...

ADOLPHE, avec colère.

Mais écrivez-vous?...

PHŒBUS.

Je ne suis ici que pour ça, sergent!...

ADOLPHE.

« Mademoiselle Pauline.... »

PHŒBUS, écrivant.

C'est un joli nom! On a fait une chanson sur ce nom-là. (Chantant)

Si Pauline est dans l'indigence...

ADOLPHE.

« Ne peut pas vous aimer... » (Voyant sortir Coquelet de la maison en face.) Ciel ! c'est M. Coquelet... Parlons bas.

(Il pousse la porte.)

PHŒBUS, répétant.

Ne peut pas...

ADOLPHE.

Parlons bas !...

PHŒBUS.

Tiens !... (Bas.) Vous aimer.

SCÈNE V.

LES MÊMES, dans l'échoppe ; M. COQUELET, et ensuite THÉODORE.

M. COQUELET, sortant de la même maison que Madeleine.

Oui, oui, je suis un honnête homme !... Mais Théodore qui n'arrive pas ! Je suis d'une inquiétude !... Ces maudites affaires ! et puis son contrat que nous signons à midi chez le notaire !... et ce rapport qu'il doit copier !...

PHŒBUS.

Ah çà ! mais dites donc, c'est un monstre, ce jeune homme !

ADOLPHE.

Cela ne vous regarde pas.

M. COQUELET.

Allons faire un tour à la mairie pour voir si le poste est complet ! Et s'il ne l'est pas !...

ADOLPHE, l'observant.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Il est en fureur j'imagine.

COQUELET.

Ah ! si le service est mal fait,
A mon conseil de discipline
J'enverrai le poste complet.

ADOLPHE.

Au corps de garde il va sans doute
Crier, gronder !...

COQUELET.

Je ferai mon rapport !...
On ne sait pas tout ce que coûte
Le dépit d'un sergent-major !...

(Coquelet sort, la scène continue dans l'échoppe.)

ADOLPHE, se fâchant.

Mais je vous dis qu'il faut un *a*...

PHŒBUS, de même.

Il faut un *o !*...

ADOLPHE.

Eh ! non, un *a !*...

(Il s'assure que M. Coquelet n'y est plus.)

PHŒBUS.

Oui, parce que c'est l'orthographe de M. de Voltaire, n'est-ce pas ?... Je ne la connais pas l'orthographe de M. de Voltaire !... C'est un écrivain... je suis un écrivain... chacun son opinion... je suis pour les *o !* Je l'estime beaucoup M. Arouet de Voltaire, quand il fait de la tragédie, de l'histoire, c'est propre, je ne dis pas... mais quand il met des *a* à la place des *o !*... allons donc !... c'est un révolutionnaire !... (Baissant la voix.) Ce n'est pas que je les méprise les révolutionnaires... j'ai soutenu un siége dans mon échoppe en juillet... c'est-à-dire sur mon échoppe... à cheval sur mon enseigne... J'ai eu deux carreaux cassés sous moi... deux carreaux !... et ils m'ont donné cent francs d'indemnité !... cent francs à un patriote !... quelle honte !... je les ai pris ! Je mets un *o*.

ADOLPHE, riant.

Vieil entêté !

PHŒBUS.

Après !...

ADOLPHE.

« Renoncez donc à cette union... »

PHŒBUS.

A cette union... *qui ferait ma désolation.*

ADOLPHE.

Vous dites?...

PHŒBUS.

Pardon!... c'est une rime qui m'est venue...

Renoncez donc à cette union
Qui ferait ma désolation.

Ce n'est pas mal, hein!... J'en faisais beaucoup comme ça autrefois pour la rue des Lombards... Mais depuis que les grands poëtes s'en mêlent, c'est encore une branche de commerce que j'ai perdue. Après?...

ADOLPHE.

« Retardez du moins votre contrat d'un jour. Je vous le de-
« mande au nom de l'honneur!... »

PHŒBUS.

De l'honneur!...

Je suis votre humble serviteur.

Encore de la poésie!...

ADOLPHE.

De l'honneur!... un point, c'est tout.

PHŒBUS.

Nous restons sur l'honneur!... c'est un peu sec... et vous signez!...

ADOLPHE.

Je ne signe pas... cachetez.

PHŒBUS.

Un pain à chanter!

COQUELET, rentrant.

O quelle indignité! comme le service est fait!

ADOLPHE.

C'est bien !... et sur l'adresse : A M. Théodore.

PHŒBUS.

A M. Théodore ?

COQUELET.

Aussi, au conseil de discipline !...

ADOLPHE.

Je vous dois ?....

PHŒBUS.

Ordinairement, c'est trente-cinq sous... comme les compliments... mais pour la garde nationale, c'est un franc cinquante.

(On entend le tambour.)

ADOLPHE.

O ciel !.., le tambour !... on relève le poste !... (Il va pour sortir et aperçoit Coquelet.) C'est encore lui !...

PHŒBUS, fredonnant.

Je suis le petit tambour...

THÉODORE, entrant du côté opposé, sous un manteau, un foulard autour de la tête.

Ah ! j'arrive enfin !...

ADOLPHE.

Eh ! Théodore !... je me sauve !...

(Il rentre dans l'échoppe.)

M. COQUELET, allant à Théodore.

Ah ! traînard, lambin, flâneur !... te voilà donc arrivé ; c'est bien heureux !...

THÉODORE.

Mais, papa, ce n'est pas ma faute si la voiture de Pontoise ne va pas plus vite !...

COQUELET.

C'est juste !...

PHŒBUS, à Adolphe, qui escalade sa fenêtre.

Prenez donc garde !... mais c'est la fenêtre !... Prrrr !... le voilà envolé !... comme un pigeon !...

M. COQUELET, à son fils.

Eh bien ! l'affaire ?...

THÉODORE.

Détestable !...

M. COQUELET.

Comment ! les actions ?

THÉODORE.

Tombées de moitié !

M. COQUELET.

Je suis ruiné !

(Il reste accablé.)

PHŒBUS.

Eh ! mais j'y pense !... il ne m'a pas payé. (A la fenêtre.) Jeune homme !... dites donc, jeune homme !...

THÉODORE.

Mais, papa, il y a peut-être de l'espoir...

PHŒBUS.

Je vais à son poste !... par exemple, un franc cinquante !... (Il sort en courant.) Jeune homme !...

(Il se jette dans les jambes de Théodore.)

THÉODORE.

Bon ! qu'est-ce qui me tombe sur le dos ?

PHŒBUS.

Pardon ! pardon !... c'est un jeune homme, un... (Le regardant.) Ah ! la drôle de tête !... Ça va bien ?... Jeune homme !...

(Il sort par la gauche.)

THÉODORE.

Malhonnête !...

M. COQUELET, se promenant.

Il n'y a qu'un espoir... c'est que ce mariage se fasse, qu'il se fasse tout de suite, et le contrat aujourd'hui même !

THÉODORE.

Dieu ! je suis gelé !... une nuit dans la diligence !... hou ! je tremble !

M. COQUELET.

En attendant, pas un mot de ton voyage à qui que ce soit !... C'est un secret pour tout le monde, même pour ta mère !...

THÉODORE.

Comment va-t-elle, maman, papa ?

M. COQUELET.

Eh ! toujours ses maudits nerfs qui me font enrager... elle est dans son lit ; elle ne peut rien entendre... mais on se passera d'elle ! (Le tambour bat.) Ah ! c'est le poste qui défile !...

(Il regarde par la gauche derrière l'échoppe.)

THÉODORE.

Ah ! le sergent, c'est M. Adolphe !... Comme il a l'air triste !...

M. COQUELET, à lui-même.

Comme ça marche ! tenez, tenez !... emboîtez donc, malheureux ! emboîtez donc !... (En marquant le pas fortement, Coquelet donne des coups de pied à Théodore, qui se trouve devant lui.)

THÉODORE, se frottant les jambes.

Ils n'emboîtaient donc pas, papa ?

SCÈNE VI.

M. COQUELET, THÉODORE, Mlle BERNARD, qui mène un petit chien en laisse ; elle a un gros livre de messe sous le bras ; elle entre par la droite.

Mlle BERNARD.

Eh ! vite, Bichon ; eh ! vite, pressons-nous un peu... nous allons manquer la messe.

THÉODORE.

Ah ! la cousine Bernard !...

M. COQUELET.

Mademoiselle Bernard !...

Mlle BERNARD.

Bonjour, monsieur Coquelet... bonjour, Théodore... je viens prendre Pauline pour la conduire à la messe de la demie... comme c'est convenu.

M. COQUELET.

Oui, la messe !... il s'agit bien de cela aujourd'hui !...

Mlle BERNARD.

Ah! Jésus! Théodore, comme vous voilà fagoté !... d'où venez-vous donc comme ça ?...

THÉODORE.

Moi, j'arrive de...

M. COQUELET, lui donnant un grand coup de pied.

Chut!

THÉODORE.

Aïe !

M. COQUELET.

Il vient de faire une course... Allons, rentre, et préviens Pauline que mademoiselle Bernard l'attend ici...

THÉODORE.

Je vais l'amener tout de suite.

Mlle BERNARD.

Avec plaisir, cousin... ce n'est pas à cause de la peine... mais vous avez la chatte de votre portière qui est bien la plus impertinente bête... Elle finira par m'éborgner mon Bichon. (Elle prend son chien sous son bras.)

THÉODORE, riant.

Il y aurait grand mal !...

Mlle BERNARD.

Vous dites !...

THÉODORE.

Je dis qu'elle n'aime peut-être pas les dévotes, la chatte !...

(Il sort.)

Mlle BERNARD.

Tant pis pour elle !...

M. COQUELET, très-agité.

Moi, estimé dans mon quartier ! arbitre au tribunal de commerce... si l'on savait !

Mlle BERNARD.

Qu'est-ce que vous avez donc, cousin ? comme vous êtes agité !

M. COQUELET.

Pas du tout ! c'est le mariage de ces enfants qui m'occupe...

Mlle BERNARD.

Nous y tenons donc toujours ?...

M. COQUELET.

Plus que jamais... et si vous venez ici pour donner à Pauline vos idées ridicules...

Mlle BERNARD.

Moi ! je ne lui donne pas d'idées... je n'en ai pas !... D'ailleurs, dans le siècle où nous sommes, tout le monde veut se marier... on a la rage du mariage ! les demoiselles surtout ! la belle avance !...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Les femmes ! des souffre-douleurs !
Ils n'ont que des défauts pour elles.

M. COQUELET.

Les vieilles filles ont les leurs;
Elles nous en font voir de belles !

Mlle BERNARD.

En fait de maris, on le voit,
Nous ne tourmentons pas les nôtres !

M. COQUELET.

Peut-être pour user du droit
De faire enrager tous les autres.

Mlle BERNARD.

Hein? moi!

M. COQUELET.

Vous, vous n'aimez personne !...

Mlle BERNARD.

J'ai mes affections !... (Baisant Bichon.) Pauvre chéri !... D'ailleurs, vous êtes le maître...

M. COQUELET.

Certainement !... car enfin... le père de Pauline était un brave officier...

Mlle BERNARD, avec dédain.

Un officier de Bonaparte !...

M. COQUELET.

Il me nomma, en mourant, tuteur de sa fille et me confia sa fortune... (Soupirant.) Sa fortune !... Aujourd'hui je dois la marier... et je la marie à mon fils.

Mlle BERNARD.

Mais plus jeune qu'elle.

M. COQUELET.

Un mari n'est jamais trop jeune.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PHŒBUS, THÉODORE, PAULINE.

PHŒBUS.

Eh bien ! c'est gentil ! c'est aimable ! il m'a envoyé pro-

mener !... Il était sous les armes, sans ça !... Mais il a dit qu'il repasserait !...

M. COQUELET.

A qui en avez-vous, brave homme?...

PHŒBUS.

Monsieur! on a une peine à faire ses recouvrements. (S'arrêtant devant mademoiselle Bernard.) Oh ! ce petit chien !

Mlle BERNARD.

Passez votre chemin !

PHŒBUS.

Oh ! oh !... (A part.) encore une drôle de figure !... (Haut.) Madame, j'ai bien l'honneur... il est gentil votre petit chien... p'tit ! p'tit !...

Mlle BERNARD.

On ne touche pas !

PHŒBUS.

Excusez... Monsieur, Madame... (A part.) oh ! les femmes qui aiment les petits chiens... je ne peux pas les souffrir... les petits chiens !... (Il rentre dans son échoppe, range et s'assied.)

M. COQUELET, baissant la voix.

Enfin, ce que j'attends de vous, c'est que vous lui disiez qu'elle doit m'obéir... se marier ; que c'est la volonté de son père... que Dieu l'ordonne...

Mlle BERNARD.

Par exemple !... vous voulez ?...

M. COQUELET, avec colère.

Ah ! vous allez me faire enrager comme ma femme, vous !... mais quand je vous dis qu'il le faut !...

PHŒBUS, les regardant.

Il se fâche, le vieux !

M. COQUELET.

D'ailleurs, ils se conviennent si bien !...

Mlle BERNARD.

Tenez ! ils se disputent !...

PHŒBUS, dans l'échoppe.

Allons, bon ! voilà que j'ai faim !... si je déjeunais !... déjeunons ! (Il cherche dans l'armoire.)

THÉODORE, entrant, une lettre à la main.

Mais quand je vous dis, mademoiselle, que ce n'est pas vrai!

PAULINE, le suivant.

Si fait, monsieur, si fait ! cette lettre est positive !...

M. COQUELET.

Allons, allons ! qu'est-ce qu'il y a ?

THÉODORE.

Il y a, papa, que je reçois une lettre indigne... une lettre atroce... que je lui ai laissé voir...

PAULINE.

Une lettre très-véridique !...

THÉODORE.

Mais non !

PAULINE.

Mais si !

Mlle BERNARD.

Quelle lettre ?

M. COQUELET.

Voyons !... (Il l'ouvre et la parcourt.)

PHŒBUS, dans l'échoppe.

C'est singulier ! je ne trouve pas mon fromage d'Italie !... J'ai cependant du fromage d'Italie !... Ah ! dans ma commode !... (Il cherche.)

M. COQUELET, lisant.

« Mademoiselle Pauline ne peut pas vous aimer... car vous « êtes un hypocrite... un débauché, vous avez découché cette « nuit... »

PAULINE.

C'est vrai !...

Mlle BERNARD.

Ah ! Jésus ! quelle horreur !...

THÉODORE.

Mais quand je vous dis que c'est papa qui m'a envoyé...

M. COQUELET.

Tais-toi !...

THÉODORE.

ENSEMBLE.

Mais écoute donc, papa...

PAULINE.

Vous voyez bien que la lettre a raison...

Mlle BERNARD.

Le jour de la signature du contrat !...

M. COQUELET.

Mais quand je vous dis que c'est faux !...

PHŒBUS, avec une moitié de pain sous le bras.

Ah ! une dispute !... Tiens ! quatre ! (Criant.) Les rassemblements sont défendus !...

M. COQUELET, criant.

C'est faux !... (Lisant.) « mon intention est de demander Pau- « line en mariage... »

THÉODORE.

ENSEMBLE.

Vous voyez... un rival !...

PAULINE.

Je ne connais pas cette personne !...

Mlle BERNARD.

Il faut éclaircir...

M. COQUELET, à part.

Voilà ce que je craignais !

PHŒBUS.

Si ça continue, je vais appeler les pompiers !...

M. COQUELET.

Non ! ça n'a pas le sens commun. Eh bien ! apprenez-le donc... c'est moi qui ai envoyé Théodore à Pontoise pour affaires qui me concernent... moi seul.

THÉODORE.

Quand je vous disais que je venais de Pontoise !

Mlle BERNARD.

C'est clair cela.

M. COQUELET.

Quant à cette lettre anonyme, voilà le cas que j'en fais ! (Il la déchire.)

THÉODORE.

Papa a raison !

PAULINE.

Cependant...

M. COQUELET.

Allons, mon enfant, allez avec mademoiselle Bernard qui ne peut que vous donner de bons conseils... nous signerons le contrat à midi... mademoiselle Bernard vous accompagnera, si ma femme ne le peut pas.

THÉODORE.

Je vous jure, mademoiselle, que je suis innocent !...

PAULINE.

C'est égal, si cette lettre dit la vérité !...

Mlle BERNARD.

Venez, ma chère, venez !

M. COQUELET.

Je vous la confie, mademoiselle Bernard.

ENSEMBLE.

AIR : *Ah! quel bonheur! ah! quel plaisir!*

PAULINE.

Le sort, hélas! trahit mes vœux,
Je n'ai plus de courage!
Pauvre Adolphe! malgré mes vœux,
Son rival est heureux!

THÉODORE et COQUELET.

Ma / Sa } vertu brille à tous les yeux!
Grâce à ce témoignage,
Ma / Sa } vertu brille à tous les yeux,
Et { nous serons / vous serez } heureux!

Mlle BERNARD.

Allons! j'en crois de tels aveux
Et votre témoignage.
C'est un complot bien odieux!
Je remplirai vos vœux!

PHŒBUS, venant à eux, comme mademoiselle Bernard et Pauline sortent en parlant.

Seigneur Dieu!... c'est une émeute! on dirait que ça recommence!

M. COQUELET.

Encore! quel est donc cet homme-là qui se mêle toujours de ce qui ne le regarde pas?

PHŒBUS.

Monsieur, cet homme-là est un citoyen comme un autre, domicilié, patenté, payant ses portes et fenêtres! Je crois que vous vous battez, je viens vous séparer, et voilà comme on me reçoit!... Eh bien! merci, vilain!...

THÉODORE.

Eh! c'est le vieil écrivain de cette échoppe!...

PHŒBUS.

Oui, monsieur, oui... *de cette échoppe!*... le mérite et la philosophie peuvent se trouver dans une échoppe. Diogène habitait un tonneau!... Cette échoppe!... parce que ça habite un grenier, ça fait le puant!... (Il va pour rentrer.)

M. COQUELET.

Eh! mais, un écrivain!... dites donc, bonhomme, j'ai besoin de vous!...

PHŒBUS, regardant Théodore.

De moi!... ah! voilà!

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Comme dit La Fontaine, (A Coquelet.) le bonhomme.

M. COQUELET.

C'est bien! c'est bien!

PHŒBUS.

Si c'est bien!... je crois bien!

M. COQUELET.

C'est aussi ma devise!...

PHŒBUS.

Votre devise... (A part.) C'est un confiseur.

M. COQUELET.

J'ai un rapport à copier; mais aujourd'hui j'ai bien autre chose à faire... Il faudrait que Théodore passât la nuit.

THÉODORE, qui dort tout debout.

Ah! papa!... je tombe de fatigue, mes jambes s'en vont.

PHŒBUS, regardant ses jambes.

Elles font bien!... comme c'est jambé! en 1839! et ils appellent ça du progrès!...

M. COQUELET.

Tu vas t'habiller, moi je cours chez le notaire; car il n'y a

pas de temps à perdre... un rival... raison de plus pour se hâter!... (A Phœbus.) A mon retour, je vous remettrai ce rapport; vous me le copierez.

PHŒBUS.

Tout ce que vous voudrez, Monsieur!... Belle écriture et bon marché. (A part.) Tu paieras salé, toi!...

M. COQUELET.

Allons, allons, à ta toilette!

THÉODORE.

Oui, papa.

M. COQUELET, à Madeleine qui entre.

A votre dîner, vous!... (Il sort par la gauche, Théodore par la droite.)

SCÈNE VIII.

PHŒBUS, MADELEINE.

MADELEINE.

Eh! oui, il sera prêt mon dîner!...

PHŒBUS, se retournant.

Eh! c'est la petite Madeleine qui revient du marché!..

MADELEINE.

C'est ça! quand je suis échinée, que je n'en peux plus... je le trouve là, lui, pour me faire la moue!...

PHŒBUS.

Ah! bah! vous connaissez ce gros escogriffe?...

MADELEINE.

Pardine!... c'est mon bourgeois!...

PHŒBUS.

Votre bourgeois, ça!... tiens! tiens! tiens! je croyais que c'était un confiseur! ah! c'est votre bourgeois!... je ne vous en

fais pas mon compliment, c'est un brutal... il se disputait là, pendant que je cherchais mon déjeuner... Dites donc, ma chère amie, mon fromage d'Italie que j'ai perdu ! impossible de le... (S'écriant.) Ah ! je sais où il est !... je l'ai mangé hier à souper !...

MADELEINE.

Dépêchons-nous, père Phœbus, il faut que vous m'écriviez ma dépense du marché.

PHŒBUS.

Comment donc ! mais avec plaisir, (Lui prenant la taille.) ma bayadère !

MADELEINE.

Eh bien ! eh bien ! vieux coriace !...

PHŒBUS.

Hein ! vous voulez dire... lovelace.

MADELEINE, le suivant dans l'échoppe.

Lovelace, coriace... qu'est-ce que ça fait ? tenez, voilà mon livre.

PHŒBUS.

Mettez votre panier là et asseyez-vous... Je vas vous écrire ça en déjeunant... Ah ! c'est votre bourgeois ce vieux ! Il y avait là une vieille avec un petit chien... c'était sa femme... oh ! oui, ils se disputaient... ça doit être sa femme.

MADELEINE, assise à côté de Phœbus, son panier sur ses genoux.

Eh ! non ! madame est malade des nerfs... c'est-à-dire malade... elle a du chagrin... elle pleure en secret... je l'ai surprise un jour...

PHŒBUS.

Ah ! bah ! je suis sûr que c'est ce vieux loup-garou !... mais l'autre, la vieille, c'est ?...

MADELEINE, dictant.

« Une dinde... huit francs soixante-quinze centimes... » ah ! bah !... mettons douze francs.

PHŒBUS.

Ma foi ! pas cher ! c'est une belle pièce votre dinde ! et dire que c'est ces gens-là qui vont la manger... ça me fait de la peine, j'aimerais mieux...

MADELEINE.

Vous avez mis...

PHŒBUS.

Allez toujours.

MADELEINE.

« Un fromage de Chester... » ah ! il est cher, par exemple.

PHŒBUS.

Possible... mais il est superbe... ah ! vous appelez ça du Chester... (Il en coupe un morceau.)

MADELEINE.

« Quarante-cinq sous... » bah ! trois francs !

PHŒBUS.

Ah ! oui, des centimes !... je t'en fiche !... D'ailleurs, quand c'est bon, ce n'est jamais trop cher... il est excellent.

MADELEINE.

Eh bien ! dites donc !... si c'est permis... quelle mine ça va avoir !...

PHŒBUS.

Ah ! Seigneur Dieu !... je suis d'une distraction !... mais tenez, en coupant par là ça ne paraîtra plus. (Il coupe.)

MADELEINE.

Oui, c'est ça... il ne restera plus rien !... vieux gourmand...

PHŒBUS.

Ah ! c'est votre bourgeois... et vous dites que votre dame a du chagrin !... elle pleure... pauvre petite !...

MADELEINE.

Elle a l'air de consentir à ce mariage, mais je parierais que ça la vexe.

PHŒBUS.

Par exemple ! c'est très-altérant le Chester !...

MADELEINE.

Et monsieur ne hait pas d'être altéré !... Écrivez... « des poires... des poires... des poires... »

PHŒBUS, en prenant une.

De bon chrétien...

MADELEINE.

Ah ! bien ! oui, vous vous y connaissez joliment !...

PHŒBUS, mangeant la poire.

Vrai ! ce n'est pas du bon chrétien !... non ma foi !... c'est meilleur !... c'est de la mouille-bouche ; ça se trouve bien, c'est de la mouille-bouche !...

MADELEINE.

Allons ! pas de bêtises... « un quarteron, trois livres quinze sous... »

PHŒBUS, en prenant une seconde.

Ce n'est pas la peine de s'en passer.

MADELEINE.

Eh ! laissez donc...

PHŒBUS.

Ah !... c'est votre bourgeois !... Et vous dites donc que votre pauvre maîtresse pleure en secret... qu'elle est vexée d'un mariage.

MADELEINE.

Oui, sans que ça paraisse !... comme ce pauvre M. Adolphe... en voilà un amoureux intéressant !... un jeune homme établi !

PHŒBUS.

Ah !... oui ! le sergent de ce matin... Ah ! parlons-en ! une jolie pratique !...

MADELEINE.

Vous me faites perdre mon temps... « Un mulet... »

PHŒBUS.

Hein ? Qu'est-ce que vous dites ?

MADELEINE.

« Un mulet. »

PHŒBUS.

Vous avez un mulet dans votre panier ?

MADELEINE, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah !... c'est un poisson !...

PHŒBUS.

Ah ! je disais aussi !... un mulet !...

MADELEINE.

Mettons cinq francs... le feu est dans le poisson...

PHŒBUS.

Bah ! le feu est dans le poisson... et le poisson qui est dans l'eau... ça fait qu'il se trouve tout de suite au court bouillon... c'est un jeu de mots.

MADELEINE.

« Beurre... »

PHŒBUS.

Seigneur Dieu ! qu'il a bonne mine ! (Il en coupe et le met sur son pain.) C'est une crème !

MADELEINE.

« Quarante sous... » mais laissez donc !

PHŒBUS.

Cette petite Madeleine, elle me donne de l'appétit... Eh ! eh ! elle est gentille... ça rajeunit.

MADELEINE.

Tiens ! ce vieux, on dirait...

PHŒBUS.

Dame ! ma chère, il n'y a que vous qui n'avez pas d'amant dans le quartier... Elles en ont toutes... toutes !...

MADELEINE.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Ah ! laissez donc, c'est affreux !

PHŒBUS.

On dit que la charcutière
Engraisse un ami, ma chère,
La modiste en coiffe deux !...
La femme du commissaire,
Sans compter le secrétaire,
En a trois pour l'ordinaire
Gras et maigre !...

MADELEINE.

Ah ! quel cancan !...
Elle en avait un à peine.

PHŒBUS.

Elle en a trois cett' semaine...
(Prenant dans le panier.)
L'appétit vient en mangeant.

MADELEINE.

Mon addition ?

SCÈNE IX.

Les Mêmes, ADOLPHE, et ensuite Mlle BERNARD, PAULINE.

ADOLPHE, en bourgeois.

Oui... ce sont ces dames... je ne m'étais pas trompé !.... mais comment parler à Pauline ?

PHŒBUS, se levant.

Voilà !... c'est un marché très-beau que vous avez fait là... j'ai superbement déjeuné !...

MADELEINE.

Mon livre ?...

PHŒBUS.

C'est dix sous.

MADELEINE, sortant de l'échoppe.

Laissez donc... vous vous êtes payé en déjeunant.

PHŒBUS.

Pas de bêtises !...

MADELEINE.

Adieu ! adieu ! Tiens ! M. Adolphe.

PHŒBUS.

Qui ça ? le sergent ?...

ADOLPHE.

Ah ! Madeleine... Pauline... elle sort de la messe... la voici... aide-moi à lui parler !

MADELEINE.

Du tout ! du tout ! je n'ai pas le temps!... et mon dîner !...

(Elle rentre dans la maison.)

PHŒBUS.

Eh ! dites donc, et le prix de la lettre... un franc cinquante !... farceur de citoyen !...

ADOLPHE.

Ah ! parbleu !... voulez-vous gagner vingt francs... trente... quarante... cent francs de plus ?

PHŒBUS.

Cent francs sans mise de fonds !... me voilà, monsieur, me voilà !...

ADOLPHE.

Tenez... vous voyez cette vieille dame qui vient par ici...

PHŒBUS.

Oh !... la vieille avec son petit chien ! connue !...

ADOLPHE.

Je parie que vous ne le faites pas échapper !...

PHŒBUS, riant.

Le petit chien !... la drôle d'idée !... oh ! oh ! un tour de gamin tout à fait !...

ADOLPHE.

Je parie que non !...

PHŒBUS, se récriant.

Ah ! un écrivain !...

ADOLPHE.

Cent francs !

PHŒBUS.

C'est mon loyer d'un an !...

ADOLPHE.

Eh bien !...

PHŒBUS.

Dame ! si vous y tenez... (Les voyant entrer.) Ça y est !...
(Adolphe entre dans l'échoppe.)

Mlle BERNARD, menant son chien en laisse.

Allons, c'est convenu, vous obéirez à votre tuteur ?

PAULINE.

Oui, mademoiselle Bernard... il le faut bien !..

PHŒBUS, les saluant.

Mesdames !...

Mlle BERNARD.

Rentrons vite !

PHŒBUS.

Mesdames !... vous êtes des personnes pieuses...

Mlle BERNARD.

Je m'en vante.

PHŒBUS.

Charitables...

Mlle BERNARD.

Je ne peux rien vous donner, mon cher !... j'ai mes pauvres.

PHŒBUS.

Hein !... elle me prend, Dieu me pardonne, pour... ah !... ah !... (A part.) Tu vas me payer ça, la vieille !

(Il prend un canif.)

Mlle BERNARD.

C'est à onze heures que nous allons chez le notaire...

PHŒBUS.

Mesdames !...

Mlle BERNARD.

Mais quand je vous dis...

PHŒBUS.

Pardon ! ce n'est pas pour ça !... je vois que ces dames viennent de la messe...

Mlle BERNARD.

Oui, et nous l'avons presque manquée !...

PHŒBUS, qui a essayé de couper la corde, à part.

Je l'ai manqué aussi, moi. (Haut.) Ah ! c'est bien malheureux!

Mlle BERNARD, tirant le chien à elle.

Restez près de moi, Bichon.

PHŒBUS, se rapprochant.

C'est que je voulais demander à ces dames le nom du prédicateur de dimanche...

Mlle BERNARD, de même.

Je n'en sais rien !

PAULINE, apercevant Adolphe, à part.

Ciel !...

Mlle BERNARD, se retournant vers Pauline.

Hein ?... vous dites, mon enfant...

PAULINE.

Rien, rien, mademoiselle...

(Phœbus a profité du moment pour couper le cordon du chien qui s'échappe.)

PHŒBUS.

C'est que si c'était M. l'abbé Doucet. (A part.) Ça y est !

Mlle BERNARD.

C'est possible... Allons, Bichon !... (Elle tire la corde et s'aperçoit qu'il n'y est plus.) Ah ! ciel !... Bichon !

PHŒBUS.

Plaît-il ?... madame appelle !...

Mlle BERNARD.

Chéri !... il s'est échappé... mon chéri !... mon Bichon !

PAULINE.

Comment se fait-il ?

PHŒBUS.

Ah ! mon Dieu ! ce pauvre petit animal !... quel malheur ! avec ça que les rues sont remplies de boulettes !... et je crois que vous n'êtes pas muselée.

Mlle BERNARD.

Plaît-il ?

PHŒBUS.

Non, je dis que vous n'êtes pas muselée..... c'est-à-dire Bichon.

Mlle BERNARD.

Mais par où est-il passé ?... où est-il ? Bichon ! une récompense honnête à qui me le rendra !...

PHŒBUS.

Je l'accepte !...

PAULINE, montrant la droite.

C'est lui, là-bas, je l'aperçois !...

PHŒBUS.

Il mange quelque chose !...

Mlle BERNARD, poussant un cri et sortant vivement.

Ah !...

PHŒBUS, la suivant.

Bichon !... veux-tu bien ne pas manger de ça ! vilaine bête !... oh ! il en a mangé ! ah ! bien... il va sentir l'effet que ça fait !

(Il sort.)

SCÈNE X.

PAULINE, ADOLPHE. (Adolphe se tient dans l'échoppe et Pauline en dehors, mais près de la porte.)

ADOLPHE.

Mademoiselle, restez, je vous en supplie !...

PAULINE.

Oh ! prenez garde, monsieur, on peut vous voir... je tremble !...

ADOLPHE.

Ne craignez rien !... je mourrais plutôt que de vous compromettre !... Ce moment, je l'appelais de tous mes vœux ! et je bénis cet accident que j'ai fait naître...

PAULINE.

Eh ! quoi ! c'est vous, monsieur.

ADOLPHE.

Répondez-moi de grâce !... ce matin, on voulait vous marier...

PAULINE.

On le veut encore... je suis bien malheureuse !...

ADOLPHE.

Mais le contrat ne sera pas signé aujourd'hui...

PAULINE.

Si fait !...

ADOLPHE.

Non ! M. Théodore a dû recevoir une lettre.

PAULINE.

Grand Dieu ! Elle était de vous !...

ADOLPHE.

Oh ! pardon !... une lettre anonyme... c'est mal, je le sais... mais je n'avais que ce moyen de retarder ce contrat fatal... je lui ai écrit, à lui, à lui seul... pour gagner du temps... et s'il a du cœur !...

PAULINE.

Vous n'en gagnerez pas !...

ADOLPHE.

Mais vous, résisterez-vous ?

PAULINE.

Eh ! le puis-je !... pressée par mon tuteur... par tout le monde !... sans motif pour refuser...

ADOLPHE.

C'est donc Théodore que vous aimez !...

PAULINE.

Vous savez bien que non !...

ADOLPHE, voulant s'élancer vers elle.

Pauline !...

PAULINE.

Ah ! prenez garde... on va vous voir !..

ADOLPHE.

Eh bien !... si je confiais mon amour, mes projets, à un vieil abbé que je crois l'ami de mademoiselle Bernard...

PAULINE.

Mademoiselle Bernard a bien peu d'empire sur mon tuteur... mais c'est égal, essayez toujours !

ENSEMBLE.

Air : *Dévide ma blonde quenouille* (Maurice).

ADOLPHE.

Ah ! ne vous laissez pas surprendre,
Et que votre voix douce et tendre

Rende à mon cœur
Un peu d'espoir et de bonheur,
C'est me tuer que d'obéir,
Car vous perdre, hélas! c'est mourir.

PAULINE.

Prenez garde, on peut nous surprendre;
Adieu! je ne sais plus qu'attendre!
À mon tuteur,
Dût-il ordonner mon malheur,
Je le sens, je dois obéir;
Mais pour moi mieux vaudrait mourir.

Ciel! on vous a vu!

ADOLPHE, se rejetant dans l'échoppe.

Non... non!... ne craignez rien!

SCÈNE XI.

PAULINE, PHŒBUS, Mlle BERNARD.

PHŒBUS, portant Bichon.

Le voilà! le voilà! le petit enfant prodigue!...

Mlle BERNARD, courant après Phœbus.

Donnez-moi Bichon!... donnez-moi Bichon!...

PHŒBUS.

Tenez, madame, je le remets dans vos mains propres.

Mlle BERNARD.

Petit infidèle!...

PHŒBUS.

Ah! tu peux te vanter de nous avoir fait courir.

Mlle BERNARD, le frappant doucement.

Petit chéri!...

PHŒBUS, lui donnant une forte tape.

Petit gueux !

Mlle BERNARD, à Pauline.

Ah ! ma chère enfant, il en fera une maladie !...

PAULINE.

Vous croyez, mademoiselle ?...

PHŒBUS.

Ah ! ce serait dommage !... une si jolie bête... (A part.) Le diable m'emporte, il lui ressemble... en beau.

Mlle BERNARD.

Mais j'emploierai des petits remèdes... avec un jaune d'œuf et de l'amidon.

PHŒBUS.

Ah ! c'est très-bon... Madame, j'ai eu un carlin... dans le temps des carlins... c'était la mode alors... eh bien ! tous les matins... tous les matins... tous les matins...

Mlle BERNARD, sans l'écouter.

Je vais faire bassiner sa corbeille...

PHŒBUS.

Ah ! oui... ah ! c'est encore une bonne idée, très-bonne... (A part.) Ça fait suer !

Mlle BERNARD.

Mais rentrons bien vite... on doit nous attendre...

PHŒBUS, les retenant.

Permettez, mesdames...

Mlle BERNARD.

Je vous ai déjà dit qu'on ne pouvait rien vous donner, mon brave homme.

PHŒBUS.

Comment ! me donner... mais non, mais non, c'est la récompense honnête pour avoir retrouvé Bichon.

Mlle BERNARD.

Je l'aurais bien retrouvé sans vous... d'ailleurs, j'ai mes pauvres.

PHŒBUS.

Vos pauvres... est-ce que je vous demande l'aumône ?... j'aime bien ça encore... je demande la récompense honnête, parce que c'est mon droit, c'est l'usage... on perd un caniche, un perroquet, un enfant, un serin... n'importe quoi... récompense honnête... d'ailleurs vous avez promis...

Mlle BERNARD.

Ah çà ! voulez-vous m'insulter ?...

PHŒBUS.

Moi ! Seigneur Dieu ! je n'y pense pas !...

Mlle BERNARD, à Pauline.

Venez, venez.

PHŒBUS.

Eh bien ! perdez-le encore ! je ne vous dis que ça... perdez-le !... si j'avais su, je l'aurais étranglé.

PAULINE.

Monsieur !...

Mlle BERNARD.

Étranglé !...

PHŒBUS.

Oui, oui, étranglé !... vilaine bête ! hou ! hou !...

Mlle BERNARD.

Vous êtes un assassin !...

PAULINE.

Mademoiselle Bernard !...

PHŒBUS.

J'en avais le droit !... vous n'êtes pas muselée !... vous devez être muselée !... ordonnance du 15 juillet concernant les chiens enragés... Il est peut-être enragé ce chien-là, il est enragé !

Mlle BERNARD.

Quelle horreur !

PHŒBUS.

Donnez-moi ce chien-là... donnez-moi ce chien-là !

AIR : *Orgie de la tentation* (Monomanie).

Oui, parbleu ! c'est la rage !...

Mlle BERNARD.

Taisez-vous !...

PAULINE.

Rentrons là !

PHŒBUS.

Et l'on pajera, je gage,
Celui qui le tuera !...

Mlle BERNARD.

Une insulte pareille !...

PHŒBUS.

Il n' vivra pas longtemps !...

Mlle BERNARD.

J'étouffe !...

PHŒBUS.

Et j' lui conseille
D'écrire à ses parents !...

ENSEMBLE.

PHŒBUS.

Oui, parbleu ! c'est la rage !
Il écume déjà !
Et l'on paiera, je gage,
Celui qui le tuera !...
Oui, c'est la maladie
Qui l'a fait s'en aller,
Et par philanthropie
Il vaut mieux l'étrangler.

Mlle BERNARD.

L'accuser de la rage,
C'est un accès, cela !
J'étouff' ! c'est un outrage
Qui me va tout droit là !...
Mais c'est de la folie ;
Je vais vous museler !...
Si tu l'oses, impie,
Viens donc, viens l'étrangler !

PAULINE.

Méprisez cet outrage !
Et venez, rentrons là !...
Sans crier davantage,
Oubliez tout cela !...
Mais c'est de la folie !...
Il faut le museler...
Ah ! venez, je vous prie,
Car il va l'étrangler !

(Elles rentrent.)

SCÈNE XII.

PHŒBUS, ensuite UNE DAME VOILÉE.

PHŒBUS.

Oui, oui, enragé !... vieille... Judas !... Mais sois tranquille, madame Tartuffe !... il ne le portera pas en purgatoire... si je le rencontre jamais, je me vengerai... pas sur toi !... mais sur ton Bichon, sur ton infâme Bichon !... je le poursuivrai ! je le pulvériserai !... je lui jetterai des boulettes !... je veux qu'il meure au milieu des convulsions et des coliques, en faisant des grimaces de possédé... et des cris dans le même genre !... et je ne lui donnerai pas un verre d'eau... non ! non ! pas un verre d'eau ! Ça fait tort à un pauvre homme !... vieille avare !... vieille jésuite !... Seigneur Dieu ! si je la tenais !... Il y a des moments où je comprends la révolution de 93 !... Le diable m'emporte !... je comprends M. de Robespierre !... ça fait

frémir !... et l'autre... ce jeune homme... il va me payer, lui !... (Il rentre dans son échoppe. Pendant ce temps-là, une dame voilée entre par la rue au coin de laquelle se trouve la maison de M. Coquelet.) Sergent !... hein !... parti !... et sans payer !... un sergent !... il a déshonoré ses galons !... Pourvu qu'il ne m'ait pas volé mes bijoux !... (La dame voilée est venue jusqu'à la porte de l'échoppe où elle entre en tremblant.)

LA DAME VOILÉE.

Monsieur l'écrivain !...

PHŒBUS, se retournant.

Qui est là ?...

LA DAME VOILÉE.

Chut !...

PHŒBUS.

Bah !...

LA DAME VOILÉE.

Fermons la porte !... (Elle la ferme.)

PHŒBUS.

Oui... (A part.) Une femme voilée !... c'est une aventure... (Il se rapproche d'elle.) Madame ?

LA DAME VOILÉE.

Fermons la fenêtre.

PHŒBUS.

Oui... (A part.) c'est une histoire !

LA DAME VOILÉE, dérangeant son voile et se laissant voir d'un côté.

Monsieur... je fais une démarche bien...

PHŒBUS.

C'est égal, faites toujours... (A part.) Une grosse femme !... j'adore les grosses femmes !

LA DAME VOILÉE.

Il y va du bonheur de toute ma vie...

PHŒBUS.

Je pourrais être quelque chose dans votre bonheur... votre bonheur de toute ma vie...

LA DAME VOILÉE, lui présentant un flacon.

Tenez !

PHŒBUS.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Mais de cela que faut-il faire?

LA DAME VOILÉE.

Ah! monsieur, prenez ce flacon;
C'est là ma ressource ordinaire.

PHŒBUS, sentant le flacon.

Sa ressource ne sent pas bon.

LA DAME VOILÉE.

Souvent il m'a rendu service,
Car, monsieur, tous les jours, ainsi
Je me trouve mal.

PHŒBUS.

Sacristi!
Ce n'est pas vous rendre justice.

LA DAME VOILÉE.

Je suis si agitée... j'ai les nerfs si malades...

PHŒBUS.

Madame est malade des nerfs... je n'aurais pas cru.

LA DAME VOILÉE, languissamment.

Ah ! si fait ! ah ! Dieu ! ah si !...

PHŒBUS.

Ah ! bah !

LA DAME VOILÉE.

Ah ! oui ! (Elle regarde autour d'elle.)

PHŒBUS.

Ah ! diable ! (A part.) Cela devient très-chatouilleux !... C'est une forte femme !... elle m'aura vu quelque part.

LA DAME VOILÉE.

Vous êtes écrivain...

PHŒBUS.

Par goût...

LA DAME VOILÉE.

Honnête, délicat !...

PHŒBUS.

Comme un homme de loi !

LA DAME VOILÉE.

Discret !...

PHŒBUS.

Comme un confesseur !...

LA DAME VOILÉE.

Monsieur !

PHŒBUS, d'un air très-galant.

Madame, qu'est-ce qui me procure le plaisir... et le bonheur... de...

LA DAME VOILÉE.

Je viens vous dicter une lettre.

PHŒBUS, désappointé.

Une... ah !... c'est différent !...

LA DAME VOILÉE.

Comment, différent !...

PHŒBUS.

Non, je disais... une, deux... ça m'est indifférent... voilà, madame, voilà... le temps de prendre une plume et du papier.

(Il se place à son bureau.)

LA DAME VOILÉE.

Vite, monsieur, vite !... car je suis pressée, et je tremble.

PHŒBUS, s'asseyant.

Voilà, madame, voilà ! (A part.) Ce n'est pas pour ce que je croyais...

LA DAME VOILÉE, dictant.

« Ma fille!... ma Pauline !...

PHŒBUS.

Tiens ! Pauline ! je connais ce nom-là !... « Ma Pauline...

LA DAME VOILÉE.

« Une impérieuse nécessité, le soin de ton honneur et du « mien...

PHŒBUS, la regardant de côté.

C'est égal... c'est une femme superbe...

LA DAME VOILÉE.

Avez-vous mis?

PHŒBUS.

Du mien... ça y est.

LA DAME VOILÉE.

« Me force à rompre un silence que cet honneur me com- « mandait...

PHŒBUS.

Elle a un profil grec... la fille de Niobé... (Criant.) Oui !...

LA DAME VOILÉE, effrayée et remettant son voile.

Ciel !

PHŒBUS.

Commandait...

LA DAME VOILÉE.

« Tu ne me connaîtras jamais... » (Elle essuie des larmes.) Ah ! je crois que je vais me trouver mal.

PHŒBUS.

Le flacon !...

LA DAME VOILÉE, levant son voile.

Continuez !... « Ne te marie pas, je te le demande en grâce... « je t'en conjure par mon amour de mère...

PHŒBUS.

C'est étonnant comme c'est la fille de Niobé... engraissée.

LA DAME VOILÉE.

« Ton mariage me tuerait!... » Il me tuerait, monsieur!

PHŒBUS.

Ah! ce serait un meurtre!... (A part.) Elle a surtout des... Elle se porte très-bien.

LA DAME VOILÉE.

« Rentre dans ta pension et attends de nouveaux conseils de « celle... » (S'arrêtant.) Monsieur!

PHŒBUS.

Le flacon!...

LA DAME VOILÉE.

Non... Vous me jurez que le plus profond secret...

PHŒBUS.

Sur quoi?... je ne retiens jamais ce que j'écris... l'habitude!...

LA DAME VOILÉE.

« De celle à qui l'honneur fait encore un devoir de se « taire!... » (Avec émotion.) Ah!...

PHŒBUS, à part.

C'est une femme qui se syncope beaucoup... Elle me remue le cœur!...

LA DAME VOILÉE.

« Ta mère! »

PHŒBUS.

Ta mère... et nous signons...

LA DAME VOILÉE.

Non!...

PHŒBUS.

Quel nom?

LA DAME VOILÉE.

Je ne signe pas...

PHŒBUS.

Ah! oui! ah! c'est juste... (A part.) C'est une grosse femme qui a fait des farces!...

LA DAME VOILÉE.

Pliez et cachetez...

PHŒBUS, cachetant.

La fille de Niobé a fait des farces...

LA DAME VOILÉE.

« A Pauline. »

PHŒBUS.

C'est drôle!... Ah! oui... j'ai déjà écrit à une Pauline, aujourd'hui! c'est un nom qui consomme beaucoup de vélin.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, dans l'échoppe, M. COQUELET.

M. COQUELET.

Eh! vite! eh! vite!... Madeleine! Théodore!...

MADELEINE, dans la maison.

Monsieur!...

LA DAME VOILÉE.

Grand Dieu!... cette voix!... Je me meurs!...

PHŒBUS.

Hein!

M. COQUELET, à Madeleine qui paraît.

Que tout le monde se tienne prêt... le notaire nous attend, nous partons...

(Il parle bas à Madeleine.)

LA DAME VOILÉE, dans le plus grand trouble.

Ah! non, non!... c'est impossible!

PHŒBUS.

Le flacon!...

LA DAME VOILÉE.

Ma lettre, monsieur, ma lettre!...

PHŒBUS.

C'est trente-cinq sous pour tout le monde... excepté pour les dames, un franc cinquante centimes.

M. COQUELET.

Faites descendre... j'ai un mot à dire ici.

(Il montre l'échoppe, il s'en approche en lisant un papier.)

LA DAME VOILÉE, cherchant.

Eh! mais je suis désolée... de l'argent... c'est inconcevable...

PHŒBUS, à part.

Allons, bon! vous allez voir qu'elle a oublié sa bourse... comme les autres!...

LA DAME VOILÉE.

J'ai oublié ma bourse!...

PHŒBUS.

Là!... qu'est-ce que j'avais dit!... C'est fait pour moi!... amassez donc cent mille livres de rentes avec des pratiques comme ça!...

M. COQUELET, qui est arrivé à l'échoppe.

Holà! l'écrivain public! (Regardant l'enseigne.) M. Pho-é-bus!

LA DAME VOILÉE, poussant un cri.

Ah!...

PHŒBUS, venant à elle.

Qu'est-ce qu'il y a encore?...

LA DAME VOILÉE.

S'il me voit, je suis morte!

PHŒBUS.

Qui donc?

(Il va à la porte.)

M. COQUELET.

Y êtes-vous ?... (La dame voilée, hors d'elle-même, se jette derrière le rideau. Coquelet entre.) Ah ! vous voilà !... c'est bien heureux !...

PHŒBUS.

Monsieur... ah ! oui !... (Regardant autour de lui.) Eh bien ! eh bien !... disparue !...

M. COQUELET.

Plaît-il ?...

PHŒBUS.

Rien... Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? (Cherchant.) Où diable ?...

M. COQUELET.

Voici ce rapport très-pressé...

(Pendant ce temps, Phœbus qui a cherché partout tire le rideau que la dame voilée referme vivement.)

PHŒBUS.

Ah ! bon !

M. COQUELET.

Ah çà ! vous dites !...

PHŒBUS.

Je dis : Ah bon !... Vous me dites : Ce rapport très-pressé... Moi, je dis : Ah ! bon ! (A part.) Dans ma chambre à coucher !... pas gênée, la grosse !

M. COQUELET.

Il faut le copier ce soir... et me le livrer demain... vous me le rapporterez chez moi, de bonne heure.

PHŒBUS parlant en même temps que lui.

C'est une femme mystérieuse !...

M. COQUELET.

M'entendez-vous ? M. Pho-é-bus !

PHŒBUS.

Parbleu ! je suis doué de mes deux oreilles... Je le rapporterai... mais où ? à monsieur qui ?...

M. COQUELET.

M. Coquelet... ici près.

PHŒBUS, prenant un livre et une plume.

Pardon!... j'ai mon livre d'adresses... c'est très-commode, monsieur... on peut oublier... au lieu qu'avec ça... vous voulez vous rappeler un nom, une adresse, vous cherchez... Monsieur?

M. COQUELET.

M. Coquelet, bavard!

PHŒBUS.

M. Coquelet Bavard!... Bavard, c'est le nom de baptême!

M. COQUELET.

Eh! non, bavard, c'est vous... Écrivez : Coquelet.

PHŒBUS.

Ah! j'entends... monsieur me fait l'honneur de m'appeler... mais vous êtes... Comment écrivez-vous ce nom-là?

M. COQUELET.

Coquelet... (Dictant les lettres.) C-o-q-u...

PHŒBUS.

Ah! ce n'est pas un c.

M. COQUELET.

Eh non!... q-u.

PHŒBUS.

Oui, j'entends... c'est qu'ordinairement... enfin... après?...

M. COQUELET.

E...

PHŒBUS.

Coqu-e...

M. COQUELET.

Let...

PHŒBUS, épelant.

L-a-i-d.

M. COQUELET.

Eh! non... l-e-t!

PHŒBUS.

Ah! oui! ah! oui... l-e-t! C'est qu'ordinairement... enfin... c'est juste. M. Coqu-e-let.

M. COQUELET.

Coquelet!

PHŒBUS.

Qu'est-ce que je dis donc?... Et l'adresse?

M. COQUELET.

Numéro 15, au coin de la place.

PHŒBUS.

Ah! nous sommes voisins... (Se levant.) c'est un rapport...

M. COQUELET, parcourant son rapport.

Un arbitrage au tribunal de commerce... (La dame voilée entr'ouvre le rideau et fait signe à Phœbus de renvoyer M. Coquelet.)

PHŒBUS.

Hein... ah! oui... (A part.) le renvoyer...

M. COQUELET.

Encore...

PHŒBUS, le repoussant.

Donnez... j'ai bien l'honneur de vous saluer...

M. COQUELET, rentrant dans l'échoppe.

Ah... j'ai oublié le titre... donnez-moi une plume... de l'encre... (La dame voilée fait signe à Phœbus qu'elle veut sortir.)

PHŒBUS, à demi-voix.

Ah! oui... vous voulez sortir... j'y suis...

M. COQUELET, assis au bureau.

Eh bien?...

PHŒBUS.

Voilà... voilà... (Tout en continuant de parler à Coquelet, il fait signe

à la dame voilée de sortir.) Mais d'abord dites-moi... nous mettrons le titre en ronde... pour mieux faire ressortir... (La dame voilée profite du moment où Phœbus occupe Coquelet pour gagner la porte.)

M. COQUELET, impatienté.

Eh! ça m'est bien égal. (La dame voilée, en sortant, heurte une chaise, Coquelet qui l'a aperçue.) Hein! une femme?...

PHŒBUS.

Chut!...

M. COQUELET.

Il y avait une femme ici...

PHŒBUS.

Chut!... (Montrant le rideau.) là... eh! eh! eh!... faut pas dire!... la femme d'un négociant... une passion!

M. COQUELET, le regardant.

Bah!... ah! ah! ah!... monsieur Pho-e-bus!...

PHŒBUS.

Dame! monsieur Coqu-e-let...

M. COQUELET.

Animal!... (Pendant que la scène continue, la dame voilée a gagné doucement la rue par laquelle elle est entrée. Coquelet, à Phœbus, en sortant de l'échoppe.) C'est convenu... vous me direz votre prix, demain à onze heures.

PHŒBUS.

A onze heures... (Pendant ce qui suit, Phœbus dans son échoppe parcourt le rapport.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, THÉODORE, Mlle BERNARD, PAULINE, ET ENSUITE MADELEINE.

THÉODORE, entrant en scène.

Allons donc!... allons donc!... on nous attend!...

M. COQUELET.

Ah ! vous voilà !...

Mlle BERNARD, à Pauline qu'elle amène.

Allons, mon enfant, du courage !...

M. COQUELET.

Eh ! vite... le notaire est pressé. Ma femme ne vient pas avec nous ?...

THÉODORE.

Non, papa... Maman est renfermée dans sa chambre... elle est occupée à souffrir !...

Mlle BERNARD.

Elle ne peut voir personne !...

M. COQUELET.

Eh ! oui... ses nerfs !... Voyons, ma petite Pauline, essuyez vos jolis yeux. Votre bras... partons !...

THÉODORE.

Partons...

Air *de César*.

ENSEMBLE.

M. COQUELET et THÉODORE.

Partons ! allons chez le notaire,
Un bon contrat va, dès ce soir,
Unir vos jours aux { siens, / miens, } ma chère,
Et combler mon plus doux espoir.
Allons passer chez le notaire
Un bon contrat, et dès ce soir !

Mlle BERNARD.

Il faut se résigner, ma chère,
Il faut obéir au devoir !
Souvent le sort nous est contraire,
Souvent il trahit notre espoir...
Il faut se résigner, ma chère,
Il faut obéir au devoir.

PAULINE.

Pour moi, plus de bonheur sur terre !
Adieu donc mon plus doux espoir !
Jamais il ne pourra me plaire,
Et l'aimer sera mon devoir !
Pour moi, plus de bonheur sur terre,
Et l'aimer sera mon devoir.

(Ils vont pour sortir.)

MADELEINE, accourant de la maison.

Arrêtez ! arrêtez !... mademoiselle ! monsieur !...

M. COQUELET.

Allons ! qu'est-ce qu'elle nous veut celle-là ?...

MADELEINE.

Pour mademoiselle Pauline... une lettre... très-pressée...

PAULINE, la prenant.

Pour moi ?

M. COQUELET.

Une lettre !...

PHŒBUS, dans l'échoppe.

Il y en a long... si j'allais boire un coup... à crédit... c'est ça... avec un mot sur ma porte... (Écrivant.) *L'écrivain public est chez le marchand de vin en face.*

PAULINE.

O ciel !... de ma mère !...

M. COQUELET.

Cette lettre !...

THÉODORE.

De sa mère !

Mlle BERNARD.

Mon enfant !...

PAULINE.

Non, non, elle me le défend... je ne me marierai pas...

M. COQUELET.

Pauline !

THÉODORE.

Mademoiselle !

PAULINE.

Laissez-moi ! laissez-moi ! Ma mère...

Mlle BERNARD.

Elle se trouve mal !

MADELEINE, la soutenant avec Théodore.

Ah ! mon Dieu !... (A Phœbus qui sort de chez lui.) Père Phœbus ! vite une chaise... elle se trouve mal !

PHŒBUS.

Ah ! bah !... quelqu'un se trouve mal...

M. COQUELET, ramassant la lettre.

Cette maudite lettre !...

THÉODORE.

Encore quelque infamie !...

ADOLPHE, un papier à la main.

Monsieur Coquelet... voici la feuille de la compagnie !

M. COQUELET.

Eh ! demain ! allez-vous-en au diable !...

PHŒBUS, apportant une chaise.

Voilà ! voilà !... tapez-lui dans les mains !... jetez-lui un verre d'eau à la figure !

ADOLPHE, apercevant Pauline.

Mademoiselle Pauline !...

MADELEINE, bas à Adolphe.

Le mariage est manqué.

ADOLPHE.

Ciel ! il se pourrait !

Mlle BERNARD.

Elle revient! elle revient!...

PHŒBUS, se trouvant près de mademoiselle Bernard.

Ah! bah!... ma vieille au petit chien!...

ENSEMBLE.

Même air que le précédent.

ADOLPHE, MADELEINE.

Elle est rappelée à la vie,
Enfin elle a repris ses sens!...
Il faut à son âme affaiblie
Épargner de nouveaux tourments...
Elle est rappelée à la vie,
Enfin elle a repris ses sens!...

THÉODORE et COQUELET.

C'est encore une perfidie,
Pour faire échouer tous nos plans!
Non, sa mère n'est pas en vie,
On la connaîtrait dès longtemps!
C'est encore une perfidie,
Pour faire échouer tous nos plans!

PHŒBUS à mademoiselle Bernard.

Votre chien est encore en vie,
Mais il ne vivra pas longtemps,
Et je vous répète, ma mie,
Qu'il peut écrire à ses parents!
Votre chien est encore en vie,
Mais il ne vivra pas longtemps.

Mlle BERNARD.

Respectez mon chien, je vous prie!
Il est selon les règlements!...
Votre audace sera punie,
S'il lui survient des accidents!
Respectez mon chien, je vous prie,
Il est selon les règlements!

(Tout le monde est groupé autour de Pauline qui revient à elle, excepté Phœbus et mademoiselle Bernard qui se disputent sur le devant de la scène, à gauche.)

ACTE SECOND

Un salon chez M. Coquelet. Au fond, porte à deux battants. Portes latérales. Sur le premier plan, à droite de l'acteur, un guéridon ; à gauche, un canapé. Sur le deuxième plan, à droite, un secrétaire dans lequel se trouve tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. COQUELET, THÉODORE, PAULINE, Mme COQUELET, MADELEINE.

(Au lever du rideau, le déjeuner est sur un guéridon à droite. M. Coquelet, assis à droite du guéridon, a sa serviette sur ses genoux et regarde une lettre. Pauline, assise à sa gauche, est rêveuse. Théodore dévore. Madame Coquelet, assise sur un canapé à gauche de la scène, regarde de côté la pantomime de son mari. Madeleine sert le déjeuner.)

MADELEINE.

C'est étonnant, comme ils ont de l'appétit !... Il n'y en a qu'un qui mange... mais aussi il mange pour quatre !

THÉODORE.

Voulez-vous un peu de ce pâté, mademoiselle Pauline ?

PAULINE.

Merci ! je n'ai pas faim...

M. COQUELET, se levant.

Et dire que j'ai vu cette écriture-ci quelque part... Madame Coquelet, tu ne connais pas ?

Mme COQUELET.

Quoi donc, mon petit chéri ?...

M. COQUELET.

Eh ! parbleu ! cette lettre, cette maudite lettre que j'envoie à tous les diables !...

PAULINE, se levant vivement.

Ah ! monsieur, ne la déchirez pas !...



M. COQUELET.

Mon Dieu! soyez tranquille!... (A madame Coquelet.) Hein! tu ne te rappelles pas avoir vu cette main-là?...

Mme COQUELET.

Non, mon rat...

THÉODORE.

C'est de la bâtarde... et une mauvaise bâtarde encore.

M. COQUELET comme frappé d'une idée.

Ah! mon Dieu!... oui... ça y ressemble!

Mme COQUELET, effrayée.

Comment! ça ressemble, à quoi?...

M. COQUELET.

Eh! oui!... à cette première lettre qu'elle a reçue... j'y suis! c'est cela!

PAULINE.

Vous trouvez!...

THÉODORE.

Ah! l'épître où j'étais si bien habillé.

M. COQUELET.

Pour faire manquer ce mariage.

THÉODORE, mangeant toujours.

Pour me souffler ma femme! (A Madeleine.) Donne-moi à boire!

MADELEINE, lui versant à boire.

Miséricorde! il s'étrangle!

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mlle BERNARD.

Mlle BERNARD.

Eh bien! eh bien! où en sommes-nous?...

Mme COQUELET.

C'est la cousine Bernard !...

M. COQUELET.

Bon ! voilà le reste de nos écus !...

Mlle BERNARD, à Pauline.

Bonjour, petite !... toujours triste ! Eh bien ! cousine Coquelet, comment va la santé ce matin ?

Mme COQUELET.

Tout doucement, tout doucement !... j'ai toujours les nerfs d'une susceptibilité !... je suis agacée comme tout !... j'ai besoin d'air !... il y a des moments où je voudrais donner des soufflets à quelqu'un.

Mlle BERNARD.

Eh bien! voilà votre mari... (Théodore éclate de rire.)

M. COQUELET.

Hein ? plaît-il, qu'est-ce que vous dites ?...

Mlle BERNARD.

Je dis que vous voilà pour la promener...

M. COQUELET, toujours occupé de sa lettre.

Laissez-moi donc tranquille !... Le père de Pauline, je l'ai connu... il m'a nommé son tuteur !... quant à sa mère, je ne la connais pas ! elle n'a jamais existé.

Mlle BERNARD, avec un grand sang-froid.

Jamais !... (Coquelet la regarde.) Je croyais que ça ne se pouvait pas.

M. COQUELET.

Allons, bien ! est-elle innocente !

THÉODORE.

Ah ! ah ! ah !... est-elle drôle mademoiselle Bernard !...

Mme COQUELET, se levant.

Et puis, il faut avoir un peu de fierté !... notre fils est un assez bon parti... nous lui choisirons une autre femme !

M. COQUELET.

Ah! tu me fais enrager, toi, avec tes nerfs et ta figure tranquille!... on dirait que tu es bien aise que je sois vexé!...

Mlle BERNARD.

Eh bien! voyons, écoutez... Si vous voulez absolument la marier, cette malheureuse enfant...

PAULINE.

Oh! je n'y tiens pas!

M. COQUELET.

Après?

Mlle BERNARD.

Il y aurait peut-être un moyen, ce serait de lui choisir un mari plus âgé qu'elle, moins jeune que Théodore...

THÉODORE, se levant.

Plaît-il?...

Mme COQUELET.

Au fait... on pourrait voir... l'avis de la cousine est assez...

M. COQUELET.

Eh! non! non! mille fois non! Le mariage que j'ai décidé aura lieu, il le faut, je le veux!... La jeunesse en pareil cas n'est pas un défaut... au contraire!... et quant au polisson ou à l'intrigante qui nous a écrit...

SCÈNE III.

LES MÊMES, ADOLPHE.

ADOLPHE, entrant.

Me voilà!...

M. COQUELET.

Hein!

THÉODORE.

Ah! c'est M. Adolphe, le sergent.

ADOLPHE.

Qui vient faire les comptes de la compagnie avec M. Coquelet.

M. COQUELET.

Oui, vous prenez bien votre temps pour ça !

ADOLPHE.

O ciel !... mademoiselle Pauline a pleuré... (Bas.) J'ai parlé à mademoiselle Bernard !... mais Théodore...

PAULINE, bas.

Je le déteste !...

ADOLPHE.

Ah !... (Bas à mademoiselle Bernard.) Avez-vous parlé pour moi ?...

Mlle BERNARD.

Et le moyen ! c'est un ours !

M. COQUELET.

Théodore, tu vas régler les comptes de la compagnie avec M. Adolphe... je vous rejoins... et vous, Pauline, allez essuyer vos yeux... que je ne voie plus de larmes... morbleu ! ça me fait mal aux nerfs comme à ma femme !...

THÉODORE.

Et à moi donc !... j'ai les nerfs dans un état... (A Madeleine.) Laisse le pâté... je n'ai pas fini !...

MADELEINE.

En voilà des nerfs qui ont de l'appétit !

Mlle BERNARD.

Allons, mon enfant, allons... (Bas à Coquelet et à sa femme.) Cousin, cousine, comment le trouvez-vous ?...

M. COQUELET.

Qui ça ?...

Mme COQUELET.

Qui donc ?...

Mlle BERNARD.

Ce jeune homme... M. Adolphe.

Mme COQUELET.

Il est charmant !...

M. COQUELET.

Quelle question !... c'est un bon garçon, remplissant très-bien ses fonctions d'employé aux finances, et de sergent dans la garde nationale.

Mlle BERNARD.

S'il vous demandait Pauline...

M. COQUELET et Mme COQUELET.

Pauline !...

PAULINE, redescendant en scène.

Plaît-il ?...

THÉODORE, de même.

Qu'est-ce qu'elle dit ?...

ADOLPHE, de même.

Monsieur !...

M. COQUELET.

Rien, rien... allez donc ! (A mademoiselle Bernard, à demi-voix.)

Air : *Gentille Moscovite.*

De cet amour, ma chère,
Ne parlez pas chez nous !...
Tâchez, s'il sait vous plaire,
De le garder pour vous !

ENSEMBLE.

M. COQUELET.

Mieux que vous, à Pauline
Je sais l'époux qu'il faut,
Je m'y connais, cousine,
Ou je ne suis qu'un sot.

Mme COQUELET, à part.

Non, mon fils à Pauline
N'est pas l'époux qu'il faut,
Je saurai, j'imagine,
Tous les mettre en défaut.

Mlle BERNARD.

Théodore, à Pauline
N'est pas l'époux qu'il faut.
Mais monsieur, j'imagine,
Aura le dernier mot.

PAULINE.

C'en est fait, j'imagine,
Je prendrai, s'il le faut,
L'époux qu'on me destine,
Mais je mourrai bientôt.

THÉODORE.

Oui, vraiment à Pauline
Je suis l'époux qu'il faut.
Je le serai, cousine,
Ou je ne suis qu'un sot.

ADOLPHE.

C'est un fat, j'imagine,
J'agirai s'il le faut,
Il n'aura pas Pauline,
Je le tûrai plutôt.

(Mademoiselle Bernard sort avec Pauline par la porte de gauche. — Théodore et Adolphe par la porte de droite. — Madeleine par le fond, emportant plusieurs choses du déjeuner. — Tous paraissent très-intrigués.)

SCÈNE IV.

M. COQUELET, Mme COQUELET.

M. COQUELET.

Adolphe ! à présent ! il aimerait Pauline !

Mme COQUELET.

Eh ! mais, il est bien... et peut-être...

M. COQUELET.

Taisez-vous ! c'est à en perdre l'esprit que j'ai...

Mme COQUELET, à part.

Tu n'y perdras rien, mon ange !...

M. COQUELET.

C'est à se casser la tête contre les murs, si l'on ne craignait pas de se faire mal !

Mme COQUELET, le câlinant.

Charles, mon chéri, pourquoi te tourmenter ainsi ? mais si elle n'aime pas notre fils Théodore !

M. COQUELET.

Je veux qu'elle l'aime... est-ce donc si difficile, comme s'il n'était pas bien, mon fils, que diable ! je n'avais rien de plus que lui quand j'ai voulu te plaire.

Mme COQUELET, à part.

Aussi, s'il croit qu'il m'a plu !...

M. COQUELET.

Vous dites ?...

Mme COQUELET.

Il est plus jeune qu'elle.

M. COQUELET.

Bast ! de quelques mois !...

Mme COQUELET, vivement.

De deux ans ! (Se reprenant.) Et puis, mon petit chat, si Pauline et Adolphe s'aimaient...

M. COQUELET.

Mais quand je vous dis qu'ils ne s'aiment pas, que je ne le veux pas !... (Avec mystère.) Que ça ne se peut pas.

Mme COQUELET.

Ah ! comme tu me dis cela, mon amour !...

M. COQUELET.

Il faut que Pauline épouse Théodore... parce que j'ai toujours été un honnête homme... et que je tiens à rester honnête homme...

Mme COQUELET.

Ah ! mon Dieu ! ce n'est pas ce qui te manque !

M. COQUELET.

Et je cesserais de l'être, s'il fallait rendre mes comptes de tuteur à un étranger... ah !...

Mme COQUELET.

Comment ! je ne comprends pas.

M. COQUELET.

Tu ne comprends pas que mes spéculations dans les mines, dans les bitumes et autres industries, ont écorné ma fortune et un peu celle de Pauline ?

Mme COQUELET.

O ciel !

M. COQUELET.

Et que s'il fallait en rendre compte à un autre que Théodore...

Mme COQUELET.

J'y suis !...

M. COQUELET.

C'est heureux !... au lieu qu'avec mon fils, ça va tout seul.

Air *du Verre*.

Et puisque tu veux tout savoir,
Tu comprends enfin, j'imagine,
Pourquoi je n'ai plus qu'un espoir,
C'est d'unir mon fils à Pauline.
En famille discrètement
Je fais mes comptes... Voilà comme,
En s'y prenant honnêtement,
On reste toujours honnête homme.

Mme COQUELET.

Ah ! mon Dieu !... ah !

M. COQUELET.

Bon ! qu'est-ce qui te prend !

Mme COQUELET.

Cette nouvelle que vous venez de m'apprendre... ce mariage forcé, ce... ah ! je crois que je vais me trouver mal !...

M. COQUELET.

Allons donc ! je n'ai pas le temps !... va prendre du tilleul !...

THÉODORE, dans la coulisse.

Viens-tu, papa ?...

M. COQUELET.

Bon ! à l'autre !...

Mme COQUELET.

Alors, je te laisse, bon ami !... (A part.) Oh ! j'en mourrai... (Haut.) Adieu, bon ami !

M. COQUELET.

Adieu, adieu.

(Elle sort par la gauche.)

SCÈNE V.

M. COQUELET, THÉODORE, PHŒBUS, un peu endimanché.

THÉODORE, paraissant à la porte de droite.

Viens-tu, papa ?

M. COQUELET.

Eh ! va-t'en au diable !

PHŒBUS, passant la tête à la porte du fond.

Hum ! Hum !

M. COQUELET.

Qui va là ? ah ! M. Pho-e-bus !

PHŒBUS.

M. Coqu-e-let !

M. COQUELET.

Ah ! c'est ce vieil imbécile !...

PHŒBUS, entrant.

Pour vous rendre ses devoirs...

THÉODORE.

Qu'est-ce que c'est que ça ?...

PHŒBUS, regardant alternativement Coquelet et Théodore.

Ah ! c'est effrayant.

AIR *de Julie.*

Ah ! mon Dieu ! quelle ressemblance !

THÉODORE.

Le vieil écrivain !... Est-il gris ?

PHŒBUS, à Théodore.

C'est monsieur votr' père, je pense ?

THÉODORE.

Parbleu !...

PHŒBUS, à Coquelet.

C'est monsieur votre fils ?

M. COQUELET.

Parbleu !...

PHŒBUS.

Ça s'voit assez, j'espère...
« Talis pater, talis filius, » malin !

THÉODORE.

Vieux flatteur !

PHŒBUS.

Oui... (A part.) ça veut dire en latin
Qu'il est aussi laid que son père.

THÉODORE.

Qu'est-ce qu'il rabâche là ?

M. COQUELET.

Voyons, voyons ! que me voulez-vous ? pourquoi venez-vous vous jeter au milieu de nos chagrins de famille ?

PHŒBUS.

Bah ! vous avez des chagrins de famille... j'en suis bien fâché.

M. COQUELET.

Finissons... qu'est-ce qu'il y a ?...

PHŒBUS.

Il y a que voici le rapport en question... copié de ma propre main... bâtarde soignée.

M. COQUELET, le prenant.

Eh ! donnez donc !...

THÉODORE.

Ah ! c'est le rapport que M. Adolphe attend.

PHŒBUS.

C'est cinq francs, prix courant !... et ce n'est pas volé ! ai-je eu de la peine à déchiffrer... des pattes de mouche... de véritables pattes de mouche ; et puis vous descendez à la cave, vous montez au grenier... (A Théodore.) M. votre père écrit comme un véritable angora... et des pâtés !... Ah ! scélérat de M. Coqu-e-let !... en faites-vous de ces pâtés !...

M. COQUELET, examinant le rapport.

Ah ! mon Dieu ! quel rayon lumineux !...

(Cherchant dans sa poche.)

THÉODORE.

Quoi donc, papa ?...

PHŒBUS, près de la table.

A propos de pâté, en voilà un...

M. COQUELET, comparant les deux écritures.

Écrivain ! écrivain !... eh bien ! qu'est-ce que vous faites là ?

PHŒBUS.

J'en accepterais bien une tranche pour mon dessert.

M. COQUELET.

Une tranche de quoi ?...

PHŒBUS.

De ce pâté !

M. COQUELET.

Eh ! prends tout, malheureux, et réponds-moi !

PHŒBUS, prenant le pâté.

Merci !... je l'entortillerai dans du papier.

THÉODORE.

Comment, papa ! tu donnes mon déjeuner à ce vieux ?

M. COQUELET.

Réponds !... réponds !... Eh ! oui, oui... c'est ça ; ce rapport est bien de toi ?

PHŒBUS.

C'est-à-dire de moi, non !... je l'ai copié. (Regardant son pâté.) Ça me fera un souper de Lucullus !

THÉODORE.

Qu'est-ce que c'est ?

PHŒBUS.

Lucullus ? c'était un gastronome romain qui faisait des soupers de Balthasar !

M. COQUELET.

Eh ! laisse là ton Balthasar !... Tu l'as copié !... toi-même, toi-même !... bien sûr ?...

PHŒBUS, occupé de son pâté.

Tiens ! qui donc... Le dedans n'est pas grand'chose...

M. COQUELET, occupé du rapport.

Hum ! le dedans !...

PHŒBUS.

Mais la croûte embaume !

M. COQUELET.

Allons donc !... c'est de ce rapport que je parle, vieux misérable, vieux gueux, vieux infâme !...

PHŒBUS.

Dites donc, vous, je crois que vous me dites des sottises !...

THÉODORE.

Qu'est-ce donc, papa ?...

M. COQUELET.

Ce que c'est ? ce que c'est ?... oh ! j'étouffe de joie et de colère !... ah ! ah ! ah !... tiens !... tiens !...

PHŒBUS.

Bon ! il rit !... il me fait l'effet d'être hydrophobe, ce monsieur.

THÉODORE.

Eh ! mais... cette lettre, oui... c'est la même chose... même main... même bâtarde !...

M. COQUELET, riant convulsivement.

Heim ! heim ! heim !

THÉODORE, de même.

C'est ça !... c'est ça !... c'est ça !... ah ! ah ! ah !...

PHŒBUS.

Bon ! l'autre aussi !... je m'en vas !...

M. COQUELET, le prenant d'un côté.

Approche, approche !...

THÉODORE, le prenant de l'autre côté.

Approche !...

M. COQUELET.

Ce rapport !... cette écriture !...

PHŒBUS, effrayé.

Eh bien ! est-ce qu'elle n'est pas propre mon écriture !...

THÉODORE, lui montrant la lettre.

Et cette lettre, cette lettre !...

PHŒBUS.

Tiens ! c'est encore mon écriture !...

THÉODORE.

Il avoue !...

PHŒBUS.

Pourquoi donc que je n'avouerais pas ?...

M. COQUELET.

Pour qui avez-vous écrit cette lettre à Pauline ?

PHŒBUS.

Pauline !... oh ! les oreilles me cornent de ce nom-là !

M. COQUELET, parlant en même temps que Théodore.

Répondez-moi donc !...

THÉODORE.

Par quel ordre avez-vous écrit ça ?

M. COQUELET, de même.

Qui vous l'a dictée ?

THÉODORE.

Nommez la personne !...

M. COQUELET, de même.

Vieux coquin !...

THÉODORE.

Vieux scélérat !...

PHŒBUS.

Bien ! bien ! si vous parlez toujours ensemble, le moyen de vous entendre ?...

M. COQUELET.

Répondez-moi !

THÉODORE, levant la main sur lui.

Parleras-tu !... ou !...

PHŒBUS, acculé dans un coin du théâtre.

A bas les mains !... les mains n'en sont pas! à bas les mains!... ne m'approchez pas !... je me mettrais en colère aussi, moi! je me défendrai *unguibus et rostro !*... à coups de pied, à coups de poing.

M. COQUELET, rageant.

Il me fera mourir!

THÉODORE, criant.

Nomme! nomme! nomme!

PHŒBUS, criant de même.

Mais qui? qui? qui?...

M. COQUELET, criant aussi.

Mais l'auteur de cette lettre.

THÉODORE, de même.

Écrite hier !... par toi !...

PHŒBUS, criant comme eux.

Mais donnez donc !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES; Mlle BERNARD, MADELEINE, PAULINE, ADOLPHE.

ENSEMBLE.

M. COQUELET, THÉODORE.

AIR : *Qu'il avait de bon vin !...* (Comte Ory.)

Réponds-nous, ou sinon
On saura tout de bon
Te mettre à la raison !

Vieux coquin, prends-y garde,
Réponds-nous, ou soudain
Je te fais par la garde
Mettre au poste voisin!

PHŒBUS.

Quel bruit! Taisez-vous donc!
Vous allez tout de bon
Ameuter la maison!
Eh! messieurs, prenez garde!
Ou bien je sors soudain,
Et je crie à la garde
Jusqu'au poste voisin.

Mlle BERNARD, PAULINE, ADOLPHE, MADELEINE, entrant.

Quel bruit dans la maison!
Que se passe-t-il donc?
Ici s'égorge-t-on?
Dans la rue on regarde,
On s'assemble et ce train,
Peut effrayer la garde
Dans le poste voisin!...

PAULINE.

Mon tuteur!...

Mlle BERNARD.

Mon cousin!

MADELEINE.

Est-ce qu'on se tue ici!...

M. COQUELET.

Silence donc!... nous sommes à la piste du coupable!... nous le tenons!...

PHŒBUS, occupé de la lettre.

J'y suis!... oui! hier, c'est ça!... je crois y être.

THÉODORE.

Ah! enfin!... il va nommer...

PHŒBUS

Je me rappelle... c'est un homme ou une femme...

ADOLPHE, s'avançant.

De quoi s'agit-il donc ?

PHŒBUS, l'apercevant.

Ah !... c'est lui !... le voilà ! je le reconnais !...

THÉODORE.

M. Adolphe !

M. COQUELET.

Mon sergent !

ADOLPHE, à part.

Ciel ! ce vieil écrivain !

MADELEINE.

C'est le père Phœbus !...

PHŒBUS.

Tiens ! tiens ! tiens ! bonjour, Madeleine... me voilà en pays de connaissance !...

M. COQUELET, à Adolphe.

Restez donc, monsieur Adolphe !... il faut que ça se débrouille.

PHŒBUS.

Je ne demande pas mieux... débrouillons !

ADOLPHE.

Je ne sais ce que vous voulez dire...

THÉODORE.

C'est bien M. Adolphe qui vous a dicté...

PHŒBUS.

Ah ! c'est M. Adolphe... Eh bien ! c'est M. Adolphe !

ADOLPHE.

Je ne connais pas cet homme-là.

PHŒBUS.

Mais moi je vous connais... à telles enseignes qu'il ne m'a pas payé le pari pour le petit chien... (Apercevant mademoiselle

Bernard.) Eh ! tenez, juste ! voilà la maman du petit chien... comment va-t-il notre petit chien !...

Mlle BERNARD.

Que dit cet insolent?

ADOLPHE.

Il ne sait ce qu'il dit !...

PHŒBUS.

Je dis que vous me devez tous deux...

M. COQUELET.

Silence !... il ne s'agit ni de pari, ni de chien, ni de mademoiselle Bernard.

PHŒBUS.

Ah ! c'est mademoiselle Bernard !...

THÉODORE.

Mais de cette lettre anonyme... dictée à ce vieil écrivain par M. Adolphe !

PAULINE.

Comment? cette lettre !... c'était de vous, monsieur Adolphe !

ADOLPHE.

Mais ! mademoiselle !

Mlle BERNARD.

Avoir recours à de pareils moyens... ah !... fi !... vous servir de la main... (Montrant Phœbus.) de ça !

PHŒBUS, qui a repris son pâté pendant la discussion.

Comment ! de ça !... elle m'appelle de ça, la vieille.

M. COQUELET.

C'est une indignité ! Justement, il l'aimait.

PAULINE.

Cette lettre de ma mère, c'était un mensonge !.... je ne vous le pardonnerai pas.

ADOLPHE.

De votre mère ! cette lettre.

THÉODORE.

Pardieu ! démentez-la donc ! tenez. Ah ! vous étiez mon rival !... ah! pas gêné !...

ADOLPHE, qui parcourt la lettre.

Ah ! permettez ! permettez !... mais non ! mais non !... Cette lettre n'est pas de moi, ce n'est pas moi qui l'ai dictée ! je le jure sur l'honneur.

TOUS.

Allons donc !...

M. COQUELET.

Mais l'écrivain aussi a juré sur l'honneur.

PHŒBUS.

Moi, je n'ai pas juré !... j'ai dit...

THÉODORE.

Tais-toi ! tais-toi !

(Phœbus mange de la croûte de pâté.)

ADOLPHE.

Écoutez et jugez vous-même ! (Lisant.) « Ne te marie pas, je « te le demande en grâce, je t'en conjure par mon amour de « mère. » Je vous en fais juge ! est-ce que je lui dirais de ne pas se marier, à mademoiselle Pauline, moi qui l'aime ! moi qui demande sa main !... moi qui brûle d'être son époux.

PHŒBUS, la bouche pleine.

C'est assez juste.

M. COQUELET.

Et il mange encore! il mange !... lui l'auteur de toute cette intrigue !...

PHŒBUS.

Tiens ! il faut peut-être que je me laisse mourir de faim !...

Mlle BERNARD.

Mais, en effet, ce ne peut être lui !...

PAULINE.

C'est donc ma mère !...

ADOLPHE.

Et cette phrase : « L'honneur me fait un devoir de me taire... »

PHŒBUS, la bouche pleine et criant comme frappé d'une idée subite.

Ah ! ah !

THÉODORE.

Bon ! voilà qu'il étouffe !

PHŒBUS, prenant le milieu de la scène.

Cette lettre !... je me rappelle...

THÉODORE.

Ah ! qui donc ?

PHŒBUS.

C'est une dame qui m'a dicté ça ?... oui, oui, c'est une dame...

ADOLPHE.

Là, voyez-vous !... ce n'est donc pas moi !

PHŒBUS.

Vous en avez écrit une autre, vous !...

M. COQUELET.

O ciel ! la première peut-être...

PHŒBUS.

Je dois avoir le brouillon chez moi !

M. COQUELET.

Ah ! nous le verrons... mais celle-ci.... celle-ci !...

PHŒBUS.

Je le répète, c'est une dame, parbleu ! c'est comme si je la

voyais... je ne sais pas son nom par exemple... mais... (S'écriant.) Ah!... (Tout le monde se rapproche et se presse autour de lui pour écouter ce qu'il va dire.) Elle ne m'a pas payé non plus! (Tout le monde s'éloigne avec humeur.)

THÉODORE.

Il bavarde! il bavarde!...

M. COQUELET.

Pour nous faire perdre le fil!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme COQUELET.

Mme COQUELET, entrant vivement.

Mon mari! mon mari!...

PHŒBUS, la voyant.

Ah!...

M. COQUELET.

Silence, nous tenons l'écrivain et il va nommer le coupable...

Mme COQUELET.

Comment! que voulez-vous dire?... (Reconnaissant Phœbus.) Oh!

PHŒBUS, à part.

J'ai dit *ah!*... elle a dit *oh!*... il y a reconnaissance.

PAULINE.

Parlez, parlez, monsieur, et si vous connaissez ma mère...

Mlle BERNARD.

Nommez-la!...

M. COQUELET.

C'est-à-dire la dame à la lettre...

TOUS.

Nommez-la!...

Mme COQUELET, allant à lui.

Certainement, brave homme, il faut... (Arrivée près de lui, elle dit bas.) Taisez-vous, ou je suis morte!...

PHŒBUS, à part.

Bon! ça se rembrouille!

M. COQUELET.

Ma femme, laisse parler cet homme!

PHŒBUS, à part.

Ah! il paraît que c'est la femme de M. Coqu-e-let!...

ADOLPHE.

Oui, oui, laissez-le parler... car je veux qu'on sache bien qu'il m'a calomnié!...

Mme COQUELET, passant de l'autre côté.

Parlez, brave homme, parlez!... (Lui serrant la main.) Silence!...

PHŒBUS, à part.

C'est ça!.. parlez!.. et silence!... c'est facile.

THÉODORE.

Parlez donc...

PHŒBUS.

Parler, parler!... et si je dois compromettre quelqu'un.

M. COQUELET.

Ça ne vous regarde pas!...

Mlle BERNARD.

Au fait, si ça doit faire du tort au prochain...

M. COQUELET.

Eh! laissez-moi donc tranquille, vous!

THÉODORE, passant brusquement près de Phœbus.

Est-ce que vous n'avez pas mis le désordre dans cette maison avec votre lettre! (Il regagne sa place.)

PHŒBUS.

Ce n'est pas moi !...

M. COQUELET.

Je vois ce qu'il lui faut au vieux scélérat !... Fais-nous la connaître cette femme !... et je te donne cinquante francs !...

PHŒBUS, vivement.

Ah ! cinquante francs !...

Mme COQUELET, bas.

Et moi, quatre-vingts !

PHŒBUS.

Bah !... Ah ! cinquante francs !... pour qui me prenez-vous ?

M. COQUELET.

Je t'en donne... cent !...

Mme COQUELET, bas.

Moi, cent cinquante !

PHŒBUS, à part.

Me voilà à l'enchère ! (Haut.) Cent francs ! tout ça !...

M. COQUELET.

Je t'en donne deux cents...

Mme COQUELET, bas.

Et moi, cent écus !...

PHŒBUS, à part.

Ça monte !... ça monte !...

M. COQUELET.

Eh bien !

PHŒBUS.

Allez !... allez !... vous restez là ?... laissez-moi donc tranquille avec vos deux cents francs. J'ai mieux que ça !...

TOUS.

Oh ! oh !...

THÉODORE.

Voyez-vous ! voyez-vous ! on l'a corrompu !

M. COQUELET.

Air :

On l'aura payé pour se taire.

PHŒBUS.

Au moins c'est la première fois!
Payez-moi pour parler.

THÉODORE.

Mon père,
Il veut trop d'argent, je le vois.

PHŒBUS.

Tiens, chaqu' jour on en a la preuve,
Des particuliers très-connus
Toujours vendus,
Et revendus,
Plus cher encor demain seront vendus...
Moi j'suis d'la marchandis' tout' neuve,
Et ça vaut bien quelqu' chos' de plus !

M. COQUELET.

Eh bien! cent écus!... quatre cents francs !

Mme COQUELET, bas.

Vingt-cinq louis!

PHŒBUS, bas.

Vingt-cinq louis, des vieux!... c'est six cents francs ! (Haut.) Allez toujours !

M. COQUELET.

Vingt-cinq napoléons!...

PHŒBUS.

Ce n'est que cinq cents francs !

M. COQUELET.

Pas un sou de plus.

PHŒBUS.

Alors n'en parlons plus ! (Bas à madame Coquelet.) Adjugé de ce côté-ci !

THÉODORE.

Ah ! c'est trop fort !

M. COQUELET, criant.

Mais, vieux malheureux !... *cinque* cents francs.

PHŒBUS, criant.

Vous m'en donneriez *cinque* cent quatre-vingt-dix-neuf que je ne dirais rien... ah ! ah ! voilà comme je suis ! la probité même !

THÉODORE, hors de lui.

Il faut le jeter par la fenêtre !...

PHŒBUS.

Ah çà ! ce petit là-bas a toujours des idées !...

M. COQUELET.

Laissez-moi avec lui !...

THÉODORE.

Comment ! papa, seul !

Mme COQUELET, avec inquiétude.

Mon ami !

Mlle BERNARD.

Il y a tant de malfaiteurs.

PAULINE, s'approchant de Phœbus.

Ah ! monsieur, si vous la connaissez... je vous en prie...

PHŒBUS.

Plaît-il, mademoiselle ?...

Mme COQUELET, faisant passer Pauline.

Venez, ma chère enfant... laissez ce vieux menteur... (Bas à Phœbus.) Je reviendrai !

M. COQUELET, repoussant tout le monde.

Laissez-moi avec lui... je veux rester avec lui !...

PHŒBUS.

Qu'est-ce qu'il veut donc me faire !

Air *du Comte Ory*.

ENSEMBLE.

TOUS, excepté Phœbus.

Oui, de ce vieux fripon
Il faut avoir raison...
Qu'il nous dise ce nom !
Ou bien qu'il prenne garde,
Car nous viendrons soudain
Le faire par la garde
Mettre au poste voisin.

PHŒBUS.

Mais sortez, sortez donc !
Quel bruit, quel carillon !
Vous troublez la maison !...
Mais sur moi prenez garde
De porter votre main,
Ou je crie à la garde
Jusqu'au poste voisin !

(Tout le monde sort lentement, excepté Coquelet, Théodore et Phœbus.)

PHŒBUS, pendant que tout le monde sort.

Il faut donc que cette grosse ait un intérêt à écrire à la petite... mais puisque l'autre... car il paraît que ce mariage... ah bien ! oui, mais...

THÉODORE, revenant et lui criant aux oreilles.

Vieux gueux !... (Coquelet entraîne Théodore qui sort par la porte du fond.)

PHŒBUS, sautant de peur.

S'il est permis de faire des peurs comme ça !... Oh ! famille de rougets !... on a bien raison de dire : tout bon ou tout mauvais, et ceux-là sont de la dernière catégorie !...

SCÈNE VIII.

PHŒBUS, M. COQUELET.

M. COQUELET.

Et maintenant à nous deux, monsieur Pho-e-bus !

PHŒBUS.

A nous deux, monsieur Coqu-e-let.

M. COQUELET.

Coquelet ! entends-tu ! Coquelet ! Coquelet ! Coquelet !

PHŒBUS.

Eh bien, oui ! eh bien, oui ! eh bien, oui !

M. COQUELET.

Tu es un vieux scélérat !... on t'a gorgé d'or !...

PHŒBUS.

Ah ! oui, parlons-en !... c'est ça que je suis joliment cousu !

M. COQUELET.

Mais écoute-moi bien ! Je te renferme ici, et je vais trouver le commissaire de police !...

PHŒBUS.

Hum ! Plaît-il ! le commissaire de police !...

M. COQUELET.

Il te forcera bien à parler, lui !...

PHŒBUS.

Tiens !... je m'en fiche pas mal du commissaire de police !... je suis libre, moi !... libre de m'en aller, et je m'en vas, avec mon pâté !...

M. COQUELET, le retenant.

Tu resteras !... jusqu'à ce que tu te sois expliqué !... et en attendant, puisque tu écris si bien les lettres anonymes, tu vas m'en écrire une !... (Il va s'asseoir au bureau à droite et écrit.)

PHŒBUS.

Dame ! je veux bien ! ce sera toujours ça de gagné : vous savez le prix... c'est trente-cinq sous. (Apercevant Adolphe qui paraît dans le fond à la porte dont il ouvre un seul battant.) Ah !

ADOLPHE, lui faisant signe et bas.

Chut !... ne donnez pas mon brouillon !... ne me perdez pas !

PHŒBUS.

Ah ! c'est donc vous !...

M. COQUELET.

Hein ?... qu'est-ce que tu dis ? (Adolphe disparaît.)

PHŒBUS.

Moi ! je n'ai pas soufflé !

ADOLPHE, reparaissant.

Cent écus si tu te tais.

PHŒBUS.

Et cent francs que vous me devez...

ADOLPHE.

Ça fait quatre cents francs !

PHŒBUS.

Que vous me paierez !...

ADOLPHE.

Je t'en donne ma parole d'honneur!

PHŒBUS.

J'aimerais mieux de l'argent comptant.

ADOLPHE.

Et si dans tout ça, tu peux pousser à mon mariage !... ça fera cinq cents francs !...

PHŒBUS.

Ah bah !

M. COQUELET, se levant.

Mais à qui diable en as-tu donc ? (Adolphe disparaît.)

PHŒBUS.

Mais qu'est-ce que vous avez donc dans les oreilles ?

M. COQUELET.

Tu vas te mettre là, et écrire cette lettre de la même main que celle d'hier.

PHŒBUS.

De la main droite.

M. COQUELET.

Pour lui ordonner de m'obéir !... elle croira que c'est encore de sa mère... et pendant ce temps-là je vais trouver le commissaire de police.

PHŒBUS.

Mais non, je vous en prie !

M. COQUELET.

Je te dis, moi, que s'il y a moyen de te faire coffrer...

PHŒBUS.

Mais permettez donc !...

M. COQUELET.

Tu le seras !... coffré !...

PHŒBUS.

Pas de bêtises !... (M. Coquelet ferme la porte et donne un tour de clef.)

SCÈNE IX.

PHŒBUS, seul.

Bon !... il me renferme !... c'est que je ne m'en fiche pas du tout du commissaire de police !... un gros borgne qui me regarde toujours d'un air louche, quand il passe devant mon établissement ; il m'en veut parce que j'ai cassé ses carreaux...

dans la révolution de juillet !... Je m'étais révolté comme les autres ! Je chantais la Marseillaise, moi !

Allons, enfants de la patrie !...

Il n'a pas oublié ça, ce vieux !... il serait capable de me faire mettre au violon... sous prétexte... et provisoirement !... Ah ! dame ! je n'entends pas ça, et s'il faut nommer... je nommerai, ma foi ! tant pis pour la grosse !... je la nommerai !...

SCÈNE X.

PHŒBUS, Mme COQUELET.

Mme COQUELET, qui est entrée mystérieusement vers la fin du monologue et se trouve tout près de Phœbus.

Me voici.

PHŒBUS.

Ah !...

Mme COQUELET.

Chut !

PHŒBUS.

Dieu ! que vous m'avez fait mal !...

Mme COQUELET.

Attendez !... (Elle va fermer la porte au verrou.) Fermons la porte !...

PHŒBUS.

Elle est forte pour fermer les portes, celle-là ! Elle est fermée en dehors !... elle va la fermer en dedans : du diable, si elle s'ouvre toute seule !...

Mme COQUELET.

Monsieur !... vous ne m'avez pas reconnue tout à l'heure ?

PHŒBUS.

Si fait ! je vous ai parfaitement reconnue !...

Mme COQUELET.

Vous ne m'avez pas trahie du moins... c'est d'un honnête homme !...

PHŒBUS.

Très-honnête !... nous avons dit vingt-cinq louis, vieux style !...

Mme COQUELET.

Vous les aurez !... mais quoi qu'il arrive, vous persisterez à vous taire...

PHŒBUS.

Ah ! mais écoutez donc ! il y a des circonstances... si l'on me flanque en prison !...

Mme COQUELET.

C'est égal !

PHŒBUS.

Comment ! c'est égal !...

Mme COQUELET.

On n'a pas le droit !...

PHŒBUS.

On le prendra le droit... et quand j'y serai, j'y serai !...

Mme COQUELET.

Mais mes vingt-cinq louis...

PHŒBUS.

Vos vingt-cinq louis... je ne dis pas, mais...

Mme COQUELET.

Mais, monsieur, je mets mon honneur entre vos mains !...

PHŒBUS.

Votre honneur ! votre honneur ! (A part.) Il est gentil, son honneur !...

Mme COQUELET.

Ah ! monsieur !... vous voyez devant vous une pauvre femme qui a versé bien des larmes !... vous ne voulez pas me tuer !...

PHŒBUS.

Ah ! Seigneur, mon Dieu ! je n'ai jamais tué personne !

Mme COQUELET.

Vous me tueriez, si vous me nommiez!... Et ma pauvre fille!...

PHŒBUS.

La fille de votre mari...

Mme COQUELET.

Eh! non!...

PHŒBUS.

O ciel!...

Mme COQUELET.

Grand Dieu!... j'en ai trop dit... Eh bien! oui, monsieur... oui... puisque j'ai commencé à rougir devant vous...

PHŒBUS.

Bah! vous avez rougi... (A part.) Je ne m'en suis pas aperçu...

Mme COQUELET.

Eh bien! oui, je suis sa mère!...

PHŒBUS.

Pas possible!... oh!

Mme COQUELET, après s'être recueillie un instant.

J'étais jeune et jolie!

PHŒBUS.

En quelle année?

Mme COQUELET.

C'était en 1813.

PHŒBUS.

Que ça!

Mme COQUELET.

Trop jolie, hélas! puisque j'attirais sur moi tous les regards d'une jeunesse audacieuse et inconsidérée... C'était sous l'empire... j'avais un cousin dans les vélites... nous nous aimions... il allait repartir après un congé de trois mois, pendant lesquels il m'avait fait une cour assidue... mais honnête!... que voulez-vous, il allait me quitter... je pleurais, il paraissait si malheureux... c'était le dernier jour...

PHŒBUS.

Oh ! oui, j'entends... au bout du fossé...

Mme COQUELET.

Il devait être mon époux à son retour...

AIR NOUVEAU de *M. Masset.*

Quand on est jeune, agréable et sensible,
Qu'on a du cœur, de l'abandon, des nerfs,
Peut-on demander l'impossible...
La pauvre femme est sujette aux revers.

PHŒBUS.

Pour sa vertu quelle épitaphe !

Mme COQUELET.

Enfin je fis... je me confie à vous...
Une faute...

PHŒBUS.

Oui !.. ce que chez vous
On appelle un' faute d'orthographe.

Mme COQUELET.

Il partit... et moi, je restai avec... avec son image !... quelques mois après, on nous annonça sa mort en Espagne sous les yeux de l'empereur...

PHŒBUS.

L'empereur !... oh oui !

Mme COQUELET.

Ce fut alors que M. Coquelet demanda ma main... j'étais sans fortune... il était riche... on ne lui parla pas de ma fille...

PHŒBUS.

Votre... ah !... ah ! diable ! l'image du vélite anonyme !...

Mme COQUELET.

M. Coquelet aurait tout rompu.

PHŒBUS, à part.

Je crois bien ! pauvre cher homme !... On croit épouser une

demoiselle... demoiselle... et il se trouve qu'on épouse... (Prenant une prise.) la mère et l'enfant se portent bien.

Mme COQUELET.

Mais jugez, monsieur, jugez de mon malheur!... à peine eus-je épousé mon époux... qu'il revient...

PHŒBUS.

Monsieur votre époux!

Mme COQUELET.

L'autre, le vélite!...

PHŒBUS.

Il était mort!...

Mme COQUELET.

Il n'était que prisonnier!... il se chargea de son enfant dont la naissance était restée un mystère, et lorsqu'il mourut de...

PHŒBUS.

De son amour?

Mme COQUELET.

Oui, et d'une maladie mortelle.

PHŒBUS.

Il ne pouvait pas en réchapper.

Mme COQUELET.

Il nomma M. Coquelet tuteur de sa fille... de notre fille... et aujourd'hui, comprenez-vous? cet infernal M. Coquelet qui veut marier Pauline... à notre fils!...

PHŒBUS.

Ah! oui! je saisis.

Mme COQUELET.

Concevez-vous! le frère, la sœur!... cela ne vous fait-il pas dresser les cheveux sur la tête?

PHŒBUS.

Non!... je n'en ai pas!... c'est tout gazon...

Mme COQUELET.

Rien, hélas ! ne peut arrêter M. Coquelet !... il est pressé d'en finir !... parce qu'il a écorné la fortune de Pauline... et qu'il craint d'être obligé d'en rendre compte !... au lieu qu'avec son fils !...

PHŒBUS.

Ah ! Seigneur Dieu !... j'y suis !...

Mme COQUELET.

Silence !...

PHŒBUS.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?

Mme COQUELET, à demi-voix.

Pauline !... ma fille !... ah ! monsieur !... silence ! (Pauline entre par la même porte que madame Coquelet.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE.

Grand Dieu !... vous ici, madame... je ne savais pas... je ne prévoyais pas.

Mme COQUELET.

Quoi !... qu'est-ce, ma chère enfant ?... je pressais ce brave homme de s'expliquer.... de nommer la personne...

PAULINE.

Ma mère !... oh ! oui, monsieur, nommez-la, faites-la-moi connaître !...

PHŒBUS.

Mais c'est que je ne sais pas... si... si... (Madame Coquelet lui fait signe de se taire. Bas à madame Coquelet.) Au fait... il n'y aurait peut-être pas de mal !...

Mme COQUELET, bas.

O ciel ! y pensez-vous !

PAULINE.

Ma mère, monsieur... ah! je vous le demande en grâce, nommez-la-moi! sans elle, je suis seule, seule au monde! je dois obéir à des ordres qui feront mon malheur!... si elle était là, je serais heureuse, je ne demanderais plus rien! je mourrais contente!...

PHŒBUS.

Pauvre petite! elle m'attendrit.

PAULINE.

Ah! vous êtes ému... je vois des larmes dans vos yeux!... parlez, monsieur, parlez, faites-moi connaître cette femme mystérieuse, et tout ce que j'ai est à vous... mes bijoux! mes épargnes!... je vous devrai plus que la vie!...

Air : *O mon ange, veille sur moi.*

Parlez, monsieur, parlez, dissipez mes alarmes!
Et ce que je possède à l'instant est à vous!

PHŒBUS.

Ça m'étouffe! ah! ma foi! je pleure à chaudes larmes,
Je n'y tiens plus!...

Mme COQUELET, bas.

O ciel!... Écrivain, garde à nous!

PAULINE.

Rendez-la-moi, monsieur, ah! rendez-moi ma mère!
Écoutez votre cœur, il s'émeut, je le voi!...

Mme COQUELET bas.

Ne me trahissez pas!...

PAULINE.

Exaucez ma prière!...
O ma mère!... Rendez-la-moi!...

PHŒBUS, la soutenant sur son bras gauche.

Bien! elle se trouve mal!...



Mme COQUELET.

Évanouie!... mon enfant!... ah! c'est trop d'émotion!... les nerfs... je suis morte!...

PHŒBUS, la retenant sur son bras droit.

Très-bien! et de deux!... madame! mademoiselle... c'est lourd en diable... de ce côté-là surtout!... c'est un plomb. (On frappe.) Très-bien! on frappe à présent...

M. COQUELET, en dehors.

Ouvrez!... ouvrez donc!

PHŒBUS.

Ouvrez! ouvrez! s'il croit que c'est facile!... quelle diable d'affaire je me suis mise sur les bras!...

M. COQUELET, de même.

Ouvrez donc!...

PHŒBUS, criant.

Un instant!... je suis occupé!...

M. COQUELET, de même.

Veux-tu ouvrir?

Mme COQUELET, se relevant, à demi-voix.

Ciel! mon mari!

PHŒBUS.

Ouf! il était temps! j'allais lâcher.

Mme COQUELET.

Nous sommes perdus!... Pauline! Pauline!

PAULINE.

Eh bien! quoi!... ma mère, où est-elle

ENSEMBLE.

Mme COQUELET.

Air : *Vaudeville des Couturières.*

Sortons, ne disons rien !
Il faut surtout agir avec mystère !
Sortons, ne disons rien,
Sachez vous taire
Et je vous paierai bien !...

PHŒBUS.

Sortez, ne dites rien,
Il faut surtout agir avec mystère !...
Sortez, ne disons rien,
Sachons nous taire,
Et je me tiendrai bien !...

M. COQUELET, en dehors.

Ouvriras-tu, vieux coquin !...
(Madame Coquelet et Pauline sortent par la petite porte.)

M. COQUELET, frappant plus fort et criant.

Ah ! tu ne veux pas ouvrir !...

PHŒBUS.

Eh ! attendez donc !... on y va !... Dieu ! si pour toutes les lettres que j'écris, il m'arrivait des histoires pareilles !... (Il ouvre.)

SCÈNE XII.

M. COQUELET, PHŒBUS.

M. COQUELET.

Qu'est-ce que vous faisiez là tout seul ? qu'est-ce que vous faisiez là ?...

PHŒBUS.

Vous pouvez me fouiller, je n'ai rien pris !...

M. COQUELET.

Pourquoi étiez-vous renfermé en dedans ?

PHŒBUS.

Tiens ! pourquoi m'aviez-vous renfermé en dehors, vous !... (*A part.*) Attends, je vais te répondre.

M. COQUELET.

Il y avait quelqu'un ici !... tu parlais avec quelqu'un !...

PHŒBUS.

Dame !... cherchez...

M. COQUELET.

Vieux drôle !... le commissaire de police qui est mon ami saura bien te faire parler.

PHŒBUS.

Oh ! je n'en ai pas peur de votre commissaire !... ni de vous non plus !... avec votre figure de bouledogue ; qu'il vienne, je vous dénoncerai aussi, moi...

M. COQUELET.

Qu'est-ce que tu lui diras... qu'est-ce que tu lui diras?... mauvais sujet !...

PHŒBUS.

Je lui dirai... que vous avez voulu me faire faire un faux physique et moral... en écrivant cette lettre à la petite au nom de sa mère !... de son honnête femme de mère !...

M. COQUELET.

Que tu nommeras !...

PHŒBUS.

Que je ne nommerai pas. Je lui dirai que vous voulez la marier à votre fils qui est laid, très-laid, comme vous ! pour ne pas rendre compte de sa fortune qui est écornée ! comme vous ! ah !

M. COQUELET.

Hein ! malheureux !... ce n'est pas vrai !

PHŒBUS.

C'est vrai !...

M. COQUELET.

O ciel!... qui te l'a dit!

PHŒBUS.

Elle, donc!...

M. COQUELET.

Sa mère!...

PHŒBUS.

Eh! mais!

M. COQUELET.

Sa mère!... ici, dans cette maison!...

PHŒBUS.

Oui.

M. COQUELET.

Elle n'y est pas!

PHŒBUS.

Si fait!... (Se reprenant, à part.) ah! qu'est-ce que je dis là, moi!...

M. COQUELET.

Cette femme!... ici!... chez moi!...

PHŒBUS, à part.

Je suis pincé!... sa grosse femme est perdue... je me sauve... avec mon pâté!...

M. COQUELET, le retenant.

Tu resteras... reste!...

PHŒBUS.

Si vous me touchez, je dis ce que je sais! que vous avez écorné...

M. COQUELET.

Mais veux-tu te taire!...

PHŒBUS.

La fortune...

M. COQUELET, bas.

Te tairas-tu!...

PHŒBUS.

De votre pupille !... (Se redressant fièrement.) Ah ! je te tiens !...

M. COQUELET.

Parlons bas ! voyons, parlons bas !...

PHŒBUS.

Je le veux bien, j'aime mieux ça.

M. COQUELET.

Je suis un honnête homme.

PHŒBUS.

Et moi aussi.

M. COQUELET.

Je ne te tourmenterai pas, je ne te ferai pas de mal.

PHŒBUS.

Ni moi non plus.

M. COQUELET.

Au contraire, je te paierai pour que tu te taises !

PHŒBUS.

Eh bien ! je veux bien !

M. COQUELET.

Mais cette femme qui sait cela... qui te l'a dit, nomme-la-moi !...

PHŒBUS.

Je ne peux pas !

M. COQUELET.

Mais, qui donc ?... ici... il n'y a que ma femme qui sache...

PHŒBUS.

Ah ! votre femme ! quelle bêtise ! (A part.) Il y est !...

M. COQUELET.

Oui, oui, une bêtise !... parbleu !... mais...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MADELEINE.

MADELEINE.

Monsieur, monsieur, voilà le commissaire !...

M. COQUELET, courant à Madeleine.

Ah ! Madeleine !

MADELEINE.

Monsieur !

M. COQUELET.

Quelle femme y a-t-il ici ? quelle femme ? (Phœbus lui fait des grimaces.)

MADELEINE.

Eh bien !... il y a madame...

M. COQUELET.

Après, après !...

MADELEINE.

Mademoiselle Pauline.

M. COQUELET.

Après, après !...

MADELEINE.

Mais ! dame ! (A Phœbus.) Quand vous me ferez des grimaces, vous, là-bas !...

M. COQUELET, à Phœbus.

Ne lui faites pas de signes. (A Madeleine.) Après, après !...

MADELEINE.

Eh bien ! après !... (On entend une dispute dans la coulisse.)

Mlle BERNARD, en dehors.

Je vous dis que non !...

THÉODORE, en dehors.

Je vous dis que si !

MADELEINE.

Eh ! tenez, il y a mademoiselle Bernard qui se dispute avec votre fils !...

M. COQUELET.

Mademoiselle Bernard !... oh ! (Il regarde Phœbus.)

PHŒBUS.

Mademoiselle Bernard !

M. COQUELET.

Ah ! la vieille dévote !

PHŒBUS.

La vieille... la dame au petit chien !

M. COQUELET.

Hein ! tu dis ?

PHŒBUS.

Je ne dis rien !...

M. COQUELET.

Tu en as trop dit !... c'est elle !...

PHŒBUS.

Mademoiselle Bernard... (A part.) mon ennemie !... ma foi... tant pis !... ça y est !...

MADELEINE.

Qu'est-ce qu'elle a fait, mademoiselle Bernard ?

M. COQUELET, faisant sortir Madeleine.

Ça ne vous regarde pas... allez-vous-en... allez-vous-en... Eh ! eh !... vieille hypocrite !... comme je vais lui dire.

PHŒBUS.

Rien ! rien !... c'est un secret !... elle ferait du bruit ! elle parlerait des maudits comptes...

M. COQUELET.

Ah ! diable !...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, Mlle BERNARD, THÉODORE.

Mlle BERNARD, entrant.

Moi, je vous dis que ce mariage ne se fera pas!

M. COQUELET.

Hum! qu'est-ce que c'est!... de quoi s'agit-il!...

Mlle BERNARD.

Ah! vous allez encore donner raison à votre fils!...

THÉODORE.

Parbleu! vous êtes folle!...

PHŒBUS.

Ah! ah! comme il parle à mademoiselle Bernard; (Bas à M. Coquelet.) il faut l'amadouer! je vais arranger l'affaire!

THÉODORE.

Oui, oui, folle!...

M. COQUELET.

Théodore!... respectez mademoiselle Bernard comme je la respecte!...

Mlle BERNARD.

Heim!...

PHŒBUS.

Eh! allons donc!

THÉODORE.

Mais, papa!...

M. COQUELET.

Taisez-vous, Théodore!...

PHŒBUS.

Taisez-vous, Théodore!... mademoiselle Bernard ne peut dire que des choses...

M. COQUELET.

Très-raisonnables!...

PHŒBUS.

Comme dit votre papa !...

M. COQUELET.

Vous dites donc, mademoiselle Bernard !...

PHŒBUS.

Mademoiselle Bernard dit donc...

Mlle BERNARD.

Je dis que ce mariage est impossible... Pauline vient de s'en expliquer positivement... elle n'aime pas votre fils !... et vous ne voudriez pas sacrifier cette pauvre Pauline... que j'aime tant...

M. COQUELET, bas.

Voyez-vous, voyez-vous !...

PHŒBUS, bas et ricanant.

Hum ! comme c'est ça !...

M. COQUELET.

Non, mademoiselle Bernard, je ne la sacrifierai pas !... je ferai ce que sa mère ferait à ma place... sa mère...

PHŒBUS.

Oui ! sa mère... que monsieur ne cherchera pas à connaître, mademoiselle Bernard !

THÉODORE.

Allons donc ! sa mère ! elle n'existe pas.

M. COQUELET.

Peut-être, Théodore.

PHŒBUS, appuyant.

Peut-être, Théodore !...

Mlle BERNARD, sans intention.

Peut-être, Théodore.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, Mme COQUELET, PAULINE, ADOLPHE.

PAULINE, s'approchant vivement.

Que dites-vous !... ah !... monsieur !...

PHŒBUS.

Ah ! le voilà l'enfant... et la maman de votre fils !...

M. COQUELET.

Madame Coquelet ! madame Coquelet ! (Bas.) Je sais tout !...

Mme COQUELET, se laissant aller du côté de Phœbus.

Ah ! je me trouve mal.

PHŒBUS, bas.

Il ne sait rien !

Mme COQUELET, se redressant.

Bah !

M. COQUELET.

Comment ! M. Adolphe encore ici !...

ADOLPHE.

Pardon ! monsieur, je croyais que mademoiselle Bernard vous avait parlé en ma faveur... car cette lettre anonyme, ce n'est pas moi qui l'ai écrite! demandez...

PHŒBUS.

Non, non, ce n'est pas lui !

THÉODORE.

De quoi se mêle-t-il ce vieux...

M. COQUELET.

Taisez-vous, Théodore !...

PHŒBUS.

Taisez-vous, Théodore !... Et du moment que mademoiselle Bernard le protége...

Mlle BERNARD.

Sans doute... il est d'un âge plus convenable que Théodore...

PHŒBUS.

Eh ! oui ! comme dit la chanson :

Il faut des époux assortis
Dans les li...

Et si mademoiselle Pauline l'aime...

PAULINE, vivement.

Oh ! oui ! (Elle s'arrête et baisse les yeux.)

M. COQUELET.

Mais permettez !... je ne sais...

THÉODORE.

Ça ne se peut pas !...

PHŒBUS.

A moins que monsieur n'épouse que pour la fortune...

ADOLPHE.

Oh! monsieur!...

Mlle BERNARD.

Sa fortune, sa fortune ! M. Coquelet n'en doit compte à personne.

M. COQUELET, ravi.

Mademoiselle Bernard!... vous êtes une femme... une demoiselle, veux-je dire, que j'estime beaucoup, et du moment...

THÉODORE, s'avançant au milieu de la scène.

Mais non ! mais non ! ça ne se peut pas.

M. COQUELET.

Taisez-vous, Théodore!... ou je vous mets à la porte !... (Théodore continue de crier : *Ça ne se peut pas !...* Coquelet l'entraîne et l'enferme dans la chambre à gauche.)

PHŒBUS.

Et allez donc! Jeunes gens, je vous unis, je vous bénis...

(Bas à Adolphe.) C'est quarante pistoles que vous me devez!... (Haut.) Et remerciez mademoiselle Bernard!...

TOUS, à l'exception de madame Coquelet et de Phœbus, entourent mademoiselle Bernard qui ne comprend rien à cet empressement.

Ah! Mademoiselle!...

M. COQUELET.

Cette bonne demoiselle Bernard!...

Mlle BERNARD.

Mais est-il honnête aujourd'hui le cousin!...

M. COQUELET.

AIR :

Des égards pour mademoiselle
Il ne faut jamais s'écarter!
On n'a rien à dire sur elle;
Nous devons tous la respecter.

PHŒBUS, bas à madame Coquelet.

Comprenez-vous le paragraphe?

Mme COQUELET, bas.

Mon Dieu! non... je n'y conçois rien!...

PHŒBUS, bas.

Sur la dévote au petit chien
J'ai flanqué la faut' d'orthographe!

Mme COQUELET.

Ah!

PHŒBUS.

Oh! (Bas.) C'est vingt-cinq louis, vieux style!

Mme COQUELET, lui glissant un rouleau.

Voilà!

M. COQUELET, bas à Phœbus.

Silence sur mon secret, sur mes comptes!...

PHŒBUS.

Et qu'est-ce que vous me donnerez? (M. Coquelet lui glisse une

bourse.) Merci! (A mademoiselle Bernard.) Nous avons toujours le compte du petit chien!... mais je repasserai. (Saluant comme pour se retirer.) M. Coqu-e-let, et la compagnie, je vous souhaite bien le bonjour! (A part.) Me voilà millionnaire. J'achète ma maison.

CHŒUR.

AIR *de mademoiselle Nichon.*

En ce jour, au plaisir
Que chacun s'abandonne;
Et surtout que personne
Ici n'ait à rougir.

PHŒBUS, au public.

AIR *du Carnaval.*

Vieil écrivain, je suis discret, fidèle,
Un peu bavard, mais c'est de mon état,
Et tous les jours, je m'escrime avec zèle
Pour le public qui n'est jamais ingrat;
Me dévouant pour les uns, pour les autres,
Dè toutes mains je prends des capitaux,
Tout prêt, messieurs, à prendre aussi les vôtres,
Si vous voulez me payer en bravos;
Daignez, messieurs, me payer en bravos.

FIN DE PHŒBUS.

LES PREMIÈRES ARMES

DE RICHELIEU,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal,
le 3 décembre 1839.

En société avec M. Dumanoir.

Personnages :

LE DUC DE RICHELIEU (15 ans) [1].

LA DUCHESSE DE NOAILLES [2].

DIANE DE NOAILLES, duchesse de Richelieu (18 ans) [3].

LE CHEVALIER DE MATIGNON [4].

Mlle DE NOCÉ, fille d'honneur [5].

LE BARON DE BELLECHASSE [6].

LA BARONNE, sa femme [7].

DUBOIS, valet de chambre [8].

MERLAC, perruquier [9].

UN TAPISSIER [10].

DAMES DE LA COUR.

GENTILSHOMMES.

UN CARROSSIER.

UN HUISSIER.

La scène est à Versailles, en 1711. — Au premier acte, dans les appartements de la duchesse de Noailles, dépendant de ceux de la duchesse de Bourgogne. Au deuxième acte, à l'hôtel de Richelieu.

ACTEURS :

[1] Mademoiselle DÉJAZET. — [2] Madame MOUTIN. — [3] Mademoiselle PERNON. — [4] M. DERVAL. — [5] Madame GRASSOT. — [6] M. LEVASSOR. — [7] Madame LEMÉNIL. — [8] M. BARTHÉLEMY. — [9] M. OCTAVE. — [10] M. LEMEUNIER.

LES PREMIÈRES ARMES
DE RICHELIEU

ACTE PREMIER

Un salon, ouvrant au fond, par trois portes, sur une galerie. A gauche, une porte dérobée conduisant chez la duchesse de Bourgogne. A droite, une table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mlle DE NOCÉ, LE CHEVALIER DE MATIGNON, plusieurs DAMES.

Mlle DE NOCÉ, aux dames qui l'entourent.

Mon Dieu, mesdames, est-ce que la présentation ne finit pas?... Voyez donc... (Tout le monde fait un mouvement vers le fond; elle vient brusquement sur le devant de la scène, et lit un billet qu'elle tenait caché.) « Vous êtes trop belle, Césarine, pour être ainsi jalouse; Diane de Noailles est ma cousine, et ce titre autorise certaines privautés, qui vous ont alarmée... l'amitié seule me rapprochait d'elle, tandis que vous... »

MATIGNON, entrant en riant.

Ah! ah! ah!... la singulière chose!...

Mlle DE NOCÉ, cachant sa lettre.

Ah!... c'est lui!

MATIGNON, s'éventant.

Quelle chaleur!... quelle cohue!... Toute la cour est là... Il faut se réfugier ici, chez madame de Noailles, dans les appartements de la duchesse de Bourgogne, pour respirer un peu... (Saluant.) Mesdames... Ah! mademoiselle de Nocé...

Mlle DE NOCÉ, lui faisant un signe qui le retient.

Vous sortez de chez le roi, M. le chevalier... Qu'y fait-on?

MATIGNON.

On y étouffe... voilà ce qu'il y a de plus clair.

Mlle DE NOCÉ.

Mais la cérémonie?

MATIGNON.

Magnifique.

Mlle DE NOCÉ.

La présentation?

MATIGNON.

Très-drôle, ma parole d'honneur !... Oh ! moi, je m'y attendais... Ce matin, j'étais à Paris, à Saint-Roch, où ce mariage a été célébré; et quand les jeunes époux sont partis pour Versailles, où la duchesse de Noailles, votre sévère gouvernante, devait les présenter au roi... je n'y ai pas tenu..., j'ai voulu être ici, pour jouir de l'effet.

Mlle DE NOCÉ, avec un dépit, qu'elle cherche à déguiser.

C'est tout simple... vous avez voulu assister au triomphe de votre jolie cousine, mademoiselle Diane de Noailles, hier encore fille d'honneur, comme nous, de madame la duchesse de Bourgogne, et aujourd'hui, si fière sans doute de son nouveau titre... duchesse de Fronsac!

MATIGNON.

Vous pourriez dire : duchesse de Richelieu... Car le vieux duc a obtenu de Louis XIV que son fils prendrait ce nom dès à présent.

Mlle DE NOCÉ.

Raison de plus pour que la nouvelle duchesse fût toute fière.

MATIGNON.

Il n'y avait pas de quoi, je vous assure... A peine si on la remarquait... Les regards étaient ailleurs.

Mlle DE NOCÉ.

Sur le roi?

MATIGNON.

Mieux que ça.

Mlle DE NOCÉ.

Sur madame de Maintenon?

MATIGNON.

Mieux que ça.

Mlle DE NOCÉ.

Mais, enfin?...

MATIGNON, riant.

Sur le marié!... Figurez-vous... ah! ah! ah!... figurez-vous un petit bonhomme, haut comme mon épée, perché bravement sur ses talons rouges, et s'avançant sous les regards du grand roi, avec l'intrépidité d'un vieux courtisan... lui, un colosse de quinze ans!... Mais, ce n'est pas tout... vous savez que le duc de Chartres et quelques jeunes seigneurs ont adopté, depuis peu, la manie extravagante de poudrer à blanc leurs chevelures... mode bizarre qui ne prendra jamais... Eh bien! Richelieu s'est mis au rang des novateurs! ce qui lui donne un ridicule de plus... Aussi, il fallait entendre les quolibets qui commençaient à circuler, au milieu des chuchotements et des rires étouffés. — Eh! mais, disait madame de Villars, voilà un mari qui sort de nourrice! — Parbleu! lui répliquait Gontaut, la vieille duchesse de Noailles est dans son emploi: elle était gouvernante des jeunes filles... elle va prendre les petits garçons en sevrage. — Certainement, ajoutait gravement madame de Mouchy, avec ce mari-là, mademoiselle de Noailles conservera son titre de fille d'honneur... — (Riant.) Je le crois bien... il part après la présentation, avec son gouverneur... (A part. Bon voyage!...

Mlle DE NOCÉ.

Et votre pauvre cousine...

MATIGNON.

On voyait bien qu'elle était confuse, humiliée de tenir la

main de ce bambin... Lorsque le roi adressa la parole au petit duc...

Mlle DE NOCÉ.

Qui baissa les yeux, comme un écolier, et mordit ses manchettes ?...

MATIGNON.

Ah bien, oui !... Le petit faquin releva la tête, se campa sur la hanche, et je crois, Dieu me pardonne, qu'il allait répondre à Louis XIV... quand Villars et moi, pris tout à coup d'un fou rire et effrayés d'un regard de madame de Maintenon, nous avons cherché notre salut dans la fuite !...

Mlle DE NOCÉ.

Et pourquoi donc cela ?... Le petit duc est fort bien... vif et badin.

MATIGNON.

Vous le connaissez ?...

Mlle DE NOCÉ.

Je l'ai vu quelquefois... quand j'accompagnais madame de Bourgogne à la promenade.

MATIGNON.

Eh bien !... vous changerez d'avis tout à l'heure... car, en sortant de chez le roi, il va venir par ici, pour être présenté à madame la duchesse de Bourgogne... (Riant.) C'est le jour des présentations burlesques... N'est-ce pas ce matin que le baron de Belle-Chasse introduit sa femme à la cour ?... Une ci-devant marchande, madame Patin, qu'il a épousée pour ses écus, comme elle dit... C'est la troisième bourgillonne qui vient se décrasser ici, depuis un mois.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Ces marchandes, laides ou belles,
De satin, velours et rubans,
En nous fournissant des dentelles,
Font leur fortune à nos dépens :
Puis, celle à qui vient la richesse,

Tandis que la nôtre s'en va,
Ayant gagné l'argent de la noblesse,
Achète un noble avec cet argent-là.

(S'approchant de mademoiselle de Nocé, qui est restée rêveuse à droite, et lui parlant bas, pendant que les autres dames s'éloignent au fond.)

Eh! mais, Césarine, vous ne riez pas!... à quoi pensez-vous donc?

Mlle DE NOCÉ.

A votre nouveau cousin, à ce petit duc de Richelieu.

MATIGNON.

Comment cela?

Mlle DE NOCÉ.

Oui, chevalier... je ne vous le cache pas... j'espérais qu'il saurait défendre son bien... et que le mariage de mademoiselle de Noailles mettrait un terme à de certaines prétentions... (Montrant le billet qu'elle lisait.) que vous niez en vain... Mais vous avez raison, c'est un enfant dont il n'y a rien à craindre...

MATIGNON, à part.

Elle devine tout!

Mlle DE NOCÉ.

Dont sa femme rougit déjà...

MATIGNON, à part.

C'est sur quoi j'ai compté.

Mlle DE NOCÉ.

Vous en ferez votre jouet...

MATIGNON, à part.

Je n'y manquerai pas.

Mlle DE NOCÉ.

Bientôt, les moyens les plus directs...

MATIGNON, à part.

Ce sont les meilleurs.

Mlle DE NOCÉ.

Peut-être une lettre, comme à moi...

MATIGNON, à part, mais s'oubliant.

C'est déjà fait !

Mlle DE NOCÉ.

Vous dites ?...

MATIGNON.

Que vous avez tort d'être jalouse, que je n'aime que vous... et qu'il n'y a pas ici une fille d'honneur dont l'amant soit plus tendre, plus fidèle... et plus discret.

Mlle DE NOCÉ, lui abandonnant sa main.

Perfide !

MATIGNON, lui baisant la main.

Charmante !... (A part.) Mon petit cousin sera...

(La voix de madame de Noailles lui coupe la parole. Le chevalier et mademoiselle de Nocé se séparent brusquement.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA DUCHESSE DE NOAILLES.

LA DUCHESSE.

Ah ! j'en mourrai de joie !... Ah ! mesdemoiselles !... mon beau cousin, c'est vous ?... Vous me voyez rayonnante, triomphante, resplendissante !

Mlle DE NOCÉ.

Veuillez donc nous faire prendre part...

LA DUCHESSE, enthousiasmée.

Il a été beau... il a été grand... il a eu, un moment, six pieds de haut !

MATIGNON, s'efforçant de ne pas rire.

Qui donc ?... le roi ?...

LA DUCHESSE.

Mon gendre !... (Matignon étouffe un éclat de rire.) Vous n'y étiez

donc pas, beau cousin, quand Sa Majesté daigna lui dire, de sa propre bouche : « M. le duc, pourquoi tenir les yeux baissés en notre présence?... » Mon sang se glaça dans mes veines... j'attendais avec anxiété la réponse du pauvre enfant... Il est perdu, me disais-je !... Eh bien! « Sire, » répondit-il au milieu du silence général, « peut-on regarder en face le soleil?... »

M[lle] DE NOCÉ.

Il a dit cela?...

LA DUCHESSE.

Il l'a dit !... et moi, j'ai bondi de plaisir et d'orgueil !

MATIGNON, à part.

Pauvre roi!... on lui répète toujours la même chose.

LA DUCHESSE, avec admiration.

Peut-on regarder en face le soleil !...

MATIGNON, à part.

Allons donc!... un petit perroquet !

LA DUCHESSE.

A quinze ans! à peine né! une réponse pareille!... Feu M. de Noailles, décédé à soixante-deux ans, n'en a pas dit autant dans toute sa vie !... A ces mots, on vit errer sur les lèvres royales un majestueux sourire, qui passa sur le visage de madame de Maintenon, circula, fit le tour de la salle, et l'approbation fut unanime.

MATIGNON, à part.

Au nom du roi... c'est de rigueur.

LA DUCHESSE.

Aussi, suffoquée de joie, d'enthousiasme et de chaleur, j'ai quitté la salle du trône, pour aller annoncer à madame la duchesse de Bourgogne mon gendre, son filleul... (Fièrement, à Matignon qui sourit.) Elle l'a tenu sur les fonts, monsieur !...

MATIGNON, à demi-voix.

Parbleu !... elle doit s'en souvenir... il n'y a pas si longtemps.

LA DUCHESSE.

Ah ! les voici !... (Mouvement général.) Peut-on regarder en face...

MATIGNON.

Le soleil... c'est convenu.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RICHELIEU, DIANE, GENTILSHOMMES, DAMES DE LA COUR.

(Le cortége des nouveaux époux traverse lentement la galerie du fond. — Le duc de Richelieu, en grand habit de cour, donne la main à Diane, qui détourne presque la tête. Arrivé au milieu de la scène, le duc s'arrête, jette un regard sur sa jeune épouse, pousse un soupir et continue à marcher vers la gauche. La duchesse de Noailles prend la main d'un des gentilshommes et se joint au cortége, qui disparaît à gauche.)

Mlle DE NOCÉ, à part, pendant le passage du cortége.

Eh ! mais, il a fort bon air.

MATIGNON, à part, en riant.

Un mari qu'on fait voyager !... Pauvre petite femme !...

(Quand le cortége a disparu, le baron de Belle-Chasse entre avec la baronne par le fond.)

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, Mlle DE NOCÉ, LE BARON DE BELLE-CHASSE, LA BARONNE.

LE BARON, à la cantonade.

Eh bien ! oui, palsambleu ! c'est moi, le grand Lévrier du roi.

MATIGNON.

Ah ! le baron de Belle-Chasse !... Oh ! madame Patin !...

LA BARONNE, regardant derrière elle.

Qu'est-ce qu'ils ont à rire, tous ces paltoquets ?

LE BARON, à demi-voix.

Baronne! baronne!... observez-vous.

LA BARONNE.

Soyez donc tranquille... je me tiens.

LE BARON, apercevant Matignon.

Eh! palsambleu! c'est Matignon!... bonjour, chevalier... mademoiselle de Nocé!...

LA BARONNE, d'un air pincé.

Monsieur... madame... et la compagnie...

LE BARON, bas.

Chut! parlez peu. (Haut.) Permettez que je vous présente madame la baronne de Belle-Chasse, mon épouse... (La baronne fait la révérence et s'apprête à parler, il lui dit bas.) Bien, assez!... (Il lui montre mademoiselle de Nocé.) Mademoiselle de Nocé... une fille d'honneur.

LA BARONNE, vivement.

Pas possible!... (Se reprenant, sur un geste du baron.) J'en suis bien aise.

MATIGNON.

En effet, baron, la renommée nous a appris que vous aviez convolé en secondes noces... on vous maria, je crois...

LE BARON.

A Saint-Germain l'Auxerrois.

LA BARONNE.

J'étais mise en...

LE BARON, bas.

Assez, assez... (Haut.) Il y a six semaines... Nous sommes de jeunes époux de six semaines... Et c'est aujourd'hui que Sa Majesté daigne recevoir nos hommages... la baronne a voulu à toute force être présentée.

LA BARONNE, s'oubliant.

Je crois bien!... je ne vous ai épousé que pour ça.

LE BARON, bas, vivement.

Parlez peu !

MATIGNON, se détournant pour rire.

Oh !...

Mlle DE NOCÉ.

Madame la baronne n'était jamais venue ici ?

LA BARONNE.

Jamais, du grand jamais, ma chère... Tant que j'ai été madame Patin, la femme d'un marchand, une bourgeoise, il n'y avait pas moyen d'y fourrer son nez, à c'te cour... et j'en grillais d'envie.

LE BARON, bas.

Vous parlez trop !

MATIGNON.

Laissez donc parler, baron... Madame s'exprime avec une grâce !...

LA BARONNE, se laissant aller.

N'est-ce pas ?... Enfin, ce pauvre Patin, qui faisait toutes mes volontés, m'a rendue veuve... Oh ! alors, que je me suis dit : si, pour entrer à la cour, il faut un marquis, vicomte, chevalier ou baron... j'ai assez d'argent pour me procurer ça : deux cent mille livres tournois de rente... et, vous voyez, je ne l'ai pas pris au poids.

AIR : *Vaudeville de la Famille de l'apothicaire.*

Grâce à mon baron, que voici,
J'ai mon rang, mon titre, mes armes,
Et le droit de venir ici,
Avec mes écus et mes charmes.

(Se retournant vers le fond.)

Je ne vois pas, mauvais plaisants,
De quoi la cour rit et s'étonne...
Car, ma foi, ce que je lui prends
Ne vaut pas ce que je lui donne !

MATIGNON, riant, à part.

Qu'est-ce que c'est que ça !

LE BARON, bas, impatienté.

Vous parlez infiniment trop !

LA BARONNE.

Pour lors, ce matin, je n'en ai fait ni une ni deux... j'ai pris mes diamants, mon baron, mes deux chevaux, et je viens me présenter aux regards du grand monarque, qui ne sera peut-être pas fâché de me voir.

MATIGNON, mâchant son mouchoir pour ne pas éclater.

Au contraire !...

LA BARONNE.

Et si les duchesses de l'endroit en crèvent de jalousie... ma foi, tant pis ! je m'en fiche !

LE BARON.

Baronne !... baronne !...

LA BARONNE, vivement.

Non, non, non !... je ne m'en fiche pas !

LE BARON, bas.

Ne parlez plus du tout !

MATIGNON, bas à Mlle de Nocé.

Ah ! ah ! ah !... elle est unique !

Mlle DE NOCÉ, derrière son éventail.

Tout à fait amusante !

LA BARONNE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc, ce grand escogriffe ?

MATIGNON.

Bien certainement, baronne, Sa Majesté vous adressera quelque gracieux compliment...

LA BARONNE.

Eh bien ! quoi ?... c'est tout ce que je demande... on lui répondra, à Sa Majesté... et quelque chose de bien troussé, je m'en charge...

LE BARON.

Du tout !... je m'y oppose... je m'y oppose !

LA BARONNE.

Par exemple !...

MATIGNON, à Mlle de Nocé.

C'est M. Jourdain, en robe et en falbalas !

LE BARON.

C'est au mari de répondre... surtout quand il a charge à la cour... Je suis grand Lévrier du roi... j'ai l'honneur de commander les levrettes de la couronne !... Et s'il le faut, je serai plus fort sur la réplique que ce petit bambin de Richelieu.

LA BARONNE.

Richelieu !... Oh ! n'en dites pas de mal... C'est un amour !... Il est joli à croquer.

LE BARON.

Baronne de Belle-Chasse !...

MATIGNON.

Madame le connaît ?

LA BARONNE.

Le petit Fronsac ?... mais, mon cher ami, je ne connais que ça... Du temps de feu Patin... l'autre, mon premier... quand nous tenions boutique de draps, rue Quincampoix...

(Le chevalier et mademoiselle de Nocé pouffent de rire.)

LE BARON, à part.

Ah ! bon ! la voilà lancée !... (Bas.) Vous parlez trop !

LA BARONNE.

Eh bien ! quoi ?... nous fournissions la maison du vieux

duc... le père du petit... Et quand j'allais chez l'intendant régler nos comptes, je voyais toujours l'enfant, avec son gouverneur, un grand tartuffe d'abbé... je le prenais sur mes genoux...

MATIGNON.

L'abbé?

LE BARON, avec dignité.

Chevalier de Matignon!...

LA BARONNE.

Eh! non! l'autre, l'élève... qui vous avait des petits yeux, un petit air!... et comme je disais à feu Patin, un soir qu'il m'avait chiffonné une collerette de point d'Alençon... (Vivement.) Pas Patin!... Cet enfant-là sera un... enfin, suffit, je m'entends... jour de Dieu! gare aux jolies filles, et aux vilains maris!

LE BARON, n'y tenant plus.

Madame Patin!...

LA BARONNE.

Je ne dis pas ça pour vous... et encore!...

LE BARON.

Madame Patin!... vous serez toujours... madame Patin!...

LA BARONNE.

Insolent!...

(Elle remonte la scène.)

MATIGNON.

Allez, allez toujours, baronne... ne vous gênez pas.

Mlle DE NOCÉ, qui a remonté la scène, vivement.

On sort de chez madame la duchesse de Bourgogne!...

LA BARONNE, au fond.

Tiens! le voilà!... c'est mon petit Fronsac!

Mlle DE NOCÉ, à part.

Le chevalier a beau dire, il est charmant!

SCÈNE V.

LES MÊMES, RICHELIEU.

(Il entre par le fond, très-agité, en s'éventant avec son mouchoir, et, sans voir les autres personnages, il va se jeter sur un fauteuil à droite.)

RICHELIEU.

Ouf!... J'avais besoin de prendre l'air, de respirer, de me remettre de mon trouble!... Je ne sais plus où j'en suis!

Mlle DE NOCÉ, s'approchant.

Qu'est-ce donc?

RICHELIEU, se levant tout à coup.

Mademoiselle de Nocé!... Le chevalier de Matignon!... Eh! mais, c'est madame Patin!...

LE BARON, à part.

Bon!

LA BARONNE, avec fierté.

La baronne de Belle-Chasse!

RICHELIEU.

Baronne?... vrai?... Ah! ah! ah!... que la cour est drôle!

LA BARONNE.

Petit!...

LE BARON.

Le duc veut rire.

RICHELIEU.

Ma foi! je n'en ai guère envie... J'ai la fièvre!... la tête, le cœur, tout est en feu!

LA BARONNE.

Ah! mon Dieu!... il est malade!...

RICHELIEU.

Eh non!... (A part.) Dieu! qu'elle est bête!

Mlle DE NOCÉ.

Qu'est-ce donc, monsieur le duc ?...

RICHELIEU, avec feu.

Si vous saviez comme elle m'a reçu !... Pouvais-je m'attendre à tant de grâce et de bonté ?...

MATIGNON, étonné.

Madame la duchesse de Bourgogne ?...

RICHELIEU.

Elle-même !... En m'apercevant, elle n'a pu retenir un cri... « Ah ! qu'il est joli ! » Et puis, elle m'a tendu la main... que j'ai baisée avec transport... et ce baiser, elle me l'a rendu, là, sur le front !... Diane admirait un écrin, un cadeau, qu'elle a emporté... tandis que moi, mon sang bouillonnait, mon cœur battait avec force !... j'aurais voulu être seul, pour me jeter aux pieds de la duchesse !... mais tremblant, muet, immobile, je n'ai pas osé.

LA BARONNE, à part.

Pauvre chéri !... il m'intéresse.

Mlle DE NOCÉ, à part.

Comme ses yeux brillent !

MATIGNON.

Eh mais ! qu'est-ce que cela veut dire ?...

RICHELIEU.

Ma foi, je n'en sais rien...

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

Je n'ai ni frémi, ni tremblé
Devant la royale puissance ;
Mais la princesse m'a parlé !...
Et j'ai perdu mon assurance.
Pour faire battre un cœur, je croi,
Au trouble qui remplit mon âme,
Que le regard du plus grand roi
Ne vaut pas un baiser de femme !

Écoutez donc, il y avait deux mois qu'elle ne m'avait embrassé... (A mademoiselle de Nocé.) N'est-ce pas, mademoiselle?

MATIGNON.

Qui?... elle?... Madame la duchesse de Bourgogne?

Mlle DE NOCÉ, à part.

Oh! le petit indiscret!

RICHELIEU.

Ah! c'est que vous ne savez pas tout!... Cela date de loin... Il y a un an... je n'étais encore qu'un enfant... (Matignon et mademoiselle de Nocé sourient.)

LA BARONNE.

Tiens! qu'est-ce qu'il est donc, à présent?

LE BARON.

Cela ne vous regarde pas, ma mie.

RICHELIEU.

Quand mon père s'en venait à la cour, il m'amenait dans son carrosse, et m'envoyait, avec mon gouverneur, dans les jardins de Trianon... Là, je rencontrais toujours une jeune et belle dame, qui me caressait, m'embrassait... C'était très-gentil... Elle me donnait des dragées et m'appelait : *sa petite poupée*... C'est drôle, n'est-ce pas?... Et elle ne voulut jamais me dire son nom!... Elle était avec de belles demoiselles, qui m'embrassaient aussi... Mademoiselle de Nocé, vous rappelez-vous?

Mlle DE NOCÉ, confuse.

Qui? moi?... mais non.

(Matignon la regarde en souriant.)

LA BARONNE.

Oh! la fille d'honneur!...

(Le baron la tire par sa robe.)

RICHELIEU.

Il y a deux mois... cela durait toujours... j'étais avec ces demoiselles, aux pieds de ma jolie inconnue... quand une vieille

dame... (Bas.) madame de Maintenon... survient, se fâche, et me défend de reparaître à Trianon... Ce fut alors que mon mariage fut décidé avec mademoiselle de Noailles... Oh ! elle ou une autre, ça m'était égal... je voulais être présenté à la cour, voilà tout... Mais jugez de ma surprise, quand, tout à l'heure, levant les yeux sur la duchesse, que je venais voir pour la première fois, ses traits me frappèrent, le son de sa voix fit battre mon cœur !... C'était elle, la dame de Trianon, qui m'a baisé au front, comme autrefois !... J'étais tout troublé, tout confus... Elle a eu pitié de moi. « Mon enfant, m'a-t-elle dit, tout le monde raffole de vous ici... venez nous voir souvent... j'ai fait un cadeau à Diane ; mais, à vous, je vous en dois un... » Et comme je me penchais... « A six heures... » a-t-elle ajouté plus bas... Madame de Noailles s'approchait pour entendre... C'est très-gênant, les vieilles !... « Ah ! madame, a repris en riant la duchesse, j'ai créé une nouvelle charge dans ma maison... désormais, je ne l'appellerai plus que *ma petite poupée...* » Et elle est sortie... ma belle-mère, cramoisie de colère, est partie avec elle... la foule était ébahie... et moi, je suis accouru ici, ivre de mon bonheur, que je voudrais raconter à tout le monde !

MATIGNON, à part.

Voilà bien le petit fat le plus indiscret !...

LA BARONNE.

Il est très-drôle... je l'embrasserais bien aussi, moi !

LA DUCHESSE DE NOAILLES, en dehors.

Restez, ma fille...

RICHELIEU.

Ah ! ma belle-maman !... Tenez ! elle est encore écarlate.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est que cette grosse-là ?

LE BARON.

Chut !... C'est une Noailles.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, LA DUCHESSE DE NOAILLES.

LA DUCHESSE.

J'étouffe ! je suffoque !... c'est d'une inconvenance !... (Se trouvant en face de Richelieu.) Qu'avez-vous fait de votre femme, monsieur le duc ?

RICHELIEU.

Ma femme ?... tiens !... c'est vrai...

MATIGNON, à part.

Bon ! il a perdu sa femme !... Si c'était elle qui l'eût perdu, je ne dis pas...

(Il remonte.)

RICHELIEU.

Elle regardait ses bijoux, et alors... Je vais la chercher.

LA DUCHESSE.

Non, demeurez... Mademoiselle de Nocé, la princesse vous attend.

Mlle DE NOCÉ.

J'obéis, madame... (Bas à Richelieu, en passant près de lui.) Ah ! monsieur le duc, ce n'est pas le tout d'être heureux à la cour... il faut être discret ! (A part, en sortant.) Courons prévenir la princesse.

(Richelieu la regarde avec surprise ; elle sort ; Matignon va pour la suivre.)

LA DUCHESSE.

Non, restez, chevalier... vous êtes de la famille... Quant à monsieur le baron...

UN HUISSIER, au fond.

Le Roi veut recevoir monsieur le grand Lévrier.

LA BARONNE, avec joie.

Ah ! enfin !...

LE BARON, très-agité.

Eh ! vite, ma chère !... le roi n'attend pas... (Bas.) Et surtout, ne parlez plus.

(Il lui donne la main.)

LA DUCHESSE, à part.

La veuve d'un Patin !... pouah !

LA BARONNE.

Je vais voir le roi, le grand roi !... Au revoir, la compagnie... Adieu, petit !... (A part.) Je raffole de cet enfant-là, moi !...

(Le baron et la baronne sortent en se parlant.)

SCÈNE VII.

RICHELIEU, LA DUCHESSE, MATIGNON,

LA DUCHESSE, ne se retenant plus.

Et on épouse *ça !*... et on présente *ça* à la cour !

RICHELIEU.

Dame ! *ça*... est joli.

LA DUCHESSE.

Hein ?... Mais il ne s'agit pas de (Appuyant) *ça*... Mon gendre, si vous étiez plus grand... (Mouvement de Richelieu.) Je vous dirais que les convenances, l'étiquette, le cérémonial, tout a été violé, outragé par vous, de la manière la plus malséante !

RICHELIEU.

Parce que la princesse ?...

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc... responsable envers le roi de tout ce qu'elle dit, fait, pense et rêve, je suis toujours là, en face d'elle...

RICHELIEU.

Dieu ! que ça doit être amusant !... (Mouvement de la duchesse.) pour vous !

LA DUCHESSE.

Je réponds de son honneur sur le mien!... Aussi, j'ai failli m'évanouir, quand je l'ai vue vous prendre la main, vous baiser au front... Fi! mon gendre!

MATIGNON.

Fi! mon cousin!

RICHELIEU.

Fi!... fi!... Ça m'a fait du bien, à moi.

LA DUCHESSE.

Vous appeler : ma petite poupée!...

MATIGNON, sévèrement.

Ah!... ah!...

RICHELIEU.

Pourquoi pas?... La poupée d'une princesse, ça doit être gentil.

LA DUCHESSE.

J'ai fait à la princesse de respectueuses remontrances... je lui ai dit qu'une pareille familiarité donnerait lieu à des interprétations fort désagréables pour... monseigneur le duc de Bourgogne.

MATIGNON, à part.

« Et la garde qui veille aux barrières du Louvre... »

LA DUCHESSE.

Si vous n'étiez pas un enfant sans conséquence...

RICHELIEU, relevant la tête.

Sans conséquence!

LA DUCHESSE, voulant s'éloigner.

C'est ce que vous comprendrez, à votre retour.

RICHELIEU, étonné.

Mon retour!... Est-ce que je pars?...

MATIGNON, à part.

Parbleu! c'est bien plus drôle.

LA DUCHESSE.

Ce soir même, comme c'est convenu... Les équipages sont prêts, et je vais...

RICHELIEU.

Ah ! diable !... (La retenant.) Permettez, belle-maman... (Il l'amène gravement sur le devant de la scène.) Vous avez fini... à mon tour, maintenant.

MATIGNON.

Une confidence !... je sors...

RICHELIEU, le retenant de même.

Du tout!... Vous êtes de la famille... (Bas.) Et vous me soutiendrez... (Haut.) Ma noble belle-mère... hier au soir, mon gouverneur m'a annoncé que je serais marié aujourd'hui... Marié !... Ce mot-là a produit sur moi un effet assez original, et je me suis couché là-dessus... J'ai rêvé... toutes sortes de choses. Ce matin, à huit heures, le contrat a été lu, en grande compagnie, à l'hôtel de Richelieu, et, à neuf heures, j'étais l'époux d'une belle personne... faite à votre image. (Bas à Matignon.) Ça ne peut pas mal faire.

MATIGNON, bas.

Petit flatteur !

LA DUCHESSE, minaudant.

C'est possible... Poursuivez.

RICHELIEU.

Après la lecture de l'acte, j'ai signé, sans la plus petite observation... La figure de mon père a le don de me fermer la bouche... c'est une faiblesse dont je me déferai... n'importe... Mais, dans ce contrat, il y a un article qui ne me plaît pas du tout, et que nous allons biffer, à nous deux.

MATIGNON, à part.

Hein ?

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce à dire?... La dot de ma fille...

RICHELIEU.

Est trop considérable... je l'aurais épousée sans cela.

LA DUCHESSE.

Les réserves que nous avons faites...

RICHELIEU.

Approuvé... je n'ai pas même écouté ce chapitre-là.

LA DUCHESSE.

Mais, enfin?

RICHELIEU, avec aplomb.

L'article 5!...

LA DUCHESSE.

L'article 5?... Mais je ne me souviens pas...

RICHELIEU.

Cherchez bien.

MATIGNON, à part.

Ceci devient intéressant.

LA DUCHESSE, se souvenant tout à coup et se récriant.

Ah!...

RICHELIEU.

Vous y êtes.

LA DUCHESSE.

Mais non... c'est impossible!...

RICHELIEU.

Ledit article 5 n'a pas le sens commun... ni celui qui l'a dicté non plus.

LA DUCHESSE.

C'est moi!

RICHELIEU.

Ah! en ce cas... en ce cas... Parbleu! mon cousin, je vous en fais juge... Écoutez... j'en demande une seconde lecture.

MATIGNON.

Volontiers.

LA DUCHESSE.

Mais je ne puis...

RICHELIEU.

L'article, s'il vous plaît !...

MATIGNON.

Voyons, voyons.

LA DUCHESSE, se décidant.

« Article 5 : Aussitôt après le mariage, M. le duc sera séparé, éloigné de la duchesse, qu'il ne reverra qu'en présence de sa mère... et ce, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'âge de vingt ans... » Eh bien ?

RICHELIEU, avec assurance.

Voilà... Voilà ce qu'il faut biffer... et aujourd'hui... avant ce soir... N'est-ce pas, cousin ?

MATIGNON.

Plaît-il !...

LA DUCHESSE.

Horreur !...

MATIGNON, à part.

Diable de petit bonhomme !

LA DUCHESSE.

Mais non, j'ai mal entendu !...

RICHELIEU.

Biffons ! biffons !

LA DUCHESSE.

Mais y pensez-vous ?

RICHELIEU.

Si j'y pense !... et solidement encore !

LA DUCHESSE.

Vous n'avez que quinze ans !...

RICHELIEU.

Sur votre contrat, sur mon extrait de baptême... c'est possible... Mais, là et là... (Se touchant le cœur et la tête.) vingt ans, madame !

LA DUCHESSE.

O scandale !... L'entendez-vous, chevalier ?

MATIGNON.

J'entends parfaitement... (A part.) Eh ! mais, il se révolte !

RICHELIEU, dont l'emportement va croissant.

Je suis marié ou je ne le suis pas... Or, je le suis... Ma femme est jolie... Je l'aime, je l'adore depuis que je la connais... et aujourd'hui, cent fois davantage... Depuis ce matin, les idées me viennent, me viennent, me viennent !... et je veux, je prétends être un mari... comme tous les autres.

LA DUCHESSE.

L'entendez-vous, chevalier ?...

MATIGNON.

J'entends parfaitement.

LA DUCHESSE.

Mais parlez-lui donc !...

MATIGNON.

Que voulez-vous que je lui dise ?

RICHELIEU.

Il n'a rien à dire... il m'approuve, en dedans, à cause de sa cousine... Cette pauvre Diane !... J'aurais bien voulu vous voir, vous, belle-maman, si, le jour de votre mariage, on eût voulu envoyer M. le duc de Noailles, votre illustre époux... se promener.

LA DUCHESSE.

Il y a été !...

RICHELIEU.

Votre illustre... Alors, voilà la différence... je reste !

LA DUCHESSE.

Mais c'est de la folie!

MATIGNON.

Eh! oui, de la folie!

RICHELIEU.

Hein?... c'est comme ça qu'il me soutient?...

LA DUCHESSE.

Vous avez perdu la raison!

MATIGNON.

Certainement! (A part.) Ce n'est pas mon compte.

RICHELIEU.

Ah! tout le monde se met contre moi!... Eh bien! ça m'est égal... je ne souffrirai pas une humiliation, une honte pareille!... non! non! palsambleu! ventrebleu!

LA DUCHESSE.

Il jure!

MATIGNON.

Il jure très-bien.

RICHELIEU, marchant à grands pas.

Cela ne sera pas, maugrebleu!

LA DUCHESSE.

Il jure comme un laquais!

MATIGNON.

De mieux en mieux!

RICHELIEU.

Vous bifferez cet article!

LA DUCHESSE.

Je ne bifferai pas!

MATIGNON, à part.

Ça s'échauffe!

RICHELIEU.

Si! si!

LA DUCHESSE.

Non! non!... (Au chevalier.) Soutenez-moi donc!

MATIGNON.

Non! non! non!

LA DUCHESSE.

Cent fois, non!

RICHELIEU.

Eh bien! c'est bon... (Gaiement.) J'enlève ma femme!

LA DUCHESSE.

Jour de Dieu!

RICHELIEU, riant.

Bon! elle jure aussi!

MATIGNON.

Que dit-il?

RICHELIEU.

J'enlève ma femme, je massacre mon gouverneur, je mets le feu à l'hôtel de Richelieu, et je m'en vais, dans une île déserte, jouir en paix des douceurs de l'hyménée... Voilà!

LA DUCHESSE, suffoquée.

Je... vous... je... Ah! la colère!... la rage!... Mais je parlerai au roi!... je parlerai à madame de Maintenon!...

(Elle poursuit Richelieu.)

RICHELIEU, marchant.

Parlez au diable, si vous voulez!... mais, moi, je parlerai à ma femme.

LA DUCHESSE.

Je verrai monseigneur le duc de Bourgogne!

RICHELIEU, s'arrêtant.

Justement, madame la duchesse m'attend à six heures.

LA DUCHESSE.

Vous n'irez pas !

RICHELIEU.

J'irai !

LA DUCHESSE.

Si vous osiez !... si vous... si...

ENSEMBLE.

AIR : *Anathème!* (de LA JUIVE.)

LA DUCHESSE.

Ah! je suis en colère!...
Mais que dire et que faire
Pour forcer à se taire
Ce petit insolent ?
Pour dompter votre audace
Qui déjà nous menace,
Vous quitterez la place
Ce soir même, à l'instant!

RICHELIEU.

Comme elle est en colère!...
Ma chère belle-mère
Ne sait plus comment faire
Pour dompter... un enfant!
Mais j'aurai de l'audace :
Quoi qu'on dise et qu'on fasse,
C'est en vain qu'on me chasse,
Je serai triomphant!

MATIGNON.

Comme elle est en colère...
La pauvre belle-mère
Ne sait plus comment faire
Pour dompter un enfant!
Car il a de l'audace,
Il s'emporte, il menace :
Il faudra qu'on le chasse,
Je le vois maintenant!

(La duchesse sort exaspérée.)

SCÈNE VIII.

RICHELIEU, MATIGNON.

MATIGNON, se jetant dans un fauteuil et riant aux éclats.

Ah ! ah ! ah !

RICHELIEU, stupéfait.

Eh bien !... qu'est-ce qui lui prend donc ?

MATIGNON.

Ah ! ah ! ah !... le pauvre innocent !

RICHELIEU.

Il se moque de moi !

MATIGNON.

Un mari... sans femme !... un mari... pour rire ! ah ! ah ! ah !

RICHELIEU.

Chevalier !...

MATIGNON, se levant.

Là, là, beau cousin, ne nous fâchons pas... je me suis retenu tant que j'ai pu... mais c'est que tout à l'heure vous étiez si drôles tous deux... — Vous bifferez... — Je ne bifferai pas ! — Ah ! ah ! ah !

RICHELIEU, se promenant et s'éventant avec son chapeau.

Elle biffera !... Ou bien, morbleu !... je bifferai tout seul !

MATIGNON, à part.

Diable ! il me fait peur... Si je pouvais ?...

RICHELIEU.

D'abord, je suis amoureux !... et puis, entêté !...

MATIGNON.

Madame de Noailles l'est aussi.

RICHELIEU.

Et moi donc !... Comme mon grand-oncle le cardinal.

MATIGNON.

D'un autre côté, ma cousine a trois ans et la tête de plus que vous... et peut-être qu'en jetant un coup d'œil sur votre petite taille...

RICHELIEU.

Eh ! monsieur !...

MATIGNON.

Je ne serais pas étonné qu'un peu de dédain de sa part...

RICHELIEU.

Du dédain... pour moi !...

MATIGNON.

J'en ai peur... et, à votre place...

RICHELIEU, vivement.

Qu'est-ce que vous feriez ?

MATIGNON.

Moi ?... je... (S'arrêtant.) Mais, non, vous ne comprendrez pas...

RICHELIEU.

Allez toujours !... je comprends tout... excepté le latin.

MATIGNON.

Eh bien ! je me dirais... On m'éloigne de ma femme... ma foi ! tant pis !... il y en a d'autres.

RICHELIEU, lui saisissant vivement le bras.

J'y pensais !

MATIGNON.

Bravo !... Voilà un mot qui m'annonce que vous profiterez de mes leçons.

RICHELIEU.

Alors, vous serez plus heureux que l'abbé, vous.

MATIGNON, avec fatuité.

Ah ! c'est que, mon petit cousin, je suis le plus grand mauvais sujet de la cour.

RICHELIEU, à part, le regardant.

De taille, c'est possible... mais les petits grandiront... s'il plaît à Dieu.

MATIGNON, le ramenant à lui.

Les femmes, voyez-vous, il faut les mener... rondement.

RICHELIEU.

Très-rondement... j'ai fait des études là-dessus.

MATIGNON.

Déjà?... Il faut dire à toutes qu'on les aime.

RICHELIEU.

A toutes!... c'est beaucoup... mais, bah! ça doit être amusant.

MATIGNON.

Nous avons, pour cela, les déclarations verbales... et les lettres.

RICHELIEU, très-attentif.

Ah! oui-dà?

MATIGNON.

Ceci dépend de l'âge... De quinze à vingt-cinq ans, on écrit... de vingt-cinq à quarante, on parle.

RICHELIEU.

Ah! ah!... Ainsi, moi, je suis...

MATIGNON.

Dans l'âge des déclarations écrites.

RICHELIEU, se grattant l'oreille.

Ah! diable!... C'est que, pour écrire à une femme, il faut tant de qualités!...

MATIGNON.

Trois... Un peu d'amour...

RICHELIEU.

J'en aurai.

MATIGNON.

Beaucoup d'adresse...

RICHELIEU.

J'en ai.

MATIGNON.

Et suffisamment d'orthographe.

RICHELIEU.

J'en... (Se reprenant.) Ah! il faut de l'orthographe?...

MATIGNON.

Oh! quand on la sait.

RICHELIEU.

Et quand on ne la sait pas?

MATIGNON.

On s'en passe.

RICHELIEU.

Alors, j'y suis... ça met l'écriture à la portée de tout le monde.

MATIGNON.

Et, tenez... si vous étiez bien sage... je vous montrerais, comme modèle, un petit billet...

RICHELIEU, se rapprochant vivement.

Que vous avez écrit?...

MATIGNON.

Ce matin.

RICHELIEU, voulant regarder.

A qui?

MATIGNON, lui dérobant le billet.

Un instant!... (Enlevant l'enveloppe.) Il est inutile que vous le sachiez... (D'un air goguenard.) C'est à une nouvelle mariée... (A part.) Pauvre garçon!

RICHELIEU.

A une nouvelle mariée?... attendez donc... A madame Patin!...

MATIGNON.

Miséricorde! madame de Belle-Chasse!... Est-ce que vous la trouvez bien?

RICHELIEU.

Moi?... je trouve toutes les femmes très-bien... Donnez.

(Il ouvre le billet.)

MATIGNON, à part.

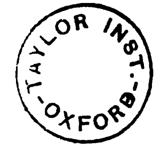
J'ai envie de le lancer après la femme du Lévrier...

RICHELIEU, lisant.

« Toute belle... » Pas de nom?...

MATIGNON.

Jamais... on peut changer d'idée.



RICHELIEU.

Et à la fin?... « Votre esclave!... »

MATIGNON.

Toujours... ça va à toutes les tailles.

RICHELIEU.

Et ça n'engage à rien. (Lisant.) « Toute belle! Je vous ai trop « longtemps admirée, pour ne pas vous aimer; je vous aime « trop pour ne pas vous le dire... Mon cœur pour un regard! « ma vie pour un mot! mon sang pour une promesse!... »

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE BARON, LA BARONNE.

LA BARONNE, traversant la galerie de mauvaise humeur.

Partons, baron, partons!...

LE BARON, de même.

Vous avez trop parlé!...

MATIGNON, à Richelieu, vivement.

Quelqu'un!... mon billet!...

RICHELIEU, mettant le billet dans sa poche.

Soyez tranquille... (A part.) Je le garde!

LA BARONNE, entraînant le baron.

Je ne resterai pas ici... partons!

MATIGNON, les arrêtant.

Eh! baronne, quelles nouvelles?... l'accueil que le roi vient de vous faire?...

LA BARONNE.

Oui, il a été joli, l'accueil!... parlons-en.

LE BARON.

Non, n'en parlons pas... c'est assez comme ça.

RICHELIEU.

Mais encore... qu'est-ce que c'est, madame Patin?...

LA BARONNE, descendant.

Ah! c'est vous, mon mignon?... Vous pouvez vous vanter d'être pour quelque chose dans l'avanie en question.

RICHELIEU.

Moi?...

LE BARON.

Vous... ou votre belle-mère... la Noailles.

MATIGNON.

Comment cela?

RICHELIEU.

Expliquez-vous.

LA BARONNE, se décidant.

Ah bah!... Au fait, tout le monde l'a vue... Deux de plus qui en riront...

RICHELIEU.

Le baron a fait rire?

LE BARON.

Sourire... Rentrons...

LA BARONNE.

D'abord, il s'avance la tête haute, les yeux au plafond... si bien que, naturellement, il ne voyait pas ses pieds... qui s'embarrassent dans ma queue... moi, je tire, il va toujours, et mon baron de...

(Elle achève du geste.)

RICHELIEU, riant.

Bah! vraiment?... il a...

LE BARON.

Très-peu, très-peu... personne ne s'en est aperçu... Rentrons!

MATIGNON et RICHELIEU.

Attendez...

LA BARONNE.

Je n'y suis pas... Sa Majesté... Ah! qu'il est vieux, le roi!... et l'autre aussi, la vieille!... C'est bien déjeté, c'te cour-là.

(Ils reprennent tous leur sérieux.)

MATIGNON.

Chut!

LE BARON.

Allons! bien!... elle va me faire mettre à la Bastille, à présent!

LA BARONNE.

Sa Majesté lui adresse la parole, et lui dit... je ne sais plus quoi... à son grand Lévrier... Et savez-vous ce qu'il lui répond, lui?

LE BARON, éclatant.

Eh! mordieu! madame, j'en suis fier, de ce que j'ai répondu... Il ne faut pas croire qu'il n'y ait qu'un enfant qui puisse répondre à Sa Majesté!

RICHELIEU.

Mais, après?

LA BARONNE.

Il répond, en regardant la vieille, la Maintenon, presque aux côtés du roi... « Sire, votre grand Lévrier pourra se vanter toute sa vie d'avoir regardé en face, à la même heure, le soleil... et la lune! »

MATIGNON et RICHELIEU, étouffant de rire.

Oh ! oh ! oh !

LA BARONNE, les regardant, en riant aussi.

Tenez ! juste comme Sa Majesté !... Il faisait une grimace... épouvantable !... Il est très-laid quand il rit... Et la vieille ! elle se mordait les lèvres... elle est vexée... elle vous fera perdre votre emploi dans les chiens, et ce sera bien fait !... Si vous m'aviez laissé parler... ah ! ah !

LE BARON.

Eh ! je vous dis qu'ils étaient très-flattés, intérieurement, tous les deux.

RICHELIEU.

Le soleil et la lune ?

LE BARON.

Mais madame de Noailles, qui a la rage de se fourrer partout, est venu dire je ne sais quoi à l'oreille de madame de Maintenon... qui l'a reporté à l'oreille du roi... qui a froncé le sourcil, en disant avec colère : Le petit Richelieu !...

RICHELIEU.

Il a dit ?...

LA BARONNE.

Et il s'est levé... c'est-à-dire, on l'a levé... et il a fait encore une grimace, mais dans un autre genre... Aïe !... Je le crois très-mal hypothéqué, le grand Roi... Alors, en se retournant vers mon époux, il lui a dit... Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

LE BARON.

« Monsieur de Belle-Chasse, allez donc montrer vos terres à madame la baronne... vous pourrez y admirer les astres. »

LA BARONNE.

Cette bêtise !... Comme si la lune n'était pas partout !

RICHELIEU.

Mais enfin, la duchesse de Noailles... Ah ! la voici.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, DEUX LAQUAIS, dans la galerie.

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc de Richelieu... mon gendre... votre précepteur vous attend dans votre carrosse, cour de la chapelle.

RICHELIEU.

Qu'est-ce qu'il me veut, mon précepteur?

MATIGNON, à demi-voix.

Peut-être vous apprendre l'orthographe.

RICHELIEU, à demi-voix.

Il ne la sait pas.

LA BARONNE, à demi-voix.

Bah! qui est-ce qui la sait?

LA DUCHESSE.

Il veut partir avec vous.

RICHELIEU.

Partir!...

LA DUCHESSE.

A l'instant même... c'est l'ordre du roi.

RICHELIEU.

Madame!... madame!... c'est affreux, cela!... Vous ne savez pas...

LA DUCHESSE.

Il est six heures, on vous attend.

RICHELIEU, frappé d'un souvenir.

On m'attend!... En effet, oui, la princesse, à six heures!... elle me l'a dit, et j'y cours.

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc, cela ne se peut pas!...

RICHELIEU.

Ah ! belle-maman, vous êtes de la cour... vous savez qu'on ne peut faire attendre une princesse, qui est belle, qui est bonne... qui m'aime et qui me protége.

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc !... je vous défends !...

LA BARONNE.

Oh ! le petit démon !

RICHELIEU.

Adieu ! adieu !... (Il va pour sortir, et se trouve en face de Diane et de mademoiselle de Nocé qui entrent.) Ma femme !...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DIANE, Mlle DE NOCÉ.

RICHELIEU, bas, à la duchesse, avec ironie.

C'est ma femme !

DIANE, d'un air dédaigneux, et cependant un peu émue.

Monsieur le duc... madame de Bourgogne vient de me faire appeler. « Diane, m'a-t-elle dit, j'ai promis à M. de Richelieu... (Avec effort.) votre mari... un cadeau qui lui convînt... C'est vous que je charge de le lui remettre de ma part. »

RICHELIEU, à part.

Tiens ! ce n'est pas la même chose.

DIANE, lui remettant une boîte élégante.

Le voici.

RICHELIEU, prenant la boîte.

Cela ?...

(Diane passe à gauche.)

MATIGNON, s'approchant de Richelieu.

Qu'est-ce donc ?

RICHELIEU.

Ah !... voyons !

LA DUCHESSE.

Quelle inconséquence!... N'ouvrez pas, monsieur le duc!... vous ne pouvez, sans l'ordre du roi...

RICHELIEU.

Laissez donc!... (Ouvrant la boîte.) Je verrai... Ciel!...
(Il reste stupéfait et comme anéanti, tenant la boîte ouverte.)

MATIGNON.

Des dragées!...

TOUS.

Des dragées!...

ENSEMBLE, à voix basse.

AIR : *Il ne peut s'en défendre.* (LE DIEU ET LA BAYADÈRE.)

O surprise nouvelle!...
On vit présent plus beau;
Mais tout ici révèle
Le sens d'un tel cadeau.

(La musique continue piano jusqu'au couplet suivant.)

LA DUCHESSE, d'un air triomphant.

Oh! noble princesse! grande princesse!... digne petite-fille de Louis XIV!... Quel esprit de convenance!... Des dragées!...

LE BARON, riant.

Ah! ah! ah! (Richelieu le regarde en face, et le baron cesse de rire.) Voilà les dragées les plus spirituelles de la monarchie.

LA BARONNE.

Bien tapé! bien tapé!

MATIGNON, s'approchant de Richelieu, toujours immobile, prenant une dragée et la mangeant.

Elles sont excellentes.

LA BARONNE; même jeu.

Parfaites.

LA DUCHESSE; même jeu.

Délicieuses.

LE BARON ; même jeu.

(Richelieu ferme avec colère la boîte et lui pince les doigts.)

Aïe !... Exquises.

LA DUCHESSE, avec ironie.

AIR : *Bouton de rose.*

C'est, d'un baptême
Quelque boîte qui lui restait.

MATIGNON, souriant.

Ou plutôt c'est, aujourd'hui même,
Une avance qu'elle vous fait...
Pour le baptême.

TOUS, avec un rire étouffé.

Ah ! ah ! ah ! (Richelieu jette un coup d'œil sur Diane, qui le regarde avec dédain. Tous les personnages, excepté Diane et mademoiselle de Nocé, remontent un peu.)

RICHELIEU.

Devant elle !... ah !

Mlle DE NOCÉ, bas à Richelieu, avec bonté.

Voilà où mène l'indiscrétion !

RICHELIEU, lui prenant la main, à part.

Ah ! je m'en souviendrai.

(Il pleure.)

LA DUCHESSE.

Qu'on fasse avancer le carrosse de M. le duc de Richelieu ! (Un des laquais présente à Richelieu son chapeau et prend la boîte de dragées.) Mon gendre, rejoignez M. l'abbé, votre précepteur. (S'approchant, et tout bas.) Je doute qu'il vous donne jamais une meilleure leçon.

(Musique à l'orchestre, jusqu'à la fin de la scène. Air du MARIAGE DE FIGARO.)

MATIGNON, s'approchant de Richelieu.

Bon voyage, cousin !...

(Il offre la main à mademoiselle de Nocé et sort par le fond.)

LE BARON ; même jeu.

Enfant gâté!...

LA BARONNE ; même jeu.

Petit gourmand!... (S'interrompant.) Des larmes! Fi donc!...

(Le baron lui donne la main, ils sortent.)

RICHELIEU.

Oui, des larmes de rage!...

LA DUCHESSE.

Faites vos adieux à votre femme...

(Il s'approche de Diane, lui prend la main, qu'il baise en la regardant avec émotion, et se retrouve en face de la duchesse.)

RICHELIEU, à part.

Je ne partirai pas!

LA DUCHESSE.

Je vous permets de m'embrasser...

(Richelieu met son chapeau sur sa tête, laisse la duchesse, le col tendu, et sort brusquement. Un domestique pose un candélabre sur la table, et ferme les trois portes du fond.)

SCÈNE XII.

LA DUCHESSE, DIANE.

LA DUCHESSE, courroucée.

Vous êtes émue, Diane!...

DIANE.

Oui... mais de colère et d'indignation!... Ah! ma mère, vous m'avez donné un mari...

LA DUCHESSE.

Un beau nom!... Voilà comme était M. le duc, mon époux, quand il partit... mais cinq ans après... il était superbe!

DIANE.

Cinq ans, ma mère!... et j'en ai dix-huit!... et je suis en-

tourée d'hommages, recherchée par tout ce qu'il y a de plus brillant à la cour !...

LA DUCHESSE.

Du courage, ma fille !... Songez à ce que vous devez au rang des Noailles.

DIANE.

Un mari, devenu déjà le jouet de la cour ! la fable de Versailles !... dont on rit, dont on se moque !... à qui l'on offre, non une charge à la cour, non un régiment, mais une boîte de dragées !... Ah ! s'il était resté... je me serais vengée !

LA DUCHESSE.

S'il était resté !... ma fille, vous n'auriez pas oublié ce que vous nous devez à tous... Allons, rentrez chez vous, faites vos prières et... (L'embrassant au front.) Bonne nuit, ma fille !...

DIANE, soupirant.

Bonne nuit, ma mère !

LA DUCHESSE, ouvrant la petite porte à gauche.

Je passe chez la princesse, par les petits appartements... Adieu, ma fille.

DIANE.

Adieu, ma mère. (La duchesse sort, Diane s'assied à droite.) Son carrosse vient de partir... tant mieux !

SCÈNE XIII.

RICHELIEU, DIANE.

RICHELIEU, passant la tête à la porte du fond.

Elle est seule !

DIANE.

Je l'oublierai, comme tout le monde... Il avait l'air si ridicule !... Ah ! j'en mourrai de dépit !

RICHELIEU, avançant doucement.

Allons ! allons !... elle paraissait émue, quand elle m'a vu

pleurer... (Montrant le cœur.) Il y a quelque chose là... il ne s'agit que de... Allons donc !... (Toussant.) Hum ! hum !

DIANE, se levant, effrayée.

Ah !... quelqu'un !

RICHELIEU, accourant près d'elle.

N'ayez pas peur !... c'est moi.

DIANE.

O ciel !... M. le duc !

RICHELIEU.

Dites : votre mari !

DIANE, troublée.

Comment se fait-il, lorsque M. l'abbé vous attendait dans votre carrosse...

RICHELIEU.

Il doit être loin, s'il court toujours, mon carrosse... c'est-à-dire l'abbé... je les ai fait partir, l'un portant l'autre.

DIANE.

Et que voulez-vous, monsieur?... que venez-vous faire ici?

RICHELIEU.

Eh! quoi ! ce que je viens... Je viens vous prier de m'entendre, de nous entendre pour me venger !... de vous mettre avec moi, contre tout ce monde qui était là... Matignon, qui est un fat... le baron, qui est un sot... la princesse, qui m'a humilié... ma belle-mère, que je déteste !...

DIANE.

Monsieur le duc !...

RICHELIEU, se reprenant.

Non, non, je ne la déteste pas !... pourvu que vous m'aimiez un peu... Dame !... je suis votre mari.

DIANE.

Un enfant...

RICHELIEU.

Et je vous aime!...

DIANE, riant.

Vous?... ah! ah! ah! comme un enfant.

RICHELIEU.

Comme un mari!

DIANE, riant plus fort.

Comme un enfant!

RICHELIEU, frappant du pied.

Comme un mari, ventrebleu!

DIANE.

Ah! Dieu!... Sortez, monsieur.

RICHELIEU.

Tout de suite, avec vous!... partons, rentrons chez nous, ma chère amie.

DIANE.

Laissez-moi!... Je vais appeler ma mère.

RICHELIEU.

Oh! non, par pitié!... n'appelez pas!

DIANE, avec dédain.

Au fait, qu'ai-je à craindre... d'un enfant?

RICHELIEU.

Encore!... Oh! non, je le sens bien, à ce que j'éprouve ici, près de vous... mon cœur bat, mes yeux se troublent... je sens que je vous aime avec idolâtrie, avec passion, avec colère!... Je suis un homme... parole d'honneur!... et pour me consoler de partir, il me faudrait...

DIANE.

Des dragées, peut-être...

RICHELIEU.

Ah! c'en est trop!... Je suis votre époux, votre maître!...

j'ai des droits... des droits très-étendus... Oui, riez, riez !... J'ai ma dignité d'homme, que diable !... il y va de mon honneur... Et malgré vos rires, je veux, je prétends, j'exige, j'ordonne...

DIANE, passant tout à coup du rire au ton sévère.

Monsieur le duc !... pour un gentilhomme de votre taille, vous parlez bien haut !

RICHELIEU.

Eh bien ! non, je n'exige rien, je n'ordonne pas... je prie, je supplie.

AIR : *Pitié, madame.* (DE LOÏSA PUGET.)

Ah! de mon âme,
S'échappe un cri :
Pitié, madame,
Pour un mari !...
Mais, vous devenez plus sévère !...
Ce mot de mari, triste et froid,
Loin d'exprimer une prière,
Vous semble renfermer un droit.
Eh bien ! je change de langage ;
J'adjure ce titre d'époux :
Plus de serment qui vous engage,
Et je vous dis à deux genoux :
Maîtresse ou femme.
En ce moment,
Pitié, madame,
Pour un amant!

(Il tombe à ses genoux.)

DIANE, d'abord émue, reprend un air de dédain, le regarde en souriant et lui dit :

Relevez-vous donc, enfant... votre précepteur vous gronderait.

(Elle sort, laissant Richelieu à genoux.)

SCÈNE XIV.

RICHELIEU, seul.

(Il se relève, essuie ses genoux avec son mouchoir et jette au loin son chapeau.)

Va-t'en au diable !... (Marchant à grands pas et dans la plus violente agitation.) Ah ! je suis d'une fureur !... Oh ! la vengeance ! la vengeance !... j'en suis altéré !... Ma femme... ma femme est une bégueule !... Eh bien !... comme disait Matignon, il y en a d'autres !... (S'adressant à la porte.) Oui, oui, il y en a d'autres, beaucoup d'autres !... et dès ce moment... c'est fini, c'est juré, par mon grand-oncle le cardinal... Je leur déclare la guerre à toutes, et pour commencer... (S'arrêtant.) Diable ! pour commencer, comment faire ?... Ah ! Matignon me l'a dit... écrire... écrire une lettre, deux, trois, vingt lettres... toutes brûlantes, incendiaires !... (Réfléchissant.) Oui, mais quelle femme ?... Eh ! morbleu ! qu'est-ce que ça me fait ?... La première venue, la première qui me tombera sous la main...

MATIGNON, dans la galerie du fond, sans être vu.

Je souhaite une bonne nuit à mademoiselle de Nocé.

RICHELIEU, écoutant.

Mademoiselle de Nocé ?... celle qui, tantôt ici... Jolie, et fille d'honneur !... Elle doit avoir un amant... ça fera deux... pour une fille d'honneur, ce n'est pas trop... Et d'une !... (Il va pour écrire.) Mais que lui dire ?... (Frappé d'une idée.) Ah ! j'ai mon affaire !... (Tirant le billet de Matignon.) « Ma toute belle et votre esclave !... » C'est élastique, comme dit encore Matignon, ça va à tout le monde... (Écrivant.) Signé, Richelieu. (Il met la lettre sous enveloppe.) C'est plus tôt fait. (Écrivant la suscription.) A mademoiselle de Nocé... Et allons donc !

LE BARON, dans la galerie du fond, sans être vu.

Venez, baronne, rentrons.

RICHELIEU, gaiement.

Bon !... la baronne !... la veuve Patin !... Tiens ! pourquoi

pas ?... elle est jolie aussi... et puis, elle a un mari... (Souriant.) Un mari !... j'ai dans l'idée que ce doit être plus drôle... Oh ! les maris !... puisque je ne peux pas en être, je leur jure une guerre à mort !... Va donc pour la baronne, et de deux !... (Il s'assied.) Oh ! celle-là, je vais lui détacher une épître !... Je suis tranquille, nos orthographes doivent avoir de grands rapports... Je veux être insolent, impertinent, effronté... Il faut les mener rondement, ces petites femmes !... (Il écrit.) « Cher ange... » (Écrivant toujours.) Je ferai voir à ma belle-mère et à ma femme, si je suis un enfant !... à ma femme surtout... Je veux qu'elle enrage, qu'elle soit jalouse, qu'elle soit... tout ce qu'il est possible d'être, enfin !... (Se levant.) Car, je suis lancé, et l'on ne m'arrêtera pas !... A moi, toutes les femmes !... (Vivement.) excepté ma belle-mère... toutes à la fois ! si elles veulent... rafle générale !... Je suis si en colère !

Air : *La trompette guerrière.* (Robert-le-Diable.)

A moi, toutes les femmes !...
Subissez mes lois :
J'ai le cœur plein de flammes
Pour soixante à la fois !
Pour toutes à la fois !
Ah ! la belle existence !
Quel destin ! quel avenir !
Aujourd'hui je commence,
Pour ne jamais finir !
Non, je ne veux jamais finir !...
L'amour m'appelle !
Je veux, semblable au papillon léger,
A chaque belle
Être fidèle,
Un jour, une heure, et puis changer,
Voltiger !
A moi, toutes les femmes ! *etc.*

LA DUCHESSE, en dehors, à gauche.

Bonsoir, mesdemoiselles...

(Musique jusqu'à la fin.)

RICHELIEU.

Dieu !... ma belle-mère !... je suis pris !... Où me fourrer ?... où... Ah !...

(Il souffle les bougies et se blottit derrière la table, à droite. — Nuit.)

SCÈNE XV.

RICHELIEU, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, rentrant par la porte dérobée et portant un bougeoir.

Madame de Maintenon ne me reprochera pas de manquer de surveillance.

RICHELIEU, à part.

Tiens ! une petite porte inconnue !...

LA DUCHESSE.

Et d'abord, la porte de ce corridor qui conduit au boudoir de la princesse, et dont la clef ne me quitte jamais...

RICHELIEU.

L'appartement des filles d'honneur, peut-être !... (Avec exclamation.) Oh !...

LA DUCHESSE, se retournant vivement.

Hein ?... j'ai cru entendre !...

(Elle court au fond, écoute, regarde. Richelieu quitte furtivement sa cachette et se jette dans le corridor par la porte, restée ouverte.)

RICHELIEU, à part et derrière la porte.

Ah ! tu ne veux pas biffer l'article 5 !...

LA DUCHESSE, rassurée et fermant à clef la porte du corridor.

Tout est parfaitement en ordre.

ACTE SECOND

Un boudoir élégant. Grande entrée au fond; petites portes à droite et à gauche, sur le premier plan; entrées des appartements à droite et à gauche, dans le fond. Une toilette à droite, un sopha à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOIS, MERLAC, MICHELIN, UN CARROSSIER; puis, MATIGNON.

DUBOIS, entrant par la droite.

Patience! messieurs!... Monseigneur descend de son lit et passe sa robe de chambre.

MERLAC.

En attendant, je vais tout préparer pour le coiffer.

LE CARROSSIER.

Je lui apporte son mémoire.

MICHELIN.

Je viens recevoir ses ordres.

DUBOIS.

C'est bien.

MERLAC, prenant Dubois à part.

Dites donc, monsieur Dubois, est-ce vrai, ce qu'on dit: que le roi a défendu à M. le duc de quitter son hôtel?

DUBOIS.

Qu'est-ce que ça te fait, à toi?

MICHELIN, s'approchant.

Monsieur Dubois, comment madame la duchesse a-t-elle trouvé sa chambre à coucher?

DUBOIS.

Elle ne l'a pas vue.

(Il va parler au carrossier.)

MICHELIN, à Merlac.

Ah ! bah !... depuis huit jours qu'elle est mariée !...

MERLAC.

A un enfant.

MICHELIN.

Ah ! bah ! est-ce que... non ?

MERLAC.

Eh ! non, mon cher.

MICHELIN.

Qu'est-ce qu'il fait donc, tout seul, dans ces jolis boudoirs ?

MERLAC, ricanant.

Il apprend l'orthographe, par ordre du roi.

DUBOIS, venant à eux.

Messieurs ! messieurs !...

MATIGNON, entrant.

Le chevalier de Matignon... on est visible pour moi.

DUBOIS.

Monsieur le chevalier...

MATIGNON.

Il dort, n'est-ce pas ?... Parbleu ! ces maris n'en font pas d'autres... (A part.) Surtout les maris... garçons. (Il s'assied sur le sopha en riant.) C'est bon, j'attendrai... (Les autres personnages causent au fond. Matignon continue à part.) Ah ! mon petit cousin, vous faites déjà scandale !... Très-bien !... cela me va... cela m'arrange... Diane est piquée au vif...

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle, etc.*

Le dépit fait naître en silence
La colère, qui, par bonheur,
Conduit tout droit à la vengeance,
Et la tête emporte le cœur.
Le scrupule bientôt succombe ;
La vertu, prompte à se lasser,
Fait un faux pas, chancelle, tombe...
Et je suis là pour ramasser...

RICHELIEU, en dehors.

Dubois !

DUBOIS.

Voici, monseigneur.

MATIGNON.

Chut !... le voici !

SCÈNE II.

LES MÊMES, RICHELIEU.

RICHELIEU, entrant par la première porte à droite, en robe de chambre et tout débraillé.

Dubois ! Dubois !... (S'arrêtant au milieu du théâtre, et bâillant en étendant les bras.) Ah !...

MATIGNON, à part, toujours assis.

Il n'a pas grandi d'une ligne.

RICHELIEU, se tournant vers les fournisseurs.

Qu'est-ce que c'est que toute cette canaille-là, Dubois ?

DUBOIS.

Votre perruquier, monseigneur.

RICHELIEU.

Ah ! ah ! ce bavard... qu'il attende... Et cet autre imbécile, couleur lie de vin ?...

DUBOIS.

Le carrossier, qui désire savoir...

LE CARROSSIER.

Quand M. le duc voudra bien solder mon mémoire.

RICHELIEU.

Vous êtes bien curieux, mon cher !... (A Michelin.) Toi, là-bas !... (A part.) Une bonne tête.

DUBOIS.

Il s'agit des glaces du nouveau boudoir, que monseigneur fait meubler.

RICHELIEU.

Ah ! c'est donc le tapissier ?

MICHELIN, s'avançant.

Michelin... son premier commis et son gendre.

RICHELIEU.

Ah ! tu viens de te marier aussi, toi ?

MICHELIN.

Mais oui, monseigneur... tout à fait.

RICHELIEU.

En ce cas, tu es plus avancé que moi... Et ta femme !...

(Il regarde Dubois.)

DUBOIS.

Charmante, monseigneur.

RICHELIEU.

Ah ! madame Michelin est jolie !... je passerai par là, un de ces jours... Dubois, tu prendras l'adresse de ce brave homme... (A part.) Une excellente tête... je disais bien.

MATIGNON, à part.

Le fat !

RICHELIEU.

Eh ! c'est Matignon !... Bonjour, mon cher, bonjour... Je ne vous voyais pas.

MATIGNON, se levant.

Je vous regardais.

RICHELIEU, à part.

Parbleu ! je le savais bien... (Congédiant les gens et les chassan avec son mouchoir.) Allez, braves gens, allez... (A Merlac.) Attends mes ordres... faquin !...

(Ils sortent.)

MATIGNON.

Bravo ! mes compliments !... J'ai vu dans tout son éclat le vieux Lauzun, et il m'a semblé un instant...

RICHELIEU.

Vraiment ?... (Lui serrant la main.) Ça me fait plaisir... Il était beau, hein ?

MATIGNON.

A miracle ! Aussi, mademoiselle de Montpensier... une princesse...

RICHELIEU, vivement.

Oh ! des princesses !... il y en a encore.

MATIGNON.

Il y en aura toujours... (L'observant.) Mais Lauzun n'était pas marié.

RICHELIEU.

Est-ce que je le suis ?

MATIGNON.

Mais votre femme ?...

RICHELIEU, lui tournant le dos.

Mauvais plaisant !

MATIGNON.

Comme je le disais à madame de Noailles : Vous avez beau faire... Richelieu s'échappera de son hôtel, malgré les ordres du roi...

RICHELIEU.

C'est possible.

MATIGNON.

Il trompera la surveillance de son gouverneur...

RICHELIEU.

Je l'ai déjà grisé trois fois.

MATIGNON.

Il viendra chez sa belle-mère...

RICHELIEU.

Non !

MATIGNON.

Il se glissera près de sa femme...

RICHELIEU.

Non !

MATIGNON.

Il lui demandera grâce...

RICHELIEU.

Non !

MATIGNON.

Et, ma foi, il obtiendra...

RICHELIEU.

Non ! non ! non ! mille fois, non !... je l'ai mis dans ma tête. . J'ai l'article 5 sur le cœur !...

Air : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

C'est une barrière fatale
Élevée entre deux époux,
Et de la chambre nuptiale
La porte est fermée entre nous...
Ma belle-mère a poussé les verrous.
(Avec force.)
Cette porte, odieuse, infâme,
Je pourrais bien la briser, la franchir !...
(Souriant.)
Je trouve plus doux que ma femme
Vienne elle-même me l'ouvrir.

Aussi, je n'irai pas !... et à moins qu'elle ne vienne elle-même à moi... ici... dans mon hôtel...

MATIGNON, riant, à part.

Ah ! ah ! ah !... Bien !

RICHELIEU.

Oui... me demander grâce...

MATIGNON, de même.

Ah! ah! ah!... très-bien!

RICHELIEU.

Je tiendrai bon!

MATIGNON.

Je vous en défie.

RICHELIEU.

Vous m'en défiez?... Eh bien! mille louis!...

MATIGNON.

Mille louis!... soit. (A part.) Parbleu! quoi qu'il arrive, je suis toujours sûr de gagner.

RICHELIEU.

Oui, je tiendrai bon!... et mademoiselle de Noailles... car ce n'est toujours que mademoiselle de Noailles... saura que l'on peut fort bien se passer d'elle.

MATIGNON.

Bravo! (A part.) Elle se passera de toi aussi, va.

RICHELIEU.

Et s'il faut que le bruit de mes bonnes fortunes...

MATIGNON.

Elle n'y croira pas.

RICHELIEU.

Je les publierai si haut!...

MATIGNON.

Elle en rira... comme l'autre jour, chez madame de Mouchy, où l'on racontait l'aventure arrivée chez madame la duchesse de Bourgogne... Eh mais! tenez, le jour même de votre mariage!

RICHELIEU.

Quelle aventure?... contez-moi donc ça.

MATIGNON.

Laissez donc !... vous savez...

RICHELIEU.

Moi ?... je ne sais rien... Eh bien ! la duchesse de Bourgogne...

MATIGNON.

La duchesse de Bourgogne... passant de sa chambre en son boudoir, pousse un cri de terreur...

RICHELIEU.

Ah ! mon Dieu !... elle avait vu ?...

MATIGNON.

Un homme !

RICHELIEU, souriant avec satisfaction.

Ah ! c'était un... Après ?

MATIGNON.

Il était blotti dans un coin... et cherchait à se cacher sous les rideaux.

RICHELIEU.

Voyez-vous ça !

MATIGNON, prenant la voix de femme.

« Au secours ! un homme est ici !... » Aux cris de la princesse, les filles d'honneur, couchées près de là, se lèvent et accourent, dans le simple appareil... et même mieux que cela...

RICHELIEU.

Vrai ?... ce devait être gentil... Continuez donc.

MATIGNON.

Le coupable est entouré, saisi par cet essaim de nymphes...

RICHELIEU.

Toujours dans le simple appareil... et même mieux que cela ?...

MATIGNON.

Lorsque madame de Noailles arrive, suivie bientôt de monseigneur le duc de Bourgogne lui-même !

RICHELIEU.

Et le coupable ?... (Avec aplomb.) l'homme ?

MATIGNON.

Parti... disparu... et ces dames assurèrent toutes qu'il venait de s'échapper par la cheminée.

RICHELIEU.

Le maladroit !

MATIGNON, baissant la voix.

Mais non... car on prétend qu'une heure après, une grande malle sortait du palais, portée par deux valets de pied, et escortée par l'officier de service.

RICHELIEU.

C'est prodigieux !

MATIGNON.

Eh quoi ! vous ignoriez encore...

RICHELIEU.

Absolument... en voilà la première nouvelle.

MATIGNON.

Parbleu ! vous m'étonnez.

RICHELIEU.

Pourquoi ?

MATIGNON.

Parce que l'homme du boudoir et de la malle...

RICHELIEU.

Eh bien ?

MATIGNON, tranquillement.

C'était vous.

RICHELIEU, avec exclamation.

Chevalier ! chevalier !...

MATIGNON.

Oh ! mon Dieu ! personne ne l'ignore à la cour... excepté le

duc de Bourgogne, parce qu'il est convenu que les maris ne savent jamais rien... le grand roi, qui est un peu sourd, depuis qu'il n'entend plus parler de lui... et c'est heureux!... car la Bastille...

RICHELIEU.

Pas de plaisanteries !... ce n'était pas moi!

MATIGNON, continuant.

Et enfin, Diane, qui ne croira jamais, disait-elle chez madame de Mouchy, qu'un enfant ait eu cette audace...

RICHELIEU.

Un enfant!... encore!

MATIGNON.

A moins que ce ne fût pour voler des dragées.

RICHELIEU, emporté par le dépit.

Elle a dit!... Eh bien! si fait, c'était moi!... il faut qu'on le dise, il faut qu'on le sache, il faut qu'elle le croie malgré elle... Dites-lui de ma part, Matignon... Non, ne lui dites rien... c'est un plaisir que j'aurai moi-même... accompagné de plusieurs autres!

MATIGNON.

Ah! vous irez la voir?

RICHELIEU.

Du tout!... j'ai parié.

MATIGNON.

Et je gagnerai... (A part.) maintenant qu'il l'avoue. (Haut.) Adieu, duc.

RICHELIEU.

Adieu, chevalier... C'est mille louis que vous me devez.

MATIGNON, s'arrêtant.

Exigibles, à l'échéance de l'article 5?

RICHELIEU, à demi-voix.

Vous me paierez ça.

MATIGNON.

Hein ?

RICHELIEU.

Vous me paierez... les mille louis... (Le suivant jusqu'à la porte.) Au fait, j'en ai besoin pour garnir ma cassette... avec trois cents autres que j'ai gagnés à ce grand imbécile de Lévrier.

MATIGNON.

Ah ! vous lui avez... C'est donc pour cela qu'il disait, en vous quittant : Aux innocents, les mains pleines !

RICHELIEU.

Aux innocents !... La veuve Patin me paiera ça !

(Matignon sort en riant.)

RICHELIEU, riant aussi, forcément.

Ah ! ah ! ah !

SCÈNE III.

RICHELIEU, DUBOIS, MERLAC.

RICHELIEU, cessant tout à coup de rire.

Ah ! tu t'en vas en me riant au nez, toi !... comme les autres !... Par malheur, c'est un garçon... il n'y a pas prise. (A Dubois, qui est entré, suivi de Merlac.) Qu'est-ce ?

DUBOIS.

Le perruquier de monseigneur.

RICHELIEU.

Qu'il entre... (A lui-même.) Il paraît que la plaisanterie se prolonge !... mais rira bien... (Il est interrompu par Merlac, qui tousse.) Viens çà, pendard, et qu'on m'accommode comme il faut. (Il se jette sur une chaise, que Dubois a placée au milieu du théâtre.)

DUBOIS.

Les lettres de monseigneur.

RICHELIEU, tout en lisant.

A propos, Dubois !... ne m'as-tu pas dit que tu fréquentais la femme du valet de chambre de ma belle-mère ?

DUBOIS, voulant s'excuser.

Monseigneur !...

RICHELIEU.

Tu fais bien, mordieu !... elle est mariée, n'est-ce pas ?... bon ! ça compte double.

MERLAC, scandalisé.

Oh !...

RICHELIEU, vivement.

Tu es marié aussi, toi... imbécile ?... (Lisant.) « Je vous attends au palais, cour des cuisines... Baronne de... » Oh ! la Patin !... cour des cuisines !... Restez-y, mon ange !... (A Dubois, pendant que Merlac le coiffe.) Eh bien ! dis-moi, que se passe-t-il chez... (Avec effort.) chez ma femme ? (A part.) Voilà un mot qui m'écorche la bouche !... (Haut.) Eh bien ?

DUBOIS, à qui Merlac fait des signes.

Dame ! monseigneur...

RICHELIEU, jetant la tête à la renverse et surprenant les signes de Merlac.

Qu'est-ce que c'est ?... tu fais la parade, toi, là-haut !... (A Dubois.) Chausse-moi... (Dubois s'agenouille, lui retire ses pantoufles et lui met des souliers.) Voyons, à vous deux, me direz-vous ce qui se passe chez ma femme ?

DUBOIS.

Dame ! on dit que madame la duchesse...

RICHELIEU.

Après ?

DUBOIS.

Est triste... fort triste.

RICHELIEU.

Palsambleu ! elle me regrette... j'en étais sûr... Ensuite ?... toi, là-haut ?...

MERLAC.

On croit que madame la duchesse est amoureuse...

RICHELIEU.

De moi, ça va sans dire... Tant pis, pour elle!... (Se regardant avec complaisance dans un petit miroir que Merlac lui a remis.) Grande sotte... qui, à dix-huit ans, n'a pas vu dans ces yeux-là!... (A Merlac.) Rase-moi.

MERLAC.

Plaît-il?

RICHELIEU.

Rase-moi!

MERLAC, embarrassé.

Pardon, mais c'est que... nous n'avons pas ce qu'il faut pour cela.

RICHELIEU.

Tu n'as pas de rasoirs?

MERLAC.

Non... c'est vous qui n'avez pas de...

RICHELIEU, se levant, vivement.

Bah!

MERLAC, souriant.

Dame!... un enfant...

RICHELIEU, lui lançant un coup de pied, avec colère.

Hein!

MERLAC, s'éloignant.

Ah! monseigneur!... (A part.) Il tape comme un homme!...

RICHELIEU, se caressant le menton.

Au fait... il a raison... rien!... (Le regardant et lui faisant signe de venir.) Écoute... approche.

MERLAC, s'approchant humblement.

Monseigneur... (Surveillant ses pieds.) Oh! le joli pied!

RICHELIEU, se frottant le menton.

Et... crois-tu que ça vienne bientôt?

MERLAC.

Mais... dans cinq ans.

RICHELIEU, avec colère.

Juste ! comme l'article 5 !... (Merlac s'éloigne vivement. — Dubois qui a emporté les pantoufles, apporte l'habit, et lui ôte sa robe de chambre. Richelieu continue, en mettant son habit.) Et que dit-on de nouveau, par la ville ?

MERLAC.

Rien, monseigneur.

RICHELIEU.

Pas de nouvelles, maroufle !... et tu es perruquier !... tu ne sais pas ton état. (A part, avec mépris.) Sait-il raser, seulement ?... (Haut, avec emphase.) Et de moi... que dit-on ?

MERLAC.

Rien, monseigneur.

RICHELIEU, avec emportement.

Rien ! drôle !... Je vous forcerai bien tous à parler de moi !... (Faisant, du geste, approcher Merlac.) J'entends que tu bavardes... que tu dises tout ce que tu vois.

MERLAC.

Si je ne vois rien ?...

RICHELIEU.

Eh bien ! ce que tu ne vois pas... on devine, ou on invente... et pour commencer...

DUBOIS, qui a emporté la robe de chambre, rentrant vivement par le fond.

Monseigneur !... une jeune fille demande à vous voir... Faut-il...

RICHELIEU, vivement.

Une jeune fille ?... toujours !... une vieille et un créancier, jamais !... (A Merlac.) Et pour commencer, va chez madame de Noailles, sous prétexte de raser... ceux qui en ont... et dis à tout le monde, que, lorsque tu m'as quitté, je recevais une femme superbe !... une duchesse... une princesse !...

MERLAC.

Permettez...

RICHELIEU, le poussant.

Je te permets tout!... (Voyant entrer la jeune fille.) Oh! qu'est-ce que ce peut être?... ça me fait presque peur... (Se rassurant.) Ah! bah!... Dubois, que personne...

(Dubois sort, en poussant dehors Merlac, qui sort sur la pointe des pieds.)

SCÈNE IV.

RICHELIEU, Mlle DE NOCÉ, enveloppée d'une mantille noire, dont le capuchon lui couvre la figure.

RICHELIEU.

Dieu! si c'était ma femme!... (Dès que la porte est fermé, mademoiselle de Nocé relève son capuchon et se montre à Richelieu.) Mademoiselle de Nocé!... (A part, se frottant les mains.) Une fille d'honneur! rien que ça!

Mlle DE NOCÉ.

Monsieur le duc... (Mettant la main sur son cœur et comme cherchant un appui.) Mais, pardon!... le saisissement... l'étrangeté de cette visite...

RICHELIEU.

Dieu! si elle allait s'évanouir dans mes bras!... Bon! ça me va!

Mlle DE NOCÉ, un peu remise de son trouble.

Vous serez discret?...

RICHELIEU.

Si je serai discret!... ah! mademoiselle... je jure!... (A part.) Oh! quand ma femme le saura!...

Mlle DE NOCÉ.

Ce n'est pas pour moi que je viens.

RICHELIEU.

Grand Dieu! il se pourrait!... madame la duchesse de Bourgogne...

Mlle DE NOCÉ, vivement.

Ne permet pas qu'on prononce votre nom devant elle, depuis cette nuit où votre imprudence...

RICHELIEU, se penchant vers elle.

Me révéla tant de charmes !...

Mlle DE NOCÉ, baissant les yeux.

Et vous fit oublier d'autres serments... cette lettre...

(Elle la lui montre.)

RICHELIEU.

O ciel ! la mienne ! (A part.) Je n'y pensais plus !

Mlle DE NOCÉ.

J'y ai d'abord fait peu d'attention... de la part d'un enfant...

RICHELIEU.

Eh ! mordieu !...

Mlle DE NOCÉ, l'observant.

Quoique l'écriture...

RICHELIEU, à part.

Au diable !... coupons court.

Mlle DE NOCÉ, l'observant toujours.

Ne fût pas...

RICHELIEU, l'interrompant, avec feu.

Ah ! mademoiselle !... vous connaissez à présent mon secret... ce secret, qui n'a éclaté qu'en brisant ma poitrine !...

Mlle DE NOCÉ.

Monsieur le duc !...

RICHELIEU, continuant, à ses pieds.

Ah ! je me jette à vos pieds !... je baise vos jolies mains !... (A part.) Ça va ! ça va !

Mlle DE NOCÉ.

Ce billet...

RICHELIEU.

Ce billet est l'expression d'un amour ardent, opiniâtre, insensé !

Mlle DE NOCÉ.

Ce billet... n'est pas de vous !

RICHELIEU.

Ah !... (Avec aplomb, se relevant.) Je le sais bien, mademoiselle.

Mlle DE NOCÉ.

Vous l'avouez !...

RICHELIEU.

Parfaitement... Vous comprenez... dans ma position d'homme marié... (Se rengorgeant.) Bientôt père de famille... j'ai été forcé d'emprunter... sans vous nommer !... l'écriture d'un ami.

Mlle DE NOCÉ.

Vous mentez !

RICHELIEU, avec effronterie.

Vous croyez ?... c'est possible.

Mlle DE NOCÉ.

Vous mentez, vous dis-je !... cette lettre est de M. de Matignon.

RICHELIEU.

Comment le savez-vous ?

Mlle DE NOCÉ.

C'est lui qui l'a écrite.

RICHELIEU.

Pour moi, c'est vrai.

Mlle DE NOCÉ.

C'est faux !... pour lui, pour lui-même.

RICHELIEU.

C'est encore possible... mais comme elle exprimait exactement ma pensée, mon amour...

Mlle DE NOCÉ, n'y tenant plus.

Non, monsieur !... son amour et sa pensée, à lui... car elle était adressée...

RICHELIEU, vivement.

A vous, peut-être ?

Mlle DE NOCÉ.

Elle était adressée... Tenez, voici la pareille, exactement, adressée par lui, à... (Éclatant.) à votre femme !

RICHELIEU, stupéfait.

A ma femme !

Mlle DE NOCÉ.

A votre femme, qu'il aime... depuis longtemps.

RICHELIEU, ému.

Depuis longtemps !...

Mlle DE NOCÉ.

Comment cette lettre est-elle revenue dans les mains du chevalier, je l'ignore... mais enfin, il l'a perdue chez moi.

RICHELIEU.

Chez vous ?... (A part.) Oh ! je devine !

Mlle DE NOCÉ, baissant les yeux.

C'est-à-dire...

RICHELIEU, de plus en plus ému.

Mais lui !... quand il m'excitait à piquer, à irriter la duchesse... quand il me défiait... c'était pour profiter lui-même... le grand traître !

Mlle DE NOCÉ, de même.

Oh ! oui ; bien traître... et je viens vous demander une explication.

RICHELIEU, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah !... (Mademoiselle de Nocé le regarde avec surprise.) Une idée !... Ah ! ah ! ah !... je ne suis pas encore mari, et je serais déjà... (Changeant de ton.) Ah ! non, par exemple.

Mlle DE NOCÉ.

Eh quoi ! vous n'êtes pas indigné ?...

RICHELIEU.

A quoi sert ?... Le temps qu'on passe à être indigné, est perdu pour la vengeance... Oh ! la vengeance !... le plaisir des dieux... et... des filles d'honneur !... Il s'agit de nous venger !...

Mlle DE NOCÉ.

Me venger !

RICHELIEU.

Oui, je vous vengerai, vous me vengerez, nous nous vengerons !... voulez-vous ?

Mlle DE NOCÉ.

Mais...

RICHELIEU.

Vous hésitez !... quand je vous offre un cœur jeune !... un premier amour, qui sera le dernier !...

AIR : *Ce titre de soldat m'honore.*

Vous, être trahie... il me semble
Que moi, je suis... du moins, bien près...
Ainsi, le malheur nous rassemble,
Et la vengeance a tant d'attraits !
Voyez, vous avez vos rancunes,
De mon côté, j'ai ma fureur :
Unissons nos deux infortunes...
Nous en ferons peut-être du bonheur.

Mlle DE NOCÉ.

Ah ! si du moins il le savait, lui, le perfide !...

RICHELIEU.

Rapportez-vous-en à moi, pour cela !

LA BARONNE, en dehors.

J'entrerai... je veux entrer.

Mlle DE NOCÉ.

Silence !... écoutez !... on vient !

RICHELIEU.

Ne craignez rien, on n'entrera pas... (Dubois accourt très-agité.) Dubois ! qu'est-ce?

DUBOIS, bas.

Une femme, un démon!... qui veut forcer votre porte.

LA BARONNE, en dehors.

J'entrerai, vous dis-je !

Mlle DE NOCÉ.

Une voix de femme !

RICHELIEU.

Bah! vous croyez?... (A part.) Encore une!...

Mlle DE NOCÉ.

Quoi! monsieur, après ce que vous m'avez écrit!... une autre que moi...

RICHELIEU.

Non, non... (Vivement.) C'est ma femme!

Mlle DE NOCÉ.

O ciel! je suis perdue!...

RICHELIEU, lui montrant la petite porte à gauche.

Vous êtes sauvée!... Tenez, là, entrez vite!... et n'en sortez que lorsque je frapperai dans ma main.

(Au moment où il ferme la porte sur mademoiselle de Nocé, la baronne paraît, Dubois va au-devant d'elle.)

DUBOIS, voulant l'arrêter.

Mais, madame...

LA BARONNE, lui donnant un soufflet.

Arrière, maraud !

RICHELIEU.

Un soufflet!... c'est la veuve Patin!...

(Dubois sort.)

SCÈNE V.

RICHELIEU, LA BARONNE.

LA BARONNE, allant droit à Richelieu, un billet à la main.

Et vous... vous êtes un petit impertinent !

RICHELIEU.

Pour commencer ?... merci.

LA BARONNE.

Permis d'insulter les baronnes de naissance... mais, quand on a été dans les draps, sur le pavé de Paris, on se fâche et on corrige les insolents... Tenez !...

(Elle le frappe au nez, avec le billet.)

RICHELIEU, reculant.

Madame Patin. !... vous me traitez... comme mon valet de chambre !...

LA BARONNE.

Du tout !... lui, c'était avec la main... et vous, c'est avec votre écriture... Vous m'avez offensée, je vous le rends, l'honneur est satisfait... Bonjour, comment ça va-t-il?

RICHELIEU, lui tendant la main.

Pas mal, et vous ?... Ainsi, vous ne m'en voulez plus ?

LA BARONNE, se remettant en colère.

Par exemple ! je vous en veux à mort... je vous arracherais les yeux... si ce n'était pas dommage... Non pas pour moi, Seigneur Dieu !... parce qu'au fait, de la part d'un enfant...

RICHELIEU, bondissant.

Bon ! à l'autre !... je n'en échapperai pas une !

LA BARONNE.

Mais pour mon baron, mon grand Lévrier... Si ça lui était tombé sous la...

RICHELIEU, à part.

Ah! mon autre lettre!... je l'avais oubliée aussi!

LA BARONNE, lisant.

« Cher ange! je t'aime, veux-tu m'aimer, pour te désencanailler tout à fait? RICHELIEU. »

RICHELIEU, hypocritement.

Il y a ça?

LA BARONNE.

Tiens, petit effronté!...

(Richelieu la regarde en riant. Elle se laisse aller peu à peu, et ils finissent par éclater tous deux.)

RICHELIEU.

Ah! ah! ah!... Dame! c'est une déclaration.

LA BARONNE.

Ah! ah! ah!... Morveux!

RICHELIEU, se fâchant.

Ah! veuve Patin!

LA BARONNE, de même.

Je ne suis plus la veuve Patin... et d'une!... Je suis baronne, présentée à la cour... ce qui fait enrager un tas de bégueules qui ne me valent pas, et une centaine de faquins, comtes, marquis et autres, à qui feu Patin prêtait notre argent... Je suis l'épouse du grand Lévrier du roi, entends-tu, petit!... du gentilhomme le plus maigre, le plus fier et le plus... Ah! ce n'est pas lui qui aurait fait fortune dans les draps!

RICHELIEU, la câlinant.

Parbleu!... mais vous l'aimez?

LA BARONNE

Je ne peux pas le souffrir!... un grand flandrin... qui me mesquine comme les autres, parce que je ne suis pas née... Qu'est-ce que je suis donc, imbécile?... Aussi...

AIR : *Vaudeville des Frères de lait.*

Défunt Patin, plein d'égards en ménage,
Est mort intact... Vrai, rien!

RICHELIEU.

Oh ! je vous crois...

LA BARONNE.

Mais le baron!

RICHELIEU, la câlinant toujours.

Ah! ce serait dommage :
Il ne peut pas mourir comme un bourgeois.

LA BARONNE, le repoussant.

Non, je respect' la morale et les lois.

RICHELIEU.

Mais un malheur... qui sait?... malgré vous-même...

LA BARONNE.

Oh! dans ce cas, je t'en donne ma foi,
Il le saurait l' premier...

RICHELIEU.

Non, le troisième :
Les deux premiers, ce serait vous et moi.

Et vous m'en voulez toujours de ma déclaration?

LA BARONNE.

Entendons-nous, monstre!... Je t'en veux, pour la forme... parce qu'au fond, je crois que ton intention n'était pas mauvaise.

RICHELIEU, lui prenant la taille.

Parbleu!...

LA BARONNE.

Aussi, tu vois... je n'ai pas de rancune... et je viens te sauver!...

RICHELIEU.

Me sauver!... de quoi?

LA BARONNE.

De la Bastille!

RICHELIEU, effrayé, frappant ses mains l'une contre l'autre.

O ciel!... (La porte à droite s'entr'ouve, et mademoiselle de Nocé va paraître; il court avec effroi pour la retenir.) Non, non!...

(Elle disparaît.)

LA BARONNE, qui n'a rien vu, que le mouvement de Richelieu.

Allons, petit, du courage!... C'est pour te prévenir, que je t'avais donné rendez-vous.

RICHELIEU, revenant à elle.

Cour des cuisines... Mais qui vous a dit?...

LA BARONNE.

Mon baron... il y a une lettre de cachet contre toi.

Mlle DE NOCÉ, jetant un cri.

Ah!

(La porte se referme tout à fait.)

LA BARONNE.

Hein?

RICHELIEU.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

RICHELIEU.

Ça?... ne faites pas attention.

LA BARONNE, allant vers la porte à gauche.

Mais, j'ai entendu...

RICHELIEU, l'arrêtant.

Non, c'est... (Vivement.) C'est ma femme!

LA BARONNE.

Votre femme?

RICHELIEU.

En secret, chez moi... ma femme... (A part.) Ça m'aura toujours servi à quelque chose.

LA BARONNE.

Mais alors, elle a dû vous dire...

RICHELIEU.

Rien.

LA BARONNE.

Que cette lettre de cachet... c'est madame de Noailles elle-même qui l'a demandée...

RICHELIEU.

Ah !... Merci, belle-mère !

LA BARONNE.

Pour être mise à exécution, à la première esclandre, au premier scandale.

RICHELIEU.

Me voilà bien !... j'ai un pied à la Bastille.

LA BARONNE, élevant la voix du côté de la porte.

C'est pour retenir l'autre que je viens ici... c'est pour vous sauver, voilà tout.

DUBOIS, accourant et très-empressé.

Monseigneur ! monseigneur !... Mademoiselle de Noailles et madame de Richelieu !

LA BARONNE.

Hein !...

RICHELIEU.

Ma femme !

LA BARONNE.

Qu'est-ce qu'il dit ?

RICHELIEU.

Sauvez-vous !

LA BARONNE.

Comment! votre femme?... mais celle qui est là?...

RICHELIEU, ouvrant la petite porte à droite.

Il paraît que c'est une autre... Sauvez-vous!

LA BARONNE.

Je disais bien! vous êtes un grand petit monstre!

RICHELIEU, l'entraînant.

Je serai tout ce que vous voudrez... sauvez-vous!...

LA BARONNE, jetant un regard dans le cabinet à droite.

Pas d'autre porte!... un vrai fond de sac!... mais pour sortir?...

RICHELIEU.

Un signal!... dans la main!

LA BARONNE, entrant.

Ah! le petit vilain!

RICHELIEU, fermant la porte.

Bonsoir!

(Dubois, qui faisait le guet au fond, introduit madame de Noailles et Diane.)

SCÈNE VI.

RICHELIEU, LA DUCHESSE, DIANE.

RICHELIEU.

Ça se complique! c'est gentil! c'est amusant!

LA DUCHESSE, regardant autour d'elle.

Personne!

DIANE, à part.

C'est lui!

RICHELIEU, allant à elles, d'un air très-galant.

Ah! mesdames, entrez, de grâce... Dubois, des siéges.

LA DUCHESSE, d'un ton sec.

C'est inutile.

RICHELIEU, à part.

Oh ! oh !... (Haut.) Mais, mademoiselle de Noailles....

LA DUCHESSE.

Dites : madame la duchesse de Richelieu.

RICHELIEU.

Du tout !... l'article 5 s'y oppose... (Reprenant et appuyant.) Mademoiselle de Noailles prendrait peut-être...

DIANE.

Monsieur...

LA DUCHESSE.

Rien ! (Bas à Diane.) De la fermeté, et pas un mot.

(Diane se tient les yeux baissés.)

RICHELIEU, à part, la regardant.

Ma femme !... c'est ma femme !... Dieu ! qu'elle est jolie !... elle a surtout... (Se sentant faillir, avec effort.) Allons donc !... elle est laide.

LA DUCHESSE.

Mon gendre !...

RICHELIEU.

Ma belle-maman !...

LA DUCHESSE, d'un ton très-sec.

Pas de préambule... je ne les aime pas.

RICHELIEU, de même.

Ni moi, non plus !... (A part.) Attends donc ! je vais te répondre, moi.

LA DUCHESSE.

C'en est fait !... le roi sait tout !

RICHELIEU, effrayé.

Ah ! bah !... (A part.) Les deux pieds y sont !

LA DUCHESSE.

Madame de Maintenon, gardienne sévère des bonnes mœurs, a demandé une lettre de cachet...

RICHELIEU.

A votre requête.

LA DUCHESSE, poursuivant.

Et le roi est trop magnanime...

RICHELIEU.

Pour refuser si peu de chose!... comment donc ! m'embastiller, pour les beaux yeux de la veuve Scarron !...

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc.

RICHELIEU.

Ou pour les vôtres... (Faisant un pas.) Que la volonté du roi soit faite.

DIANE, émue.

Comment ?...

RICHELIEU, s'arrêtant.

Mademoiselle de Noailles a dit ?...

LA DUCHESSE.

Madame la duchesse de Richelieu... n'a rien dit.

RICHELIEU, insistant.

Mademoiselle de Noailles !

LA DUCHESSE.

Cependant, un reste d'indulgence peut encore vous sauver.

RICHELIEU.

Ah ! voyons le reste d'indulgence.

LA DUCHESSE.

A la porte de votre hôtel, va s'arrêter un carrosse de voyage, qui doit prendre, à votre gré, deux routes bien différentes.

(Diane prête beaucoup d'attention.)

RICHELIEU.

Qui sont ?...

LA DUCHESSE.

L'une, celle de Normandie, où se trouve le château de Noailles... l'autre, celle de Paris, où se trouve le château de la Bastille. A vous le choix.

RICHELIEU, avec feu.

Vous me le demandez !... Mais c'est l'enfer et le paradis !... Oh ! oui, le paradis, le ciel, n'est-ce pas ?... Car je pars avec ma femme... avec ma femme, qui vient me chercher, qui m'emmène... et l'article 5 ne sera pas du voyage !

LA DUCHESSE.

Si fait !... avec moi !

RICHELIEU, résolûment.

Qu'on me conduise à la Bastille !

DIANE, laissant échapper un cri et chancelant.

Ah !

RICHELIEU, vivement.

Mademoiselle de Noailles se trouve mal !...

LA DUCHESSE.

Madame la duchesse de Richelieu !... se trouve fort bien.

RICHELIEU.

Mademoiselle de Noailles !

LA DUCHESSE.

Apprenez donc alors... (On entend du bruit dans la pièce à droite.) Qu'est-ce que c'est ?

RICHELIEU, à part.

Maladroite !

(Diane regarde vivement de ce côté.)

LA DUCHESSE.

Il y a ici quelqu'un !... (On entend casser une glace dans le cabinet à gauche.) Encore !... là !...

(Diane paraît très-émue.)

RICHELIEU, à part.

Allons ! l'autre qui casse mes glaces !

LA DUCHESSE.

Il y a du monde caché ici !

RICHELIEU, vivement.

C'est ma fem... (A part.) Oh ! diable !... ça ne peut plus me servir.

LA DUCHESSE, qui l'a deviné.

Ah ! c'est donc une femme ?

RICHELIEU.

Non.

LA DUCHESSE.

Deux, peut-être !

RICHELIEU, à part.

A la bonne heure !

(Il se pose avec aplomb.)

LA DUCHESSE.

Quelle abomination !...

DIANE, avec émotion, à part.

O mon Dieu !

RICHELIEU, à part, avec joie.

Ça lui fait quelque chose !

LA DUCHESSE.

Monsieur le duc !... il faut que je vous parle, il me faut une explication... mais, ici... en ce moment...

RICHELIEU, souriant.

C'est juste... (Il sonne.) ce n'est pas dans les convenances... (A Dubois, qui entre.) Dubois ! conduisez madame la duchesse de Noailles et... mademoiselle sa fille... dans l'appartement de madame la duchesse de Richelieu.

AIR : *Walse de Strauss.*

ENSEMBLE.

RICHELIEU.	LA DUCHESSE.
Je me soumets	Il se soumet,
Et je promets,	Il me promet,
Dès qu'en ces lieux	Dès qu'en ces lieux
Nous serons deux,	Nous serons deux,
D'entendre tout,	D'entendre tout,
D'être, surtout,	D'être, surtout,
Obéissant	Obéissant
Comme un enfant.	Comme un enfant.

LA DUCHESSE, à Diane.

Suivez-moi donc, venez, madame...
Pour vous, monsieur...

RICHELIEU.

J'attends ici.
(La duchesse se dirige vers la porte.)

DIANE, à part.

Quoi ! pas un mot pour sa femme !...

RICHELIEU, de même.

Pas un regard pour son mari !
(Au moment de sortir, Diane se retourne, leurs regards se rencontrent.)

RICHELIEU et DIANE, en même temps.

Ah !...

LA DUCHESSE, se retournant.

Hein ?

(Richelieu la salue profondément.)

REPRISE.

RICHELIEU.	LA DUCHESSE.
Je me soumets	Il se soumet
A vos arrêts,	A mon arrêt,
Obéissant	Obéissant
Comme un enfant.	Comme un enfant.

(La duchesse sort avec sa fille, par la porte du fond, à gauche.)

SCÈNE VII.

RICHELIEU, puis LE BARON et LE CHEVALIER DE MATIGNON.

RICHELIEU, ému.

Ah ! ce regard ! ce regard !... J'allais tout oublier... Matignon, mon pari, mon honneur... Elle y viendra, morbleu ! (Changeant de ton.) Mais, d'abord, allons au plus pressé... Eh ! vite, mes prisonnières !...

(Il court vers la porte à droite, se ravise et court vers la porte à gauche, s'arrête comme ne sachant par laquelle commencer... se décide enfin, et va pour ouvrir à la baronne. La porte du fond s'ouvre, et le chevalier paraît, suivi du baron.)

MATIGNON.

Point de laquais, on peut entrer.

RICHELIEU, s'arrêtant.

Les malheureuses n'en sortiront pas !

LE BARON.

Pardon, très-cher, pardon !... quand la porte est ouverte, j'entre.

RICHELIEU.

Je crois bien... vous, qui entreriez par le trou de la serrure.

LE BARON.

Ah ! ah !... il est espiègle... (A Matignon.) Il est seul !

MATIGNON, riant aussi.

Absolument seul !... ah ! ah ! ah !

RICHELIEU.

Parbleu !... et il n'y a pas de quoi rire.

MATIGNON.

J'ai rencontré, à deux pas, le baron qui venait s'exécuter et payer sa dette...

LE BARON.

Trois cents louis, que voici dans cette bourse.

RICHELIEU, prenant la bourse.

Aux innocents, les mains pleines !

(Il jette un coup d'œil du côté de la baronne.)

LE BARON, satisfait.

Comment ! on vous a conté cette facétie ?... c'est un trait malin...

MATIGNON, à Richelieu.

Qui vous est resté sur le cœur.

RICHELIEU.

Peut-être... mais tout passe... Je conserverai le mot du baron, un mois... son argent, un jour... (A part.) et sa femme, une heure..

LE BARON.

Vous comptez donc me rendre...

RICHELIEU, lui serrant la main.

Tout ce que j'ai à vous.

LE BARON.

Merci !

MATIGNON.

Quant à moi, qui ai aussi parié mille louis...

RICHELIEU, regardant à sa gauche.

Oh ! vous, votre compte est fait.

MATIGNON.

Tant mieux !... partie gagnée... Au fait, c'était folie à vous, de prétendre que madame de Richelieu viendrait ici vous demander grâce.

RICHELIEU.

Elle est peut-être en route.

MATIGNON.

Bah !

LE BARON, de même.

Bah!

RICHELIEU.

Bah?... Elle, et bien d'autres... Il y a beaucoup de femmes qui se mettent en route, cette année.

MATIGNON.

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

Que dites-vous?... c'est de la médisance!
Quand à la cour les mœurs sont en renom!

RICHELIEU.

Et depuis quand?

LE BARON.

Depuis qu'en France
La sagesse a changé de nom,
Et la vertu s'appelle Maintenon.

MATIGNON.

La favorite est le modèle
De toutes les femmes...

RICHELIEU.

Eh bien!
Raison de plus : si toutes sont comme elle,
Tous les maris seront comme le sien.

LE BARON.

Oh! le petit gueux!... c'est avec ces idées-là qu'il va marauder chez les filles d'honneur... Dites donc, chevalier, prenez garde!... il aime mademoiselle de Nocé.

MATIGNON.

Oh! l'honneur de ces dames n'en est pas moins intact.

RICHELIEU.

Ah!... vraiment?

MATIGNON.

Je ne suis pas comme le baron... qui, tout à l'heure, n'osait

pas entrer... Il vous croyait presque en bonne fortune... Ah! ah! ah!

LE BARON.

Ou à manger des bonbons... Ah! ah! ah!

RICHELIEU.

Baron!...

MATIGNON.

Eh! non, lui ai-je dit, mon cher, il est avec son précepteur! (Il rit.)

RICHELIEU.

Et c'est ce qui vous faisait rire?... Vous ne croyez donc pas, vous?...

MATIGNON.

Je ne crois rien, tant que je n'ai rien vu.

RICHELIEU.

Ah!... (Au baron.) Et vous?

LE BARON.

Ni moi non plus.

RICHELIEU.

Ah!

(Il regarde à droite et à gauche.)

MATIGNON.

Eh! non, mon cher, vous n'y êtes pas... Pour avoir une réputation, pour être à la mode, il vous manque deux choses... une bonne fortune et un duel!... mais, là, bien publics, bien connus...

LE BARON.

Coràm populo.

MATIGNON.

Une femme... affichée.

LE BARON.

J'ai commencé par là, coquin que j'étais!... J'en affichai une.

RICHELIEU, avec résolution.

Oh ! qu'à cela ne tienne !... moi, j'en afficherai deux !

MATIGNON.

Bravo !... Il ne suffit pas d'être...

LE BARON.

Il faut paraître.

RICHELIEU.

Mais, un amant... un mari ?... les égards ?...

MATIGNON, riant.

Prétexte !...

RICHELIEU.

La discrétion ?...

LE BARON.

Prétexte !

RICHELIEU.

Prétexte ?

LE BARON et MATIGNON.

Prétexte !

RICHELIEU, à part, avec dépit.

Ah ! c'est comme cela !... (Se décidant, et bas à Matignon.) Regardez à droite.

MATIGNON.

Bah !...

RICHELIEU, bas au baron.

Regardez à gauche.

LE BARON.

Bah !

(Richelieu, entre eux deux, s'éloigne un peu et frappe dans ses mains. Aussitôt les deux portes s'ouvrent ; la baronne et mademoiselle de Nocé sortent en même temps : frappées de surprise, en voyant, l'une le chevalier, l'autre le baron, elles se rejettent précipitamment en arrière, et les portes se referment. Matignon et le baron demeurent immobiles.)

RICHELIEU.

Eh bien ! messieurs ?...

MATIGNON, regardant le baron et partant d'un éclat de rire.

Ah ! ah ! ah !

LE BARON, regardant Matignon, de même.

Oh ! oh ! oh !

RICHELIEU, au milieu.

Ne vous gênez pas... Ma foi ! vous y allez de si bon cœur, que... Ah ! ah ! ah !...

LE BARON, de loin, au chevalier, en riant toujours.

Vous avez vu ?...

MATIGNON, de même.

Oui, oui... Et vous ?

LE BARON.

Très-bien !... oh ! oh ! oh !

(Ils se remettent à rire tous trois.)

MATIGNON.

Oh ! pour le coup, mon cousin... je fais amende honorable.

LE BARON.

Je me prosterne. (Le poussant de l'épaule, et à demi-voix.) Une fille d'honneur !... gaillard !

MATIGNON.

Gloire au duc de Richelieu !... (Le poussant de l'épaule et à demi-voix.) Une femme mariée !...

LE BARON, avec enthousiasme.

Vous êtes un grand...

(Il s'arrête, les yeux sur Matignon, et se détourne pour rire... Matignon en fait autant.)

RICHELIEU, avec aplomb.

Eh bien !... croyez-vous que cela suffise ?

MATIGNON.

Bien ! bien !... pour la moitié.

RICHELIEU.

Comment?

LE BARON.

Du côté des femmes... parfait!

MATIGNON.

Vienne l'affaire d'honneur!...

RICHELIEU.

L'affaire d'honneur!...

MATIGNON.

Plus tard...

RICHELIEU, avec force.

Non, non, dès à présent, morbleu!

LE BARON.

Ah! diable!... prenez garde... il y a édit royal!...

MATIGNON.

Ah! bah! j'ai commencé par là... j'ai eu une affaire.

RICHELIEU.

Et moi, j'en aurai deux!... (Faisant signe au baron, lui prenant le bras, le conduisant vers la droite et baisant la voix.) Baron... voulez-vous savoir ce qui a fait rire le chevalier?

LE BARON.

Ah! oui... (Montrant la gauche.) C'est moins drôle que là...

RICHELIEU.

Si fait!... regardez à droite.

MATIGNON, gagnant la gauche.

Qui diable a pu faire rire le baron?

RICHELIEU, bas à Matignon.

Regardez à gauche. (A part.) Elles veulent une vengeance, elles me l'ont dit!... (Remontant et élevant la voix avec affectation.) Adieu, baron... bonjour, chevalier... au revoir!... (A leur surprise, il répond par un signe qu'ils comprennent aussitôt. — A part.) Un

grand silence !... elles les croient partis... (Toussant.) Hem ! hem !...

(Matignon et le baron, placés près des deux portes, retournent la tête et se regardent encore en riant tout bas. Richelieu frappe dans ses mains : Les deux portes s'ouvrent, les deux femmes reparaissent, la baronne en face de son mari, et mademoiselle de Nocé en face du chevalier. Elles rentrent précipitamment, sans fermer les portes.)

MATIGNON, furieux.

Césarine !

LE BARON, de même.

La bar... La veuve Patin !

RICHELIEU.

Eh bien ?... (Riant aux éclats.) Ah ! ah ! ah !... (S'arrêtant tout à coup.) Je ris seul !... (On entend rire la baronne.) Non, il y a de l'écho.

MATIGNON.

Monsieur le duc ! monsieur le duc !... vous allez me rendre...

RICHELIEU.

Parbleu ! j'y compte bien !

LE BARON, exaspéré.

Vous me rendrez...

RICHELIEU.

Allons donc !... et de deux !... Ai-je tenu parole ?

MATIGNON, bas.

Vous m'enleviez ma maîtresse !

RICHELIEU, bas, sévèrement.

Vous vouliez bien m'enlever ma femme !

LE BARON.

C'est infâme !... je suis sûr que je suis tout jaune !

RICHELIEU.

Aux innocents, les mains pleines

MATIGNON.

Nous nous battrons !

LE BARON.

A mort !...

RICHELIEU.

A l'instant, dans le jardin de mon hôtel... marchons !...

(Ils s'élancent vers la porte. La duchesse paraît.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Qu'est-ce donc ?... qu'y a-t-il ?... ce bruit !...

LE BARON, RICHELIEU et MATIGNON.

Partons !

LA BARONNE, s'élançant et poussant un cri.

Ah !... Hercule !...

(Elle arrête le baron par le bras.)

LA DUCHESSE.

Une !...

Mlle DE NOCÉ, sortant de l'autre côté.

Chevalier !... ah !... un enfant !...

LA DUCHESSE.

Deux !

RICHELIEU.

Je suis à vos ordres.

LA BARONNE, à son mari.

Non ! tu ne te battras pas !

LA DUCHESSE.

Un duel !...

RICHELIEU.

Deux duels !... et après ça, la Bastille !... je suis lancé !

(Mouvement de mademoiselle de Nocé.)

LA BARONNE.

La force armée me répondra de vous !

MATIGNON et LE BARON, bas à Richelieu.

Au jardin !

ENSEMBLE.

AIR : *Ah! c'est nous faire outrage.* (Le Plastron.)

RICHELIEU, MATIGNON, LE BARON.

Partez / Partons } sans plus attendre !
Rien ne peut nous défendre
De venger notre honneur
Et de montrer du cœur.
Pour punir une offense,
Tout gentilhomme, en France,
Doit donner à l'instant
Et sa vie et son sang !

LA DUCHESSE, LA BARONNE, Mlle DE NOCÉ.

Courons sans plus attendre !
Nous saurons bien défendre
Ce combat plein d'horreur,
Qui nous glace le cœur !
Nous trouverons, je pense,
Une prompte assistance,
Pour arrêter à temps
Chacun des combattants.

(Ils sortent : mademoiselle de Nocé, la première, cachée sous son capuchon ; ensuite la baronne ; elle veut entraîner son mari, qui lui échappe et sort avec Matignon.)

SCÈNE IX.

LA DUCHESSE, RICHELIEU, DUBOIS, qui est accouru au bruit; puis, DIANE, à la fin de la scène. — La duchesse va tomber sur le canapé à gauche, comme si elle allait s'évanouir.

RICHELIEU, triomphant.

Eh bien! madame, cet enfant est-il devenu un homme?... Dubois, mon chapeau, mon épée!

(Dubois sort à droite.)

LA DUCHESSE.

Monsieur! tant de scandale!... Je suffoque! j'étouffe! je n'en puis plus!

RICHELIEU, avec élan.

Ah! c'est vous qui l'avez voulu!... je vous dois ma réputation qui commence... Merci, belle-mère, merci! (La duchesse va pour répondre.) Quoi!... c'est affreux, épouvantable!... deux femmes! deux duels!... Non, c'est gentil, ça me lance... en attendant que je sois colonel!... Merci, belle-mère, merci! (La duchesse veut encore parler.) Ce n'est pas encore assez?... Je le sais bien... mais, patience!... vous verrez!... Mes escapades ont commencé la nuit de mes noces... grâce à votre infernal article 5!... Vous aurez à rendre compte à Dieu et à ma femme, du tort que vous lui avez fait!... (La duchesse se lève en colère.) Parlez! parlez!...

LA DUCHESSE, criant.

Mais laissez-moi donc parler!...

RICHELIEU, l'interrompant.

Vous n'avez rien à répondre... rien!... Vous avez mal gardé la duchesse de Bourgogne!... mal gardé les demoiselles d'honneur!... Prenez garde, à présent, de mal garder votre fille!... car, je vous en préviens, l'aiglon a pris son vol... et les aigles volent bien haut, madame!... Merci, belle-mère, merci!...

Air : *Simple soldat.*

On m'a prédit que je vivrais cent ans!...
J'y parviendrai... pourvu que je vieillisse...
Que je serais grand homme!... Avec le temps,
J'y parviendrai... pourvu que je grandisse...
Que je serais le plus fameux vaurien,
Jusqu'à la fin!... et j'ai bonne espérance :
J'y parviendrai, morbleu! j'y compte bien...
Si Dieu me donne le moyen
De finir comme je commence!

(A Dubois qui rentre.)

Dubois, suivez-moi chez le chevalier de Matignon. (Bas.) Au jardin!

LA DUCHESSE, suffoquant.

Dubois! je vous défends!... cette arme!...

RICHELIEU, frappant sur le pommeau de l'épée.

Cette arme?... C'était le jouet d'un enfant... tout à l'heure, ce sera l'épée d'un gentilhomme!

(Il va pour sortir.)

DIANE, s'élançant et poussant un cri.

Ah!...

(Richelieu la salue froidement, met son chapeau et sort.)

SCÈNE X.

LA DUCHESSE, DIANE.

LA DUCHESSE, avec explosion.

A quinze ans!... Il ne vivra pas!

DIANE, très-agitée.

Ma mère! ma mère!... ah! qu'avez-vous dit!... Vous n'avez donc pas entendu... le baron... le chevalier!...

LA DUCHESSE.

Vous avez écouté?

DIANE.

Ah ! je n'ai pas perdu un mot... Il va se battre !

LA DUCHESSE.

Eh non !... il va chez Matignon, notre cousin, qui sait trop bien ce qu'il nous doit, ce qu'il se doit à lui-même, pour se mesurer avec un enfant.

DIANE, avec feu.

Un enfant... plein de cœur et de courage, ma mère!...

LA DUCHESSE.

Un petit fou... qui, ce soir, couchera à la Bastille !...

DIANE.

A la Bastille !

LA DUCHESSE.

Il y couchera... Je cours chez le chevalier, et de là, chez le lieutenant de police... Mais qu'avez-vous donc, Diane ?... cette émotion ! ces pleurs !... est-ce que...

DIANE.

C'est mon mari, ma mère !...

LA DUCHESSE.

Ma fille, il ne l'est pas ! il ne l'a jamais été ! il ne le sera jamais !... Vous ne l'aimiez pas !...

DIANE.

Non... mais, depuis que tout le monde l'aime... toutes les femmes, du moins... (Mouvement de la duchesse.) je ne sais ce qui se passe en moi... je le hais bien encore... mais ce n'est plus la même chose.

LA DUCHESSE.

Moi, c'est de plus fort en plus fort !... J'irai au roi, nous obtiendrons une séparation... il le faut !... Après une conduite comme la sienne, si vous l'aimiez... si... je vous déshériterais !...

DIANE.

AIR *du Piége.*

Mon Dieu! que faire?... on me dit aujourd'hui :
Que la pitié n'entre pas dans votre âme;
Puis, dans cinq ans, on me dira de lui :
Chérissez votre époux, Madame.
Si je ne dois jamais avoir d'amour,
Soit, je le hais, je vous imite...
(Avec candeur.)
Mais si je dois l'aimer un jour,
Autant commencer tout de suite.

LA DUCHESSE.

Ma fille!...

DIANE.

Oui, ma mère, oui, vous avez raison, je ne dois pas l'aimer... je le hais... mais qu'il vive!

LA DUCHESSE.

C'est bien... Je cours empêcher un malheur... que je ne crains pas... Mon carrosse est en bas... mes gens vont faire approcher une chaise pour vous... Rentrez à l'hôtel... et surtout, point de regrets, point de larmes... pensez à notre gloire, et ne donnez pas cette joie à un petit fat, qui est amoureux de toutes les femmes!

DIANE, tristement.

De toutes... excepté de moi!

LA DUCHESSE.

Ma fille!

DIANE.

Me voici, ma mère!

LA DUCHESSE.

Je vais faire arrêter tout le monde.

(Au moment où elle sort au fond avec Diane, Dubois paraît à la porte du fond à droite, pâle, défait et se soutenant à peine.)

SCÈNE XI.

DUBOIS, puis RICHELIEU.

DUBOIS, d'une voix étouffée.

Madame la duchesse ! madame la duchesse !... ils se battent encore !... mon brave jeune maître !... ils vont le tuer !... (Tombant assis.) Ah ! je n'y vois plus... je n'ai plus de jambes !

RICHELIEU, rentrant.

Dubois !...

DUBOIS, poussant un cri.

Ah !... vous n'êtes pas mort ?

RICHELIEU, riant.

Pas encore, mon vieux Dubois... Aussi, je ris, je pleure, tout à la fois... Mon épée !... tiens, tiens, garde-la-moi bien, celle-là !... je n'en veux pas d'autre, quand j'irai à la tête du régiment qu'on m'a promis !

DUBOIS, l'examinant.

Pas blessé !... Mais les autres ?... le chevalier?

RICHELIEU.

Presque rien... une piqûre.

DUBOIS.

Le baron ?

RICHELIEU.

Quant au baron... (Partant d'un éclat de rire.) Ah ! ah ! ah ! tu ne devinerais jamais... (Changeant de ton.) Et il y avait du monde aux fenêtres, sur les murs... Tout Paris le saura... toutes les femmes !... et la mienne aussi !... Mais je l'ai laissée ici, pâle, tremblante... elle m'attend, j'en suis sûr !...

DUBOIS, tristement.

Partie, monseigneur.

RICHELIEU.

Partie !... (Avec amertume.) Partie !... quand j'allais me battre !... quand peut-être... Ah ! c'est un cœur sec et froid !..... j'y renonce... (Se ranimant.) Ou plutôt non !... C'est ma femme !... (Plus gaiement.) Et pendant que je suis en train de guerroyer... je cours à l'hôtel de Noailles... si l'on m'en ferme la porte, tu te placeras sous la fenêtre... quelqu'un, n'importe qui... mon gouverneur !... grimpera sur tes épaules... et je monterai pardessus tout ça.

DUBOIS.

Ah ! Monsieur le duc, votre gouverneur !

RICHELIEU.

Un cuistre ! qui ne m'a rien appris... il gagnera son argent. (Changeant de ton.) Mais je perdrai le mien... et mon honneur... car j'ai parié que je n'irais pas... et qu'elle viendrait elle-même...

DUBOIS.

Madame la duchesse ?

RICHELIEU.

Comme les autres.

DUBOIS.

N'y comptez pas.

RICHELIEU.

Laisse donc... (La porte du fond s'ouvre; Diane paraît.) Ah ! (Il détourne vivement la tête.) C'est elle !... j'en étais sûr !

DIANE, sur le seuil de la porte.

O mon Dieu !... que j'ai eu peur !

RICHELIEU, passant devant Dubois, comme s'il ne voyait pas Diane et baissant la voix.

Ferme ! et n'aie pas l'air...

(Dubois se dirige vers la droite, en feignant aussi de ne rien voir.

SCÈNE XII.

RICHELIEU, DIANE, DUBOIS.

RICHELIEU, allant s'asseoir sur le sopha.

Dubois?

DUBOIS.

Monseigneur?

RICHELIEU.

Qu'est-ce que c'est?... il me semble qu'on est entré.

DUBOIS, jouant la surprise.

Oui, monseigneur.... c'est... c'est madame la duchesse.

RICHELIEU.

Qui?

DIANE, d'une voix tremblante.

Moi... monsieur le duc.

RICHELIEU, se levant tout à coup.

Vous!... vous, madame! un honneur si inespéré!... Dubois, un fauteuil! (Allant la prendre par la main.) C'est presque une bonne fortune, savez-vous... Ah! pardon!... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir... (A part, en l'observant.) Bien, très-bien!... je crois qu'elle a pleuré.... pauvre petite femme! (Il invite Diane à s'asseoir sur le fauteuil que Dubois a placé au milieu du théâtre.) Dubois, va-t'en. (A Diane.) Vous permettez?

DIANE, s'asseyant.

Vous êtes chez vous, monsieur le duc. (Richelieu salue et s'assied sur le sopha. Dubois sort. —Moment de silence. A part.) Mon Dieu! est-ce qu'il ne me dira rien?

RICHELIEU, à part.

C'est cela un ménage?... Il doit y avoir quelque chose de mieux.

DIANE, à part.

Quel air impertinent!... Il se venge. (Silence.)



RICHELIEU.

Ah ! vous savez?... en ce cas, je ne le nierai pas... j'avoue naïvement que deux femmes...

DIANE.

Vous l'avouez !... mais c'est le comble de l'audace !... de l'indignité !... Deux femmes enfermées chez vous !

RICHELIEU.

Oh ! c'est sans conséquence... chez un enfant.

DIANE.

Ce mot, monsieur !...

RICHELIEU.

Il est de vous... et à ce titre, j'y tiens... (Diane approche encore son fauteuil.) Décidément, son fauteuil a des fourmis dans les pieds... (Haut.) Et puis, qui sait... ces dames m'apportaient peut-être... des dragées.

DIANE, avec dépit.

Ces plaisanteries...

RICHELIEU.

Sont très-agréables... pour les enfants.

DIANE, se levant tout à coup.

Eh ! monsieur, vous n'êtes plus un enfant !

RICHELIEU.

Vous croyez ?... (Il se lève fièrement.) Enfin !

DIANE, plus calme.

C'est un reste de pitié qui m'avait ramenée ici... je suis rassurée... je m'en vais... Adieu, monsieur.

(Elle se dirige vers le fond.)

RICHELIEU, saluant légèrement.

Adieu, madame. (A part.) Elle ne s'en ira pas.

(Il reprend sa place sur le sopha. Diane, au moment de sortir, s'arrête au fond.)

DIANE.

Richelieu...

RICHELIEU, à part.

Elle reste!... (Il fait une place auprès de lui sur le sopha.) Elle y viendra!

DIANE, s'approchant peu à peu.

Richelieu, n'avez-vous point de torts à expier?... Je ne vous parle plus seulement de ce qui vient de se passer... Mais il est un autre souvenir... un autre!... qui pèse sur mon cœur... comme un poids affreux!

RICHELIEU, à part.

La princesse.

DIANE.

Comment vous justifierez-vous d'avoir osé, le jour même de votre mariage...

RICHELIEU.

Et à qui la faute?... Ne m'aviez-vous pas humilié, dédaigné, chassé!... (Elle fait un pas vers lui.) moi, votre mari!... votre amant!... (La voyant approcher, à part.) Elle y vient! (Haut.) Lorsqu'une porte s'ouvrit devant moi... lorsque, dans mon délire, j'osai en franchir le seuil, qui vous dit que je n'allais pas... (Voyant Diane tout près de lui.) que je n'allais pas... chez vous?

DIANE, poussant un cri de joie et se laissant tomber sur le sopha.

Ah! chez moi!

RICHELIEU, à part.

Elle y est!

DIANE.

Chez moi!... et vous vous êtes battu pour une autre!

RICHELIEU.

Qui vous dit que ce n'était pas pour punir un fat, qui avait osé vous écrire?

DIANE.

Le chevalier!... oui... une lettre que je lui ai renvoyée avec mépris, sans réponse.

RICHELIEU.

Vrai!... J'ai donc bien fait de le châtier... Je l'ai blessé.

DIANE.

Mais vous ?...

RICHELIEU, insistant.

Je l'ai blessé au bras droit.

DIANE, sans l'écouter.

Mais vous ?

RICHELIEU, avec transport, se jetant à ses pieds.

Moi!... j'ai encore tout mon sang, toute ma vie, toutes mes forces... pour t'aimer!

DIANE.

Oh! tais-toi! tais-toi!

RICHELIEU.

Et maintenant, s'il faut me justifier encore...

DIANE, le relevant.

Non, non!... c'est inutile!... je crois tout... ou plutôt, non, je ne crois rien... je n'ai rien vu, rien entendu!... tu n'as toujours aimé que moi! moi seule!...

RICHELIEU.

Oui, une ingrate... qui ne m'a pas compris, il y a huit jours... parce que je n'avais que quinze ans!

DIANE, lui tendant la main.

Oh! il y a cinq ans de cela!... Grâce pour moi!

RICHELIEU.

Ah!... (A part, en lui baisant la main.) Oh! les femmes!...

LA DUCHESSE, en dehors.

Venez, chevalier, venez...

DIANE.

Ciel! ma mère!... je suis perdue!

RICHELIEU, courant à la porte.

La duchesse ?... ma foi, oui !... Bon !

(Il revient près de Diane.)

DIANE.

Elle va me trouver chez vous !...

(Effrayée, elle se jette sur le sopha et se blottit derrière Richelieu.)

RICHELIEU, se plaçant devant elle.

Chez nous !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, MATIGNON, qui porte le bras droit en écharpe.

LA DUCHESSE.

Monsieur de Richelieu ! vous nous avez trompés, vous vous êtes battu !... (Regardant Matignon.) et la preuve... Mais tous vos débordements touchent à leur terme ! Voici monsieur de Matignon, qui reçoit une lettre de cachet...

RICHELIEU, vivement.

Datée d'hier !

LA DUCHESSE.

Et l'ordre de vous conduire à la Bastille.

MATIGNON.

Sans rancune, cousin !

RICHELIEU, gaîment.

Allons, botte pour botte !... Seulement, je suis fâché de ne vous avoir laissé que la main gauche pour m'arrêter.

LA DUCHESSE.

Trêve de raillerie !

RICHELIEU, affectant un grand sérieux.

C'est juste !... ma belle-mère ne rit jamais.

LA DUCHESSE.

Votre famille vous sauvera, malgré vous.

RICHELIEU.

Ma famille!... ma femme en est-elle?

LA DUCHESSE.

Votre femme... est trop fière, trop sage pour vous pardonner jamais... non, jamais elle ne rentrera dans cet hôtel, d'où elle est partie furieuse! jamais! (En ce moment, Richelieu s'écarte et laisse voir Diane. La duchesse reste la bouche ouverte et suffoquant.) Hein?... quoi!... ma... ma fille!...

MATIGNON, reculant.

Ma cousine!

RICHELIEU.

Sans rancune, cousin!

LA DUCHESSE.

Mademoiselle de Noailles!...

RICHELIEU.

Oh! cette fois, madame la duchesse de Richelieu!

DIANE.

Ma mère!...

LA DUCHESSE, éclatant.

Il n'y a plus d'enfants!

RICHELIEU.

Si fait! il y en aura toujours!... Vous serez grand'mère, belle-maman!

LA DUCHESSE.

Chevalier de Matignon! exécutez les ordres du roi!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LE BARON, puis, DUBOIS.

LE BARON, en dehors.

Oh! la! oh! la! la!... faites donc attention!

TOUS.

Qu'est-ce ?... le baron ?...

LA DUCHESSE.

Encore une de vos victimes !

DIANE.

Il est blessé !...

RICHELIEU, vivement.

Oh! lui, il n'y a pas de ma faute... demandez au chevalier... (Matignon retient un éclat de rire.) Vrai !... J'avais expédié le cousin... c'était le tour du pauvre baron... Mais il rompait toujours, et j'allais enfin lui porter une botte... quand tout à coup, nous entendons les cris de la baronne, qui accourait... le malheureux se retourne !... mais, ma foi, mon épée était lancée, et il l'a reçue...

LA DUCHESSE.

Ah ! mon Dieu !

RICHELIEU, riant.

En plein !... vous y êtes !...

(Matignon éclate de rire ; Diane sourit à part.)

LE BARON, paraissant au fond, soutenu par un valet.

De la part de monseigneur le duc de Bourgogne !... oh ! la, la !

LA DUCHESSE.

Vous souffrez ?...

LE BARON.

Peu, très-peu... c'est dans le gras qu'il a donné heureusement.

RICHELIEU.

Hein ?... Il fallait être adroit pour ça !

LE BARON.

Je ne vous en veux pas... c'est ma faute... cette idée de me retourner !... Du reste, c'était extrêmement bête, de me battre...

car enfin, la baronne m'a tout expliqué de la manière la plus... Oh ! la, la !... satisfaisante... Sans rancune !...

RICHELIEU.

Ah ! comme le chevalier !... vous êtes battu et... content.

LE BARON.

Mon Dieu, oui... Je rentrais chez moi, pour me remettre entre les mains du petit Fagon, quand l'officier de service m'a donné, de la part du prince, pour vous... Oh ! la, la !

DIANE.

O ciel !

MATIGNON.

Parlez !

LA DUCHESSE.

Expliquez-vous !

RICHELIEU.

Quoi donc ?

LE BARON.

Eh mais ! ce brevet, qui vous fait partir ce soir pour l'armée de M. le maréchal de Villars, avec le titre de colonel... Oh ! la, la !

RICHELIEU, avec joie.

Colonel !... moi ! (A part.) La princesse m'a tenu parole !

DIANE, bas.

Pour vous sauver de la Bastille !... elle me l'avait promis.

LA DUCHESSE, s'interposant.

Permettez !... Nous avons aussi un brevet... d'un autre genre... chevalier...

(Elle prend la lettre de cachet des mains de Matignon et la remet tout ouverte à Richelieu.)

RICHELIEU, du même ton, tenant d'une main le brevet et de l'autre la lettre de cachet.

Permettez !... La lettre de cachet est datée d'hier, et porte la signature du ministre... le brevet est daté de ce jour, et

porte la signature du roi... Le roi est plus grand que le ministre; aujourd'hui est plus puissant qu'hier... Je suis colonel !...

(Il rend la lettre de cachet à la duchesse, qui la froisse avec dépit.)

LE BARON.

C'est juste... Oh! la, la !

RICHELIEU, continuant.

A l'armée, donc!... M. de Villars sera content de moi!... Avant un mois, je vous en rapporterai des nouvelles... (A Matignon.) C'est mille louis que vous allez me compter... de la main gauche... pour payer mon cheval de bataille!... Je pars ce soir!... (Diane lui saisit la main avec effroi. Il la regarde en souriant et reprend bas.) Demain !

DUBOIS, entrant.

Monseigneur.... une longue file de voitures arrive à l'hôtel... Ce sont toutes les dames de la cour qui viennent, sur le bruit qui s'en est répandu, savoir l'issue de ce double combat.

RICHELIEU.

Eh! que m'importent ces dames?... (Bas, à Dubois.) Prends leurs noms, et tu m'en remettras la liste... (A part.) C'est l'avenir.

ENSEMBLE.

AIR *de Lucie de Lammermoor.*

RICHELIEU.

Vous avez ri de ma jeunesse,
Et c'est moi qui l'emporte enfin!
Quand à l'amour s'unit l'adresse,
Le triomphe est toujours certain.

TOUS LES AUTRES.

Nous avons ri de sa jeunesse,
Et c'est lui qui l'emporte enfin!
Quand à l'amour s'unit l'adresse,
Le triomphe est toujours certain.

RICHELIEU, au public.

AIR *d'Yelva.*

J'ai pris, ce soir, un nom chéri des dames,
Doux souvenir de plaisir et d'amour :
A Richelieu, héros des femmes,
Je puis devoir deux succès en un jour.
Faites pour nous un généreux partage :
Mesdames, vous, dont les arrêts font loi,
A Richelieu donnez votre suffrage,
Et ces messieurs se chargeront de moi.

REPRISE DU CHŒUR.

RICHELIEU.

Vous avez ri de ma jeunesse, *etc.*

TOUS LES AUTRES.

Nous avons ri de sa jeunesse, *etc.*

FIN DES PREMIÈRES ARMES DE RICHELIEU.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.



